

Nos Vingt-sept Septembre

sur les pas de Christa Wolf et Maxime Gorki

Collectif

Atelier d'écriture #8 en ligne
proposé par François Bon
été 2019

pensé classé par PCH65
relu par MS26

Liste rétro-alphabétique des auteur.e.s

Will	1
Simone WAMBEKE	2
Solange VISSAC	4
Chantal TRAN	5
Milène TOURNIER	6
Léa TOTO	7
Guy TORRENS	8
Jérémie THOLOMÉ	9
Jeanne SUMAC	9 bis
Françoise SULLIVAN	10
Catherine SERRE	11
Sylvie SERPETTE	12
Marlen SAUVAGE	13
Elisabeth SAINT-MICHEL	14
Marie SAGAIE-DOUVE	15
Jean-Yves ROBICHON	16
Shirin ROOZE	16 bis
Stéphanie RIEU	17
Françoise RENAUD	18
Jean POUSSIN	19
Antoinette BOIS DE CHESNE	20
Sylvie POLLASTRI	21
Catherine PLÉE	22
Pascale	23
Ugo PANDOLFI	24
Jeanne PACIENCA	25
Marie MOSCARDINI	26
Valérie MONDAMERT	27
Émilie MAROT	28
Cécile MARMONNIER	30
Christiane MANSAUD	31
Matéo LONDON	32
Danièle LIVET	33
Philippe LIOTARD	34
Cat LESAFFRE	35
Cm LE GUELAFF	36
Claire LE GOFF	37
Laurent	38
Déneb KYPROS	39
Éric JOVENCEL	40
Jérôme C	41
Dominique JEAN	42
Nathalie HOLT	43
Thibaut HINGRAI	44
Xavier GESNU	45

Danièle GODART-LIVET	46
Françoise GÉRARD	47
Xavier GEORGIN	48
Antoine GENTIL	49
Xavier GALAUP	50
Franck	51
Vincent FRANCEY	52
Monika ESPINASSE	53
Christine ESCHENBRENNER	54
Françoise DURIF	55
Béatrice DUMONT	56
Philippe DIAZ	57
Caroline DIAZ	58
Christiane DELIGNY	59
Anne DEJARDIN	60
Jacques DE TURENNE	61
Chrystel COURBASSIER	62
Stewen CORVEZ	63
Juliette CORTESE	64
Sybille CORNET	64 bis
Piero COHEN-HADRIA	65
Brigitte CÉLÉRIER	66
Catherine K.	67
Cécile CAMATTE	70
Caroline BURG	71
Rudy BRINDAMOUR	72
Annick BRABANT	73
Muriel BOUSSARIE	74
Nicols BLEUSCHER	75
Fil BERGER	76
Marie BARTHÉLEMY	77
Sébastien BAILY	78
Huguette ALBERNHE	79

Rétro-Chrono

S O M M A I R E

Les 27 septembre 2019 : 2 ; 5 ; 9 bis ; 11 ; 12 ; 19 ; 25 ; 29 ; 30 ; 31 ; 36 ; 43 ; 45 ; 46 ; 48 ; 51 ; 58 ; 59 ; 60 ; 61 ; 72 ; 798

Spéciaux 27 septembre (tours et détours) : 5 ; 20 ; 32 ; 36 ; 47 ; 52 ; 74 ; 7822

Avant, en 201935

26 septembre : 71 ; 76 ;

17 septembre : 43 ;

11 septembre : 76 ;

03 septembre – 07 septembre : 1 ;

02 septembre : 1 ;

27 août : 76 ;

27 janvier : 43 ;

sans précision : 1 ;

De 2018 à 201048

2018 : 1 ; 11 ; 16 bis ; 19 ; 25 ; 27 ; 30 ; 33 ; 36 ; 37 ; 52 ; 53 ; 54 ; 57 ; 59 ; 60 ; 62 ; 66 ; 67 ; 71 ; 72 ;

2017 : 4 ; 7 ; 15 ; 30 ; 36 ; 43 ; 56 ; 57 ; 59 ; 64 ; 72 ;

2016 : 13 ; 15 ; 17 ; 19 ; 30 ; 41 ; 57 ; 72 ; 77 ;

2015 : 12 ; 15 ; 30 ; 53 ; 56 ; 57 ; 59 ; 71 ; 72 ;

2014 : 18 ; 30 ; 33 ; 39 ; 41 ; 57 ; 59 ; 64 ; 66 ;

2013 : 15 ; 16 ; 30 ; 36 ; 57 ; 60

2012 : 4 ; 15 ; 30 ; 77 ; 79

2011 : 10 ; 13 ; 14 ; 15 ; 19 ; 30 ; 33 ; 66 ;

2010 : 11 ; 26 ; 27 ; 30 ; 35 ; 66 ; 67 ;

Spéciaux sans date : 21 ; 22 ; 24 ; 34 ; 40 ; 43 ; 47 ; 49 ; 57 ; 61 ; 63 ; 64 bis ; 73 ; 75 102

Années 2000113

2009 : 4 ; 30 ; 53 ; 55 ; 56 ;

2008 : 13 ; 30 ; 41 ; 55 ; 56 ; 65 ; 66 ; 70 ;

2007 : 9 bis ; 19 ; 30 ; 38 ; 55 ; 62 ; 65 ;

2006 : 15 ; 30 ; 33 ; 56 ; 66 ; 70 ; 77 ;

2005 : 13 ; 14 ; 30 ; 45 ;

2004 : 13 ; 15 ; 19 ; 29 ; 39 ;

2003 : 16 ; 30 ;

2002 : 13 ; 30 ; 64 ;

2001 : 9 bis ; 17 ; 25 ; 30 ; 52 ; 54 ;

2000 : 12 ; 19 ; 30 ; 35 ; 38 ; 52 ;

Années 90.....139

1999 : 4 ; 13 ; 30 ; 52 ;

1998 : 9 bis ; 10 ; 30 ; 52 ;

1997 : 13 ; 29 ; 30 ;

1996 : 18 ; 30 ; 50 ; 77

1995 : 15 ; 17 ; 30 ; 42 ; 45 ; 62 ; 64 ;

1994 : 9 ; 19 ; 30 ; 39 ; 42 ; 46 ; 70 ;

1993 : 16 ; 19 ; 30 ; 37 ; 53 ; 63 ;

1992 : 17 ; 19 ; 30 ;

1991 : 19 ; 30 ;

1990 : 19 ; 35 ; 37 ; 48 ; 54 ; 22 ;

Années 80.....166

1989 : 64 ;

1988 : 13 ; 19 ; 42 ;

1987 : 14 ;

1986 : 9 bis ; 50 ; 77 ;

1985 : 12 ; 19 ; 25 ;

1984 : 79 ;

1983 : 16 ; 25 ; 67 ;

1982 : 2 ; 4 ; 10 ; 19 ;

1981 : 79 ;

1980 : 35 ; 50 ; 79 ;

Années 70.....182

1979 : 19 ; 25 ; 38 ;

1978 : 11 ; 27 ; 79 ;

1977 : 8 ; 43 ; 65 ;

1976 : 9 bis ;

1975 : 79 ;

1974 : 1 ; 30 ; 39 ; 53 ;

1973 : 2 ; 16 ; 65 bis ;

1972 : 4 ; 27 ; 44 ; 67 ;

1970 : 11 ; 35 ; 54 ; 77 ;

Années 60..... 200

1969 : 4 ; 12 ;

1968 : 65 bis ; 79 ;

1967 : 4 ; 30 ;

1966 : 18 ; 77 ;

1963 : 16 ;

1960 : 22 ; 65 ;

Années 50..... 208

1959 : 43 ; 61 ;

1956 : 2 ; 12 ; 18 ; 46 ; 77 ;

Avant les années 50..... 215

avant 1950 :

1938 : 30 ; 77

1935 : 56

1922 : 46

1897 : 30

1830 : 64 bis

1822 : 6

1748 : 6

moins 52 : 6

Les 27 septembre 2019

27 septembre 2019. Brouillon. Depuis 3 à 4 mois, je commence à écrire mes notes sur cette journée à venir du 27 septembre 2019. J'y pense parce que depuis 2008 j'ai arrêté d'écrire. À mesure que je vieillis, je risque de ne plus être là le lendemain et ce récit, écrit de si nombreuses fois, où je fais le tour de ma vie et du monde comme ils vont, est-il une façon aussi d'empêcher des erreurs et de préparer une année plus fructueuse ? Cela modifierait-il mes pensées et mes actes ? Je le pense, oui, et pourtant pas que. Changer et modifier la façon d'agir tient autant à l'inédit, au surgissement de l'imprévu qu'à la volonté. Ces dernières années, je suis passée d'une vie pleine avec mari et enfants à une vie totalement différente puisque seule : les enfants sont partis et en 2008 André est mort, une mort très lourde de la fin d'une vie heureuse et bien remplie qui s'arrête. Je me trouve démunie, déséquilibrée. Un peu plus tard en 2013 j'ai un compagnon. Au moment de « Nuit debout » nous sommes allés aux manifestations à Grenoble, on a écouté échangé, participé puis en 2017, nous suivons la campagne de Jean-Luc Mélenchon. Mon ami est heureux, il envoie des mails pour informer, relier des gens un peu dispersés aux alentours de Grenoble. Il vit maintenant dans un petit village moins pollué mais ça ne l'empêche pas, lui qui ne peut presque plus rien faire, de continuer d'une autre façon ce qu'il a toujours fait à la CGT. Nous nous sommes abonnés depuis ses débuts à Mediapart que je continue à lire, mais je ne leur pardonnerai jamais d'avoir dézingué JLM à ce point pendant toute la campagne et après, en ne le soutenant pas au moment des 18 perquisitions au moins par une lettre de compréhension. Et comme on ne peut plus écouter Daniel Mermet viré de France-Inter on s'abonne aussi à « là-bas si j'y suis » émission sur internet créée par Daniel. Et mon compagnon est mort. La maison vieillit aussi, elle finira avec moi ? Ce 27 septembre qui arrive je raconterai comment la vie se défait vite, peut revenir vite, se redéfaire encore et rejaillir peut-être là, ces jours-ci. On voudrait bien que ça rejaillisse du côté des politiques et de la finance. Ça rejaillit du côté des gilets jaunes, de la lutte pour le climat. Avec mes enfants qui approchent les 50 et même 60 ans, on pense qu'il y a des liens invisibles qui parcourent tous les pays, comme un tissage, un entremêlement d'idées, d'actions, on retrouve partout ce rappel à une vie plus spartiate, plus simple, une vie ensemble et pas séparés. Pourrait-on enfin démolir ce néo-capitalisme fou ? Comment pourrait-on convaincre les 1 % les plus riches du monde de s'ouvrir au partage ? Comment pourrait-on accueillir les migrants sans se croire désidentifié ? Ce 20 et jusqu'au 27 septembre, travailleurs-euses et les jeunes descendent dans les rues. Le 20 a rassemblé beaucoup de monde. Ce vendredi 27 qui approche, une grève partout dans le monde « Workers stand up - Yes to system change - No to climate change ». Je l'ai rêvé ou c'est vrai ? Entendu ce matin à la radio : « La vieillesse est un naufrage », disait de Gaulle, mais dans un naufrage il y a toujours une épave qui contient combien de mystères et de choses à découvrir. On n'est pas sur le *Titanic* qui va couler, on va devenir des épaves et mourir ou pas. Aujourd'hui combien vont mourir ? La fin de notre monde nous attend tous, mais pour le moment on vit. Et on sent venir de l'émotion, de l'imagination de l'invention qui soulèvent la lourdeur de ces technocrates hors sol. Ce soir, j'ai travaillé plus tard que d'habitude. Il faudra un peu revenir sur ces mots, gommer des exagérations, supprimer ce qui est inutile, et ajouter, j'aimerais bien une grande manifestation mondiale a eu lieu ce 27 septembre 2019. (2)

Hypothèse 4 : Les deux exils : 2019

La voilà – écrivant autobiographiquement *Les origines espagnoles* – qui fait une découverte, assise à son bureau (en peine, toujours en peine) elle se dit que c'est de la douleur, de la plainte que naît son écriture – *Quelle horreur !* s'exclame Nymiji qui s'incrute sur l'épaule, lit tout ce qu'elle déverse sur la page de l'écran, et commente – mais aujourd'hui, en ce 27 septembre *Et tu crois que tout change !* cette douleur accrochée à son dos (un sac de voyage en lambeaux à force de le porter de maison en maison, de le bourrer de cartons qu'elle déménage, de trucs *Tu peux dire trucs*, de trucs à souvenir qui encombrant la tête et broient, parfois, l'estomac, de trucs à caresser qui mutilent les doigts) elle la pose à côté du clavier, elle lui fait une place *C'est ce qui lui manquait*, elle vient d'écrire et c'est la première fois *Ce que tu sais depuis toujours n'est pas une trouvaille*, que sa grand-mère a quitté sa terre *Un village minuscule, une rue en cailloux* comme elle, au même âge *Tu ne peux pas comparer* alors elle songe que peut-être le fardeau, là, *C'est dur de le nommer*, il n'est pas le sien, et si elle se trompait *Depuis disons toujours, hein ?* si ce n'était pas elle, l'exilée ? *Ce n'est sûrement pas toi la première*, alors le menton dans les mains appuyé, les yeux clos, elle cherche l'instant de dérapage *Un instant, quelle idée !* pourquoi a-t-elle glissé, elle, tandis que ses parents – son père, elle ne sait pas, mais sa mère – et Céline ont accepté l'installation sur un sol étranger *Notre grand-mère aussi, c'était une femme heureuse et gaie*, d'un geste de l'épaule elle décroche Nymiji, elle se dit que le 27 septembre aurait pu être un grand jour d'espérance, un jour de renouveau, mais l'autre, qui n'abandonne pas, d'un bon coup dans les côtes lui arrache le souffle et arrogante, proclame *Tu t'égares, tu ne m'écoutes jamais !* (5)

Vendredi 27 septembre 2019

On se réveille avec la gueule de bois. Hier matin, on a appris au réveil qu'une usine de fabrication d'additifs pour huiles, classée SEVESO seuil haut, brûlait à moins de dix kilomètres, sur plus de six hectares. Un panache de fumée noire de 22 kilomètres de long sur 6 kilomètres de large a survolé la ville et l'agglomération toute la journée. Les sols ont été recouverts de dépôts de suie et d'hydrocarbure, rabattus par les pluies abondantes. L'odeur s'est infiltrée partout. Ce matin, on se demande si on doit sortir, on se demande quoi faire. On en a oublié Earth Strike, la planète en grève, avec tout ça. Toute la semaine, les jeunes grévistes climatiques invitent des millions de personnes à quitter leur poste de travail ou leur domicile pour rejoindre le mouvement et exiger la fin de l'ère des combustibles fossiles. D'habitude, le vendredi, les jeunes se mobilisent. Le lycée est ouvert aujourd'hui, il se prépare à partir, ne met pas de manteau, comme tous les matins depuis la rentrée, j'hésite à répéter de lui dire d'en mettre un mais je n'ai pas regardé la météo, je ne sais pas s'il va pleuvoir comme hier. Je réfléchis mais c'est trop tard, il a déjà claqué la porte d'entrée.

Comme dit Christa Wolf qui cite Ingeborg Bachmann « *le temps en ajournement révocable / est visible à l'horizon / ... Des jours plus durs vont venir.* » (9 bis)

27 septembre 2019 – 00 h 00 – lune noire ou presque : à peine visible à 2,5 % – *la traversée solaire du plan équatorial de la planète* a eu lieu il y a 4 jours déjà /l'équinoxe/ l'instant d'équilibre jour-nuit mais pas de performance simultanée cette fois : nous n'étions pas prêts – on reporte, on prend le temps, de plus *il n'y a pas d'équilibre est-ouest mais nous devons essayer de construire un pont avec l'humanité*, m'a dit Mazin, et ça me console – l'idée est très belle – je veux mettre en place un dispositif de filtrage et de saturation de l'eau pour un résultat visuel troublant – l'automne avance, les nuits s'allongent et l'arrière-saison reste belle – je règle mon réveil sur 7 h 43 – lever de soleil une minute plus tard et un peu plus au sud – la nuit défait

le jour, elle allonge les ombres – quand il aura lieu, notre poème simultané sera dit à l'issue d'une marche le même jour et à la même heure en France et en Irak, un parcours en cercle dans Lyon et un long chemin droit vers les lions de Babylone, juste au lever du soleil. Désormais les livres immédiats, nous les nommons – comme le propose Serge Pey – nos attaques. (11)

27 septembre 2019

Il pourrait être temps de résumer : je suis sortie faire un tour sur terre : je suis sortie j'ai respiré j'ai pris la place qu'on m'accordait c'était dur je ne me connaissais pas j'ai mis du temps à me connaître, et pour la trouver, basique, j'ai vécu sous des ombres puissantes j'ai été habitée d'une colère dévastatrice j'ai été acharnée impuissante j'ai dormi des années j'ai pleuré des lacs j'ai foncé petit soldat j'ai été souple – trop j'ai été rejetante – trop je suis dans l'in-pathein et je consacre la décennie suivante à essayer de comprendre ce que j'ai vécu je vais de mieux en mieux alors que le monde empire qu'est à regretter ? Avant le monde allait mal je ne le savais pas et du coup j'étais bien même si je ne l'étais pas.

D'un autre côté, dans ce fatras universel, quel sens la joie, la joie profonde, en l'occurrence à moi donnée, d'une naissance ? Cela s'inscrit pourtant en ce jour de l'année 2019 (12)

Vendredi 27 septembre 2019

C'est idiot, mais cet atelier est en train de me rendre heureux. (19)

27 septembre 2019 0 heure exactement.

aujourd'hui plusieurs 27 septembre de plusieurs dizaines de contributeurs vont apparaître sur le site du tiers livre à 00 h 01 ils vont comme surgir d'œufs d'écrivaines et écrivains ovipares dont des souvenirs vont percer la coque du temps présent en s'ouvrant simultanément ou s'ouvrir comme des fleurs au printemps retransmis sur YouTube en images accélérées et que peut-être bien qu'en regardant avec Google Maps ces œufs ou ces fleurs qui vont s'ouvrir il sera possible de lire depuis le ciel MERCI au Monsieur qui a eu l'idée de tout cela et qui fait  clorre la langue, c'est tout à fait possible. Mais pour ce qui me concerne ce jour sera aussi spécial parce qu'il y a un an exactement le 27 septembre 2018 (même si c'était un jeudi et non un vendredi) je prenais l'avion pour récupérer quelque chose de très important et aujourd'hui j'y penserai avec forcément une certaine nostalgie mais surtout avec le sentiment que ce long vol entrepris alors a réussi et que maintenant le temps est venu aux œufs de souvenirs et aux fleurs à venir de s'ouvrir de s'épanouir dans une nouvelle vie. (25)

27 septembre 2019 – De l'autre côté mais pas ici, pas encore. Six heures de décalage horaire. Ce qui me laisse deux heures trente pour creuser le temps raviver le désir et la force d'écrire en berne depuis la rentrée à force de quotidien, sommes de choses à faire penser cuisiner dormir véhiculer covoiter planifier organiser contester réveiller panser digérer programmer réparer soupirer souffler consoler... Les moustiques rôdent et il fait chaud. La houle s'est calm e. La route de la côte happée par les vagues et grignotée de roches de sable et d'écume depuis trois jours a été nettoyée. Elle a été r -ouverte à la circulation dans l'après-midi. Demain matin 27 septembre je ne ferai donc pas le grand tour pour aller à l' cole et au lycée. Ce sera le dernier jour de la semaine. Un bon jour. Une matinée de cours dans le bruit des ventilateurs avant la fraîcheur de la bibliothèque universitaire. Aucun système actif dans les airs. Faut que  a tienne jusqu'au retour de P. En attendant, il paraît que Jacques Chirac est mort. C'est une petite notification du *Monde* qui me l'a appris ce matin au réveil sur mon smartphone. Il ne l'était

donc pas ? Encore un que je fais mourir deux fois. En tout cas, c'est bête, il a raté la date du 27 septembre. A un jour près. (29)

ve 27 septembre 2019 St-Vincent-de-Paul 270-95 Laboratoire d'analyses médicales contrôle de la TSH (30)

Vendredi 27 septembre 2019, à pas d'heure mais la bonne pour écrire. Une fois encore, je change de sol, cette fois, il y aura moins d'escaliers – juste ce qu'il faudra pour garder l'entraînement. Des visages familiers vont se perdre, des voix familières aussi, ne resteront que ceux pour lesquels nous aurons vraiment réciproquement compté. Je change aussi de musique de langue – celle qui m'attend est du sud, elle interpellera la routine de mon oreille, le rythme de ma musique fossile. Les mots changeront peu – encore que je les sache forcés par l'histoire puisque la langue de son sol est langue d'*oc*, discrètement préservée – on ne la parle pas dans les rues mais elle est là, sur les affiches, les panneaux, en écho à la langue d'oïl comme pour rappeler qu'elle est ici chez elle et qu'on ne l'effacera pas ! Cette fois encore, ce sol m'est inconnu, je l'accueille volontiers, il est né de rapprochements et de fusions d'autres sols mêlés, d'un interstice auquel je ne m'attendais pas. *Je change de sol ce vendredi 27 septembre 2019 !*, mieux que l'aboutissement d'un projet, ce départ est un passage, une étape, un pont qui déjà me projette. Le présent n'est pas que du présent, il charrie le passé avec lui, il est le fruit d'une maturation aux répercussions déjà pressenties. Étrange coïncidence, J.-M. et moi y pensons depuis neuf mois à ce changement de sol, neuf mois qu'il tourne et vire dans ma tête, six mois que nous le préparons activement, rangeant par le vide, déchirant, assumant ou polémiquant sur l'inutile et le superflu accumulés dans les armoires, les placards, oubliés sur une étagère – six mois que nous nous y activons, coincés depuis deux jours dans cet interstice final, temporel et factuel qu'on nomme *déménagement*, rien n'en dit de l'étape en aval qui nous attend. Pour l'instant, j'écris d'une maison vide, d'un espace entre-deux, d'un instant où je ne suis ni hier ni demain ni maintenant tant que je ne me serai pas fixée – je m'étonne un peu de ressentir ça... Refermer définitivement la porte sur ce lieu chargé de notre vie à quatre, puis à trois, puis à deux, envahi ces deux derniers jours par des cartons empilés presque jusqu'au plafond, des meubles dérisoirement emmaillotés de papier à bulles – ce geste de refermer la porte, de quitter ce cocon vidé de sa substance, accouché de tout ce qu'il avait à nous offrir, de tout ce qu'il m'a offert, le quitter libérée de tous ces cartons obstruant les fenêtres, rognant son espace, le rétrécissant, gênant le passage, le quitter vidé, libéré pour lui permettre à lui aussi de passer à autre chose avec d'autres visages, d'autres voix, d'autres vies, d'oublier, je le redoutais un peu. Là encore, je me surprends à n'avoir aucun état d'âme... Meubles et cartons ont été chargés dans un container à présent scellé, ils voyageront à bord d'un train. Tant qu'on m'a laissé ma planche et de quoi écrire, j'ai écrit, ensuite j'ai écrit sur mes genoux, ensuite j'arrêterai d'écrire et c'en sera fini d'écrire de cet *oloé-ci*. Aujourd'hui n'existe pas encore, *aujourd'hui*, ce sera quand je serai arrivée... je suis entre hier et aujourd'hui avec l'impatience d'après-demain et d'après après-demain, je suis au cœur d'un processus en cours... mais dans un bureau vidé de sa substance, de ses mots, de ses dictionnaires, un bureau dépouillé de ses dossiers – une tonne de dossiers qui m'ont accompagnée, tenu chaud, rassurée, encouragée à les compléter, à les renouveler, qui m'ont appris que la différence fait toute la différence, que tout est toujours à refaire et que c'est bien ainsi. Pour vider tiroirs, étagères, penderies, armoires, le déménageur était arrivé seul – seul pour mettre sous cartons quatre fois trente-cinq ans de vie dans cet espace-ci, sans compter la vie des sols antérieurs qui nous y avaient amenés. Il est arrivé entre sept heures et sept heures et demie ; à dix-huit heures précises il repartait – je lui ai envié ce sens de la valeur

des minutes en trop lorsqu'elles sont en plus. En dix minutes à peine, il a rassemblé le sacro-saint capharnaüm de mes seize tiroirs, comment m'y retrouverai-je là-bas ?! Il s'est uniquement arrêté pour boire, fumer et prendre le café que je lui ai proposé. En bas de l'immeuble, l'arrêté municipal était en place sur les arbres, il a valu pour interdiction de stationner et réservation d'emplacement pour le container. Ce matin encore, on m'a dit qu'une voiture-ventouse couverte de fientes y squattait le trottoir – pour le coup, bon gré mal gré, elle aussi a dû déménager. L'homme avait une rage de dents – nous l'avons appris un peu plus tard. Il avait oublié son paquet de cigarettes, J.-M. l'a entendu pester, lui a demandé s'il avait besoin de quoi que ce soit – quoi que ce soit qu'il puisse lui rapporter en même temps qu'il descendait chercher le pain – *un paquet de Marlboro, oui, je veux bien...* alors, J.-M. le lui a rapporté son paquet de cigarettes, même s'il est un non-fumeur convaincu – vingt Marlboro valent aujourd'hui huit euros quatre-vingt... dès la première, le déménageur s'est détendu, c'est comme ça que nous avons su pour la rage de dents. Et de laconique, la communication est devenue un peu moins que laconique... Comme si la box et le téléphone avaient été le nombril de l'appartement, c'est par eux que le déménagement a commencé. Nous aurions dû penser à noter dans quel carton il les mettait, où se trouvait quoi – pas eu le temps ! Des bibliothèques bientôt il n'est plus resté que le squelette, les tableaux ont eu droit aux bulles eux aussi ; ce matin c'est l'équipe de quatre qui s'en est chargé – *sur un tableau, on n'aime pas les picots qui dépassent, c'est pour ça qu'on les emmaillote...* les gars semblaient s'y connaître en *picots* ! moi, justement, ce sont les picots que j'aime sur une toile – leur épaisseur, leur derme, l'énergie que j'y ai laissé... une équipe de quatre déménageurs pour descendre quatre fois trente-cinq ans de vie jusqu'au container, je me suis dit qu'après tout ces quatre vies n'étaient pas si légères que ça. Hier, dans le bureau, pour tromper le temps, j'ai tenté de jeter jusqu'au dernier moment, de lâcher prise avec le passé – impossible. Bien sûr qu'ils ne me serviront plus ces documents, bien sûr que je n'y crois pas à leur seconde vie – je trouve encore étrange de n'avoir rien à préparer pendant l'été, de n'avoir rien à préparer à l'approche de la rentrée d'octobre ; il y a vingt, trente, quarante ans, j'aurais entamé le compte à rebours... je ne parviens pas à me dire que l'effervescence de la rentrée ne me concerne plus, j'ai fini par admettre que ce matériel tapissant mes murs, emplissant mes tiroirs ne me servirait plus... mais c'est égal, je n'ai pas pu en jeter les trois-quarts. *Quoi jeter de plus ?!* je me suis posé la question – quels articles ont vraiment mérité d'être découpés, archivés tout ce temps ? J'aurais été fier d'avoir pressenti ce qui compterait encore quarante ans plus tard – ou ne compterait plus. Il y a de tout – coupures de journaux, voire le journal entier, magazines, dossiers, montages, courts-métrages muets, sonores, vidéos, enregistrements... certaines coupures sont parfois insignifiantes aux yeux de l'histoire, d'autres pas – j'ai retrouvé un article sur Bobby Sands, il datait du 5 mai 1981, un autre sur la grève des mineurs gallois et l'entêtement de Margaret Thatcher, la montée d'un futur président des Etats-Unis au sein du Tea Party, celui-ci datait de la deuxième campagne de Barack Obama... Parfois, je ne sais même plus pourquoi j'en ai conservé d'autres – pour leur intérêt lexical sans doute... à jeter ou ne pas jeter ?! *Quoi ?! Tu gardes encore ça ?! mais à quoi ça va te servir ? Ça va me servir à savoir qui j'étais, ce qui a compté ou pas compté, ce qui aurait dû compter aussi ! – mais puisque tu ne te souviens même plus que tu l'avais !...* Justement, ça atteste ! ça atteste de qui j'ai été sans y penser, ça atteste de celle que j'ai oubliée ! ils me rafraîchissent, me rajeunissent ces dossiers, me font l'effet d'un miroir, d'une photo retrouvée par hasard quarante ans plus tard... on se découvre tel qu'on était alors – telle que je ne me voyais pas – et je pense à Ronsard et Queneau, *fillette, fillette...* j'en ai retrouvé de ces photos-là, elles témoignent... elles témoignent, de même que témoignent de ce qui m'a révoltée, passionnée, laissée indifférente non seulement ces coupures de journaux jaunies mais aussi les grandes absentes... tout ça me parle aussi d'illusions, d'engagements, de désillusions, des désengagements qui s'en suivirent – le nom tabou d'un pays aujourd'hui gommé de toutes les cartes, les révoltes tragiquement dérisoires, les geôles, les tortures, les lavages de cerveau, les droits humains qu'on instrumentalise... et je me souviens de Tseten, de notre

rendez-vous devant la mosquée de Paris pour mettre sur pied son intervention – en anglais (*sine qua non*), nous parler de sa fuite, de son exil, des camps de réfugiés de l'autre côté des sommets franchis, elle avait apporté son trésor – une carte, il y figurait encore le nom tabou de son pays, ses racines étaient là, elle avait abandonné l'idée d'y retourner vivre un jour... je me souviens de Tosh, venu nous présenter son Nigeria natal dans un anglais d'Oxford, du joueur de banjo d'*Alfred*, de *Pyskessa*... Cette nuit, dans mon *oloé* vidé du bric-à-brac de ma vie, je pense à tous ces gens partis, rentrés ou jamais rentrés au pays... je pense à la pile de mon pont au-dessus de la Seine à deux pas de la fontaine, je m'y vois revenir en touriste béate... je m'y vois, ne m'y vois pas – ne m'y vois surtout pas, non, surtout pas en touriste béate... ne m'y vois pas du tout, plus du tout ! et le cœur me serre. (31)

Vendredi 27 septembre 2019 (complété quelques jours plus tard)

6 h 10 : Plus j'avance en écriture et plus je doute. Un doute féroce. Je signe toujours au bas de la page la croyance en mon inculture, renforcée par la soif d'apprendre davantage et par mon appréciation virulente sur mes écarts de connaissances. Un an que je me suis mise en retrait, mes textes avec. Plateforme oubliée et sites en jachère et en maintenance pour une durée indéterminée. Je bascule dans mes mémoires erronées, celles qui me rendent timide, frileuse, peureuse en écriture. Mais ces incertitudes annoncent un changement, je le sais. Mes carnets de bords se remplissent ; les projets s'accumulent. Quand s'ouvriront à nouveau les vases communicants ? Besoin de sincérité dans tout cela, d'honnêteté vis-à-vis de moi et de neutralité de mon éditeur interne. Il est demandé (proposé) d'écrire nos « 27 septembre ». Une commande a posteriori. Christa Wolf savait qu'elle avait à écrire ces futurs 27 septembre ; pas moi. Les miens sont dispersés, noyés dans une masse de feuillets, d'agendas, de bouts de papiers, de carnets ou au milieu d'autres dates – celles d'avant ou d'après. Comment me resituer dans cet *a priori* ? Comment me projeter dans un passé qui n'est plus, ni écrit, ni photographié ou filmé ? Prendre conscience de l'absence du jour daté et dans lequel j'ai vécu pour constater une non date, un jour inexistant, absent pour la plupart des années sollicitées... **18 h :** aujourd'hui, Jacques Chirac est mort. Mes personnages s'en fichent ; ils sont bien trop autocentrés, concentrés sur leur histoire, leurs problématiques, leur époque, leurs enjeux. Il ne reste que moi. Ai-je de la disponibilité pour lui, de l'espace pour ressentir entre ceux qui l'honorent et ceux qui l'abhorrent ? Est-ce que mon ressenti est important bien que naïf et spontané ? Pourquoi s'exposer moins pour lui que pour d'autres comme Jessye Norman ou Philippe Tome. Il y a les ressentis dits élitistes parce que culturels. Les autres sont souvent associés à la colère des uns, au cynisme de certains et soumis à l'ironie ambiante. Tous ceux qui m'ont parlé de Jacques Chirac ce 27 septembre ont parlé d'eux-mêmes. Ce qui revient à dire : en des termes peu glorieux, méprisants au nom d'un sens politique qui n'est qu'un sens personnel, celui qu'ils donnent à leur vie. Je ne souhaite pas cela à ma mort, ni à la leur. Cela va durer quelques jours encore, abondés par des révélations de « sources sûres ». Le certain : de ceci, j'en ferai quelque chose. **23 h :** trois 27 septembre retrouvés. Difficile d'en apprécier l'intérêt. Des années charnières ? Peut-être... Les placer en ordre chronologique. À remodeler, ou pas. (36)

Ce 27 septembre 2019 dernier vendredi du mois il faudra penser à sortir la poubelle à couvercle vert celle dans laquelle on dépose bords et bouteilles. Ce 27 septembre 2019 ce sera le jour du verre. À sept heures la rue tintera d'effondrements de verre qui se brise dans la benne.

Ce 27 septembre 2019 mon regard passe la fenêtre. Un nuage gris rose. Une ouverture. La courbure des bambous. Le vent a soulevé les nappes de l'été. Il faudra se décider à replier tables et chaises. Ranger

l'atelier cette maquette qui ne servira plus : couleurs saturées pour un Vaudeville. Une farce ? Dormez je le veux ! (43)

27 septembre 2019

Il restera encore quatre-vingt-quinze jours avant la fin de l'année. Je ne sais pas si je dois y voir un motif d'inquiétude ou de réjouissance. Les jours qui restent, c'est un peu comme la monnaie que l'on vous rend. Vous ne savez pas si vous devez vous sentir plus riche ou plus pauvre. Et quand il aura passé, que se passera-t-il ? Se détachera-t-il doucement, avec une sorte de mélancolie, de l'éphéméride ou bien d'un mouvement brusque, comme une liberté retrouvée ? Je me souviens qu'un siècle auparavant, à la même date, je n'étais pas né et que rien n'annonçait ma naissance. La branche paternelle, après avoir développé quelques bourgeons en pays de Bigorre, s'était, par déplacements contigus, repliée en terre toulousaine, tandis que la branche maternelle, après avoir vu occire les derniers corsaires Junca, se réjouissait du développement du fonctionnariat en Pays basque. Les deux branches se découvriront aux pieds de la Villa Eugénie que Napoléon III fit édifier pour Eugénie de Montijo. Vendredi, car cette année, le 27 septembre tombe un vendredi, je n'ai rien prévu que l'ordinaire des jours : le merluchon acheté par paire – je me plais à imaginer qu'il s'agit d'un couple – et que je cuirai à la vapeur, entier, à peine vidé, tête et queue conservées, le jeu des rideaux que je coulisserai au gré de l'humeur, les messages erronés qui éclaireront quelques instants l'écran du mobile... J'aurais préféré dire, Cette année, je parie que le 27 septembre adviendra un vendredi, un peu à la façon d'un jeu de dés géant qui n'abolirait pas pour autant le hasard. Alors peut-être, et au fond je l'espère, quitte à perdre un pari (est-ce si déshonorant que cela ?), serai-je surpris au réveil d'entendre la foule crier de retour à l'école, après un week-end réparateur de matinées ouatées et feutrées... Comme le seront (surpris) certains auditeurs et auditrices du Jeu des 1 000 euros qui s'acharneront à répondre (faux, bien sûr) aux questions du vendredi quand il faudrait se concentrer sur celles du lundi, se disputeront comme il se doit et ne se parleront plus jusqu'à la fin du repas, remâchant leur aigreur (conjugale, mais pas que) en même temps que les feuilles de bérénice. Heureusement, le 27 septembre, au Petit café dans la prairie, je suis invité à venir jouer, m'amuser et découvrir de nombreux jeux de société originaux et passionnants avec les conseils d'un animateur passionné (que de passion !) qui m'expliquera toutes les astuces. Le tout dans une ambiance conviviale. L'entrée est libre. Il suffit d'appeler Sylvain Beaulieu. Aucun numéro n'est mentionné.

Vannes, 27 septembre 1919 – 27 septembre 2019 (45)

« Les gens des autres siècles entendent geindre notre gramophone et, à travers les cloisons temporelles, nous les voyons tendre les mains vers de si réjouissantes agapes. »

Elisabeth Lenk (en prologue à Médée de Christa Wolf)

Mon 27 septembre 2019.

Rendez-vous mammographie. Ma biennale. Je prépare les clichés antérieurs, il faut les apporter. Une chemise usagée pour les transporter, récupérée. Je découvre que c'est celle où ma mère avait rangé son contrat obsèques et celui de mon père, son écriture sur cette chemise verte. J'en cherche une autre. Puis je lis mon horoscope hebdomadaire qui paraît le jeudi, mais que j'oublie souvent de lire le jour même : « répète ces mots devant un miroir : "être superstitieux porte la poisse." » Je ne reprends pourtant pas la chemise verte.

L'après-midi j'irai chercher mon petit-fils chez l'orthophoniste, comme tous les vendredis. Avec mon mari, on promènera le chien et le soir nous irons voir une exposition à la bibliothèque municipale d'une artiste qui collecte des clichés anciens (cartes postales ou photos "de famille"), les rafraîchit et les met en scène. J'ai invité Amélie, celle que ma fille appelle "la fille adoptive", une jeune artiste qui m'aide en photographie et que j'aide en écriture. En rentrant, j'espère que je trouverai le courrier de l'assurance maladie comportant mon code de connexion et je créerai mon DMP (dossier médical partagé).

Sauf à mentir, inventer, reconstruire, je ne peux raconter mes 27 septembre du passé. Cela n'aurait pas de sens pour moi. S'il s'agit de saisir ce qui fait nos vies dans l'espace ou dans le temps, de saisir la diversité des réactions aux situations contingentes, de saisir la permanence de l'être malgré les accidents de la vie et des événements, cela n'a pas de sens de reconstruire le passé.

J'ai tenu un journal à plusieurs époques de ma vie, plus ou moins longtemps, plus ou moins sérieusement (pendant plus de vingt ans pour la période la plus longue). Jamais je n'ai envie de les relire. J'écrivais comme on parle tout seul pour faire le point, comprendre la genèse d'un état d'esprit, peser des arguments, prendre une décision. Journal-anamnèse, journal-arbre de décision, journal comptable du temps qui m'est donné.

Je ne tiens plus de journal aujourd'hui. Pour le factuel, je me fie aux journaux que tiennent pour moi les serveurs. Des journaux, il s'en tient malgré nous désormais sur les réseaux sociaux, nos blogs, nos mails, nos trajets, nos photos, nos examens médicaux, stockés. Pour son trentième anniversaire, j'ai confectionné un recueil pour ma fille, pompeusement titré : dix ans de correspondance mère-fille, rassemblant tous les mails échangés entre 2001 et 2011. Elle doit l'avoir quelque part ; moi aussi, j'ai sans doute gardé un double. (46)

27 septembre 2019

Ce qui reste c'est le silence. Le vent dans les arbres du parc, la rue les fenêtres ouvertes, les camions sur les rocade, les cris de la cour d'école, les trains qui passent sans s'arrêter, le disque sur la platine, les échanges au téléphone, tous les « Joyeux anniversaire », toutes les « Bonne année ». 1990, 1995, ce qui reste c'est le silence, année après année. Ce matin on passait rue de la Station. Les klaxons sous la pluie, les talons sur les trottoirs, les sonnettes des bicyclettes, la vie s'écoulait et pourtant, rue de la Station, ce matin, le silence recouvrait tout. Ça fait maintenant vingt-quatre et vingt-neuf ans que ça dure. La ville a beau ériger des tours, les foreuses percer des tunnels, rien ne se dresse contre le silence, rien ne s'enfonce plus profond que lui. Il embrasse la vie comme la nuit succède au jour et le jour à la nuit ce 27 septembre 2019. Il a toujours régné sur le monde, affirmant : ce qui s'entend au dehors jamais ne me recouvrira. Chaque année le gonfle de bouches qui se taisent. Le compte dépasse désormais nos dix doigts. Ces derniers mois deux d'entre nous sont partis. J'entends la rumeur du monde s'assourdir. Je sais encore le crissement du tram, l'orage sur la verrière, le chat qui ronronne, la machine qui essore, le grésillement des néons dans les grandes surfaces. Je reconnais les mobylettes dans le calme de l'été, les Mirages le 14 juillet, la sonnerie du réveil, les annonces sur les répondeurs, les cris des supporters, les retards dans les haut-parleurs des quais ventés. Je sais pourtant que d'un 27 septembre à l'autre le silence vole au monde le poids dans l'air des corps aimés, leurs rires, leurs secrets murmurés. De 27/09 en 27/09 le monde s'estompe, le monde se dépeuple. Le silence gagne. Il gagne à tous les coups. (48)

27 septembre 2019, sortie officielle d'un nouvel album de Batman : *Joker, L'homme qui rit*. Sur la couverture, le Joker sourit jusqu'aux oreilles. Comme Gwynplaine, l'homme qui rit malgré lui, défiguré par les comprachicos dans le roman de Victor Hugo. C'est la plus belle journée de ma vie. Le Mal

capitaliste triomphe, il rit de tous, et surtout des pauvres ; mais je vais faire justice, comme Batman. Si j'étais un écrivain, j'écirais un flamboyant discours contre la misère, comme celui que Gwynplaine adresse aux lords. Mais je ne suis pas un écrivain, j'abandonne le stylo pour un rasoir. Je kidnappe l'homme le plus riche du monde et j'agis en comprachico. Je travaille à cette figure. Je cisèle sa chair, je fends sa bouche, débride ses lèvres, dénude ses gencives, distends ses oreilles, décroisonne ses cartilages, désordonne ses sourcils et ses joues, élargis son muscle zygomatique. Ce rire que je mets sur son front, sur ses joues, sur ses sourcils, sur sa bouche, il ne pourra l'en ôter. Je lui applique à jamais le rire sur le visage, toutes les parties de son visage contribuent à ce rictus, toute sa physionomie y aboutit, comme une roue se concentre sur le moyeu ; toutes ses émotions, quelles qu'elles soient, augmentent cette étrange figure de joie, disons mieux, l'aggravent. Un étonnement qu'il aurait, une souffrance qu'il ressentirait, une colère qui lui surviendrait, une pitié qu'il éprouverait, ne feraient qu'accroître cette hilarité des muscles. Il a maintenant un sourire jusqu'aux oreilles, littéralement. Voyez, capitalistes, ce qui vous attend. Je suis le nouveau batman ; chauve, je souris... (51)

27 septembre 2019, 0h00. Un nouveau jour commence, je vais me coucher. J'ai attendu minuit pour pouvoir écrire cette phrase. J'ai prolongé l'entre-deux jours à l'écoute du clapotis de la pluie derrière les volets en PVC. Le réveil à sept heures et demie me sort d'un mauvais rêve – ma mère part en voyage en train pour un ailleurs, elle doit me livrer quelque chose avant son départ, je cours sur le quai en essayant de la rejoindre alors que le train avance, je veux attraper l'objet emballé qu'elle me tend depuis la fenêtre à demi ouverte, ses yeux sont perdus dans le vide, je voudrais oublier ce dernier regard, oublier son esprit ailleurs. Je m'extrais lentement du lit, alourdi du manque de sommeil, et de l'apparition de ma mère disparue. J'apprécie le silence du salon, l'absence des filles, le sommeil de Philippe, ce moment rare de solitude alors que le jour gris et mou paraît. Je trouve un sens à mon rêve, je le note, ça me donne envie d'écrire, mais j'enchaîne les rituels du matin, la douche, l'eau à bouillir, le thé, la contention sur la cheville, je ne peux me soustraire aux contraintes de ce jour, je m'oblige, l'écriture ce sera pour le métro, pour la salle d'attente du comptable, pour les vides minuscules de la journée, pour ce soir avant minuit. Métro aérien, entre Stalingrad et Courcelles je me dis que septembre fatigue, peut-être que c'est la ville, que c'est le monde, que c'est la terre elle même, l'addition sauvage d'incendies, de noyades, de degrés celsius, de femmes mortes sous les coups de leurs maris, d'arbres déracinés, de gestes inouïs, d'effrois, de plastiques, de phrases honteuses, d'anti-IVG, de lassitude, septembre fatigue. Je sors, l'air est très doux, la journée sera hantée par les mêmes questionnements sur l'écriture en cours, encore. J'achète *Libération*, juste pour la photo, je me fous de l'histoire, du bonhomme rien à dire, je voulais même pas l'acheter le *Libé*, juste prendre la une en photo, mais il était planqué, j'ai demandé à la marchande de journaux du kiosque à Courcelles, elle l'a sorti de derrière les fagots, je me suis sentie obligée de le prendre, et puis cette quatrième de couverture qui me touche, cette main vieille en au revoir, je ne verrai jamais les mains vieilles de mes parents, aucun d'eux n'a pris le temps de me dire *au revoir*. Je me concentre sur l'instant, j'aspire une bouffée de l'air mou et gris, mes fantômes m'accompagnent, ce sera un jour ordinaire. (58)

27 septembre 2019

L'automne s'installe. Le 23, c'était l'équinoxe d'automne. Les nuits s'allongent. La lumière a changé, pleine de douceur après sa violence de l'été. Les feuilles du tilleul virent au jaune tendre. Bientôt les mélèzes dorés. Bientôt la neige. Le renouveau du printemps. Ici le rythme des saisons scande ma vie. J'ai eu raison de quitter Marseille rien que pour cela. Vivre les saisons, regretter celle qui s'évanouit,

attendre celle qui ne tardera pas, faire ma place dans la toute neuve, m'émerveiller du paysage qui change, se pare d'autres couleurs, d'autres parfums, d'autres chants. Combien de temps encore ? (59)

27 septembre 2019

Le lendemain du 26. Je m'éveillerai soulagée avec la pensée que c'était hier, tout cela, et aujourd'hui rien et en savourer l'épaisseur. L'épaisseur de ce rien et comme rien que ça suffit à remplir d'allégresse et de légèreté le dedans de mon corps qui sort de l'immobilité forcée de la nuit et les douleurs qu'elle génère à chaque fois mais ce matin la joie surnage et écrase. Il y aura eu leur arrivée et l'effervescence, il faut que tout soit en place le maquillage le sourire les broderies tout cela accroché où il faut comme il faut enfin comme on l'a finalement décidé après moult hésitations pour le service heureusement il faudra juste laisser d'autres s'en charger car l'important c'est le corps moi à l'accueil à merci à prendre la parole pour le dire à eux tous devant moi venus répondant à l'invitation envoyée par la poste par mail ou portée en mains propres les convier à un apéritif pour les remercier d'avoir lu, offert ou recommander *La vie en face... ne vous déplaie* et ce lieu emblématique face à la mer à cette mer choisie préférée entre deux qui me retient ici quand je devrais être là-bas repartie et l'évitement salutaire offrir, inviter, accueillir pour ne pas qu'ils imaginent le piège le traquenard qu'ils se sentent obligés quelle horreur et la honte que ça serait si honteuse que malade rien que d'y penser à en vomir se vomir avec ce livre et tous ces mots que j'ai cachés dedans et tant qu'on ne l'ouvrira pas ils seront juste posés là mais ignorés, virginaux d'être non lus juste montrer la couverture comme on la tire à soi dans la froidure d'une nuit d'été qui fraîchit sur le coup de minuit le corps découvert et confiant, abandonné, oui exposer la seule couverture avec l'olivier taillé par mes soins en nuages pour que le vent et l'espace jouent à tour de rôle à le traverser et la broderie qui l'a reproduit imprimée sur la couverture dans l'espoir qu'elle retienne à elle seule toute l'attention et détourne la main, l'empêche d'aller lui loin, lui ravisse tout idée d'ouverture. Car il faut laisser les mots reposer en silence au-dedans.

Il faut laisser les mots reposer en silence au-dedans. Les morts aussi. Écrire parfois c'est comme rompre ce silence. Leur silence. A-t-on le droit ?

Et le bruit et les rires et les embrassades entre tous les mercis offerts sur des plateaux qui circulent entre les convives et avant l'impatience du 27 septembre et inhaler à distance un peu de son parfum, humer sa promesse, son attrait du lendemain, mais d'abord le 26 et avant les mains moites et le corps trop chaud et gorge si sèche qu'impossible de parler et penser que ce serait peut-être la solution, ne plus pouvoir parler, se taire... (60)

Le 27 septembre 2019 au quartier du Braden à Quimper on vendangera les petites parcelles de chardonnay et le pinot gris. J'irai à Lorient avec Carol. Nous avons reçu une invitation pour le lancement de l'antenne Bretagne sud de SOS Méditerranée. C'est également ce jour-là que Vincent Tholomé et Maja Jantar performeront à Paris, à la Maison de la Poésie. Je le sais pour avoir reçu par mail l'annonce de Remue.net, mais c'est un peu trop loin. Je me souviens que Erri de Luca a rejoint l'Aquarius lors d'une mission et j'aimerais bien en trouver quelques écrits. Pour ce qui est d'embarquer c'est cuit ! Le 27/09/2019 ce sera également vendange de tous les 27 septembre déposés et enregistrés sur le site de Tiers Livre, atelier d'été 2019, et absolument moins que rien du tout dans l'univers de toutes les secondes de tous les 27 septembre. J'aimerais écrire spontanément *à quoi bon pour quoi faire* et puis quelle étrange et impossible idée ! – à rebours réinventer tous ces 27 septembre perdus envolés écrasés ou enfouis dans la boue des milliards de secondes d'une vie, multipliés par toutes les vies des connus et inconnus, épuiser le réel vous n'y arriverez pas, non jamais, alors fabriquerons ce que peut des

événements et des minuscules brins de trois fois rien ! Imaginariserons. Aujourd'hui j'ai pris la photographie d'une dalle tombale noire noyée entre l'obscurité et les pierres grises dans la petite nef de l'église Notre-Dame de Locmaria à Quimper. Gravés un nom des dates un 27 septembre il me semblait, mais tellement érodés sous les pas de tant d'années. (Carol a passé un doigt sur l'empreinte pour confirmer, sans succès ! *Mais c'est quoi cette histoire de 27 Septembre ?*) – dessous un important de la marine qu'il m'a fallu enjambrer pour tenter de lire de plus près. Vérifié : Erri de Luca est parti sur un navire de MSF, le *Prudence*. C'était au printemps 2017. Ce qui le marque : « *J'ai des dessins faits du côté qui ne se décolore pas. Les deux semaines passées à bord m'ont imprimé un nouveau tatouage : une échelle de corde qui pêche dans le vide. De son dernier barreau, j'ai vu surgir un à un les visages de ceux qui remontaient du bord d'un abîme. Entassés dans un radeau, ils gravissaient les échelons de leur salut.* »

...des traces des sons des lieux des souvenirs des visages des absences et des trous, des brèches au milieu de tout, à tirer du bord ou du fond des abysses de tous ces 27 septembre à inventer dégager retrouver restaurer, comme ces entrelacs de peinture ocre et dorée redonnés aux piliers, aux voûtes des cathédrales en flèches de ciel, ça en fait des lettres des murmures des ombres et des lumières à délivrer de l'abîme des écrans ou du papier glacé, à dégoutter des archives. Je lis *Performances de ténèbres* de Pascal Quignard, (acheté six euros chez un bouquiniste de marché à Trégunc, également *L'Education sentimentale*, *La métamorphose*, *Au gré des jours*, *Le vin de la jeunesse*, *Le Bureau des Jardins et des Etangs*). Page 33 : Pascal Quignard consigne sa réalisation, le 27 septembre 2014 à Manosque, d'une vidéo YouTube pour rendre un dernier hommage à Carlotta Ikeda ; ce jour-là George Clooney a épousé Amal Alamuddin à Venise et fêté leur mariage avec leurs amis pendant trois jours ; *L'Express* publie un article sur le *Mécanismes de survie en milieu hostile* d'Olivia Rosenthal. Je ne la connais pas encore. Je la rencontre cinq ans plus tard au Musée des Confluences à Lyon. Elle me dédicace *Jouer à chat* en me souhaitant de ne jamais oublier de jouer. Avant mon récent déménagement j'ai jeté un épais dossier cartonné, verdâtre, terne et corné, et son bourrelet de documents administratifs, ampliations de décisions du directeur me concernant vu les articles en référence, sauts de marelle de l'ordinaire, changements d'affectation à la demande de l'intéressé, et suis dès lors devenu totalement incapable de reconstituer précisément les étapes du feuilleton de carrière. Le 27 septembre 2014 c'était un samedi. Peut-être est-ce que je travaillais déjà de nuit ? Peut-être est-ce que je dormais entre deux veilles ? Peut-être le frisson des quatre heures du matin, l'impuissance et la fatigue absolues devant elle qui déambule sans fin dans le couloir carrelé, passe et revient en marmonnant derrière la vitre, obstinée et indifférente, nue et abondante comme une Vénus paléolithique, une simple taie posée sur la tête – je m'enfuis pense aux livreurs de coke encroûtés de noir sous leurs chiffons et sacs de jute, je vois je sens les boulets qui s'entassent, montent en pyramide poussiéreuse et grasse dans l'auge à charbon à côté de l'ogre manchot. Le 27 septembre 2014 était pourtant un samedi bleu et or, je ne sais pas pourquoi je frissonne d'hiver. Personne n'est allé à l'usine, les friches industrielles ont été longuement réaménagées en semblant. Papa est enterré depuis bientôt cinq ans, (tu sais le cimetière en pointillés sur la colline, de là on voit de loin le pré des roulades écorchures et aventures, son encolure légère cache la maison de l'autre côté, *on passe sa vie dans des boîtes et après c'est dans une qu'on finit*). Funérailles de février dans le blanc ; maman à mon bras se perdait un peu déjà, toute en trop fine veste noire *ça suffira bien oui je suis sûre* et tremblements, nous bien sûr on n'en soupçonnait rien – se rassurait de lui trouver bien du cran, cette idée stupide et consolatrice que les plus vieux savent ce qui les attend, que à l'heure où j'ai commencé l'écrire et déclenché le compte à débours (quand je vole vers l'arrière où j'étais pas tout à fait là enfin pas comme on en prend après l'usage, la cartographie commune des comment et pourquoi décrivant les qui et les quoi) à cette heure-là où j'écrivais la machine a dit que j'avais entassé 22 089 jours, traversé 3 156 semaines, parcouru 725 mois, malmené 530 136 heures engrangé 31 808 168 minutes et j'échoue tout à fait face aux secondes qui filent toujours plus vite que n'importe quoi

évidemment, tout ça, si on lira ! – personne non plus pour suivre les oiseaux sombres – filent de leurs ailes le bandeau de silence grisâtre en haut de l'écran (61)

27 septembre 2019

Vendredi 27 septembre 2019, matinée particulière. Ma conscience s'éveille à de nouveaux états. Mes yeux se sont ouverts et ils ont laissé derrière moi la présence apparue au milieu des papillons, phénomène au prise dans un tissu, chrysalide qui s'est débattue entre les fils. Je me suis retrouvé étendu sur le sol, allongé à même l'herbe encore verte, l'automne approchait, ce n'était rien d'autre qu'un nouvel état de l'année. L'instant d'après j'ouvrais les yeux, l'espace extérieur de ma chambre se matérialisait. J'en prends conscience et me dis : ce corps couché sur le sol relève d'une production manifestée dans mon sommeil. Pourtant j'ai senti qu'il y avait bien une vraie perception de présence, j'ai progressé d'un mètre. Mais ce qui a suivi ne l'a pas conduit plus loin. Est-ce que je parviens à penser ma vie, potentiel en l'état ou attendu. Déploiement du propos, déploiement de la matérialité, je n'ai aucune certitude sur ce que je suis. Je voudrais affirmer clairement ce qui me définit et démontrer mon identité, les points d'une certitude incontestable, quelques caractéristiques d'une continuité. Il y a des méthodes s'employant à déduire par le négatif. Je ne suis pas ceci, je ne suis pas cela, ce sont des procédés qui n'affirment pas lors du mécanisme démonstratif, pourtant il y a tout de même une action spécifique allant dans un sens et donnant du sens. Ce sont les éléments de la méthode, j'y suis allé. Là-dessus je découvre d'autre spécificité liée au système, celle d'un vêtement qui se laisse tisser dans l'invisible. Oui tu pénètres le point essentiel, celui où s'approfondit le *Sutra Maka hannya haramita shingyô*. C'est le *Sutra* du Cœur de la Perfection et de la grande Sagesse. Il y a ma situation précise aujourd'hui, des possibles qui ne se sont pas produits, d'autres susceptibles eux de se produire. Le point de vue doit se présenter clairement, avec une position catégorique, sans tergiverser. Tu comprends Bruno le chauffeur au volant de sa voiture se trouve sur le carrefour. À ce moment il doit déjà savoir ce qu'il veut faire, il n'a plus le temps de se poser la moindre question, il actionne son clignotant afin d'informer de la direction vers laquelle il s'engage. Une histoire particulière conduite par des vecteurs spécifiques, appropriés ou non, se trouve derrière moi. Je pense à des livres des musiques aussi, matérialisant peut-être de fausses traces, inadéquates, inadaptées. Parce qu'elles sont rêveuses, comme prises au dedans de fondations vaseuses, sans structure préalable faite pour monter les parois. Elles ne tiennent pas le sujet debout. Le terrain devant est un petit terrain aride, dénivelé désertique parcouru de fissures. Au-dessus de ce sol le temps change, les températures se modifient, des nuages de pluie progressent dans leurs déplacements au-dessus de la région. Ils s'accumulent autant qu'ils sont, engagés à attendre le moment où se produira le craquement déversant le contenu de l'orage. Demain la pluie se répandra sur le petit bout de terre, ce qui fera sortir une végétation souterraine. Le temps n'a cessé de se déployer à travers des déplacements inconscients. Le protagoniste extirpé brusquement de son rêve ne sait pas dire en ce 27 septembre 2019 ce qu'il est en ouvrant les yeux, pourtant il s'est présenté à sa conscience des éléments bien tranchés d'une confrontation logique incluant passé présent et futur. Quelques images de la nuit ne s'évacuent pas, elle sont remontées de l'inconscient et maintiennent une vitalité au matin. Bruno je ne t'apprends rien, elles voudraient déterminer les initiatives à ma place, tu te souviens lorsque nous sommes sortis ensemble de la maison en pleine nuit. Nous aurions pu continuer, poursuivre notre aventure, seulement nous avons eu peur, et ce sentiment nous a forcés à rebrousser chemin. L'observation de ces faits voudrait construire une analyse, plutôt que de se laisser porter par le flux, ce mouvement marin initié de ces idées multiples, le bateau, la lecture, une musique, le phénomène de l'autre côté de la porte, continuant à répandre son attaque avec l'ampoule au-dessus de l'acteur. Il est en progression à l'intérieur du cadre. Au dedans de tout cela il poursuit son pas, s'écarte de la proximité d'un escalier. Où

je suis le 27 septembre, l'inquiétude grandit, s'accroît, devient de plus en plus visible. Les animaux d'une sauvagerie excessive gravissent les degrés abolissant les distances, ce cheminement au fur et à mesure les rapproche du rêveur. L'escalier est bien visible, l'interrupteur aussi à côté de la sonnerie pour qu'il avertisse l'occupant qui serait dans l'appartement. Rouge sur une grande partie du sol avec quelques plaques roses. Les notions visibles sont les cinq années passées décrites dans mes 27 septembre. Le nouveau jour est une question posée, il se remplit d'éléments caractérisant le futur. Que sera demain au réveil, que s'est-il passé ce matin en ouvrant les yeux. Par exemple le bateau s'amarre au ponton du port. Un tourne-disque complètement démonté rend apparente la mécanique de son fonctionnement. L'œil réactive une image rangée dans ma tête. La main malheureuse et inexpérimentée sonne, l'oreille se colle contre la paroi de la porte, cherche à entendre une activité. Elle perçoit un mouvement. Je me demande qui porte à la conscience ces états. Les animaux ce matin ramenés encore une fois sur le devant de la scène sont repoussés, ils m'empêchent d'entendre l'expérience du nouveau jour. J'écris la conjoncture de ma conscience avant de sortir. Tout proche du dehors, s'active avec son ciel et son sol, ce temps de la saison maintenant installée qui n'a rien à voir avec la précédente. Je ne sais plus où se trouve Salomé. J'ai apprécié cette réalité des individus dans le monde sur le point de se séparer sur le quai de gare. Elle porte aussi un souvenir posé à un endroit de la maison. Une expérience susceptible de construire des possibles. M'en allant à sa rencontre je me dirige en direction de ce qui devait advenir. Ensemble nous allons mettre en œuvre différentes hypothèses. (72)

Aujourd'hui 27 septembre 2019 je me place en phase directe susceptible d'intéresser le fantôme de Gorki ! Cependant tous mes 27 septembre égrenés ici sont reconstitués des années après, remaniés, inventés peut-être, documentés parfois, pourtant leur degré zéro, leur base sont significatifs et bien près de leur vérité. J'ai tenté de me livrer à des remémorations qui peu à peu ont émergé et se sont cristallisées sur chaque année retenue. La tentation est réelle aujourd'hui d'écrire à propos de chaque 27 septembre à venir ou à une autre date choisie. Il est impossible d'en énoncer le nombre. Jeu de la vie et jeu de la mort. Capturer l'immédiat pour ne pas voir la finitude ! (79)

Spéciaux (tours et détours)

27 septembre 2019

Hypothèse 5 : Le lien infrangible : 2020

Ce pourrait être le 27 septembre d'une ultime année – elle fermerait la fenêtre de son bureau, Nymiji se tairait, surprise d'être enfin entendue – pour toujours muette – et moi, moi, je songerais, apaisée *Ainsi j'étais le maître de ma destinée* – ce jour qui chasserait ma perception puzzelienne du passé – elle déguerpierait de mon esprit sans laisser de bagages ni de traces – ce jour – s'il pouvait naître ! – verrait s'inscrire au fronton de ma porte rue du Docteur Vallon *Ici est ma maison*, devant s'amoncelleraient les cartons effondrés, leurs trucs débordant sur le sol – un sol qui ne serait plus inconnu étranger – des trucs amassés, d'une valeur chimérique – une vieille couverture à trame effilochée, un rai de soleil persienné, l'air accablant de chaleur, la baie le ciel la mer le ciel la plage le ciel l'azur, un grand néflier sombre aux feuilles dures, une marelle en terrasse, un jeu de cartes espagnoles, les cousins et Céline – la siamoise qui s'est détachée – une grand-mère d'origine, le sable le sable, un biscuit de guerre, un calendrier, des fenêtres en grande quantité avec ou sans barreaux, des tirs de mitraillettes sous les rails d'un train, une grande maison jaune, le vert feuille des arbres, le bruit d'un ballon dégonflé – ce jour – il n'est pas venu – je le reconnaitrais à l'odeur du papier, à celle de la colle, du carton solide – lointain cousin de l'autre qui transportait des trucs, même si celui-là est conteneur aussi, de lettres qu'on dessine sur l'ivoire des pages et qui forment des mots, une langue qui devient un langage – et mes pieds qu'humblement j'aurais déchaussés s'inviteraient dans ma demeure, le carrelage serait frais sans être cimenté en formes géométriques, le relieur – mon père – s'en serait absenté depuis de très longues années *Il n'a pas habité rue du Docteur Vallon* m'aurait chuchoté Nymiji avant de disparaître, *pas plus que dans toutes les maisons que tu as traversées avec tes cartons*, je hocherais la tête, tranquille, puisque ce jour d'un 27 septembre d'une ultime année, j'aurais tiré un trait infrangible, du livre, fabriqué il y a bien longtemps dans la pièce à tout faire, à mes mots d'aujourd'hui, écrits pour m'allonger – m'abriter – entre deux couvertures, cartonnées, cartonnées. (5)

27 septembre 2019

3 h 42

27 soit par réduction théosophique, $2 + 7 = 9$, comme le mois de septembre. Mais comme L'Hermite aussi, ce bon vieux sur la route avec sa houppe, sa LANTERNE et son bâton, marchant vers la gauche, vers le passé, vers le féminin, s'enfonçant dans l'obscur, heureusement qu'il a une LANTERNE parce qu'à cette heure c'est nuit noire, nuit sur insomnie, d'où vient l'insomnie ? de ce qui reste suspendu ? de qui ne peut descendre de sa roue, mon brave hamster ? des pensées comme des mouches, agaçantes, récurrentes, attirées par le suc de la peau, le sodium dont elles se nourrissent, de quoi se nourrissent les pensées ou plutôt ces bribes morcelées de pensées, répétitives et incomplètes, répétitives car incomplètes ?

La chatte est venue voir de quoi il retournait à une heure pareille, qu'est-ce que j'ai à LANTERNER comme ça, hormis le rêve, pas grand-chose de palpable et du rêve, toujours la même histoire de grands bâtiments mal définis dans leur fonction – maisons, hôtels, palaces, friches industrielles, ruines habitées, éclairées à la LANTERNE, tout ce qui est grand et où je me perds sans vraiment d'angoisse mais où

j'aimerais pouvoir retrouver mon chemin d'une pièce à l'autre et pas de petits cailloux ni d'Ariane attentive pour rebrousser chemin, retourner en arrière, comme l'Hermite qui avance en arrière, faut-il avancer en arrière ? Boule chaude et douce lovée au creux de mes cuisses, accointance poilue et ronronnante, la nuit tous les chats sont gris et elle aussi : de son géniteur elle a pris le poil abondant, long et fourni ce qui occasionne de nombreux nœuds, bourres où se sont accrochées les graines des graminées, petites planètes hérissées, pensées pour migrer, se replanter ailleurs, même en LANTERNANT. Sa mère était noire, presque entièrement noire, Miss Marple de son nom, à l'exception de quelques traces ici et là de poils blancs, égarés cachés sous sa fourrure de loutre. Il paraît que les chats entièrement noirs sont devenus extrêmement rares, décimés lors de la chasse aux sorcières pour leur diablerie supposée, leur gène s'est perdu d'où les traces de blancs ici et là – ce qui aujourd'hui les sauverait du bûcher ? Miss Marple donc, au regard plus jaune que vert, vive et parfois un peu sauvage, mère d'une portée de cinq chats, morte depuis, trop malade des reins pour guérir, piquée à domicile et enterrée dans le jardin sous le lilas. C'est une étrange douleur que celle du deuil d'un animal, on a l'air ridicule à pleurer ainsi, cette tristesse à la voir décliner, cette tristesse à se résigner à devoir provoquer la fin, la nuit de veille après avoir pris rendez-vous avec le vétérinaire, cette insupportable nuit de veille, le décompte du temps qui avançait, ni à l'envers ni à l'endroit, un temps hors du temps, inéluctable, vers cette décision. J'ai jeté le chemisier que je portais ce matin-là, le chemisier contre lequel j'ai soulevé son corps tiède aux poils encore doux quoique devenus rêches dans sa lutte avec la fièvre, sa gueule ouverte et ses yeux mi-clos, si maigre et pourtant si lourde de son immobilité, le chemisier où je l'ai bercé un instant, incrédule, avant de la porter dans le jardin, vers le trou creusé la veille, un trou rond et profond, la pelle fichée en terre à côté.

J'ai jeté le chemisier et longtemps ensuite j'ai cru la surprendre au détour des pièces et des massifs du jardin.

La terre fraîche est peu à peu retournée l'année suivante à l'herbe folle, graminées diverses ; ce n'est pas une tombe, c'est une dernière cachette pour celle qui savait si bien le faire : se cacher, se dissimuler, aux aguets sous une fausse nonchalance.

De ce que nos animaux familiers portent de nous et de ce qu'ils emportent ensuite, de ce qu'ils nous apprennent, de ce qu'ils apprivoisent de notre regard, le rendant plus attentif ensuite au dehors, à débusquer les mouvements de vie, des sentes qu'ils tracent dans notre quotidien, des repères qu'ils y laissent, voilà qui mériterait que l'on s'y penche sans mièvrerie mais avec reconnaissance.

Et voici donc ce que l'Hermite du 27 éclairait cette nuit avec sa LANTERNE, nuit sur nuit, noir sur noir, le souvenir en creux porté par la grise qui a quitté mes genoux, mission accomplie. Il est peut-être temps d'essayer de retrouver le sommeil, de cesser de LANTERNER.

19 h 07

J'ai vu, couchée sur le flanc dans la luisance du lampadaire et du goudron mouillé de 7 h du matin, une chatte grise et poilue étrangement ressemblante à la mienne. Évidemment morte.

J'ai vu le gros des nuages gris en train de se disloquer sous les boutoirs du vent d'ouest là-bas, là où la clarté montait au bout de la route qu'éclairaient les phares.

J'ai vu le fleuve transformé en mer, de courtes vagues écumeuses formées par le vent contraire à son cours.

J'ai vu trois hommes sur le chantier, à peine la cigarette jetée, s'accroupir ensemble les pieds dans la boue pour soulever deux énormes caisses enveloppées de bleu.

J'ai vu le regard jaune et la pupille rétractile de l'oiseau posé sur ma main qui m'écoutait attentivement, les plumes légèrement ébouriffées. On se regarde.

J'ai vu le regard pétillant d'Alice qui vient de Brest, ses piercings multiples aux oreilles, plonger avec gourmandise vers l'écriture. Elle me fait penser à ma nièce.

J'ai vu dans le grand champ en pente sur le bord de la route un troupeau de vaches blanches, toutes tournées dans le même sens, debout, immobiles et attentives. Ce n'est pas la première fois et je ne sais toujours pas ce qui provoque cette attitude.

J'ai roulé des kilomètres sous la pluie, sans la pluie, – l'essuie-glace arrière est cassé – la voiture déportée par de soudaines rafales.

J'ai parlé lors des trois TDs, de ce que ça fait d'entrer dans un livre qu'on a choisi, de cette sensation particulière d'être entraîné plus ou moins vite, plus ou moins lourdement ou légèrement, de comment traduire ça au-delà du suspens, comment cette écriture-là – tempo, déploiement de la langue – les cueille, et entrer dans le livre c'est comme entrer dans quoi ? J'ai écouté quelques textes ensuite, j'ai entendu un garçon qui savait écrire et qui ne le savait pas.

J'ai essayé les robes de star que m'a donné F, l'une en soie noir l'autre en velours violine, la très grande sensualité des matières sur la peau, le confort qu'apporte une coupe de marque. Il y a de plus en plus de vêtements échangés, donnés, chinés au dépôt-vente dans mon armoire, mais ce n'est pas suffisant pour ralentir le délire de production, cette deuxième cause de pollution qu'est l'industrie du vêtement, après le pétrole.

J'ai entendu, brièvement en baissant ma vitre au péage, un chant éclatant de clarté, tonique et liquide. Un oiseau dans l'aube à peine. Le cœur enchanté et serré tout à la fois. Combien d'aubes encore avant que seul le silence réponde à l'éveil des hommes ?

« (...) l'émotion la mieux partagée : celle qui vient de la raréfaction du chant des oiseaux, et du trouble quant à ce qu'il en est alors de toute notre vie sensible et des repères les plus ordinaires de notre rapport au monde naturel. Le printemps s'est tu, quelque chose de très familier nous est progressivement retiré, quelque chose d'enveloppant et d'immémorial, la preuve et la célébration habituelle du monde, cet accès toujours chantant à l'intensité du vivant qui nous, nous semble venir, joyeusement, des oiseaux. »

Marielle Macé, *Nos cabanes*, Verdier 2019

23 h 53

27 un chiffre à décrypter comme une énigme, le mécanisme délicat d'une serrure, deux cailloux jetés dans l'eau dont les orbes seraient les augures, revenir aux cartes puisqu'elles contiennent les mystères.

Deux, la Papesse sur son trône voilé, couronnée d'une tiare à trois niveaux, le regard tourné vers la gauche, couverte d'un long manteau rouge et bleu, sur ses genoux, un épais livre ouvert qu'elle ne lit pas mais où ses mains glissées pourraient en retenir la page si elle le refermait, si elle se levait ; une papesse qui lit en levant la tête, une qui pense et rêve un peu sans doute, une qui a peut-être une crampe à force d'être ainsi tournée vers son avers ; la papesse, femme retirée du monde, femme de connaissance, si peu de chair découverte, en toute sagesse.

Et le sept, le glorieux Chariot où figure, encadré par les montants de la carriole, un personnage couronné, – un jeune prince ? –, son armure aux épaules ornées de deux figures lunaires, il porte dans sa main gauche un long sceptre ouvragé ; les deux chevaux qui le tirent vont chacun dans un sens différent, à croire qu'ils vont démantibuler le charroi, heureusement, ils regardent au moins dans le même sens. L'une des forces du Chariot est d'avoir su surmonter ses contradictions. Deux et dualité, sept et spiritualité.

Quelle mayonnaise, tu te souviens du temps où tu te penchais si régulièrement sur ces signes, chaque jour une carte et aujourd'hui tu peines à te souvenir des vingt-deux arcanes majeurs, mais tu aimes toujours ce si joli mot « arcane », tu y entraperçois les colonnades d'un cloître, le creux d'un silence vivant et habité, tout de frémissements et d'attente, quelque chose advient.

27, un âge, le compte rond d'un cycle de trois fois neuf, 27 ans, l'année de Jabès et de ses commentaires

– comment taire en effet ? ça finit toujours par sourdre, d'écho en écho –, l'année de Ménilmontant.
 27, une adresse, au 27 eau et gaz à tous les étages, passe donc au 27 !
 27, un record, 27 secondes sans dixième, la course est remportée par.
 27, un nombre d'invités – il y faudra une grande salle ou un grand jardin tout dépend des circonstances de la réunion et de la saison. 27 très exactement l'an dernier à ton demi-siècle.
 27, un nombre d'élèves répondant présent à l'appel, sinon, coché absent dans la case.
 27, un nombre de mois ou d'années de captivité, combien de temps Monte Cristo ? 14.
 27, le nombre de tes robes, été-hiver confondus et demi-saisons par-dessus, ça se pourrait bien.
 27, une distance, à 27 kilomètres d'ici ? Tracer un cercle au compas de 27 kilomètres autour de soi, en relever la toponymie et sur 27 jours en visiter les 27 points.
 27, la ligne régionale qui relie Marseille-Castellane via Gréoux-les-bains. Etre allée deux fois à Marseille, tu n'avais pas 27 ans et ce n'était pas en septembre.
 27, un écran 27 pouces, soit très exactement 68,5 cm. Le mien, tiens.
 27, la vingt-septième lune de Jupiter se nomme Sinopé, du nom d'une nymphe grecque enlevée par Zeus. Lorsqu'il lui demanda quel était son souhait avant de la prendre, elle lui répondit qu'elle voulait rester vierge. Maligne Sinopé.

Il est déjà minuit passé, pour le 27 septembre de cette année, c'est terminé. (20)

Je n'étais pas là à sa naissance et du coup j'ai un doute. Mais je *crois* que le 27 septembre est le jour anniversaire de ma mère. En revanche je *sais* que je ne me souviens pas lui avoir jamais offert un cadeau original pour son anniversaire.

Maman est balance et une preuve sur pattes que l'astrologie n'est pas de la foutaise. Car maman est née et aurait très bien pu ne pas.

La maman de maman était allée chier et quand elle a poussé c'est maman qui est passée. C'est sûrement aujourd'hui. Heureusement ce jour-ci de septembre mamie (qui ne l'était pas encore) était à son travail car les congés maternité n'existaient pas encore. Au bureau de la mairie où elle était secrétaire c'était des chiottes modernes et ainsi maman a survécu à sa naissance. Aujourd'hui je suis là pour le dire.

J'aime ma maman. Quand j'avais huit ans et qu'il pleuvait fort dehors, j'étais au chaud sous les couvertures Dingo et je ne dormais pas je pleurais. Maman venait je demandais : « Les clochards ! » Elle passait sa main dans mes cheveux et me disait que les clochards – bon, en vérité je ne sais plus trop ce qu'elle me répondait pour me consoler des clochards. Maman me console toujours quand je suis malheureux. Vous aurez noté que dans cette anecdote il y a l'idée glissée que je suis une belle âme. Cœur pur s'inquiète pour son prochain – il doit être gémeau.

Maman regardait Pyramide avec Patrice Laffont. C'était à la télévision : Antenne 2. On faisait deviner un mot en en disant un autre. Par exemple tu dis « Nuit », je dis « Clochard », tu dis « Presque », je dis « Orphelin ». (32)

Jeudi 27 septembre 2029

2 h du matin : à mon intention, à celle qui vivait en 2019. Pour reprises, corrections, modifications ou à garder en l'état. Contre toute attente, Jeanne, Edmond, Victor, Marguerite et d'autres ont pris leur envol. J'ai aujourd'hui l'âge de Jeanne dont j'ai écrit l'histoire, il y a plus de dix ans. Commencé il y a quinze ans, pour être précise. Le doute sur mon écriture s'est transformé en trac. Un trac violent avant chaque publication, même si je m'autopublie avec une facilité déconcertante pour avoir osé, encore et encore. Je m'étais fixé ce rendez-vous : « Et dans dix ans, que sera mon 27 septembre ? » avec l'alternative d'être soit toujours présente à la vie soit disparue, envolée, essaimée aux quatre vents

paysans. En une décennie, tous mes paysages ont changé. Les plus intimes d'abord, à finir de me libérer d'anciens carcans liés à une éducation dans laquelle je m'étais lovée depuis l'enfance, parce que née vieille et sous contraintes. Plus j'avance en âge et plus je développe une liberté peu autorisée auparavant. Je me libère dans un monde qui vient de traverser les plus fortes restrictions. Il y a deux ans, en septembre 2027, ce fut la révolution. Elle couvait depuis 2017. Ce fut une révolution profonde, loin de celle attendue ou imaginée, avec l'achèvement de ce syndrome du culte du Tout-Bien-être-Bonheur à l'individualisme forcené et déconnecteur de réalité. La disparition de quelques pays, dont certains en Europe, a secoué avec force les esprits et les pouvoirs en place. Mon village est devenu une ville. La paysanne de cœur se voit banlieusarde d'Aix-Marseille depuis que Marseille a été engloutie par les eaux et que les populations se sont déplacées et implantées entre Aix et Avignon. Il paraît que mon espérance de vie n'a plus de limites. Je ne me le souhaite pas bien que les mots « Jeunisme » et « Âgisme » ont disparu du langage et de la compréhension du monde. Les maisons de retraite n'existent plus, pour cause de profit. Non pas que le profit soit interdit mais devenu inutile s'il ne sert pas la collectivité, et la proximité. Je me souviens de l'écèlement de la bulle de massification où le trop grand, le trop ramassé, le trop concentré s'est retrouvé isolé faute d'investisseurs en soutien. Impossible de dire qui a fait le choix de la société dans laquelle je vis aujourd'hui. Oui, il y a eu la Révolution de 27. On y a tous participé... de chez nous. Pas de grands rassemblements comme en 1968, en 1995 ou en 2018. Il y a eu un stop, un arrêt sur image de la population, en silence. Ce silence, né du vide intellectuel installé, a été plus fort que le bruit, plus violent que la violence, plus efficace que n'importe quelle action de déstabilisation. Une révolution humaine au-delà de la terreur ; il n'y a pas eu de terreur mais le silence et l'absence. Chacun s'est mis en absence du Monde. En trois mois, c'était réglé. Il y a eu agitation et résistance de certains : ceux aux pouvoirs. Face à l'abandon et au repli du plus grand nombre, il y a eu effondrement des systèmes monétaire, politique et médiatique. Pendant un mois, plus aucune énergie n'a été distribuée. Il y eut des morts, et des naissances. Un chaos, en silence. **Lever du jour** : Il y a dix ans, je n'appréciais que la fiction et refusais l'autobiographie par inappétence. Dans cette période intermédiaire et depuis quelques mois, je n'écris plus que pour les enfants. (36)

D'un millénaire à l'autre

Le camion de déménagement de ma grand-mère est arrivé chez nous la veille du référendum sur la Constitution de la cinquième République. L'école ne reprenait que le premier octobre. Pendant les vacances, j'avais aidé mon père à transformer le grenier en chambre pour que mes parents puissent dormir dans celle que j'occupais avec mon frère et laisser la leur, plus grande, à ma grand-mère. J'étais impatiente de l'accueillir mais elle n'était pas dans le camion, elle avait pris l'autobus. Dès que je l'ai vue arriver à pied au bout de la rue, je suis allée à sa rencontre. Elle avait les yeux rouges et se demandait si ses meubles étaient arrivés en bon état. Le lendemain, elle a préféré ne pas nous accompagner au bureau de vote puisqu'elle n'était pas encore inscrite dans les registres. Elle a poursuivi son installation. Elle poussait souvent des soupirs et prononçait parfois des mots flamands que je ne comprenais pas. Elle a continué de vieillir et moi de grandir... Dix ans plus tard, le 27 septembre 1968, je suis allée voir *2001, l'Odyssée de l'espace*. Je n'étais pas loin de me considérer moi-même comme une extra-terrestre, décalée en tout... Mais j'avais dix-sept ans, je n'avais pas l'âge des Grands Anciens, et j'espérais que d'ici 2001, je serais satisfaite de ma vie, ce qui avait été le cas le 27 septembre 1977 au moment de la naissance de mon premier enfant, j'étais optimiste et pleine d'enthousiasme !... Je ne sais plus ce que je faisais le 27 septembre 1983, mais ce jour-là, Richard Stallman lance le projet GNU – GNU's Not UNIX – auprès de la communauté hacker pour développer un système d'exploitation et des logiciels libres, et je me souviens que cette année-là, j'ai commencé à balbutier mes premiers textes sur un clavier d'ordinateur. Le 27 septembre 1998, date de naissance choisie par Google pour fêter l'anniversaire de sa

création, j'écris les premiers mots d'un texte qui sera publié en février 2001, et le web m'aidera à connaître d'autres auteur-es/lecteurs, lectrices. Beaucoup plus tard, au cours d'une promenade sur une plage du littoral de la Manche, j'éprouve le besoin de dessiner la mer, et le 27 septembre 2013, j'achète des bâtonnets de pastel. Le même jour, je retrouve dans un tiroir quelques très vieux dessins que j'avais faits dans les années soixante... En septembre 1964, peut-être bien le 27 car c'était peu de temps après la rentrée des classes qui avait eu lieu le 16, je me souviens de ma perplexité devant le sujet de rédaction : « Comment imaginez-vous l'an 2000 ? »... Une sorte d'effroi devant le cours du temps qui se dévide me saisit aujourd'hui, 27 septembre 2019, à la pensée que le 27 septembre 2000, huit mois pourtant avant la date fatidique de mon anniversaire, je me suis trouvée plongée dans une perplexité presque identique à celle que j'avais éprouvée autrefois devant la page blanche, en m'étonnant d'avoir bientôt cinquante ans... Je n'avais rien maîtrisé, sauf la naissance de mes enfants, mais j'observais quelques constantes au cours de ces cinq décennies de ma vie, dont une sensibilité très forte aux questions sociales et environnementales. Enfant, quand j'accompagnais mon frère pour l'aider à ramasser des douilles qu'il échangeait avec d'autres bouts de ferraille contre de la menue monnaie pour acheter des bonbons, le sol grouillait de vers de terre... leur disparition, selon Hubert Reeves, est un phénomène aussi inquiétant que la fonte des glaces ! En écrivant ces lignes, je participe de loin, grâce aux réseaux sociaux, à l'énorme manifestation qui se déroule à Montréal pour clore la semaine de grève générale et mondiale qui a été organisée, du 20 au 27 septembre, dans le sillage de Greta Thunberg, pour que cesse l'inaction des responsables politiques contre le dérèglement climatique... (47)

Cela aurait pu se passer ainsi. **05:45.** Vaguement des violons puis la voix molle de Luc Terrapon citant le nom d'un compositeur inconnu. Les nouvelles : mauvaises. **06:10.** Je me lève. **07:00.** Rosa me sert un expresso et un croissant Cailler. Jacky, Urs et Daniel lisent *La Liberté*. Claire s'assied à la table réservée pour Claire. Personne ne s'assoit en face de Claire, elle est en train d'émerger, il ne faut pas la déranger, elle n'est pas du matin mais sa doyenne ne veut rien en savoir. **07:55.** Il fait froid dans le container. Bonjour à tous (j'oublie les filles). Qui peut me rappeler la manière dont les bolcheviks ont pris le pouvoir ? Joy lève la main. Qu'est-ce qu'un décret ? Florian répond : une loi. Je ne suis qu'à moitié d'accord. **09:25.** Ils ont de la peine à faire la différence entre le discours indirect et le discours indirect libre. **12:00.** Je stresse. Il faut passer le plus vite possible de la E304 à la B-302. **12:10.** Le souffle me manque. Quel est le passage le plus tragique du monologue de Phèdre ? Lucien cite : *Voilà mon cœur : c'est là que ta main doit frapper*. **12:50.** Lise me demande si ça a été, mes six heures de cours. Je me dis qu'elle est charmante et je file manger. **13:30.** Micaël et Baki ont enfin trouvé un sujet pour leur TIP. **15:00.** Bonne semaine, vendredi prochain vous saurez qui est votre second coordinateur. **15:45.** Le métronome sur 55, je m'emmêle les doigts sur un allegro de Joseph-Hector Fiocco, compositeur belge. Il faut augmenter jusqu'à 120. Je n'y arriverai jamais. **16:30.** Couché sur le canapé, je lis 77, de Marin Fouqué. Je ne vois pas passer le temps. **20:02.** Monique ouvre l'assemblée. C'est sa dernière. Elle retient ses larmes. **21:14.** Nous optons pour la deuxième catégorie harmonie. C'est un sacré défi, nous prévient le chef. **22:08.** Monique clôt l'assemblée. Elle ne retient plus ses larmes. **23:25.** La petite Louise s'en allait seule au bois, on débouche la troisième bouteille de rouge, on se dit qu'on a du pain sur la planche. **23:55.** Il faudrait le quitter, pom pom pom. (journal anticipé, 2019)

Cela s'est presque passé ainsi. **05:45.** Vaguement un piano puis la voix molle de Luc Terrapon citant le nom d'un compositeur inconnu. Les nouvelles : Jacques Chirac est mort, Donald Trump s'accroche. **06:15.** Je me lève. **07:00.** Rosa me sert un expresso et un croissant Cailler. Jacky et José lisent *La Liberté*. Claire s'assied à la table réservée pour Claire. Personne ne s'assoit en face de Claire, elle est en train d'émerger, il ne faut pas la déranger, elle n'est pas du matin mais sa doyenne ne veut rien en savoir. **07:55.** Il ne fait pas froid dans le container. Bonjour à tous (j'oublie les filles). Qui peut me rappeler ce qu'il s'est passé

en Russie en 1917 ? Micaël lève la main. Il parle de pantalons rouges. Joy est plus précise dans sa réponse. **09:25.** Ils ont de la peine à faire la différence entre le discours indirect et le discours indirect libre. **12:00.** Je stresse. Il faut passer le plus vite possible de la E304 à la B-302. Quand j'arrive, Suzanne est encore là. Je me suis stressé pour rien. **12:10.** Quel est le passage le plus tragique du monologue de Phèdre ? Lucien est absent. Je cite : *Voilà mon cœur : c'est là que ta main doit frapper.* **12:50.** Je file manger. **13:20.** Je plaisante avec Lise. Elle est charmante **13:30.** Micaël et Baki ont à peu près trouvé un sujet pour leur TIP. **15:00.** Bonne semaine, vendredi prochain vous saurez qui est votre second coordinateur. **15:45.** Le métronome sur 75, je m'emmêle les doigts sur *Arsenal* de Jan Van der Roost, compositeur belge. Margot m'a fait grâce de l'allegro de Fiocco. **16:30.** Couché sur la chaise longue, je lis quoi ? Si j'avais lu 77, de Marin Fouqué, le temps aurait passé plus vite. **20:00.** Monique ouvre l'assemblée. C'est sa dernière. Elle retient ses larmes. **21:14.** Nous optons pour la troisième catégorie harmonie. C'est plus sage, a dit le chef. **22:02.** Monique clôt l'assemblée. Elle ne pleure pas. **23:25.** La petite Louise se laisse désirer quand on débouche la troisième bouteille de rouge. **23:55.** Tout le monde s'en va, sans chanson. (journal corrigé, 2019) **(52)**

Hypothèse 2 Plus belle la vie

Relater la vision subjective d'épisodes du feuilleton Plus belle la vie diffusés les 27 septembre entre 2004 (année de sortie) et 2019.

Y adjoindre d'éventuelles raisons pour lesquelles je n'aurais pas vu certains épisodes ou alors les aurais vu en rediffusion.

Ex de l'épisode 3896 qui en raison des championnats du monde d'athlétisme a été retransmis le 1er octobre 19 au lieu du 27 sept.

- a) Je n'ai jamais regardé un seul épisode de ce feuilleton. Il faudrait que je me plonge dans cet univers, que j'en digère les codes, voire que je rencontre des gens qui le suivent avec attention.
- b) projet intéressant en soi car diffusé quotidiennement depuis 15 ans (est-ce ma vie que je vis ou celle du personnage dans lequel je me projette au quotidien, limite floue intéressante à exploiter).
- c) mais épisodes non accessibles en ligne via la Belgique.

Hypothèse 3 Rumeurs

Consulter les archives d'une gazette de province et travailler sur base des faits divers, des rumeurs du jour, des potins locaux liés aux 27 septembre.

(Comique mais trop long à mettre en œuvre)

Hypothèse 4 Euromillions

Compte rendu très factuel du nombre de gagnants de l'Euromillions (ou autre jeu de chance) à la date du 27 septembre de plusieurs années consécutives. (Tenter d'en tirer des lois mathématiques, des algorithmes bidons ?)

Comment le présenter ? sous quelle forme ? ne pas tomber dans le piège de la sauce narrative !

Hypothèse 5 Journaux intimes

Rechercher mes journaux intimes (stockés dans la cave ? au grenier ?). Chercher tout ce qui se rapporte aux 27 septembre.

(attention : risque de tomber sur du répétitif, récits de petites misères, attermoiement sur soi-même)

Hypothèse 6 L'automne

Écrire un texte listant le rapport que mon moi fictionnel entretient systématiquement avec le début de l'automne et qui donc s'applique toujours aux 27 septembre.

- soleil délicieux : rasant et doux
- plaisir physique si caractéristique de continuer à se promener sans manteau comme en été (en général en pull de grosse laine) et ce malgré le vent piquant
- sensation d'ouvrir un nouveau cycle (septembre vécu systématiquement comme un renouveau, comme le commencement d'année)
- mois de bilan et de bonnes résolutions, mois de grands chamboulements intérieurs
- mois de début d'histoires d'amours
- etc.

Projet intéressant pour autant que les consignes d'écriture décalent le propos, contraintes d'écriture poétiques non narratives à choisir très scrupuleusement

Hypothèse 7 Place du 27 septembre

Se rendre à Los Mochis au Mexique, prendre un hôtel à proximité de la Place du 27 septembre, expérimenter la place. Physiquement : y rester un 27 septembre 24 h d'affilées, de 0h01 à 23h59 tout en relatant tout ce qui s'y passe de façon hyper factuelle (fête traditionnelle ?). Additionner un regard plus émotionnel : les rencontres durant ces 24 h (y compris avec les chiens), les échanges de regards (et fantasmes qui peuvent s'en suivre), etc.

Détournement complet de la consigne, quel intérêt ? (64 bis)

Le doute vite instillé après la perplexité à mesure des recherches dans différents agendas outlook, gmail, professionnels ou non, et bientôt dans les journaux d'écriture. Rien de signalé à la date du 27 septembre 2018, 2017... 2010, 2009, 2007... aucune note, même furtive... aucun rendez-vous inscrit, raturé, ces journées-là. Pas d'anniversaire à souhaiter, pas d'invitation... Alors que le 26 septembre et le 28 semblent fourmiller d'événements ou de pensées, le 27 reste vide sur les agendas. Sur les journaux, la date n'est même pas écrite, le 27 septembre n'existe pas... Se plonger dans les anciens agendas papier conservés au fil des ans pour leurs pépites du temps passé (premier éclat de rire de la cadette c'était en mars 2002, première histoire inventée par l'aînée aussi en mars 2002...), espérer en tournant les pages aboutir sur un 27 septembre un peu conséquent pour arriver à ce constat : rien toujours rien. Penser alors aux photos, partir à la recherche dans la photothèque et rencontrer cette évidence troublante : parmi ces milliers de photos prises ces vingt dernières années, aucune ne l'a été un 27 septembre.

Se trouver face à un vide singulier. Comme si la trame du temps s'évidait dans le trou noir du 27 septembre, les 26 et 28 septembre pourraient à leur tour être engloutis dans son antimatière. Chercher un antidote, un contrepoids pour donner corps au x 27 septembre. Imaginer pourquoi les 27 septembre n'ont pas laissé de traces, l'écrire.

Une fois 27 : la transparence

Se lever doucement, M. dort encore, se faufiler sans bruit hors de la chambre. Sous l'eau chaude, penser à sa journée, ne pas arriver à y penser vraiment, laisser des bribes de pensée flotter. Se sécher, s'habiller. Boire un thé en relisant la première partie du texte écrit la veille, ajouter deux phrases, supprimer des mots, relire encore, ne pas voir le temps passer. Souhaiter bonne journée à l'aînée, essuyer les lunettes de la cadette. Se laver les dents, border ses yeux de noir. Dans l'escalier, ressentir ce décalage de plus en plus présent, cette impression de tanguer. À Belleville, prendre la 2, après Jaurès avoir envie de

photographier la tranche claire des immeubles sur fond de nuages lourds, ne pas pouvoir, trop de monde devant la vitre, ranger son téléphone. Pousser la lourde porte, saluer la concierge, apercevoir dans l'immense glace son portrait en salariée, comme une buée de visage furtif, monter l'escalier tapissé de velours rouge. Suivre le long couloir, entrer dans la pièce vaste comme un atelier partagé avec plusieurs collègues. Ouvrir l'ordinateur, entrer le mot de passe, *Bartleby*, un nom qui dit tout de la présence-absence en ces lieux mais qui ne protège pas. Regarder les mails, faire une sorte de *to do list*. Dire bonjour aux collègues qui arrivent. Lire un dossier en anglais sur les différentes technologies d'IA. Prendre quelques notes, relever certains points, commencer une map pour organiser les idées. Prendre son ordi pour aller en réunion, laisser le décalage s'agrandir, le flottement gonfler, l'impression de ne pas être vraiment là. *I would prefer not to*, savoir que l'alimentaire dévore. Trop tard. Laisser son esprit s'envoler. Hésiter à déjeuner avec les collègues, y aller rapidement. Marcher ensuite dans les rues adjacentes, sentir quelque chose à la fois lourd et léger qui scinde le corps. Retourner s'asseoir à son bureau, derrière l'ordi, taire son envie de bouger. Reprendre la map, préciser les idées, il faudrait finir le plan détaillé avant de partir. Écrire sur son carnet, car des idées surgissent, écrire sur le texte relu ce matin, s'évader dans un autre univers. Sursauter car big boss fait irruption dans le bureau, énervé et le faisant savoir. Reprendre le plan, faire des recherches pour préciser quelques éléments techniques, de fil en aiguille trouver d'autres points à développer. Enrichir le plan, le restructurer, le terminer presque, boire un nouveau thé. Fermer l'ordi, ranger son bureau. Ressentir toujours, l'impression persiste, la sensation de ne pas avoir été vraiment là. Dire au revoir tout de même, entendre comme lointaines et déformées, des réponses aimables. Reprendre le métro, regarder les visages, les mains, ne pas arriver à lire, sur le tronçon aérien regarder les immeubles, les campements de migrants, regarder le ciel. Descendre à Belleville. Monter trois étages, saluer les filles dans le vestiaire, se sentir plus réelle, un peu plus, se déshabiller, enfiler le kimono. Monter sur le tatami, s'étirer. S'asseoir en seiza, se réunir corps-esprit dans un vide, saluer.

Deux fois 27 : le rêve

se lever doucement M. dort encore se faufiler sans bruit hors de la chambre
 sous l'eau chaude penser à sa journée non ne pas penser laisser des bribes de
 mots flotter se sécher s'habiller boire un thé relisant la première partie du texte
 écrit pendant la nuit ajouter deux phrases un second thé supprimer des mots relire
 encore ne pas voir le temps passer souhaiter une bonne journée à l'ainée essuyer les
 lunettes de la cadette se laver les dents border ses yeux de noir dans l'escalier à
 nouveau ce décalage de plus en plus présent cette impression de tanguer à
 Belleville prendre la 2 après Jaurès avoir envie de photographier la tranche claire des
 immeubles sur fond de nuages lourds trop de monde devant la vitre ranger son
 téléphone Ternes pousser la lourde porte sourire à la concierge apercevoir dans le
 miroir son portrait en salariée comme une buée de visage furtif monter l'escalier les
 pas s'enfonçant dans l'épaisseur du velours rouge arriver dans la grande pièce vaste
 comme un atelier partagé avec plusieurs ouvrir l'ordinateur saisir le mot de
 passe *Bartleby* le nom de la présence-absence en ces lieux regarder les mails
 essayer de faire une sorte de *to do list* des collègues arrivent leur bouche s'ouvre
 pour dire bonjour aucun mot ne résonne lire des documents où manquent
 des mots dessiner un arbre l'arbre des idées arriver en retard dans la salle de
 réunion visages fermés ne pas comprendre le sujet un flottement une voile se
 déploie dans la salle claque au vent *I would prefer not to* le responsable informatique
 pointe son doigt je connais ton mot de passe partir entendre des voix déformées

marcher dans les rues se perdre dans les rues sentir quelque chose lourd léger qui
 scinde le corps ne pas retourner au bureau ne pas se retourner suivre les
 allées du parc ramasser le carnet tombé au pied d'un buisson l'ouvrir 27 septembre 2021
la Dissolution Le roi s'approche de son temple Il est avantageux de traverser les grandes eaux
 le parc s'est vidé absence effrayante courir essayer cuisses trop lourdes
 retrouver le métro aérien montagnes russes visages masques blancs gants rouges
 percevoir la bordure des rideaux sombres marge du sommeil percevoir naissance
 du jour sentir son visage plongé dans l'oreiller s'éveiller se retourner regarder
 l'heure sur son portable on est déjà le 28

Trois fois 27 : la commémoration secrète

Penser à toi, se lever doucement, M. dort encore, se faufiler sans bruit hors de la chambre. Sous l'eau chaude, penser à la journée, ne pas y penser vraiment, *penser à toi*, laisser des bribes de pensées *d'images* flotter. Se sécher, s'habiller. Boire un thé en relisant la première partie du texte écrit la veille, *se demander si tu aimerais ce que j'écris maintenant*, ajouter deux phrases, supprimer des mots, relire encore, ne pas voir le temps passer. Souhaiter bonne journée à l'aînée, essuyer les lunettes de la cadette. *Savoir combien tu les aurais aimées*. Se laver les dents, border mes yeux de noir *en imaginant tes yeux bleus*. Dans l'escalier, ressentir ce décalage de plus en plus présent, cette impression de tanguer. À Belleville, prendre la 2, après Jaurès avoir envie de photographier la tranche claire des immeubles sur fond de nuages lourds, *ne pas t'avoir assez photographiée, tu ne voulais pas*, trop de monde devant la vitre, ranger le téléphone. Pousser la lourde porte, saluer la concierge, apercevoir dans l'immense glace mon portrait en salariée, comme une buée de visage, *saisir furtivement ce qu'il y a de toi en moi*, monter l'escalier tapissé de velours rouge. Suivre le long couloir, *tu aurais aimé cette opulence haussmannienne*, entrer dans la pièce vaste comme un atelier partagé avec plusieurs collègues. Ouvrir l'ordinateur, entrer le mot de passe, *Bartleby*, un nom qui dit tout de la présence-absence en ces lieux mais qui ne protège pas. Regarder les mails, faire une sorte de to do list, *y ajouter ton prénom pour le plaisir de l'écrire, Vincence*. Dire bonjour aux collègues qui arrivent. Lire un dossier en anglais sur les différentes technologies d'IA. Prendre quelques notes, relever certains points, commencer une map pour organiser les idées. Prendre son ordi pour aller en réunion, laisser le décalage s'agrandir, *ta présence m'envahit*, l'impression de ne plus être vraiment là. *I would prefer not to*, savoir que l'alimentaire dévore, aujourd'hui que m'importe. Hésiter à déjeuner avec les collègues, y aller rapidement. Marcher ensuite dans les rues adjacentes, *comme en ta compagnie*, sentir quelque chose à la fois lourd et léger qui scinde le corps. Retourner s'asseoir à son bureau, derrière l'ordi. Reprendre la map, préciser les idées, il faudrait finir le plan détaillé avant de partir. Écrire sur le carnet, car des idées surgissent, *écrire sur un texte qui parlerait de toi, s'évader dans ton univers*. Sursauter car big boss fait irruption dans le bureau, énervé et le faisant savoir. Reprendre le plan, faire des recherches pour préciser quelques éléments techniques, de fil en aiguille trouver d'autres points à développer. Enrichir le plan, le restructurer, le terminer presque, boire un nouveau thé, *se demander si on souhaitait ta fête les 27 septembre*. Fermer l'ordi, ranger son bureau. L'impression persiste, la sensation de ne pas avoir été vraiment là, *d'avoir passé la journée avec toi*. Dire au revoir tout de même, entendre comme lointaines et déformées, des réponses aimables. Reprendre le métro, regarder les visages, les mains, ne pas arriver à lire, *essayer de rappeler ta voix en moi*. Sur le tronçon aérien regarder les immeubles, les campements de migrants, regarder le ciel. Descendre à Belleville. Monter trois étages, saluer les filles dans le vestiaire, se sentir plus réelle, un peu plus, se déshabiller, enfiler le kimono. Monter sur le tatami, m'étirer, *savoir que tu aimais que je pratique cet art*. En seiza, réunir corps-esprit dans un vide, *t'inclure dans ma concentration*, saluer, *te saluer*. (74)

Pas de date plus insignifiante. Ni mort ni naissance ni joie ni drame. Une date qui est passée plus de 50 fois sans laisser la moindre trace. C'est mon histoire, mon absence d'histoire. J'ai mangé et dormi. Sûr. Car j'ai mangé tous les jours, et dormi, presque. Bonheur neutre des vies banales. Quelques nuits blanches, mais de minuit à minuit peu de chance que je n'ai pas dormi. J'ai bu. Me suis lavé. J'ai sans doute parlé à des gens, et pas toujours les mêmes. Alors, sans me souvenir de rien, sans rien qui fasse relief, il m'est impossible de distinguer l'un de l'autre.

Le 27 septembre 1968. 1977. 1989. 1995. 2000. 2007. 2012. Rien. Ni les autres. Des jours gâchés. Des jours qui conduisent de la veille au lendemain. Des jours de semaine. De week-end. Des heures qui coulent. Pas de rencontre mémorable à la date inoubliable. Un lundi. Un dimanche. Quelques mercredis.

Des heures à s'ennuyer. Lire. Regarder par une fenêtre ou l'écran d'un téléviseur. Des heures au clavier à afficher des mots sur des écrans. Combien de claviers. Combien d'écrans. Combien de mots perdus. De paroles en l'air que personne n'aura retenues. Des conversations téléphoniques. Donner et prendre des nouvelles, c'est s'assurer juste qu'il ne se passe rien.

D'autres à venir. Des 27 septembre. En pagaille et le premier que je ne vivrai pas. Inéluctable. Quelle différence au fond si rien des précédents n'a fait mémoire. Que des 27 septembre déserts, infructueux. Morts.

Mais ce sont ces 27 septembre-là qui ont conduit aux dates suivantes. Aux 10 et 12 novembre, au 17, 25 et 30 mai, au 23 juillet. Aux dates qu'on n'oublie pas pour tellement de raisons différentes et qu'on ne cite pas toutes. Des dates marquées dans le calendrier d'une croix. Des dates qui pour revenir passent toutes par des 27 septembre vides.

Des 27 septembre comme des couloirs d'appartement. Juste un lieu de passage où l'on n'habite pas mais sans lequel aucune pièce ne serait accessible. (78)

Année 2019

Veille du 27 septembre 2019, je ne pensais pas écrire, aujourd'hui, une journée particulière, pas ordinaire, le travail à domicile s'est muté en journée de congé, besoin d'être présente à l'instant PRÉSENT, PRÉSENT qui ne peut se dire pour l'instant, réalité impossible à décrire, écrire n'est pas parler, besoin d'être soutenue par les mots des autres, un texte reçu hier d'une animatrice d'atelier dont je suis le blog, partage un commentaire à partir d'un extrait du livre de Nicole Malinconi, Séparation *« Parler n'est pas écrire, car celui qui parle peut toujours revenir sur ce qu'il a dit, médire ce qu'il a dit et même se dédire carrément, il garde une sorte de possible repentir infini, ultime recours pour faire comme s'il n'avait pas dit vraiment, tandis que l'écriture est inscrite si l'on peut dire, comme si sa trace était aussi celle du corps traversé par l'acte d'écrire. »* Écrire engage sauf à transformer la réalité en fiction, mais la distance est nécessaire, personne ne devient un personnage, le personnage se construit, se pense, s'imagine, écrire fige parfois. Écrire engage le corps, soi, les autres, aujourd'hui mon PRÉSENT ne me permet pas d'aller plus loin. (71)

Jeudi 26 septembre 2019 — Cinquétral

(« 27 septembre » moins un jour)

De minuit à cinq heures, je dors d'un sommeil lourd et ankylosé. Un rêve à connotations familiales me réveille. Je réussis sans trop de mal à me rendormir, mais pour trois petits quarts d'heure seulement. Ce qui me donne quand même une autre occasion de rêve, là encore familial, désagréable, maussade et violent. Des petits câlins à notre minouche, descendue me dire bonjour. Libations matinales. Préparation du café. Un plein thermos pour que B. le trouve très chaud quand elle se lèvera tout à l'heure. Je file dans mon bureau et commence à saisir cette journée. Directement sur l'ordi, cette fois. Je bois mon café et prends mes médicaments. La playlist « Zappa in New York 1977 », interrompue hier soir, est relancée. C'est un remaster et j'ai une super image stéréo.

Nuit noire. Il pleut. Assez fort. Air frais. Temps d'équinoxe. À ma fenêtre, penché sur l'appui, je constate que les couvreurs ont quasiment fini leur chantier, qu'ils avaient commencé vers le 10 septembre. Ils auront eu de fortes chaleurs presque tout le temps des travaux, à l'exception de quelques averses ces derniers jours, pas assez longues pour interrompre le labeur. Oui, temps d'équinoxe. Ce n'est pas pour me réjouir. Depuis le 21, les nuits gagnent résolument sur les jours. Moi qui, plus je vieillis, ai tant besoin de lumière. J'ai, chaque année davantage, envie de sauter directement au 15 janvier prochain ! L'aube point à peine. Fort embrumée. Il est sept heures et quart. Le temps traîne en longueur... il est huit heures moins cinq... les couvreurs arrivent... sous la pluie... pour faire leurs finitions. (Je ne pourrai jamais refaire ce travail que j'ai pratiqué de 1983 à 1992.) Quel courage ils ont !

Ça va faire une heure que je tourne en rond dans ma tête pour savoir comment dire que cette proposition d'écriture me dérange. Cette date du 27 septembre ne m'a jamais rien dit. Elle flotte, pour moi rattachée à rien de spécial dont je me souviens. Mes carnets et agendas sont enfouis à droite à gauche, introuvables. Rien à inventer de ce côté-là. Je ne sais pas ce qui a motivé le vieux Gorki à choisir particulièrement ce jour dans l'année, sinon, précisément parce qu'il ne s'y passe jamais rien pour

personne ! Je comprends bien le paradoxe littéraire que « ce qu'on n'a pas vécu, dont on ne se souvient plus, on peut l'écrire »... mais je me sens incapable de créer des événements et, surtout, des journées complètes du passé de toute pièce, avec leur part majoritaire d'intime peu signifiant. Comment retranscrire l'état et les gestes intimes et quotidiens (qui diraient tant de chose de l'époque) de n'importe quel 27 septembre ? Sachant que, pour ma conscience, je me refuse à choisir des jours dont je me souviens le plus précisément (il y en a vraiment très peu, d'ailleurs) et les translater sur un 27 septembre fictif. La solution de traverse que j'ai choisie m'a paru la plus honnête avec moi-même, et la plus proche du travail de Christa Wolf : sur un mois, depuis le 27 août 2019, jour de la proposition, avancer par trois sauts en racontant effectivement *en direct* des journées, et, ainsi, donner une coupe de temps *dans l'année* qui *tende* vers le 27 septembre 2019 en ne le touchant que tangentiellement le 26 septembre à minuit. Ça me gêne de ne pas être dans la consigne... mais je continue quoi qu'il en soit. C'est trop tard, maintenant, pour revenir à autre chose !

Long épluchage des journaux. Rien qui me donne envie d'être relevé de la marche du monde qui, semble-t-il, va, selon toute vraisemblance, à sa perte. Je mange un bol de céréales. Je m'endors sur mon clavier. Sieste.

Mon « petit somme réparateur » a duré quatre heures, ce qui m'a conduit à dix-huit heures. Tiens, c'est à ce moment que tombe la newsletter de France Culture, je vais aller voir. Boum. Jacques Chirac a cassé sa gitane ! En voilà de la nouvelle ! Et au réveil, avec ça... Moi qui gémissais sur la perte du monde... Et dire qu'on en arriverait (en se forçant quand même beaucoup) à regretter les temps bénis des mensonges, veuleries, truandages, vols, insultes, corruptions tout azimut, impunité et j'en passe ; quand on voit celui qui se prétend Jupiter et qui prétend nous gouverner à l'heure actuelle. Enfin, bref, je vais pas en faire une tartine. Moi, cet événement me sert de gong salvateur pour mon texte maigrichon. Mais, entre nous, not' bon maître aurait été mieux avisé de passer l'arme à gauche (enfin, façon de parler) le 27 septembre carrément. Ce qui aurait donné du grain à moudre à l'internationale des écrivains qui marchent encore dans les pas de Gorki et de Christa Wolf, et qui décrivent réellement et régulièrement leur jour dans l'année tous les 27 septembre.

Comme quoi, je peux m'estimer heureux. Et ça ne m'a pas empêché de manger une délicieuse salade de tomates au piment et au basilic ; une poêlée de légumes, un bout de fromage et une grappe de raisin. Tout en discutant avec B. pendant un long moment avant de reprendre mon clavier.

Il est vingt deux heures vingt. Je vais cesser d'écrire pour aujourd'hui. Je m'apprête à programmer la publication... opération qui m'a l'air compliquée sur WordPress, si j'en crois mes camarades d'atelier. Encore un petit tour sur Facebook pour voir où en est le dernier défi proposé par Annick Brabant : écrire le dernier 27 septembre ce soir avant minuit. Pour moi, ça s'arrêtera là. Vivement demain pour voir le flux de textes généré ! (76)

Ce 17 septembre 2019 je me suis levée à 4h15. À la radio les voix parlaient d'un homme suspecté d'avoir tué sa logeuse et la fille de celle-ci. Une histoire ancienne. Ouessant, disait une voix d'homme. Ça s'était passé à Ouessant, cette terre battue par les vents, disait la voix. Cette histoire de meurtre et le vent m'ont poussée jusqu'en Russie, à Moscou, dans l'escalier d'un roman de Dostoïevski – ce n'était pourtant pas une usurière et sa sœur qu'on avait tuées, (Dosto disait le metteur en scène d'origine russe que j'avais croisé plusieurs fois. Dosto comme s'il parlait d'un bon copain). Si j'avais poursuivi des études littéraires (je n'ai pas poursuivi) j'aurais pu rédiger un mémoire sur les escaliers dans les romans de Dostoïevski. Mais ce 17 septembre 2019 le sujet n'est pas le vent d'Ouessant, ni l'escalier dans les romans de Dostoïevski. Il ne sera *a priori* pas question de meurtres. Ce 17 septembre 2019 je devrai m'en souvenir comme du jour des 27 de septembre. Les 27 septembre d'une vie ? C'était la proposition 8. Travail mémoriel autour du 27 septembre. (43)

Mercredi 11 septembre 2019 – Cinquétral

(« 27 septembre » moins une quinzaine)

Depuis minuit, je dors d'un sommeil profond. Un rêve de culpabilité me réveille à quatre heures du matin. Je ne tarde pas trop à me rendormir. Depuis quelques nuits, je suis moins ankylosé et mes courbatures de tout le corps se sont bien atténuées. Hier, j'ai mis mon téléphone portable à sonner, ce que je fais très rarement depuis que je suis en arrêt de travail. C'est lui qui me re-réveille à six heures trente-trois.

Ce matin, je suis à peine plus en forme que d'habitude. Je me lève lentement. Vérification à la cuisine qu'il reste suffisamment de café dans le thermos. Pas besoin d'en refaire tout de suite. Je traîne. Il fait encore nuit. Et puis je prépare mes vêtements et file sous la douche. Fin de la toilette à sept heures vingt. B. s'est levée, je n'ai pas eu besoin de la réveiller. Je prends mon café. J'attends la levée de l'aube finissant mon réveil dans la pénombre. Je prends mes médicaments.

Ce matin, B. et moi avons rendez-vous à huit heures trente chez notre dentiste pour une visite de contrôle et un détartrage. Ça tombe bien car mon appareil du bas me fait mal quand je mâche. Je lui signalerai et espère qu'elle pourra m'arranger ça. Le cabinet dentaire se trouve dans la petite ville à trente minutes de la maison. Nous partons en avance. J'ai une sainte horreur d'arriver en retard. Bien nous en prend : l'accès est coupé par des travaux barrant la rue. Après avoir pris une déviation par les petites venelles étroites, nous trouvons une place sur le parking du supermarché situé pas trop loin. Les travaux sont impressionnants : une gosse pelleteuse travaille, en léger et inquiétant porte-à-faux sur un énorme tas de gravats, à la démolition de tout un pâté de vieilles bâtisses. À huit heures vingt-six, nous voilà dans la salle d'attente. La visite se passe bien. Je me sens mieux qu'en arrivant.

Ce matin, il fait froid. Le ciel est blanc-gris, avec un voile de nuages plats. Quelques trouées de bleu. Les abords de la route et les champs sont recouverts de gelée blanche. Phénomène relativement rare pour la saison, qui dure déjà depuis plusieurs levées du jour. Notre amie maraîchère nous a dit hier soir, à l'AMAP, qu'elle était, décidément, bien embêtée cette année pour ses plantations et pour ses récoltes avec la météo (pluies, canicules, orages, vents, gelées précoces...). Ça commence à faire beaucoup d'ennuis, ces micro-dérèglements, résultante à petite échelle du grand bouleversement climatique.

En sortant de chez le dentiste, nous allons à pied acheter les journaux : *Le Monde*, *Le Progrès*, *La Voix du Jura*. Le passage chez le buraliste ravive mon manque de tabac et attise mon envie de refumer. Mais je ne cède pas. Bientôt deux ans d'arrêt qu'il serait idiot de casser. Résister est, toutefois, ces temps-ci, particulièrement difficile. Sur la route du retour, nous faisons le plein de diesel. Son prix est très élevé (1,53 €), surtout que, par facilité et pour ne pas faire de détour, nous nous sommes approvisionnés dans un village et pas dans un supermarché.

Revenu à la maison, je rallume mon ordinateur, fouille en vain mes boîtes de réception, mets de la musique. J'écoute la suite de la playlist Hendrix que j'avais commencée hier soir. Par la fenêtre de mon bureau, je vois une équipe de trois couvreurs, arrivés avec un camion-grue plein de chevrons. Ils sont en train de décharger le matériel pour refaire le toit de la maison d'en face. J'ai à peine le temps de passer en revue superficielle mes journaux que l'échafaudage en alu est déjà monté. Leur rapidité me surprend. Je n'ai pas regardé l'heure, mais, soit ils sont très expérimentés et véloce, soit j'ai passé plus de temps que ressenti sur mon feuilletage. Il est dix heures quinze.

Il est midi vingt et j'ai fini d'éplucher mes deux quotidiens plus en détail, tout en ayant changé de playlist musicale (la trilogie berlinoise de Bowie). Je retiens un premier papier à propos de l'urgence d'agir et de changer le regard global de la société sur les maladies mentales. Je me sens tout à fait concerné par le sujet. La deuxième source d'intérêt regarde le traitement qui est fait, dix-huit ans après, aux attentats du 11 septembre 2001. Je trouve un article du *Monde* sur une série de podcasts consacrés aux théories du complot par France Culture et destinés aux jeunes générations, nourries de YouTube. Je vais écouter ces podcasts, qui feront sans doute beaucoup de bien – ma position, malgré mon refus affiché, n'étant pas toujours très saine – à la mise au clair de mon opinion. Pour continuer sur le 11 septembre, j'aurais bien aimé avoir le livre de Christa Wolf et pouvoir lire son « 27 septembre 2001 ». Je trouve un autre papier dans *Le Progrès* au sujet d'Al-Qaïda. Pour le journaliste, la menace est toujours d'actualité et précise. Il fait un amalgame qui ne dit pas son nom avec toutes les autres principales organisations islamistes et je ne juge pas cet argumentaire très sérieux. Sinon, par rapport à ma lecture de la presse du 27 août dernier, je suis un peu réconforté : les journaux ont nettement plus de choses intéressantes à raconter.

Par exemple, ce 11 septembre 2019, c'est la date de sortie du film *Jeanne*, de Bruno Dumont. Les critiques sont dithyrambiques et je suis impatient de le voir, comme suite de *Jeannette*, qui est à mon sens un des plus beaux films de ces dernières années en France. Bruno Dumont dit que « [le personnage] démontre les possibilités de la grâce dans la nature humaine » et que « la Jeanne de Péguy est avant tout une révoltée et fait ainsi le pont entre mystique et politique ; mais le plus beau, c'est qu'elle reste humaine ». Cette manière dont ressort Charles Péguy depuis quelque temps m'enchant, car elle rejoint la base de mon travail, qui cherche à associer le transcendantal « baroque » et l'insurrection « ouvrière ».

Comme à mon habitude, je commence à écrire ce texte à la main, puis je fais une pause. Il est treize heures quarante-cinq. Avant que je passe à la saisie et à la réécriture de mon premier jet sur traitement de texte, B. et une de nos voisines m'invitent à faire un tour du « parcours sportif » dans le bois qui entoure le village. Je prends mon bâton de marche et leur emboîte le pas. Ce chemin fait une boucle assez large et est parsemé de plates-formes et d'aggrès aujourd'hui en ruines, destinés à l'origine à faire des mouvements de gymnastique ludique tout au long de la marche. Ces installations surannées rajoutent un charme à la balade, qui dure environ deux heures.

Il est seize heures quinze quand B. et moi repassons le seuil de notre maison. Nous décidons de boire un tchaï pour nous poser un peu. Je vais pouvoir attaquer la transcription de mon « manuscrit » sous Word. Je relance la musique, interrompue par ma sortie inattendue. Comme je tape sur le clavier comme un gendarme, avec deux doigts, et que je transforme la plupart des phrases, ça me prend encore deux bonnes heures. Une pause avant de manger. Il est dix-huit heures trente.

Nous préparons un filet mignon avec des carottes blondes et des haricots pourpre. Quarante minutes à feu doux. Nous mangeons devant un film, *American Psycho*, que nous interrompons à la moitié car il ne nous intéresse pas le moins du monde. Comme nous avons très bien mangé, je commence à être fatigué. Nous décidons, B. et moi, d'aller nous coucher. Après avoir pris mes médicaments, je lis au lit pendant vingt minutes et m'endors jusqu'à minuit d'un sommeil profond. (76)

Après quelques recherches un peu plus fouillées sur la Toile et dans ma bibliothèque, pour collecter du texte relatif au 27 septembre – à quelques jours près parfois, ou quand la date exacte n'est pas précisée mais seulement le mois ; parce qu'avec un peu de chance ça aurait pu se passer le 27, l'entrée de Jacques Cartier dans le grand lac Saint-Pierre, au lieu du 28 ; et l'escale des migrants en Alaska dont parle David Haskell un 26 septembre, mais sans année, la période migratoire l'enveloppant largement, la datation semblant alors une balise arbitraire, littéraire –, une des façons de faire de cette date, en d'autres temps et d'autres expériences, mon 27 septembre, une des manières possibles de l'actualiser ou de la rafraîchir (comme une page Internet), et peut-être en dehors d'elle-même, à tout instant (comme je le fais là, maintenant) : articuler les passages qui retiennent, tel que le cinéaste au montage s'attache à « raccorder sur un regard » ? Et alors, c'est quoi le film rapiécé ce soir, en mode zapping ou du genre anticipation ?

Chère Kitty,

Aujourd'hui, j'ai eu comme on dit chez nous une « discussion » avec Maman, mais l'embêtant c'est que je ne peux pas m'empêcher de fondre en larmes, je n'y peux rien, Papa est toujours gentil avec moi, et il me comprend bien mieux. Ah, dans ces moments-là, je ne peux vraiment pas supporter Maman et c'est comme si elle ne me connaissait pas, car, vois-tu, elle ne sait même pas ce que je pense des choses les plus anodines.

À l'époque, LR n'en faisait pas un mensonge, au contraire il affirmait que c'était sa vérité. Lors de nos premières conversations, c'était moi qui lui disais que le silence était un leurre, qu'il n'existait lui-même que par le langage, que rien qui n'apparaisse aux autres (j'écrivais, mais sauf pour mon journal, j'avais le sentiment que cela n'existait pas si cela n'était pas lu). Que de lettres je lui ai envoyées, aussi, sur ce thème ! Il me répondait obstinément qu'on pouvait fort bien vivre sans être lu, et même hors du langage, et même hors d'une forme de pensée rationnelle (il me donna même une fois en exemple la vie des bêtes domestiques ou sauvages). Et pour moi sa parole était d'évangile.

Si le portrait admirable est plus ressemblant que celui que vous avez ? Il n'y a pas de comparaison. J'ai dans le vôtre un petit air fade, doucereux et malade ; dans celui qu'on a fait, je vis, je pense, je réfléchis ; ceux qui me connaissent se récrient ; ceux qui ne me connaissent pas, en font autant. C'est que c'est une belle chose dont le mérite de la ressemblance qui est parfaite, est pourtant le moindre. La tête est tout entière hors de la toile. Elle est nue ; vous seriez tentée d'aller passer vos bras par derrière pour l'embrasser et la baiser. Ces yeux pleins de feu, regardent au loin. Oui ; il est en grand. On m'y voit jusqu'au milieu du corps ; une main posée contre le visage soutient la tête ; et le bras de cette main est soutenu par l'autre bras.

Croisé deux filles hier soir sur la Wenzelplatz ; trop longuement regardé l'une, alors que l'autre, comme je le découvris trop tard, était justement celle qui portait un manteau à plis amples, brun, un peu ouvert devant, moelleux comme un vêtement d'intérieur, qui avait un nez fin, un cou délicat et des cheveux dont la beauté tenait à quelque chose que j'ai oublié. — Sur le Belvédère, un vieil homme vêtu d'un pantalon qui tombe. Il siffle, je le regarde, il s'arrête ; je détourne le regard, il recommence ; enfin, il siffle même quand je le regarde.

Ils ont commencé à m'interroger en me demandant de « me mettre à table ». Et ils m'ont demandé qui j'étais. J'ai répondu que je n'avais rien à dire et j'ai demandé pourquoi ils m'interrogeaient. Ils me répondirent que je voulais les narguer en leur posant cette question. Ils m'ont dit que j'avais donné l'ordre de tuer des goudiers : il y avait eu un attentat à Chérée. Ils m'ont reproché d'avoir autant d'élèves musulmans que d'européens. Ils m'ont montré des photos de personnes que je ne connaissais pas. C'est à partir de là que j'ai été torturée. À l'électricité, six heures. Ils se sont emparés de moi. Ils m'ont attachée ; ils ont pris ma robe de chambre dans mes bagages et m'ont lié les mains. Ils m'ont mis un pôle électrique au pouce gauche et j'avais les mains attachées avec une grosse corde. Ils m'ont mis par terre, puis ils ont passé une barre de fer sur le bras, sous les cuisses et sur l'autre bras. Il est impossible de faire un geste dans cette position. Il y avait deux soldats qui tenaient la barre de fer de chaque. Des soldats français de métropole.

Bref rappel historique pour les plus jeunes d'entre vous. À l'origine, la bibliothèque était exclusivement destinée aux agents et aux enseignants. Depuis son installation au Boulevard Léopold II en 1998, la bibliothèque, rebaptisée « Espace 27 septembre », ne cesse de s'ouvrir à de nouveaux publics tout en perpétuant son rôle de « bibliothèque de conservation ». J'ai vu Kramer à l'œuvre dans ce camp. J'ai vécu le calvaire de 160 résistants français qui arrivèrent à Natzyeller à la mi-juillet 1943 et dont les trois quarts sont morts. Travail exténuant, coups, chiens, faim, rien ne manquait à nos souffrances. Pas de soins médicaux. Interdiction aux malades de cesser le travail : nos camarades mouraient tous les jours sur le terrain. Assassinats pour « tentative de fuite ». Kramer présidait à ces crimes, venait, plusieurs fois par jour, le cigare aux lèvres, contrôler le travail, et il ne dédaignait pas de frapper parfois lui-même. N'en déplaise à un avocat d'Oxford trop zélé.

Je vous écris, il est 2 heures du matin, la canonnade bat son plein, cela donne un peu l'illusion du bruit que fait une grande usine à volants multiples tellement le bruit de la canonnade est continu.

Les pionniers américains avaient pris l'habitude, à l'exemple des Indiens, de mâcher de la résine de sapin pour lutter contre la soif. Plus tard ils utilisèrent de la cire, jusqu'aux premières importations de chicle en provenance du Mexique et des régions tropicales de l'Amérique du Sud. Depuis trente-cinq ans, environ, le sapota est cultivé en Floride. Il dresse ses feuilles brillantes jusqu'à vingt-cinq mètres et prodigue ses beaux fruits rougeâtres, dont la chair est fondante et très sucrée. Les coulicous abondent dans la forêt autour du mandala, mais, en raison de leur caractère craintif et de leur prédilection pour les grands arbres, on les voit rarement. Cet oiseau, comme d'autres coucous avant lui, me frappe par son étrangeté. Il se déplace comme un primate, émet un son pareil à des coups frappés sur un rondin creux et se nourrit d'insectes que d'autres oiseaux ne peuvent pas ou ne veulent pas manger. Son énorme bec lui permet d'avaler de grosses sauterelles et même de petits serpents.

Le clodo a commencé sa phrase comme ça : « C'est quoi mon nom ? » Tant qu'il était occupé à répéter ces mots pendant que la locomotive passait, il n'essayait pas de répondre à cette question vu qu'il n'avait pas de raison de le faire. Une fois la locomotive partie il s'est demandé négligemment c'est quoi mon nom et il s'est rendu compte éberlué qu'il ne le savait pas. Il pensait que ça lui avait échappé pendant une seconde et son esprit, confiant, a commencé à lutter pour trouver la réponse. Il continuait à se débattre pour extirper de sa mémoire les mots qui formaient son nom. Comme il n'y arrivait pas, il a essayé avec des sons susceptibles de sonner pareil : John, Juan, etc., et puis il a essayé avec différents noms : John, Peter, etc. il a fini vanné, étendu là sur le wagon plat. Il s'est dit qu'il allait faire un somme et que ça lui reviendrait quand il se réveillerait. Que dalle, alors il s'est mis à paniquer.

Ledit XXVII^e jour de septembre, nous arrivâmes à un grand lac et plaine dudit fleuve, large d'environ cinq ou six lieues, et douze de long ; et naviguâmes celui jour amont ledit lac, sans trouver par tout icelui que deux brasses de parfond, également sans hausser ni baisser.

Liberté primitive, je te retrouve enfin ! Je passe comme cet oiseau qui vole devant moi, qui se dirige au hasard, et n'est embarrassé que du choix des ombrages.

Avec septembre, c'était à nouveau l'amorce du cycle pénible qui me verrait, ce à quoi je n'arrivais pas à me résigner, célébrer un troisième anniversaire de mes enfants en leur absence. À la radio, la musique tropicale annoncerait bientôt l'approche des fêtes de Noël.

Pour que tu voies quelque chose de mes « occupations », je joins un dessin à cette lettre. Ce sont quatre poteaux ; dans les deux du milieu, on a passé des barres auxquelles les mains du « délinquant » sont attachées, dans les deux poteaux extérieurs, deux autres barres pour les pieds. Une fois l'homme ainsi fixé, on écarte lentement les barres jusqu'à ce qu'il éclate au milieu. À la colonne, c'est l'inventeur qui est adossé ; il croise les bras et les jambes pour se donner un air important, comme s'il avait découvert un procédé original, alors qu'il n'a fait que copier la façon dont le charcutier expose à son étal le cochon éventré.

De nombreux traits attestés confirment l'idée que je me fais de LR, mais je privilégie ces traits (et son retrait), je les grossis, je leur donne un sens qu'il récuse souvent lui-même par le biais de l'interprétation d'autres œuvres littéraires, celle de Rimbaud par exemple, ou directement, et je fais de lui le héros d'un « passage à l'acte » qui l'intéresse sans doute, mais qui n'est nullement son propos.

Claude Bernard : « Dans mes recherches sur la sensibilité des plantes, j'ai vu qu'on peut arrêter la végétation et la floraison par des anesthésiants. Si l'on prend une plante, une renoncule par exemple, qui a la faculté de continuer à pousser et à fleurir dans l'eau, et qu'on ajoute quelques gouttes d'éther ou de chloroforme à cette eau, on voit que tout s'arrête et que la plante reste stationnaire. Mais le phénomène remarquable est que la plante arrêtée ne se flétrit plus : la corolle conserve tout son éclat et le bouton garde toute sa fraîcheur. On a réalisé la fleur au bois dormant. Que ne peut-on arrêter ainsi les humaines fleurs ! Leurs charmes seraient moins fugitifs et sans doute aussi leurs sentiments. » Quand la science la plus rigoureuse débouche sur la féerie. (1)

02/09/19

Comme ça, en passant, dans un livre, sur la Toile : la reddition de Vercingétorix mettant fin au siège de l'oppidum d'Alésia, la découverte du secret des hiéroglyphes par Champollion, l'ordonnance de Louis XV abolissant l'institution des galères. Est-ce que tout événement advenu un 27 septembre, sur lequel on s'arrête, qu'on ne fait que survoler peut-être, et qu'on oubliera certainement : est-ce que ça fait partie de nos 27 septembre ? Et ça aussi, qui n'a pas eu lieu mais s'est écrit ou publié le 27 septembre et même pour cette date : est-ce que ça peut en faire partie ?

Il y a vingt ans. Quatrième semaine de boulot dans les champs de tabac. On en a jusqu'à début, jusqu'à la reprise des cours mi-novembre. Levé à 5 h 30. Le cousin arrive à 6 h 15. Et si c'était pas son tour de voiture, on serait parti un peu plus tôt, vers 6 h. Parce qu'il roule plus vite, le cousin, avec sa caisse boostée, tunée. Il l'avale, la route, il les esquivent les virages à la corde, dans les bois, galvanisé par sa techno tant bien que mal supportable, comme les pneus au démarrage d'un stop. 6h 30, café, le temps que tout le monde arrive. « Ça va ce matin... » Bien chaud le café, dans le creux des mains. « Oh toi, t'es sorti ce week-end... » Dans le petit champ au milieu des bois, il fait encore sombre et frais. « Eh... y avait même une petite gelée dans mon trou paumé ! » C'est tout juste si, à 7 h, les filles, sous la machine, distinguent les feuilles de tabac à récolter. Mais le soleil monte vite. Surtout là-haut, sur la plate-forme de la machine que je pilote seul désormais. Durant six, sept, peut-être huit heures (voire neuf heures s'il faut finir la parcelle), ça peut cogner dur. Les filles, dessous, elles restent à l'ombre. Et quand il pleut elles sont protégées par la plateforme. « Ouais t'as qu'à croire ! et toute ce qui dégouline des feuilles, t'en fais quoi ? » Et c'est long, répétitif. Toujours le même geste pour casser deux ou trois feuilles de tabac autour de la tige, toujours la même rotation du poignet, de la main, de haut en bas. Et placer les feuilles dans le panier métallique devant soi, bien à plat, toujours dans le même sens, frapper le bouton

rouge quand le panier est plein. Ça klaxonne et hop ! un gars, là-haut, remonte le panier en appuyant sur un bouton noir, sans lâcher, récupère les feuilles à deux mains, vite, et le panier vide redescend automatiquement, vite parce que les feuilles en bas s'entassent sur les genoux. « Et avant, ben mon sot ! fallait qu'elles gueulent en bas, et c'est à la main que fallait se les remonter, les seaux ! » Et les gars vont et viennent sur la plate-forme. Huit paniers à gérer, quatre chacun. On récupère les paquets de feuilles, on me les donne, je les aligne dans le bac devant moi, le volant derrière. La machine roule toute seule en suivant les ornières. Juste un petit coup de temps en temps pour la remettre en ligne et je reprends mon poste au bac, feuilles à droite, feuilles à gauche. Et si j'ai le temps je remonte un panier, mais pas le temps le bac est déjà plein, vite, un peigne pour embrocher les centaines de feuilles, vite, en espérant que celui-là clipse facilement. « T'en avais trop mis des feuilles. Et en plus c'est trop lourd à porter. Dans le séchoir du bas ça peut aller, mais en haut, mon sot ! faut se les lever tes peignes ! surtout les feuilles pleines d'eau ! » Au bout du champ, tout le monde descend. Je reprends les commandes pour le demi-tour et enfiler les prochains rangs. Les gars se débrouillent avec les derniers paniers et le dernier peigne, posé par terre avec d'autres en attendant un séchoir vide. On arrive au niveau des bonnes feuilles sur les pieds, la récolte est copieuse. « Mais tâche de pas trop charger les peignes ! ça pèse aussi sur le séchoir... » Un à un, les séchoirs, huit mètres cubes de feuilles peut-être, sont descendus avec le tablier à fourches du tracteur, chargés sur une remorque et emportés dans les fours. Ça fait une bonne pause pour boire un coup en bas. Mais pas en haut : faut encore guider les fourches sous les séchoirs et vérifier que les peignes sont bien fixés. Et quand c'est fini, c'est reparti pour un tour, deux tours, trois tours... Mais pause-café, en retard, vers onze heures moins dix. Deux thermos qui tournent et qu'on vide. Ça réchauffe le gosier ce matin. « Et les mains. J'ai les mains gelées. Regardent ça, elles sont violettes ! – C'est à cause de toute cette flotte qui dégouline des feuilles. S'il avait pas plu juste avant l'embauche ! – Moi ça coule le long des manches, ça me court partout ! Et en plus je crève de chaud dans le ciré. » Et c'est reparti. Encore trois, quatre ou cinq heures (pas six j'espère), avec le soleil qui tape maintenant. Jusqu'à la débauche vers 16 h 30.

Pause méridienne, vers 13 h, un peu avant, à l'ombre. La moitié des filles rentrent. On va chercher les « gamelles » dans les voitures, des glacières, des sacs, on étale les couvertures à la lisière du bois, « On boit un petit coup quand même, hein ? tu veux une petite bière ? », on pique-nique de salades, de pâtes, d'omelettes aux cèpes, « Oh toi tu vas faire goûter ! – Compte là-dessus ! », de fromages, de yaourts, de fruits, « Tu ferais péter un bout de claques pour ma pomme ? – Attrape ! Et moi, un café, et au lit ! », on fait la sieste ou on discute, doucement. Et c'est bien ce murmure, par-dessus le feuillage des arbres qui se balancent, ce filet de paroles et d'air qui vous court dessus et s'articule je ne sais comment avec les images du sommeil qui arrive, peut-être pour les torréfier comme les feuilles dans les fours ? (1)

Mardi 27 août 2019 – Cinquétral

(« 27 septembre » moins un mois)

De zéro heure au petit matin, je dors mal. Un rêve désagréable concernant mon ancien travail de correcteur, dans lequel j'errais dans un bâtiment des années 1970 qui aurait très mal vieilli en quête de quelque chose à vérifier (mon emploi du temps ? les collègues avec lesquels j'allais travailler ?) en compagnie d'un personnage féminin qui aurait été un mélange de mes deux filles et entouré de différentes personnes de la hiérarchie qui se livraient à des expériences de sécurité ridicules (test d'extincteur-douche).

Réveil à six heures tapantes. Toutes les parties de mon squelette et toutes mes articulations douloureuses, ankylosées. Même les petits mouvements me font mal... alors, que dire des changements

de position ! Mes essais de ré-endormissements, vains, me conduisent à me lever un peu avant sept heures.

Après avoir vérifié qu'il ne restait plus de café, j'en prépare une pleine cafetière. Une gentille petite caresse à la minette, venue la demander dès qu'elle a entendu que je mettais le pied par terre. Un peu vaseux, je prends mes médicaments en attendant que le café ait coulé. Une fois mon ordinateur rebranché, je choisis de prolonger l'écoute de la musique commencée hier soir (variété française 1970-1990, Voulzy, Sanson, Johnny). À faible niveau pour ne pas réveiller B.

Je pars à la recherche de messages dans mes boîtes de réception ; sur la page Facebook du Tiers-Livre ; sur le blog WordPress et j'attends, impatient, le post de la vidéo de François Bon qui va nous annoncer la proposition #08 de l'atelier d'été « Pousser la langue ». Je bois un peu de café et m'assure de le maintenir chaud en relançant la machine.

À sept heures trente-trois, la vidéo est postée. Je mets la musique en pause et je regarde. Il s'agit de l'appel de Gorki (1935) à l'« internationale » des écrivains consistant à décrire par le menu leur journée du 27 septembre. Christa Wolf, suite à une relance de l'hebdomadaire *Izvestia* (1960), s'engage dans l'exercice et s'y tiendra tous les ans à la même date jusqu'en 2000, puis de 2001 jusqu'à sa mort. Deux livres : *Un jour dans l'année* et *Mon Nouveau Siècle*. François Bon nous propose d'écrire quelques « 27 septembre » de notre vie, de les garder en réserve et de tous les poster simultanément sur le blog WordPress... le 27 septembre 2019, avec l'intention d'en faire un livre.

Très inquiet par la consigne, car je n'ai aucun souvenir de 27 septembre, cette date n'évoquant strictement rien, je reprends l'écoute de mes rengaines de variétés en me demandant bien comment réussir à me rappeler un quelconque de mes « 27 septembre ». Tricher ? « Antidater » quelques événements marquants du passé, quelques journées que je pourrais décrire « par le menu » ? Impossible de faire comme pour la proposition précédente, inventer de façon précise à partir de bribes de souvenirs une maison perdue. Il faut que je me tienne au plus proche de la proposition. L'exercice consiste, à mon sens, à décrire en temps réel un vrai jour. Pas d'idée. Et nous sommes le 27 août.

Au plus vite : des renseignements sur Christa Wolf et, plus particulièrement, sur *Un jour dans l'année*. Je fouine sur Amazon. Trop cher pour moi. Et puis je n'arrive toujours pas à trouver le moyen de m'approcher de la consigne. Même si je lisais le livre d'un bout à l'autre. Je cherche dans les ressources que François Bon met à notre disposition : rien. Sur la page Facebook, je demande des extraits en ligne. Me tourner vers Duras et son *Été 80*. Je lis les coupures : merveilleuse idée de toujours commencer par le temps qu'il fait chaque jour ! Mais ça ne me suffira pas. Il faut que je trouve de la documentation sur Internet. Un article déniché sur *Remue.net*. Je l'imprime et je le lis. Un autre article sur un blog. Idem. Je l'imprime et le lis.

À ce moment-là, me vient une idée d'approche : nous sommes le 27 août, autrement dit à un mois pile du 27 septembre. J'imagine aller d'un point à l'autre en décrivant chacune de mes journées par petits intervalles de temps. Oui, une approche du 27 septembre... par « petits » pas.

Il est environ neuf heures et quart. Je ne mesure pas encore la difficulté ni, surtout, la lourdeur de la tâche : trente fois la description exhaustive d'une journée... alors que, de plus, elles se ressemblent toutes ces temps-ci. Comme s'il était besoin d'en rajouter, me vient brutalement la conviction tremblotante qu'il va falloir que j'achète trente fois un quotidien national et un quotidien local afin de nourrir mes écrits. J'ai bien peur, toutefois, qu'à cette période de fin de vacances, il n'y ait que très peu de matière intéressante à piocher dans la presse. Et puis ça va me coûter plus cher que le livre de Christa Wolf !

B. est levée depuis un bon moment. Je vais lui demander d'aller acheter les journaux, car je ne peux pas conduire. Elle est d'accord et va se préparer. Elle part vers dix heures quinze et revient vers onze heures trente avec *Le Monde* et le quotidien local, *Le Progrès*. Pendant ce temps, après m'être lavé, je poursuis mes investigations, mais ne trouve que des éléments épars qui ne me sont pas utiles. Les chansons continuent de défiler au cours des heures qui passent.

Au retour de B., je commence avec douleur la lecture des journaux : exercice infiniment laborieux pour moi qui n'ai plus fait ça depuis des années. Mon espace de travail n'est pas adapté à ce type de format et il m'est impossible de prendre des notes en même temps que je lis. L'épluchage intégral me prend deux heures. (Je ne prends pas de repas de midi, mais je fais une courte pause.)

Je relève deux articles parfaitement dénués d'intérêt qui pourront me servir dans ma rédaction. Le premier est un papier statistique qui décrit le meurtre par étranglement d'une femme d'une trentaine d'années dans le Pas-de-Calais par son mari qui s'est tranché les veines dans la foulée. L'entrefilet indique que le nombre de « féminicides » est en augmentation par rapport au nombre de l'an passé à la même époque. Je suis intrigué par le terme « féminicide » et je n'en vois pas l'utilité : un peu comme si le fait divers était mentionné juste pour mettre ce mot en valeur. Machisme, quand tu me tiens !

Le deuxième papier parle des célébrations de la libération de Paris et des grandes villes il y a soixante-quinze ans. Calcul de tête : 27 août 1944. En réalité, la date officielle, m'apprend le journal, est le 25 août. Totalement incompréhensible que les journaux en parlent avec deux jours de retard ! Je prends ça comme une médiocrité journalistique. De toute façon, je me soucie comme d'une guigne de ces commémorations. Le reste de ma lecture me laisse un puissant relent d'écœurement : longs papiers de propagande avec, par exemple, photos de Macron et Trump se serrant la main virilement au G7 de Biarritz ; un flic pour deux habitants autour de la ville du Pays basque, contestation muselée ; vaches heurtées par un TGV, agriculteurs sous le choc... et j'en passe.

L'écriture du premier jet (au stylo-plume sur un bloc-note) de ce texte a commencé à quatorze heures et fini aux alentours de seize heures quinze. Deux grosses heures d'écriture à la main pour seulement commencer à dire si peu de chose. Sentiment désespéré qui me noue la gorge. Mon intention d'écrire tous les jours jusqu'au 27 septembre est totalement incongrue. Il va falloir singulièrement réduire mon ambition. D'autant plus que, depuis le début de l'atelier d'été, je ne produis que des textes assez courts pour, entre autres, ne pas ennuyer les autres participants. Un nouveau calcul s'impose, tout en gardant l'idée d'une « approche du 27 septembre » par bonds successifs, mais en limitant à quelques journées consacrées à cette proposition #08. En effet, d'ici au 27 septembre, quatre autres propositions vont être faites et il faudra trouver du temps pour elles aussi. À ce stade d'écriture, je laisse stylo et papier et passe au rewriting sur traitement de texte.

Il est dix-neuf heures passées et je viens de saisir sur traitement de texte le premier jet manuscrit en le modifiant et en l'allongeant. La journée du 27 août 2019 n'est cependant pas encore finie. Après la variété française, j'ai écouté (en lisant journaux et documents et en écrivant ce texte) du krautrock (Faust, Harmonia, Neu !).

Je fais une pause ensommeillée d'une bonne demi-heure puis vais manger du radis noir, une poêlée de céréales et de légumes, du fromage et du raisin que B. a préparés pour nous. Je décide qu'on ne regardera pas de film comme nous le faisons régulièrement en mangeant, ce qui retarderait mon écriture de cette journée et je suis fatigué. Repas très silencieux. Tendus. Plaintes à propos de la voisine. Je prends mes médicaments.

Il se confirme donc, vu le peu de choses que j'ai racontées, que j'écris très lentement, bien que j'arrive à suivre le déroulement d'une journée avec seulement un décalage dû à l'acte même d'écriture. La fin de la journée est saisie directement sur l'ordinateur. Je relis les deux documents trouvés ce matin sur Christa Wolf et vais me coucher. Il faudra que je lise ses livres (voir s'ils sont à la médiathèque). Il est vingt et une heures quinze. Je tente de lire un fascicule de poésie, mais sombre en moins d'une demi-heure dans un sommeil lourd. Oui, en ce 27 août 2019, je suis vraiment fatigué et peu motivé par les activités. (76)

27 janvier 2019

Le premier 27 qui me vient n'est pas de septembre. 55 ans (avant c'est trop flou) que je me souviens du 27^e jour du mois de janvier. Le 27 janvier c'est l'anniversaire de ma mère, c'est aussi le jour anniversaire de la naissance de Mozart, ce qui tombe bien puisque ma mère est à l'amour maternel ce que Mozart est à la musique. Ce 27 janvier 2019 ma mère avait eu 80 ans (un voyage en Arménie couronnerait l'événement). Je fais diversion. Je contourne. Je brode. Je fuis. Que craindre ? Je ferais volontiers passer janvier pour septembre. Ce premier mois de l'année où tous les enthousiasmes sont permis. On y fourmille d'idées. Pour les pessimistes c'est un abîme de questions. – il y a ceux qui pensent, par exemple, qu'ils n'iront pas jusqu'en septembre. Septembre où tant de belles grappes vont au pressoir. Septembre, c'est un mois où les gens meurent plus. Ce n'est pas une idée *a priori* que j'ai. Des gens que j'aimais plus que tout sont morts en septembre. Pourtant mon père n'est pas mort en septembre (ni un 27). En juin on meurt aussi. Les 22 on meurt et pas seulement la nuit. En juin et en septembre la lumière est souvent d'une beauté inouïe mais pour des raisons diamétralement opposées. Est-ce que ça doit être pris en compte ?

Des personnes que j'aimais sont mortes en septembre, au moins trois. Pas un 27 que je sache. Avec les dates c'est comme avec les itinéraires c'est flou. Je me perds. Je m'y perds. J'entretiens le flou. (43)

2019

Finalement, je n'aurais pas beaucoup travaillé. Un peu de phonétique, avec la façon ludique dont Grévisse la conçoit : « Une expérience très simple permet de constater que les consonnes sonores comportent des vibrations des cordes vocales et que les consonnes sourdes n'en comportent pas. Il suffit de toucher, du pouce et de l'index, la pomme d'Adam (saillie externe du larynx) ou de se boucher les oreilles en articulant. Si l'on prononce les sonores *b, d, g, m, n, gn, ng, v, z, j, l, r, u*, consonne, ou consonne, *i* consonne, on sent avec les doigts le branle glottal ou on perçoit un bourdonnement dans la tête. Mais on ne perçoit aucun branle glottal, aucun bourdonnement dans la tête, quand on prononce les sourdes *p, t, k, f, s, ch*. » – Qui n'a pas essayé ce type de jeu, en retrouvant, au lieu de faire chanter les lettres, un air simple (par exemple, *Ab ! vous dirai-je maman...*) à coups de pichenettes sur la

gorge en ouvrant plus ou moins la caisse de résonance buccale ? – En revanche, j’aurais moins aimé les blagues des stylisticiens dans les annales, genre : « *Le présent généralisant évolue vers l’itératif. Les formes verbales ont cependant sur l’ensemble un emploi adjectival qui convient également à l’hypotypose comme description pathétique, passionnée, dont l’enargeia revigore la vision du sujet, bien engagé en fait dans cette énumération.* » Je serais allé courir. – À se demander si l’exemplarité dont procède ce genre d’énoncé, censée aider les étudiants, ne fonctionne pas aussi comme un instrument de sélection d’autant plus cinglant qu’il est arbitraire (dans la droite ligne de la Faute d’orthographe). Mais ne soyons pas si retors. Ma critique n’est qu’un effet de mon ignorance, alors qu’il y aurait de quoi se réjouir. Quelle différence, au fond, entre logatome et feussinet ? Le fait que l’un soit sanctionner par les tics académiques, au détour d’une longue et ennuyeuse dissertation, quand l’autre me fait réentendre l’accent de mamie Lulu au fond du hangar (« sous l’balet »), doit-il saper le plaisir de voir comment la langue se débrouille pour énoncer le monde de mille et une manières (elle comprise) ?

La veille, ç’aura été la dernière séance de Mélissa. Après plus d’une année, elle aura fait beaucoup de progrès. Depuis des mois maintenant, je ne la guide presque plus en début de séance. Elle prépare son brouillon, le tape à l’ordinateur, utilise le correcteur, fait des recherches sur Internet, insère une ou deux images, travaille la mise en page, etc. – et tient à centrer ses phrases, toujours, même si le texte à l’air d’un champignon atomique. Je vais voir de temps en temps où elle en est, elle vient me montrer dès qu’elle a terminé. Elle fait à peine moins d’erreurs, elle lit toujours aussi mal, mais chaque fois elle écrit sans se poser de questions. Elle fait ce qu’elle a à faire. Et je présume qu’elle y trouve sinon un certain plaisir, du moins un peu de liberté. Et alors c’est sûrement ça, c’est quelque part par-là qu’elle m’aura emmené : « *à la sorte d’ivresse, de jubilation baroque, qui éclate à travers les “aberrations” orthographiques des anciens manuscrits, des textes d’enfants et des lettres d’étrangers : ne dirait-on pas que dans ces efflorescences le sujet cherche sa liberté : de tracer, de rêver, de se souvenir, d’entendre ? Ne nous arrive-t-il pas de rencontrer des fautes d’orthographe particulièrement “heureuses”, comme si le scripteur écrivait alors sous la dictée non de la loi scolaire, mais d’un commandement mystérieux qui lui vient de sa propre histoire – peut-être même de son corps ?* »

Pour une fois, ME viendrait courir avec moi. Ce serait plus dur pour elle, n’étant pas habituée à mon parcours : remonter le chemin blanc jusqu’au pied du coteau, tourner à droite et le longer en rejoignant le chemin de terre, à gauche gravir le coteau au milieu des vignes, ne pas s’arrêter surtout, continuer jusqu’au bois. C’est là, seulement, qu’on pourrait marcher, souffler un bon coup, s’arrêter. Et, seul, je serais entré dans le bois. Je me serais un peu enfoncé. Puis je me serais arrêté. Et là, immobile, j’observe, j’écoute, les oiseaux, des grincements et des craquements. Le vent surtout, dans le feuillage. La lumière prise dedans. (1)

De 2018 à 2010

2018

2018

Le jeudi, on bosse à l'APP. Mais comme tous les mois de septembre, il n'y a pas foule. J'ai pour unique stagiaire une jeune, Mélissa. Lecture trop hachée de déchiffrement, écriture déstructurée indéchiffrable parfois. Je l'aide à réaliser une espèce de cahier de vie (façon *bullet journal*). Chaque fois qu'elle revient à l'APP, elle me raconte ce qu'elle veut de ce qui s'est passé durant son absence (comme chez le psy ?), et je lui demande de l'écrire, sur feuille d'abord, je lis, puis sur ordinateur, je relis. Je n'interviens pas pour les erreurs innombrables et en tous genres. De temps en temps, si la phrase n'a vraiment plus de sens (ou inversement). Je préfère qu'elle écrive d'abord. Qu'elle renoue avec le sens physique de l'écrit, du graphique. D'où l'invitation au voyage avec recherche d'images sur la Toile, enregistrement et insertion dans le texte, quelques éléments de mise en page, impression, découpage et collage dans le cahier de vie, face au premier jet à la main, ornementation libre avec crayons et stylos de couleurs, date obligatoire. Et je me demande où je vais avec elle.

Dans la boîte mail, un message de lilijolycœur (quel pseudo !). C'est la fille d'une stagiaire, elle voulait des conseils pour son premier sujet de philo qui la déroute : *penser c'est dire non*. Comme je comprends. Un autre message, dessous (date antérieure), m'indique que je me serai aussi attelé à la tâche du quarante-cinquième et dernier exercice d'écriture de la ville : la nuit. À peine si je me souviens ce qui s'est écrit. Plus sûr (date de création du fichier faisant foi), le tout premier fragment de l'espèce de journal que j'aurai tenu tout le long du concours (un échec). Je dis *espèce* parce qu'il s'agit d'un journal sans date. Sous la forme neutre du décompte numérique, les fragments suivent un fil chronologique invisible. Pourquoi ce bâillon sur le temps ? Mais aussi, que vaudrait, daté, ce premier fragment réduit à cette citation (exergue d'un livre en puissance ?) : « Qu'est-ce qu'un désir qui doit se taire, se cacher, se nier en public, qui vit dans la crainte d'être moqué, stigmatisé ou psychanalysé, puis, une fois dépassé ce stade de la peur, qui doit sans cesse s'affirmer, se réaffirmer et proclamer, parfois de manière théâtrale, surjouée, agressive, « outrancière », « prosélyte », « militante », son droit d'exister ? » (Ah, ce récurrent souci de justifier son droit d'écrire...) (1)

27 septembre 2018 – petit-déjeuner peu après le lever du soleil à 7 h 33 – le rêve de la nuit s'éparpille : la lune y tournait trop vite, soulevait du sable, je marchais à sa surface, sautant haut, légère, sans scaphandre – le rêve s'efface, et mes yeux piquent – 8 h – je vérifie que la vidéo de Mazin est en ligne ; avec la mienne, elles se font face sur l'écran – un rond-point désert de Babylone où il porte sur son dos un impossible panneau, « le monde se promène entre nous » dit-il, je suis attachée à une flèche bleue sur un rond-point à 5 000 kilomètres, je tente une échappée à contre-sens de la circulation obligatoire, « la route cherche un passage » dis-je en réponse – notre lien est/ouest – un trésor à nous, inventé en février, expérimenté le 18 mars 18 – indépendamment et simultanément, une manière d'art unique et double – notre rendez-vous d'équinoxe, celui-ci est le second, le prochain sera en mars 2019. Je lis ce matin dans Poésie-Action de Serge Pey, son propos sur l'invention du « livre immédiat » : une action simultanée au Mexique en 1984 avec Marcos Kurtycz, relayée par satellite – rêverie indispensable pour les actions à venir : explorer plus avant leur dimension de rite unique, inventer ce qui n'a jamais existé et

toujours été – comme nos deux vidéos et nos actions simultanées – toute la journée les pages du livre immédiat se livrent, vues plus de mille fois. (11)

Jeudi 27 septembre 2018 dix heures téléphone

c'est Clara triste nouvelle Jean est parti cette nuit dans son sommeil paisiblement
non ma chérie tu ne vas pas venir de Paris
Paris suis bien plus loin pourrais l'avion mais me tais n'irai pas aux funérailles de celui
que j'ai aimé qui m'a aimée dans les marges
et je me dis c'est le sort des illégitimes personne pour les prendre dans les bras pour
adoucir un peu ce déchirement
nos corps ne se frôleront plus Jean je ne pleure pas grâce d'avoir osé les marges
Depuis tu viens parfois dans mon sommeil m'apporter des raisins (16)

Jeudi 27 septembre 2018

Mes collègues disent qu'il va pleuvoir parce que le ciel est noir au-dessus des Galeries. C'est absurde, ces nuages sont passés au-dessus de nous il y a un quart d'heure. Tout le monde a son appli météo, mais personne n'est capable de regarder dans quelle direction souffle le vent. Je ne suis définitivement pas de ce monde. J'ai beaucoup de boulot, mais mon regard est sans cesse attiré par les nuages là-bas. (19)

27 septembre 2018

je suis partie vers 7 heures pour attraper mon train sans courir, mais j'ai couru quand même, j'ai eu mon train, et après 3 changements, je suis arrivée à l'aéroport vers 11h 50 soit 5 heures avant mon vol, mais je tenais absolument, une fois n'est pas coutume, à prendre de la marge pour être sûre qu'en cas de pépin ferroviaire j'aurais toujours une solution de repli avec taxi ou autre pour NE SURTOUT PAS RATER MON VOL. je n'ai donc pas raté mon vol, j'ai été la première à m'enregistrer pour la première fois de ma vie, ce qui m'a permis de choisir une place que j'ai prise avec personne sur ma gauche pour pouvoir avoir un peu mes aises... et ensuite j'ai passé l'après-midi à tourner en rond dans l'aéroport et à envoyer des SMS aux amis et à la famille pour leur dire toute fière que j'étais à l'aéroport avant de me rendre compte que mon abonnement free à 2 euros ne me permettait pas, d'envoyer des SMS ! J'avais pourtant pu le faire deux semaines plus tôt depuis l'Allemagne, mais là impossible ! L'après-midi a commencé d'être longue. Je suis sortie un peu pour prendre le soleil, il y en avait, et je me suis assise sur des larges bancs en béton à méditer sur le sens de ce voyage en me répétant sans cesse ça y est ça y est ça y est, tandis que les bus allaient venaient et que les voyageurs mélangés à des agents en combinaisons oranges et d'autres salariés, passaient, attendaient un vol, un bus, prenaient leur pause, mangeaient, fumaient, écoutaient de la musique ou même lisaient un peu. J'ai mangé à mon tour et j'ai essayé de lire un peu. Les *Grenouilles*, de Mo Yan, mon écrivain préféré du moment... mais réussir à se détacher du moment et à se concentrer suffisamment pour s'enfoncer dans une lecture c'était un peu trop pour moi. attendre que je puisse me concentrer était aussi ridicule que de vouloir donner un cours de mathématiques à des enfants qui viennent de recevoir leurs cadeaux de Noël. Le soleil tapait dur et quand j'ai eu fini de manger et de faire semblant d'essayer de lire, je suis retournée faire mes tours dans l'aéroport. Finalement je me suis décidée à passer dans la zone d'embarquement, ayant acquis une connaissance suffisante de cet aéroport (qui me sera sûrement utile à mon retour) et je me suis remise à attendre. Le moment de l'embarquement est arrivé... soudain à l'appel des agents de la compagnie une masse d'individus a surgi de nulle part pour former une énorme file d'attente, comme si tout le monde avait peur de ne pas avoir de place... ce doit être un réflexe génétique, biologique ancré profondément

cet instinct de sauter sur la file d'attente pour être le premier ou la première... peut-être reproduisons-nous inconsciemment cette course des spermatozoïdes vers l'ovule et l'avion peut-il s'apparenter à une sorte d'utérus géant attendant d'être fécondé par tous ses passagers. C'est peut-être pour cela que j'adore prendre l'avion et me retrouver soudain comme isolée du monde dans ce ventre rassurant qui prend les airs... Mais, comme avec les spermatozoïdes, ce n'est pas forcément le plus rapide qui gagne... mais celui qui est en classe affaire. Le fait est que je n'étais pas du tout la première à entrer dans l'avion, ce qui n'était pas juste puisque j'étais certainement la première arrivée dans l'aéroport... ce n'est certes pas très grave le seul intérêt de ne pas rentrer trop à la fin dans l'avion est de pouvoir placer ses bagages à main dans le compartiment juste au-dessus de soi et non pas à deux ou trois places de là parce que les passagers assis à côté de vous déjà installés l'auraient rempli de leurs propres affaires. Intérêt bien mince en réalité. Finalement la place vide qu'il devait y avoir à ma gauche a été remplie à ras bord par une sorte de montagnard suisse, bûcheron ou rugbyman, enfin un spécimen germanique de forte et sportive corpulence qui débordait de partout et en particulier un peu sur ma place... à ma droite au contraire, une femme épaisse et haute comme une petite poignée d'allumettes qui ne remplissait pas la moitié de sa place... le montagnard suisse germanique n'a pas arrêté de déborder et de rigoler avec les copains qu'il avait devant lui, à sa gauche et dans la rangée de côté. Le montagnard sportif corpulent est gentil tout seul mais en groupe il est bruyant et envahissant. A chaque passage de plateau il attrapait une bière, tandis que ma voisine de droite à chaque passage de plateau attrapait une petite bouteille de vin... j'étais bien entourée... et moi à chaque passage de plateau j'attrapais de l'eau... sérieuse comme tout... pour maintenir dans notre rangée un degré d'alcool moyen acceptable. honnêtement j'ai l'habitude relative des longs courriers, donc je suis préparée à tout type de voisinage, j'ai toujours mes bouchons d'oreille, mon masque pour les yeux et même cette fois un coussin pour le cou gonflable... j'étais préparée pour dormir comme si je pensais que j'avais une chance de le faire alors que je ne dors jamais en vol. Heureusement j'avais aussi mes propres écouteurs parce que ceux proposés par les compagnies d'aviation sont d'une qualité épouvantable. Évidemment je n'ai pas dormi et j'ai dû regarder un film ou deux, je ne sais plus lesquels, enfin si je m'en souviens, mais ce sont tellement des navets que je ne préfère pas le dire ici, histoire de préserver un semblant de sérieux à ce que j'écris... en même temps le navet est à peu près le seul type de film que l'on peut regarder avec le degré de concentration que l'on est capable d'avoir dans un tel voyage... (25)

Jeudi 27 septembre 2018

la clé carrée dans la serrure l'emploi du temps de la salle collé sur la porte jaune premier jeudi de l'emploi du temps définitif car il est d'usage d'installer du définitif et si trop de provisoire on rôle à partir de trois emplois du temps provisoires les profs en ébullition on est allés jusqu'à huit ici donc premier jeudi de sept heures de cours elle respire la salle son amour de la salle intact tous les matins mais parfois se dégradant au cours de la journée troisième dizaine d'années planches instrumentales affiches de films textes d'élèves *j'entends donc je vis je salue la terre et la mer je vois donc j'écris* allume les néons le clavier puis l'ordi ouvre les portes blindées et les rideaux occultants il y a une odeur de propre et de plastique chaud les chaises bien alignées derrière les pupitres depuis le bureau débballant ses classeurs regardant le platane toujours le même platane pas taillé depuis deux ans et les agents d'entretien sont en ébullition nœuds de branches maîtresses comme des moignons d'où ont émergé des rameaux vigoureux chargés de feuilles larges et parfois d'une nuée de moineaux venus piaffer après la fermeture du portail et le flux des élèves un ballon orange est coincé dans les branches et pâlit avec le passage des saisons deux pigeons s'ébattent de leur vol lourd claquant des ailes dans ce qui doit être un

nid mais pas un nid de brindilles enchevêtrées les pigeons ne transportant ni brindilles ni ficelle ni duvet un trou un creux un repli au carrefour de deux branches à la sonnerie il faut descendre chercher le premier groupe on décide que désormais on les fera se ranger mieux puisque pour la salle d'à côté ils forment une belle ligne deux par deux et pour sa salle un paquet les mêmes élèves selon qu'ils vont dans son cours ou dans l'autre ça l'a toujours amusée mais parfois on cesse de rigoler on décide de faire une belle ligne en bas et de la refaire en haut devant la porte jaune où eux sont inscrits en tant que troisième quatre puis de cadrer avant qu'ils ne s'assoient il est maintenant huit heures trois le platane s'ébroue la salle est pleine ce lieu très fréquenté pas une place libre pour un jeu de chaises ou un isolement nécessaire le ventilateur de l'ordi souffle celui du vidéoprojecteur râle les néons vibrent plus aigu le paquet de la cour transformé en quatre rangées ça rit ça se raconte ça fait la gueule et parfois ça pleure surtout les filles mais trois accords sur le clavier remettent du cadre on va chanter des chants dits engagés dont on ignore quelles traces ils laisseront et si c'était un bon choix à cause de cette annonce cette Marseillaise qui sera plaquée à côté du tableau le 27 septembre 2019 une grosse commande plastifiée de l'État pour toutes les salles des écoles des collèges et des lycées à côté de la devise et du drapeau français. (27)

je 27 septembre 2018 Sid. moissonné maïs WAXY Commelle 6 h 30 - 13 h Rentrée littéraire Médiathèque de Romans La Manufacture / Les Cordeliers Ø Cotisation NSA MSA 2017 (30)

Jeudi 27 septembre 2018, je devais aller voir le spectacle de Saburo Teshgawara, mais m'apercevant dans la glace au moment de partir, ai vu une femme vieillie et fatiguée, vision qui m'a atteinte au plus profond de moi, je n'ai pu me **résoudre** à franchir le pas de la porte.

Heureusement qu'Internet m' a permis de voir des videos sur ses performances... cet art du geste infini très proche du Taiji que je pratique, que ce soit dans la lenteur ou l'explosivité, l'utilisation de la lumière et de l'ombre, apparition, disparition... mon sentiment d'échec en a été un peu atténué.

Là-bas, aux Antilles, les populations ont bien d'autres problèmes, majeurs... ceux-ci, celui du Chlordécone, sur leur santé, la responsabilité de l'Etat vient d'être déclarée. (33)

Jeudi 27 septembre 2018

5h50 : le Vaucluse, son soleil, sa lumière de chaque matin avec son drôle d'air à respirer. Un mois que je joue avec les cartons d'emménagement et les contraintes administratives. Une soupe au ras-le-bol mais à l'humeur joyeuse. Je souris aux vertus de l'âge et aux rencontres de coworkers ; il y a chez eux de la tonicité, pas toujours naturelle : l'œil est cerné, la peau grisâtre. Je vis des rencontres anachroniques : il y a les Start-uppers et moi. Il y a ceux qui croient à la vitesse, à l'agitation, et moi qui n'en veux plus, qui n'en éprouve plus le besoin pour créer et commencer (start-up) un autre projet. Citations de circonstances : « *L'âge mûr c'est la période de la vie qui précède l'âge pourri.* » Pierre Desproges. « *Les trois grandes époques de l'humanité sont l'âge de la pierre, l'âge du bronze et l'âge de la retraite.* » Jean-Charles. « *Les vieux croient à tout ; les gens d'âge mûr mettent tout en doute ; les jeunes savent tout.* » Oscar Wilde. L'âge ! Aujourd'hui, tout se résout en dix points... Parce qu'il s'agit, là encore, d'être efficace. Alors, comment assumer mon âge en dix points ? Je doute que cela soit suffisant. Je tente : 1/ Tu commences à décliner et cela n'ira pas en s'arrangeant. Pense à protéger tes illusions, elles te serviront en cas de nécessité, face aux attaques perfides. 2/ Modère tes ambitions : pense en mois ou en semaines, voire en jours, et non en

années. Les dizaines restent à proscrire. 3/ Remplace tes doutes par des certitudes, et inversement. Pour cela, prend quelques vessies pour des lanternes, elles éclaireront tes jours à venir d'une douce lumière et, à défaut, ton incontinence prochaine. 4/ Ne dis pas : « Je fais du sport », on ne te croira pas. Ne dis pas : « Je fais de la randonnée », dis plutôt : « Je pars débusquer l'inspiration dans la nature. » On te croira à moitié, ce sera déjà ça de gagné. 5/ Ne porte plus ton sac à main (ou ta sacoche) en bandoulière, tu révélerais l'usage abusif du portage à l'épaule, endolorie par l'ancien filet garni qui abrita ton lourd passé. 6/ Aux chaussures confortables et à semelles compensées, qui te font des pieds de veau, préfère celles qui rattrapent les centimètres déjà perdus. Prévois large ! 7/ Résiste à la tentation de « faire jeune », tu serais gratifié.e de « vieille belle » ou de « vieux beau » ; c'est pire. 8/ Ajoute-toi des années, on ne résistera pas à l'envie de te dire que tu ne fais pas ton âge. Ne cherche pas à savoir lequel, tu risques d'être déçu.e. La déception étant un plat qui se mange très chaud, tu joues avec le feu. 9/ Si tes seins (ou autres) partent en chute libre, contiens-les, à moins que tu ne préfères la prière pour qu'ils regagnent le ciel au plus vite. Sinon, raccroche-les au point 1. 10/ Un dernier conseil : envers et contre tous, cultive la confiance en toi ! À écrire « Assumer son âge pour les « à quarante ans » et les « à vingt ans... et demi ». Troisième café ! Les cigarettes ne sont plus à compter. (36)

Le jeudi 27 septembre 2018, à neuf heures du matin, E., F., J. et moi sommes au café de la Place du marché pour organiser une soirée au théâtre avec les détenus du Centre pénitentiaire de B., dans le cadre de mon atelier d'écriture / journal – rédaction de la Gazette de B., huit pages, parution trimestrielle en interne. Notre choix se porte sur *Ce que j'appelle oubli*, de Laurent Mauvignier, avec Denis Podalydès : soixante pages d'une seule longue phrase qui commence avant nous et n'en finit jamais. Puis je donne un cours particulier de français à mon élève allemand C., puis un atelier de théâtre au Centre culturel A., auprès des jeunes de la Mission locale. Le soir, réunion scolaire avec l'institutrice de ma fille aînée, Madame M., qui est aussi la directrice de l'école. (37)

et le 27 septembre 2013, j'achète des bâtonnets de pastel. Le même jour, je retrouve dans un tiroir quelques très vieux dessins que j'avais faits dans les années soixante... (47)

Coup de massue. Sonné. Toute la journée, il faut batailler, parler, répondre, plaisanter, désamorcer, raconter, regarder l'œil sévère ou inquisiteur, tenir le coup. De massue. Retour à la case départ, retour à la casse, conjugaison, Première Guerre mondiale, Molière, argumentation, verbes pronominaux, les mêmes salades dont on gave nos successeurs qui gaveront les leurs et ainsi de suite jusqu'à la fin des haricots. On réforme l'enseignement, paraît-il, mais rien ne change : les profs restent des profs, les élèves des élèves – qu'ils soient apprenants, PEF ou clients de notre succursale où le savoir est vendu à prix d'or – et les parents restent des parents. La guerre de l'apprentissage se poursuit, inéluctable et banale. À quoi bon ? demande-t-on partout. Tais-toi et bosse, répond-on, faute de mieux. Les plus bêtes obéissent. Les autres choisissent. Quelques-uns pensent. (journal décalé, 2017) (52)

27 septembre 2018

Il a plu. Un peu. Le jardin est tout juste mouillé. Le rosier pointe un bouton de rose, l'odeur de l'hélichryse chatouille mes narines, l'oranger du Mexique attaque sa troisième floraison de l'année. Mais l'herbe est rase, et les groseilliers ont séché sur pied. La haie a pris de l'ampleur, trop, il aurait fallu civiliser, tailler, arracher, replanter. Tous ces arbustes sont négligés. Je me sens fautive, je n'ai pas assez

maîtrisé, problèmes de santé, fatigue, usure, je n'ai pas assuré. Il faudra que je trouve un moyen de rattraper le temps. Bip ! Je reçois une photo sur mon smartphone qui m'accompagne partout, cordon ombilical avec la famille lointaine. Ma petite-fille m'envoie sa dernière peinture, noire, très noire, avec des pointes de rouge et de blanc. Je lui renvoie une photo, nous échangeons nos observations, ping-pong de SMS, de smileys, d'encouragements. Je suis touchée et triste. Mimi ne va pas bien, cette maladie de Lyme est une vraie peste. Elle a enfin trouvé un docteur compétent, un traitement efficace, mais dont les effets ne durent pas longtemps. La bactérie se cache dans les organes, mue, attaque le système neurologique et provoque des symptômes divers qui rendent le diagnostic difficile. Mimi va bien, puis elle s'effondre. La rentrée ne s'est pas bien passée, elle manque de concentration, n'arrive pas à tenir un cours entier, se renferme, déprime. Elle se console avec la peinture, elle écrit des poèmes. Mais elle est déconnectée, sa vie est triste et nous aussi, nous sommes tristes avec elle. Il faut du courage pour se battre, il faut de la force, de l'énergie. Le docteur essaie un nouveau traitement... L'hiver arrive, avec les idées noires... Mais il y a l'espoir pour le printemps prochain, les médicaments, le soleil, la nature qui s'éveille à nouveau... L'espoir d'une meilleure vie pour Mimi, d'une vie épanouie de jeune fille d'aujourd'hui. (53)

Jeudi 27 septembre 2018. Avant-veille de l'inhumation. Cœur pris dans l'étau de la disparition sans possibilité de se retrouver, se poser, comprendre comment tout est allé si vite, dans la nuit du 24 au 25. Pas de répit. Paris, la course. Qui fait quoi. Démarches, papiers obligatoires, formalités, organisation des jours suivants : un premier hommage rendu le lendemain matin dans le jardin des artistes puis levée du corps qui sera transporté par la route et nous par TGV. L'expression « levée du corps », sidération. Levée. Corps. Ce que porte la langue. Corps. Corps étranger. Soulevé. Porté. Transporté. Et nous en parallèle, corps voyageurs : arrivée Morlaix 20 h 40. L'amie fidèle sera là comme toujours : encore un peu de route vers le dernier endroit. Tard le soir du 27 septembre, on se prépare, on est dans l'attente sans savoir ce qu'on attend. On n'a rien pris de la journée alors chorba en sachet, sushi, yaourts à la rhubarbe achetés à l'arrache et c'est bouée de sauvetage dans l'atelier pour les corps hébétés, sonnés, brisés, vivants que nous sommes. On se regarde. On regarde la nuit. On regarde l'atelier. On regarde la pierre à encre sur la table de travail. On regarde. (54)

Jeudi 27 septembre 2018

Cela dure l'espace d'un instant avant d'envahir tout l'espace et d'accaparer notre attention avec. Notre écoute distraite. Démission de Nicolas Hulot, suites de l'affaire Benalla, annonce de départ anticipé et critiques à peine voilées de Gérard Collomb, polémiques sur les petites phrases du président Macron, flottements sur le prélèvement à la source, inquiétudes sur la croissance, grogne des retraités... C'est une image qui traîne par terre, qui attire le regard. Entre-temps tant de choses et d'événements me sont revenus en mémoire. Sans parler des faits du jour. Le premier ministre israélien demande l'envoi d'inspecteurs pour contrôler un site à Téhéran. Il dénonce également le Hezbollah qui, selon lui, cache des missiles près de l'aéroport de Beyrouth. « *Ce que l'Iran cache, Israël le trouvera* », a lancé le dirigeant israélien, brandissant des photos de l'extérieur du bâtiment, affirmant qu'elles montraient l'entrée de ce site, en pleine capitale iranienne. Alors qu'on aperçoit le rivage européen au loin, les humanitaires essayent de gérer l'attente à bord, au milieu d'une mer houleuse. Un visage d'enfant. Une petite fille. Une image oubliée. Tout le monde passe sans même la remarquer ou la ramasser. J'hésite à la ramasser moi aussi. Christine Blasey Ford, universitaire californienne de 51 ans, a été entendue la première. Elle s'est dite sûre « à cent pour cent » d'avoir été agressée dans sa jeunesse par le juge Brett Kavanaugh.

Devant les sénateurs, et suivie en direct par des milliers d'Américains, Christine Blasey Ford a remonté le temps pour décrire une soirée de l'été 1982 qui, a-t-elle dit, a « radicalement » changé sa vie. Après l'avoir poussée sur un lit, le futur juge se serait jeté sur elle, tentant de la déshabiller tout en la touchant partout sur le corps. Le parcours du combattant ne s'arrête pas là. « *Je croyais qu'il allait me violer* », a-t-elle assuré. Pas question de faire l'impasse. Je prends mon appareil photo et la photographie. Cela dure deux secondes, peut-être trois ? Je suis déjà en train de traverser la rue, laissant l'image derrière moi. Alors que l'arrivée du cyclone Kirk a bouleversé le programme de sa visite de quatre jours aux Antilles – les rassemblements en public ont été interdits par le préfet –, Emmanuel Macron n'a pas souhaité sacrifier la séquence consacrée au chlordécone, un pesticide toxique utilisé durant plus de vingt ans dans les bananeraies et qui a pollué pour des siècles les sols de la Guadeloupe et de la Martinique. Je n'arrive pas à saisir le lien entre les informations. 5,5 millions de Français adeptes des sports électroniques : des chiffres spectaculaires, quatre fois supérieurs à ce qu'annonçait une étude relayée en 2016 par l'agence française pour le jeu vidéo. C'est un geste anodin, et pourtant chaque fois que je regarde cette image, non pas tant l'image originale, mais l'image que j'ai prise, je tremble d'émotion. « *La pollution au chlordécone est un scandale environnemental*, a reconnu Emmanuel Macron après une courte visite sous des averses. *C'est le fruit d'une époque désormais révolue.* » On peut bien raconter ce qu'on veut. Tout ce qui nous entoure, ce qui est en mouvement autour de nous, voitures, passants, bateaux, cyclistes, ne parvient pas à nous distraire de ce qui se déroule d'intime à cet instant-là. Toutes les informations ne sont rien. Même le Kenya, durement touché par la maladie, le premier à introduire un traitement spécialement conçu pour les enfants. Et tous les événements du jour sur la planète. Ici, le temps s'arrête. Ce qui se passe ne sera jamais à la une d'un journal, ni même traité en dernière page, un entrefilet le ne mentionnera jamais. On préfère diffuser les paroles du président : « *On ouvre un processus de reconnaissance* ». Tout le monde aura oublié d'ici l'année prochaine de quoi il était question là, mais de mon côté, le visage de cette fillette, photographié, cette photo abandonnée sur le trottoir, comment pourrais-je l'oublier, l'effacer de ma mémoire ? Cette année, au moins 1 260 personnes ont perdu la vie en essayant de relier l'Europe par cette route, selon l'Organisation internationale pour les migrations. Elles sont près de 15 000 à s'y être noyées depuis quatre ans. Un enjeu là aussi à comprendre au sens large : il s'agit aussi bien, dans certains rares cas, d'enjeux financiers, que, plus généralement, d'un simple classement permettant de comparer son niveau à celui d'autres joueurs mondiaux. C'est comme cela que l'Europe a contrôlé la tuberculose dans les années 1950 et 1960. « *Il faut toujours se battre contre les mentalités et les traditions sur le terrain, mais au moins nous avons posé un cadre législatif et ça, c'est très important.* » Je revois son visage inquiet sur la photographie. Je pense à la perte de cette image et celle que j'ai prise de mon côté. J'entends au loin des propos dont tout le monde a depuis longtemps oublié le sens. Comme à son habitude, il s'est employé à distribuer les bons et les mauvais points, ponctuant ses réponses d'anecdotes et de considérations sur la marche du monde. (57)

27 septembre 2018

Vite écrire quelques lignes, c'est un rituel exigeant. Je dois me dépêcher, boucler mon sac, fermer la maison, donner à ma voisine les consignes pour la garde du chat. Filer chercher Armelle et en route vers l'Italie par le Queyras et le col Agnel. Un rituel, cette virée, aussi. Ce soir, ce sera pleine lune, nous siroterons un limoncello bien glacé avec Anselme et Catherine. La forêt de châtaigniers devant nous cachera ses mystères. Nous devinerons des soufflements, des grognements, pas de doute, une compagnie de sangliers est en train de dîner. Anselme grommellera : vivement les battues de sangliers, ces salopots bouffent mes bulbes de tulipes. (59)

27 septembre 2018

Le corps lourd dès qu'il faut bouger, lui, le sans racines, le voilà qui s'ancre, il se fait de plomb rendant l'entreprise encore plus difficile qu'elle n'est, ouvrir les valises et penser... Penser à ce qu'il est bien d'emporter, de prendre avec soi, prendre d'ici pour là-bas, sortir le panier du chien et la cage du chat, faire glisser la fermeture éclair de la glacière, choisir les sacs Leclerc pratiques, grands et solides et qui se feront tout petits une fois qu'ils auront servi.

Le corps, le déplacer, le promener de long en large face à toutes ces contenants vides et avides comme des gueules ouvertes et s'obliger... S'obliger à choisir, emporter ceci et laisser cela et ça prend du temps, et parfois des faux mouvements, des mouvements pour rien, des mouvements à refaire à l'envers. Ce qu'on aura sorti du placard, des armoires et enfourné dans une de ces ouvertures, on le retirera pour le remettre là où il était. Emporter sa maison sur le dos, on sent que ça calmerait quelque chose dans lui, le corps qui s'est décidé à prendre racines à l'endroit précis où il ne peut rester, où on ne peut le laisser. On n'a jamais pu lui faire confiance. Un 27 septembre à errer, s'épuiser à le déplacer. (60)

Jeudi 27 septembre 2018

Journée blanche. Les jours s'enchaînent sans pause. Debout à sept heures, me suis préparée à la hâte comme d'habitude. Les enfants se sont levés à leur tour. Répéter les mêmes mots, les mêmes consignes, se fâcher parfois, tellement peur de ne pas être *dans les temps*... Là voilà la pause. Être *dans les temps*, quelle drôle d'expression ! On est dans le temps, pris dedans comme dans un filet, comme une mouche dans une toile d'araignée, impossible d'y échapper. On aura beau lutter, s'insurger envers et contre tout, on restera dépendant, prisonnier, aliéné au temps. Mais encore, *dans les temps* (dans l'étang ? dans-les-tant ?) il y a tant de temps différents. Tant de choses à faire avant de mourir, tant de films à voir, de livres à lire, d'autres à écrire, de pays à visiter, de chemins à parcourir, de gens à rencontrer... dans le temps restant. Il y a le temps des adultes et celui des enfants, immédiat, hors-temps, il y a le temps du travail et celui de l'école, le temps de la semaine et celui du week-end, il y a le temps qu'il fait dehors, le temps qui passe et celui qui s'arrête, le temps logique et le temps chronologique, le temps long et celui qui s'étire, les temps durs et celui des cerises... Bon, bref, il y a l'heure qui tourne (ou plutôt les aiguilles sur le cadran de la montre ou bien les chiffres sur l'écran du portable) et on se doit d'être à l'heure, celle qu'on nous a fixée de l'extérieur et qu'on a bien incorporée à l'intérieur, question d'organisation sociétale. J'ai quitté la maison vers huit heures trente pour une journée de formation. La formatrice avait une voix apaisante et douce qui faisait du bien. Le groupe était bienveillant et l'ambiance détendue. Échanges de pratiques et d'expériences diverses. Je suis rentrée à la maison épuisée mais la tête pleine du désir de continuer. S'occuper des enfants en tentant de prendre le temps malgré tout en étant *dans les temps*... Pas facile. Juste envie de prendre le temps, du temps pour moi, me reposer, écrire ces quelques lignes insignifiantes, presque inutiles, sur la couleur de mes jours. Avant de reprendre demain sur les chapeaux de roue cette course du temps qui échappe et ne finit jamais. (62)

27-9-2018

En relisant mon journal de ces dernières années, dans cette nuit de pénible insomnie, où des pensées mauvaises tournoyaient, en jouant pour parfaire la distraction – avec une détermination qui doucement devenait inutile –, à chercher des mentions se rapportant au 27 septembre, ai vérifié la tranquille banalité de ma vie – me suis étonnée aussi, avec une pointe de honte vite évanouie, de constater que, même lorsque j'ai noté autre chose que la couleur du ciel et éventuellement l'humeur de mes jambes ou

autre partie de mon individu, il ne soit jamais question de cette chose semble-t-il parfaitement négligeable qu'est l'état du monde – honte vite évanouie parce que suis bien persuadée (ou veux l'être) qu'en fait il m'importait tant que je n'osais l'aborder comme d'autres broutilles de même acabit. (66)

27 septembre 2018

Baltimore, USA, La Quinta Hotel, à quelques blocs du cimetière où repose Edgar Allan Poe. C'est pour lui que nous sommes ici, mon frère et moi. Nous sommes arrivés avant hier de New York par le mythique bus Greyhound. Qui n'a pas rêvé de parcourir les USA en bus Greyhound ? Et voilà qu'un rêve s'est réalisé. Un rêve dans le rêve car ce premier voyage aux USA est un rêve devenu réalité. Hier, nous avons vu la tombe de Poe, qui se trouve être aussi celle de sa femme et de sa tante, nous avons sillonné le cimetière et nous sommes plongés une bonne heure durant dans cette vieille Amérique. Des notables du cru, des généraux, des familles sont enterrés là dont une mère qui avait perdu tous ses enfants, un îlot dans cette ville un peu quelconque. Nous avons visité la maison où il a vécu de 1833 à 1835 et qui est devenue un musée en 1949, nouvelle plongée dans le XIX^e siècle, quelques objets lui ayant appartenu et la chambre sous les combles où il a peut-être dormi, simple, dépouillée, émouvante. Déjeuner dans un resto sur le port intérieur où nous projetions de nous balader ensuite. A peine entrés, il s'est mis à pleuvoir. Et il a plu tout le reste de l'après-midi. Nous sommes restés dans le resto à discuter du vieux cinéma d'Hollywood avec Mark, le sympathique serveur et les bières et les quarts de rouge ont défilé. On s'est pris en photo. On devait envoyer les photos à Mark et quand j'ai voulu le faire, le soir même, l'e-mail ne passait pas, message d'erreur en retour. A-t-il donné une fausse adresse ? Ai-je mal recopié l'adresse ? N'étaient les photos, on pourrait presque douter de la réalité de cette rencontre, de cette après-midi même du 27 septembre 2018 passée à discuter du vieux cinéma hollywoodien avec Mark, le serveur d'un resto sur le port de plaisance de Baltimore, Maryland. Rencontre qu'on aurait inutilement aimé prolonger par des mails alors que c'est précisément sa nature éphémère qui la rend singulière et mémorable.

Demain, nous prenons le train pour Providence, Rhode Island pour rendre rencontrer Howard Phillips Lovecraft. (67)

Jeudi 27 septembre 2018, 6 h du matin

La sonnerie musicale du réveil, me sort du sommeil profond dans lequel j'étais plongée. Réveil difficile comme chaque matin, je voudrais tant rester couchée, je me tourne pour l'éteindre et me colle tendrement à mon compagnon, refermant les yeux. Cinq minutes de répit avant de me lever, me doucher, m'habiller, et filer à la gare pour prendre le train... Un départ est prévu pour Lyon ce matin, une journée pour une demi-heure d'entretien. Je ne peux s'empêcher de penser à l'absurdité de la situation...

50 ans, deux enfants, un métier passionnant avec des étudiants sympathiques avec lesquels j'ai une certaine proximité, je pourrais vivre ma vie tranquillement, sans me rajouter des contraintes supplémentaires. Ce matin je me sens lasse, fatiguée, je me lève à contre-cœur, luttant contre le fait d'abandonner ce projet de formation, ce serait simple, personne ne m'en voudrait, mais comme un défi, le sentiment d'un chemin à suivre inexorablement me pousse à y aller. L'impossibilité aussi sans doute à annuler, une fois engagée, respecter aussi les bonnes manières, la politesse.

Je me dépêche, à force de rêvasser, l'heure tourne, et toujours présente cette peur d'être en retard, de louper mon train. Je me retrouve assise dans la voiture, sans même avoir eu le temps de boire un café, dans un état second, je ne comprends pas cette lassitude qui m'envahit ce matin.

Le paysage familial défile sous mes yeux, les enfants marchent avec leur sac pour rejoindre l'école primaire au centre du village. La caserne des pompiers est déjà active, les camions sortis sont nettoyés à grands coups de jet.

Le long du canal, les bateaux semblent presque abandonnés en ce matin d'automne gris et pluvieux. Le feu est rouge, mon compagnon me propose, attentionné :

- Un petit pain pour la route ?
- Oui, pourquoi pas...

Je lui réponds, plus par automatisme que par réelle envie de me nourrir. Il se gare sur le parking face à la boulangerie. J'ouvre la portière, sors de la voiture, un peu comme une automate, le regard dirigé vers la vitrine de la boulangerie installée de l'autre côté de la rue, j'avance, me fige, raide, un camion passe à vive allure, un soufflement me frôle, je m'arrête à temps, sidérée. Un pas de plus, le choc aurait été fatal. Dans le train, je repense à cette scène, sortant le carnet qui m'accompagne toujours de mon sac à dos, j'écris : *Urgence de l'âge qui avance, du temps qui passe, inéluctable. 50 ans bientôt, vision optimiste, la moitié du parcours ! Vision réaliste, je rentre dans cette partie fragile de la vie, le corps se transforme. La conscience murmure urgence, quelque chose d'indicible change.* Je réalise que le sentiment de mortalité omniprésent depuis quelques temps, a pris une saveur de réalité intense. Je me laisse bercer par le rythme du train qui avance et m'endort.

Arrivée Lyon Perrache, en fin de matinée, le rendez-vous est prévu à 15 h. Trois longues heures devant moi, je me souviens que ma vieille amie m'a conseillé d'aller visiter le musée de la Déportation. Je cherche le chemin sur Google Maps et marche dans la ville solitaire et apaisée, passant devant la brasserie Georges dans laquelle nous avons voulu manger avec elle et sa fille, il y a un an, un samedi soir mais au vu de la longue file d'attente, nous avons fini dans une pizzeria de quartier.

Je traverse le pont Gallieni, la vue est belle, l'eau du fleuve miroite au soleil, pas un bateau à l'horizon, hormis deux péniches amarrées le long des quais. Je continue mon chemin, droit devant moi, tranquillement à l'image des touristes dans la ville.

J'arrive devant le musée, impressionnée, dès l'entrée, ma mémoire est là, je repense à ces témoignages lus dans mon adolescence et tout au long des années. Ces figures si proches qu'elles semblaient faire partie de ma vie. Anne Franck, Martin Gray, Milena, Margarete Buber Neumann, Jorge Semprun, Primo Levi, Robert Antelme, je me suis toujours sentie proche d'eux à la lecture de leur histoire.

J'avance dans ce musée doucement, furtivement, les images que je découvre s'imprègnent en moi, sur les murs des photos de visages, d'hommes, de femmes, d'enfants, des textes écrits que je lis avec attention, je suis quasi seule, je me sens seule, isolée dans le silence de ce que je vois, ne pouvant partager l'émotion qui me traverse. Une pièce évoquant un intérieur, une commode, une radio d'époque, une table dressée avec des assiettes attendent ceux qui ne viendront pas.

Continuant d'avancer, je me retrouve dans un wagon sombre, éclairé par des images de films qui défilent sous mes yeux, autour de moi personne, un banc est là qui m'attend, je m'assieds, regarde autour de moi, je fais partie l'espace d'un instant de ce train qui avance vers les camps de la mort. Sidérée, immobile, les larmes coulent le long de mes joues.

A 15 h, face à deux formateurs psychologues de formation, le rendez-vous se passe comme dans un rêve, presque déconnectée, encore là-bas, je dois avoir l'air d'être à côté, je sens d'ailleurs chez l'un des deux comme une réserve presque une réticence mais sa collègue évince et soutient mes propos que je sens incertains. Je repars prendre mon train, 15 h 28 je n'ai plus la force de rien, indifférente au monde qui m'entoure, assise enfin dans mon siège vers un retour chez moi, je me réfugie dans le livre que j'avais emporté avec moi, *le Lambeau*, de Philippe Lançon me permet de continuer cette journée entre la vie et la mort, le lien est ténu, chaque phrase de son expérience me le rappelle. 19 h 04 arrivée au point de départ, gare de ma ville de toujours exceptionnellement pas de retard, je retrouve le décor quotidien qui ce soir me rassure plus que d'habitude. (71)

Jeudi 27 septembre 2018, à mon retour de Lisbonne j'ai commencé la lecture du *Livre de l'intranquillité*, de Fernando Pessoa. A une époque Charles m'avait suggéré un article dans sa revue. Je l'avais ouverte et j'y avais lu le titre principal « L'âme secrète du Portugal », je n'avais pas l'idée qu'à partir de là un jour je devrais voyager. Il se projette l'intérieur d'un visuel se nommant montage végétal et minéral avec l'affirmation chasseur en rêve. Passer de l'autre côté, glisser et continuer. Ne parle pas de choses dont tu ne connais le sujet suffisamment nettement pour permettre à ton esprit de l'énoncer clairement. J'ai perdu des phrases déjà, des livres aussi, j'atterris et rencontre les faits directement où ils se trouvent. L'auteur vit à l'intérieur de son propos intime, sa constitution de la ville, il rejoint l'universalité des secrets qu'à plusieurs ils se partagent en effectuant des passes magiques. Connexion de plusieurs individus sur une réalité qu'ils ont en commun et cela se retrouvant dans la ville, comme si par des élaborations artistiques, architecturales, des développements intellectuels, une compréhension commune se déploie. La parole s'est placée à l'intérieur d'un café restaurant, attablée pour commencer une conversation avec le lecteur. Je m'assois comme si je voulais participer à ce qui est sur le point de prendre forme. J'ai voulu visiter son Lisbonne, je me suis perdu, j'ai dérivé. Y a-t-il un point orchestrant le rassemblement malgré le constat que je fais, la journée et le texte restent inachevés. Tout semble inachevé. Ici je m'autorise une interrogation. Crise de la pensée, un ouvrier serait-il porté à une réflexion, installé à une table de café, dans une salle de restaurant ombragée au milieu d'un léger brouhaha avec le peu d'éducation qu'il a eue, ou dans un coin du jardin du Luxembourg, à côté des terrains de tennis par exemple. Le sujet dans sa pensée en construction est en train de se souvenir d'une autre lecture, celle du dernier livre de Paul Auster, avec les passages où Archie Ferguson échappe à la guerre du Vietnam et à la mobilisation nationale. Il se demande ce que serait le monde si des catégories d'hommes n'avaient péri stupidement pour une cause qui ne valait sûrement pas de perdre la vie. Catégories qui sont celles des mobilisés, démunis des moyens de certains, qui sans aucune difficulté suivent des études universitaires. Ici de pauvres gars du jour au lendemain deviennent mobilisables. Par une raison sans contestation apparaissent ceux déjà morts, qui n'ont pas les moyens de devenir la valeur marchande attendue, valeur avec ses dirigeants restés sur le territoire américain là où d'autres sont comme lui donnés aptes à la mobilisation. Et au bout d'un moment c'est une tuerie de masse la classe pauvre et moyenne en train de défendre une cause perdue et inutile. Heureusement je suis soulagé par un appel téléphonique. C'est Bruno super enthousiaste, je l'entends me dire, oh mon ami je viens de séjourner à la Gendronnière. Le lieu est fondé par Taisen Deishimaru, tu le connais. Je lui réponds oui bien sûr il a diffusé la pratique assise de zazen dans les années 80. Je possédais le livre *Zen* écrit par Michel Bovay édité en 1993 chez Albin Michel, il parle précisément de ce lieu établi sur un terrain de quatre-vingts hectares, l'ouvrage est maintenant introuvable. Je me souviens qu'il y avait à l'intérieur des photos captivantes qui égrainaient les qualités du Dharma transmis à travers les patriarches. Il me suffirait de le rouvrir malgré son état. Eh bien j'ai partagé la vie d'une Sangha m'explique Bruno, nous étions presque deux cents, ce fut magique. J'y ai fait de ces rencontres et des découvertes qui libèrent. Il y avait une musicienne de rue qui habite à Saint-Étienne, un gars de Milan un autre de Suède, une fille de Lyon, une autre de Blois ensemble nous avons agi à partir de notre corps, comme contenu par la posture. Les pensées passent sans que nous agissions. Il faut en aucun cas les refuser mais non plus les accepter pour ce qu'elles se disent être. Alors là laisse moi te dire, c'est justement ce qui me questionne depuis bientôt quatre ans. Je me demande s'il y a un lieu pour chacun, lieu divers d'où nous parlons, ne faisant pas cas de notre condition sociale, nous laissant libre d'adhérer ou pas au système marchand, laissant l'individu développer sa pensée. Je suis contre la guerre, contre l'exploitation, contre la domination, contre l'usurpation de la parole par la non-personne à chaque instant en train de parler

dans ma tête, conditionnée par le dehors. Oui mais tu n'as pas lu le livre alors. Si mais je n'ai pas dû l'expérimenter. Alors là il va falloir que tu viennes avec moi, ça va te plaire. J'ai l'impression oui mais cette femme de Saint-Étienne, elle n'aurait pas les cheveux bleus ? Si. Je la connais. Du coup à mon avis elle doit voyager. Sûrement et j'ai bien peur de ne plus la revoir, elle s'est déjà échappée, elle est nomade, elle vit dans la non fixité. (72)

2017

Mercredi 27 septembre 2017

Seules les traces font rêver : c'est par ces craquelures que l'œil est aimanté et oublie les entours. Les blanches blessures au liseré bleu grattées comme les écorces de platanes quand des cartes imaginaires faisaient leur apparition, des écorchures d'un temps qui n'a plus court, des sédiments d'une époque disparue, les écailles d'une enfance en sourdine mais qui n'en finit pas de surgir des décombres, par surprise, et de tarauder nos jours. Murmure d'un mur sous la chimie de la décomposition, méli-mélo d'images noyées en un tas de gravats, souvenirs reconstruits, légendes d'un passé. Une trace, là, comme un nouveau territoire. (4)

C'est comme ça que je l'ai retrouvé ce 27 septembre en scrollant ma page Facebook et en retombant sur la photo que j'avais prise ce jour-là il y a deux ans j'étais à New York. Je n'imaginais pas que j'écirai un jour cette phrase, le 27 septembre il y a deux ans j'étais à la New York Public Library. Ça faisait 5 jours que j'étais arrivée et dans le top five des lieux mythiques à embrasser il y avait la New York Public Library et je ne sais pas pourquoi sinon que c'est toujours le premier endroit que je tchèque quand je vais un peu longtemps quelque part la bibliothèque ça et le cimetière. Une rafale de marche t'amène à franchir deux lions t'y es, les rangées de table rectangulaires en bois sur lesquelles repose la fameuse lampe verte t'y es, les fenêtres gigantesques toutes les tables occupées par tout un tas de personnes plus différentes les unes que les autres mais avec ce point commun ultime ÊTRE là ensemble ce vendredi 27 septembre 2017. (7)

mercredi 27 septembre 2017

dans la tête ça passe pas – fais caca peut pas petite fille – tout bloqué dans le ventre des cordes ça serre – passe à autre chose petite chose ronde & blonde – plupart du temps c'est non elle a dit non – j'enfile une chemise garçon manqué place de choix – entre ici ailleurs petite morte marche sur des œufs – pas faire un plat – bonhomme nu debout se fond à charmeuse de serpent dans forêt vierge – no maya di ka di va di jalla – o ka ko namo zavagoulaki – gipatak allo nomado – parlure adéquate à une peau qui mue – noma kola davadja – noma yado é noka lova – di kapa di gouna – kapala galo – elle court pieds nus le sable pique la plante – se jette à l'eau son cœur plus vite bat – une lame a fendu la queue de sirène – noma kola davadja noma yado é noka lova di kapa di gouna (15)

me 27 septembre 2017 règles 26 jours 8 h 30 RV coiffeur midi S. à déjeuner 19 h tél. maman virement 16 € à F. ThBL labours Sardieu (30)

Mardi 27 septembre 2017

4 h 30 du matin : Presque une année à basculer dans l'écriture d'une fiction longue avec « Jeanne De... » Jeanne, qui n'est pas moi et que j'écis avec ardeur, pour qui j'éprouve tant d'empathie. Je la questionne sur ses intentions ; elle me répond, m'oriente dans son histoire. Je l'observe les yeux fermés ; je parviens à ressentir sa respiration, son parfum, ses humeurs. Au cœur de ce petit matin, je reste attentive à ce qui se passe à l'entre-deux du détail et du global. À regarder évoluer Jeanne – qui n'existe pas – j'apprends d'elle cela : me placer au centre pour le vécu et le à vivre, à côté pour la

compréhension de l'architecture d'un moment de vie, les pourquoi et pour quoi elle se tient là, à ce croisement de son histoire et du thème choisi. Je me confronte à la difficulté d'expliquer aux lecteurs de mes premiers chapitres qu'Elle n'est pas moi. Je m'interroge si trop de proximité ne tue pas le contrat passé avec eux. Garder de la distance, ou du secret ? Réfléchir à un nom de plume à connotation neutre ou masculine ? J'en ai quelques-uns en tête. À creuser... **11 h** : Nuages bas et brouillard qui s'installe. Une journée à haïkus. **14 h** : Frappe aérienne américaine sur Kaboul, impact sur l'espace Schengen, les saoudiennes autorisées à conduire pendant que l'usage de l'avortement se restreint dans une partie de l'Europe. Une échelle particulière des valeurs, encore, au centre des décisions et toujours cette question persistante à propos de la dignité. **15 h 05** : Jeanne au cœur de mes pensées. (36)

Je me souviens que 3 jours avant le 27 septembre 2017, vers 16 h, il y a deux ans exactement, elle a gardé les yeux ouverts. Elle qui aimait la vie plus que tout. Elle qui n'aimait pas la mort, même si Dieu – la vie d'après elle n'y croyait pas. Le 27 septembre 2017 ça faisait trois jours qu'on lui avait fermé les yeux. Elle reposait dans l'appartement de Paris où elle était née. Un cercueil très simple. Nu comme ce temple de Saint-Martin-de-Ré où résonneraient une semaine plus tard les cantiques qu'elle aimait. Le 27 septembre 2017 on ne l'avait pas encore descendue par l'escalier étroit qui menait du cinquième étage vers la rue où se tenait la voiture funéraire. Le 27 septembre 2017 on ne l'avait pas encore mise en terre.

Que ferez vous le 27 septembre 2019 ? Que faisiez vous le 27 septembre 1959 ? 60 fois 27 septembre ? (43)

27 septembre 2017

Superbe séance de Yoga avec D. Ce matin m'est venue l'expression de « yoga ésotérique », « un yoga un peu ésotérique » pas mal, un peu snob peut-être ; c'est beaucoup trop cher mais avec le système du carnet de dix séances, ça permet de modérer : une séance par mois par exemple ;

Demain X. vient manger : ce sera calamars/seiches/poivrons/ail/tomates/riz avec un poil de purée de piment ; entrée/apéro : carottes crues et saucisse sèche ;

Aujourd'hui, je me suis sentie joyeuse à chanter dans la voiture *L'eau vive* et *La non-demande en mariage*.

R. est parti manger avec S. je ne m'attendais pas à cette soudaine soirée solitaire. D'habitude j'aime bien ça, mais là, ça me prend un peu au dépourvu.

M. n'est pas bien après ses trois jours à Novotel. Ces gens-là sont des chiens. Elle qui était si contente d'être embauchée, de travailler avec eux, comment se sont-ils débrouillés pour que quatre jours après, elle ait les larmes aux yeux. J'espère avoir réussi à la soutenir. Un mois d'essai, c'est pour eux et pour elle aussi. Peut-être saura-t-elle après ça, qu'elle préfère bosser dans des structures plus petites où comme elle dit, elle maîtrise et comprend ce qu'elle fait.

L'automne installe sa palette. Ça sera bientôt magnifique. (56)

Mercredi 27 septembre 2017

Cela s'est passé la veille, mais tu y penses encore. Un raid américain à Kaboul a fait « plusieurs victimes » civiles, mercredi 27 septembre, pendant la visite du chef du Pentagone et du secrétaire général de l'OTAN, venus réaffirmer leur « engagement » en Afghanistan contre le terrorisme. Tu espères. Ce projet te porte toute cette journée encore. Aux termes de la « nouvelle stratégie » annoncée par le président Donald Trump, 3 000 Américains sont attendus en renfort des 11 000 déjà présents en Afghanistan, théâtre depuis octobre 2001 de la plus longue guerre américaine. Malgré « les regrets

profonds » exprimés par l'OTAN et l'annonce d'une enquête, les bavures comme celles de mercredi, liées le plus souvent aux raids aériens des forces américaines, alimentent la rancœur et la colère des populations contre les forces occidentales. J'ai passé un entretien dans un quartier où je ne me rends jamais. Les photographies que j'y ai prises en témoignent. Mais de l'entretien aucune trace et pourtant c'est à lui que je pense toute la journée. Cette perspective de partir travailler à Naples pendant un mois pour écrire l'histoire que j'ai en tête depuis déjà plusieurs années. Cela se confirme encore une fois, tes projets s'inscrivent dans la durée. Une gestation longue leur est nécessaire. Pas douloureuse, mais longue. Plusieurs années. *« L'objectif est d'être premier dans ce groupe mais il manque encore quatre journées, on va penser au prochain match et on va penser au reste du chemin. »* Au moins sept tonnes de raisins ont été volées sur pied dans les vignobles du Bordelais en une dizaine de jours, un phénomène récurrent pendant les vendanges mais qui n'avait jamais atteint une telle ampleur. *« La tentation est grande de se servir chez le voisin »*. L'ONG Human Rights Watch (HRW) accuse le Cameroun d'avoir *« renvoyé de force 100 000 Nigériens dans leur pays depuis janvier 2015 »*, alors qu'ils fuyaient les violences du groupe djihadiste Boko Haram. Toujours selon le même protocole. Une période où le projet éclot autour d'une idée. Je la développe, je la propose à un éditeur, pour un projet de résidence, ou de programme radiophonique. Souvent la réponse est négative, ce qui m'incite à me focaliser et à me concentrer sur d'autres projets. Il y a toujours un moment où ce projet, mis en sommeil, est ranimé par une actualité, une rencontre, une opportunité inattendue. Le travail amorcé plusieurs années avant donne au projet une force, une cohésion qu'il n'aurait pas sans ce travail préalable. La « pause » décidée par le président de la République dans les grands chantiers d'infrastructures semble terminée. La France et l'Italie sont *« pleinement engagées »* pour que la section transfrontalière de la ligne ferroviaire Lyon-Turin soit menée à bien, a déclaré mercredi 27 septembre Emmanuel Macron à l'issue d'un sommet bilatéral à Lyon. J'ai de nombreux projets en sommeil. La litanie du passage d'ondes gravitationnelles sur Terre se poursuit. Elles font vibrer l'espace-temps qui nous entoure à la manière d'un veau en gelée secoué par un cuisinier. *« Aussi longtemps qu'on n'aura pas pris un soldat en flagrant délit d'agression sexuelle, tout ça relèvera des fantasmes de Human Rights Watch »*, a réagi le porte-parole du gouvernement camerounais, Issa Tchiroma Bakary. Ce que j'écris aujourd'hui dans ce journal, à partir de ce matériau compacte d'informations prélevées dans différents journaux, je tourne autour depuis la lecture du livre d'Olivier Rolin que je citais dans [Comment écrire au quotidien](#). Pour la première fois depuis 2007, la branche famille passerait elle aussi dans le vert, à 500 millions d'euros, contre un déficit d'un milliard d'euros un an plus tôt. *« La leçon des séries, c'est que, dans le leadership, il faut oser la transgression pour transformer. Leurs héros sont des personnalités singulières, et pas seulement des leaders visionnaires et charismatiques, tels que l'on présente généralement les managers. Les situations décrites ne permettent évidemment pas des analogies directes. Mais les personnalités des séries sont fascinantes et leurs réactions peuvent nous servir, d'autant que nous les voyons évoluer au fil du temps. »* Un personnage qui traverse les livres d'une bibliothèque, passant d'un livre à l'autre, d'une histoire à l'autre. L'origine de ces secousses sans gravité est, comme les trois fois précédentes, la fusion de deux trous noirs massifs qui spiralent l'un autour de l'autre avant de ne faire plus qu'un. Dans le mariage, une énergie correspondant à la disparition de la masse de presque trois soleils s'est dissipée, agitant l'espace-temps comme un galet faisant onduler la surface d'un lac. Les sanctions, appelées strikes, pouvaient être attribuées en cas de désinscription tardive, de défaut de réponse dans les cinq minutes après la proposition d'une commande, en cas d'inscription sans être connecté... Au bout de deux, trois ou quatre strikes, selon les cas, le livreur était renvoyé. Il faut regarder le budget 2018 dans le détail pour comprendre le jeu de vases communicants qui s'exerce et les redéploiements prévus. Usant d'éléments de langage assez transparents, Bruxelles nie tout *« feu vert automatique »* et affirme que l'absence de contrôles aux frontières est *« l'essence même »* d'un système qu'il convient de préserver absolument car, s'il était mis en danger, *« cela signifierait le début de la fin de l'Europe »*. *« On s'était regroupés*

devant l'entrée dans une ambiance bon enfant quand un des policiers est arrivé en nous disant : "Nous allons faire usage de la force", témoigne Marie Pavlenko. Ils ont commencé à charger en nous écrasant avec leurs boucliers. J'ai eu peur, j'ai crié comme un putois. Un CRS m'a attrapée et jetée à terre comme un sac-poubelle. » Résultat : une fracture de la main droite et une incapacité totale de travail de dix-neuf jours pour la romancière, qui va porter plainte pour « coups et blessures ». À 78 ans, Claudine a une vie bien remplie : il y a yoga le mardi, bénévolat le mercredi et, tous les quinze jours, les réunions de son association de « réflexion philosophique ». Le reste du temps, elle fréquente ses amies et sa famille, mais, surtout, elle navigue sur Internet, devenu un véritable passe-temps. « *Quand mon mari est mort, il y a quatorze ans, je m'y suis mise, et ça a été une révélation* », explique Claudine. « *C'est mon fils qui m'a conseillé de changer de modèle. Le chemin sera long et difficile. Apprendre à me servir de ces objets m'a pris beaucoup de temps. Mais, aujourd'hui, je ne pourrais plus m'en passer.* » Rester dans le coup, dans la vie. Dans un savant exercice sémantique, la Commission leur répond que les contrôles doivent demeurer « l'exception », la mesure « en dernier recours ». La réalité semble différente. (57)

27 septembre 2017

Décidément nuits agitées et réveils maussades. Le film d'hier soir m'a empoisonnée. *Juste la fin du monde*, de Nolan. Des questions, des doutes. La famille ? Folie, violence, indifférence. Silence. La mienne ? Tant de non-dits, d'évitements, de dérobades. Une paix prudente. Urgent de se dire les choses. Avant qu'il ne soit trop tard, bouche scellée par la mort. Louis ne peut pas parler, annoncer sa mort proche, il écoute, sourit, déjà absent. Un fantôme. Ses dernières paroles avant son départ : c'est comme la nuit en pleine journée, je suis perdu et je ne retrouve personne. Non, ici, ce n'est pas la nuit en pleine jour ! J'entends rire ma petite fille. Pendant une semaine, elle comptera les chauves-souris du guillestrois avec une association de protection de ces chiroptères, les surprendra dans leurs abris. J'imagine ses commentaires passionnés, j'apprendrais plein de choses inconnues. Déjà le terme savant de chiroptères ! (59)

Mercredi 27 septembre 2017 – Je me suis levée tôt pour baigner les bonsaïs. Puis j'ai travaillé sur un bouquin de Clair Michalon sur les différences culturelles. C'est D. qui me l'a conseillé, pour préparer la formation que je vais animer au Maroc la semaine prochaine. L'après-midi, j'ai accompagné J. chez l'allergologue. Je crois que j'aime ces moments, être parent, emmener son enfant déjà grand, le conduire, se garer, dans la salle d'attente discuter, lire ensemble un magazine, dire des bêtises, rire. Regarder son visage de profil quand il répond aux questions du médecin, le voir prendre sa place dans l'histoire, être celui à qui les questions s'adressent, en capacité de répondre sur la vie de son corps. Il faut que je pense à préparer un plan d'entraînement pour le semi-marathon. Je m'endors en pensant que j'aimerais sauter les semaines qui restent jusqu'à la fin de la chimio de ma ma sœur. (64)

Mercredi 27 septembre 2017 la rue se remplit de nouveaux SDF. Les têtes changent, il y a des départs et des arrivées, une question se pose : où se trouvent ceux qui disparaissent. Ils ont dû élire domicile sur un autre point et là-bas ils vivent. Sombrent-ils ou bien parviennent-ils à sortir la tête de l'eau. Ce matin j'ai croisé une femme aux cheveux bleus, elle possédait une allure excentrique qui m'a plu, tête brune aux cheveux blonds, vision rouge dans la forêt verte. Elle était accompagnée d'un homme un peu perdu et assez banal. Ils ont pris place à l'angle de la rue, ils y jouent de la musique. Je les ai rencontrés dans la soirée en rentrant chez moi. J'ai écouté quelques instants ce qu'ils proposaient aux passants. La rue m'a paru plus gaie malgré une certaine tristesse des chansons. En partant je leur ai donné de l'argent. Nous

avons échangé un sourire, nous séparant d'un geste de la tête. Ça va mieux ces derniers temps, une bonne année maintenant sans télévision, pourquoi ne pas envisager de vivre dehors, rompre toutes relations sociales ; m'installer dans ma voiture ; faire la manche ; siphonner l'essence des réservoirs de voitures sur ma route, m'en allant d'un musée à l'autre à travers le monde pour me perdre. Madrid Barcelone Venise Florence New York à la rencontre de noms comme Vélasquez Picasso Le Tintoret De Kooning. C'est loin de représenter le monde mais il serait tout apte à se laisser découvrir au gré de la dérive. Me donner au flux du courant et me dégager de ce monde qui a failli prendre une mauvaise tournure serait un contact véritable avec le monde extérieur. Le guerrier Jivaro erre, il se déplace dans toutes les villes du monde, habillé de ses réductions de têtes. J'ai pensé suivre la fille aux cheveux maintenant indéterminés, comme pris d'une illumination subite, me laissant convaincre par une idée neuve, la vie vraie se trouve ailleurs assurément. Elle se remplit de ce qu'on entend et voit mais qu'entend-t-on et que voit-on. Ce n'est pas par ce qui est diffusé à travers les médias. Radio, télévision, journalisme écrit sont des genres d'expression qui m'étouffent. Là où je suffoque heureusement la journée est inachevée. Un film a pour titre *Comment c'est loin* à la façon d'une lecture inachevée ou une musique tout comme bien des choses manquant de l'élément essentiel. La journée ne touche pas encore à sa fin et une éclaircie paraît dans la rue crade. Parfois je pense à des paroles de musique, souvent je les perds. J'élabore une petite composition puis je me dilue avec elle. Je suis sur le point de ressortir après avoir écrit ma journée comme je m'y suis appliqué les années précédentes. Je voudrais réécouter deux chansons interprétées par le couple, deux titres de Mickey 3D, *Respire* et puis *Sixième sens*. Je me replonge dans le thème et puis après je m'en vais, pas de problème. Je sais très bien que je vais lui proposer de l'emmener en lui disant, si tu veux nous pouvons rester ensemble et poursuivre cette histoire plus loin.

1) *Approche-toi petit, écoute-moi gamin,
Je vais te raconter l'histoire de l'être humain
Au début y avait rien au début c'était bien*
2) *Je vois la guerre dans le désert
Je vois les étoiles qui filent à l'envers
De la violence dans le silence
Et les courageux perdent connaissance
Il y a des jours sur le parcours
Ou les amoureux ne voient plus l'amour
De la distance dans nos vacances
Et les paresseux sont tous en avance*

Pourquoi pas, moi ça me plaît ce genre de dérive. Sortir et trouver que ce qui prime doit s'élaborer du sceau de la lucidité. Je n'avais donc pas conscience de cela et j'ai tourné la tête, puis rentrée à la maison c'était sûr qu'il me fallait ressortir, essayer de voir s'il n'était pas trop tard. (72)

2016

2016 (mardi)

Enfance berlinoise, Walter Benjamin, prêté par Samuel. (13)

mardi 27 septembre 2016

Maryse dit, la chèvre broute où elle est attachée.

Rimbaud, « Génie » – nouveau christ dans la bascule du temps.

Alep sous les bombes – le jeu des *grandes puissances*.

Montélimar → Nyons (en car), la semaine prochaine.

Planté deux cyclamens qui tiendront l'hiver. Peint les huisseries de l'entrée après pose par le serrurier d'une porte blindée. Dimanche dernier, repeint l'intervalle entre les doubles fenêtres dans les trois pièces donnant sur le cimetière. Le lendemain, méditation chez Joseph. Commence par petites respirations nez/bouche, bras levés en arc-de-cercle. Puis, en prononçant ôm mané taka ôm, poignets unis, paumes vers le ciel, ouverture des bras. Puis mains reposeront sur le ventre. Nettoyage du cerveau, sensation de légèreté. Jambes en tailleur, suivre la respiration. Larmes & bâillements – histoires évacuées. (15)

27 septembre 2016

LOZERE

Un texto du père puis plusieurs messages datant de hier soir qu'elle n'a pu écouter que ce matin devant l'école. A la maison, ça passe toujours aussi mal. Il est là. De passage. Elle est sur le trajet de sa randonnée. Il demande si elle peut venir le récupérer. Pour qu'ils passent la journée ensemble, si ça ne la dérange pas, et qu'elle le conduise ce soir jusqu'à sa prochaine étape. Toujours ce timbre de voix suppliant et emprunté qui ne lui laisse pas le choix. Elle peste juste pour elle et range au placard toute idée de répit, toute la fête qu'elle se faisait de disposer aujourd'hui d'un petit creux de temps infime dans lequel se lover. Les derniers jours n'ont pas été de tout repos. Ils se retrouvent sur le parking du supermarché. Il l'attend, seul, avec sa tenue de marcheur et son sac à dos comme on en voit des centaines par ici. Ses compagnons ont déjà pris la tangente. Comme toujours en l'apercevant, sa respiration se bloque et son souffle en corde raide gicle jusqu'au sol tant qu'il y a de l'air dans ses bronches. C'est parti pour le marathon. Elle s'avance en souriant, il lui serre les deux bras comme s'il n'avait rien d'autre à quoi se raccrocher avant de tomber de la falaise. Ses larmes jaillissent, il ne peut pas parler. Ça commence fort, elle se dit, la journée va être longue. Elle se sent déjà en colère de ne jamais réussir à dire non. Qu'il la prévienne au dernier moment sans se soucier de savoir si elle n'a rien d'autre à faire qu'être disponible pour lui quand il se montre incapable de lui rendre la pareille. Et puis elle se calme. Le vieil espoir de l'exemple et de la répétition constante. A force, peut-être... Elle ne sait pas quoi dire, est gênée par son émotion soudaine. Elle le ramène chez elle, lui propose un café, une tisane, quelque chose. Il ne veut rien. Pour ne pas la déranger. Elle pense qu'il se punit, qu'il expie et qu'il veut qu'elle le voie. Il se déchausse. Ses pieds sont dans un état pitoyable. Ils suppurent, les ongles sont prêts à tomber. Il accepte enfin de les tremper dans une bassine pleine d'eau froide et de gros sel. Cette année, il n'y arrive pas. Son corps le lâche. Il est parti épuisé, ne tire aucun bénéfice de la marche, est tenté tous les jours d'abandonner et de rentrer retrouver la mère. Il est inquiet pour elle. Il est sûr qu'on ne la traite pas bien dans ce lieu où on l'a mise en attendant. Qu'elle s'ennuie sans lui. Il ne sait

pas comment il va faire au retour pour continuer, il sent qu'il n'a plus la force. On y était ce week-end, elle dit, et j'y ai passé une semaine entière au début du mois, les frangins se relaient pour lui rendre visite presque tous les jours, elle va plutôt bien, on a fait des tas de pique-nique dans le parc. Le père n'arrive pas à refermer la bouche, la surprise lui agrandit les yeux, je ne savais pas que vous feriez ça, il dit enfin. Elle, dans un soupir un peu las : tu nous prends pour qui ? Elle ne lui dit rien du reste. De ce temps volé avec la mère sans lui qui s'agite, s'affole et décide de tout à sa place, des heures paisibles à lui faire la lecture sous les buis et des menus qu'elle lui a concoctés avec sérieux chaque jour, en respectant à la lettre le moindre de ses désirs, ces fous rires incontrôlables qui les ont prises, cette bulle de temps qu'elle a savourée parce qu'elle savait qu'il n'y en aurait probablement plus d'autres. Elle ne dit rien non plus des discussions graves, de la fatigue des soirs quand il fallait la laisser à la merci de la nuit. Elle ne veut pas partager ça avec lui, il le lui volerait, en ferait un tout autre récit. A la place, elle prépare un repas. C'est sa manière à elle de lui montrer qu'elle l'accueille. Il ne mange presque rien hormis un œuf dur et une tranche de jambon qu'il a sortie de son sac. Elle lui propose de l'argile pour étaler sur ses plaies. Il proteste que rien ne le soulage, c'est toujours pire après mais il essaie quand même. Le miracle opère, cela lui fait du bien. Elle est tentée de croire que c'est parce que ça vient d'elle. Il se transforme sous ses yeux en tout petit garçon. Elle fait comme d'habitude : elle accueille et elle porte. Elle assiste impuissante, au spectacle de cet homme qui lui raconte des choses qu'elle n'a pas à connaître, pas quand on est sa fille. Alors, elle se décale, elle sait très bien faire ça. Il lui arrive même de penser qu'elle a été construite pour ces moments, à dessein. Parce qu'il était écrit quelque part dans une boucle du temps qu'elle aurait à les vivre et qu'il fallait qu'elle s'y prépare. Elle l'écoute en essayant de ne rien y voir de personnel, elle sait que cela reviendra l'abîmer plus tard, quand il sera parti. La journée passe lentement dans les jérémiades du père qu'elle apaise comme elle peut. Elle propose des solutions pour la suite avec la mère. Elle ne dit pas qu'il y a déjà longtemps qu'elles en parlent toutes les deux. Mais c'est comme le reste : il n'y a rien à faire, juste laisser pourrir. A la fin, il est mieux, il a vidé son sac. Elle n'en sent pas encore le poids. Ils vont aller chercher la petite à l'école et elles l'accompagneront ensuite jusqu'au gîte. Elle sera contente de voir son grand-père. Il n'y avait pas pensé. Elle prépare pour les lui offrir, quelques tomates du jardin. Il les prend en s'excusant, il a peur que ça la dérange, encore. Elle se retient pour ne pas hausser les épaules. La petite est ravie de la surprise et babille à qui mieux mieux mais l'orage sur le front du père ne s'allège pas pour autant. Il s'inquiète quand elle prend la route des crêtes qui grimpe le long du Causse. Elle lui montre les paysages magnifiques mais tout ce qu'il remarque c'est qu'il n'y a pas assez de place pour que deux voitures se croisent. Elle ressent du plaisir à l'idée qu'il est obligé de se laisser conduire. Ils arrivent à bon port, il retrouve ses camarades, elle discute un peu pendant que la petite joue avec une portée de hérissons dénichée sous les iris. Le soir tombe. Elle commence à sentir sa tête qui s'alourdit. Elle se hâte de prendre congé comme on quitte un parent éloigné que l'on ne recroisera pas de sitôt. (17)

Mardi 27 septembre 2016

Ce soir, j'ai nagé trois mille mètres. C'est comme une drogue. Mais il faudrait davantage, je ne parviens pas à écarter totalement les soucis. (19)

ma 27 septembre 2016 Prévu non réalisé moissonner nos tournesols Sardieu îlot 34 Blanc 2 ha 60 Désapprendre à aimer, cela s'apprend-il ? (30)

Mardi 27 septembre 2016 (soir)

– *L'Homme des Bois*, Pierric Bailly (suite)

Aussi cette description d'un père en velléitaire des arts : une semaine s'imaginer Picasso et court acheter du matériel de dessin et de peinture ; la semaine suivante, se rêver en écrivain et court acheter des cahiers pour écrire avant de renoncer.

– *Une poignée de sable*, Tabukobu Ishikawa

Trouvé à la table du libraire. La forme classique du tanka mais au "je". Novateur en cette fin du XIX^e japonais. D'après le traducteur, l'ensemble forme le roman que le poète n'a jamais pu écrire. À l'impression d'unité de la vie dans les romans, l'auteur préférait l'écriture poème pour rendre la dimension fragmentaire de nos vies. Au Japon écrire des poèmes est un sport.

« Dans un coin du tramway bondé

je me recroqueville

soir après soir tout aussi pitoyable »

« Se réjouir d'écrire de mauvais romans

cet homme me fait pitié

Premiers vents de l'automne »

« Telle une pierre

qui dévale sa pente

voilà où j'en suis aujourd'hui »

– Dans de nombreux rêves au volant avec C et A à errer sur des chemins pierreux et secs dans la voiture familiale, très peu adaptée à la montagne. D'après O rien de plus classique : expression de mon sentiment d'impuissance à contrôler ce qui nous arrive. (41)

Mardi 27 septembre 2016

Des projets comme ceux là tu en fais si souvent. Ceux qui parviennent à aboutir ne sont pas rares, mais ils prennent toujours du temps et des détours. Quand on suit l'actualité, on se rend compte qu'il en est de même. L'actualité se concentre sur l'événement, avec le temps, le fil tendu entre les événements nous raconte une histoire différente. C'est un autre récit qui se dessine, ne retenant finalement que quelques faits par rapport aux milliers d'événements quotidiens qui emplissent les journaux. Un mauvais résultat que le gouvernement a tenté d'expliquer par des éléments extérieurs, tandis que l'opposition y voit l'échec de sa politique. Qui dit vrai ? Répéter à trente-huit reprises le mot « pouvoir » dans un *speech* de quelques minutes visait clairement à enfoncer le clou : « *Nous ne pouvons changer les choses que si le Labour est au pouvoir* », a-t-il déclaré. Et lorsqu'il a lancé sa chute – « *il est temps que nous remettions le Labour au pouvoir !* » –, la majorité des députés s'est levée pour l'applaudir chaleureusement. En retournant sur les lieux du tournage des *400 coups* dans le 9^e arrondissement de Paris, je retrouve les rues du quartier dans lequel François Truffaut a passé sa jeunesse. Dans un immeuble de la rue Henry-Monnier, une plaque a été apposée : François Truffaut (1932-1984), cinéaste, passa son enfance dans cet immeuble et tourna dans ce quartier son premier long métrage *Les 400 coups*. Après cette promenade, l'idée entêtante de mener à bien un vaste projet sur la nouvelle vague à Paris, en retrouvant l'ensemble des lieux de tournage et voir comment ce décor *in situ* a pu évoluer avec le temps. La ville évolue, mais le film également. La société du Paris de l'époque n'est plus celle d'aujourd'hui même si certains quartiers sont restés identiques. Le candidat républicain est un phénomène aux conséquences imprévisibles. Si l'on peut parier sur sa victoire, il est en revanche impossible de s'assurer contre la folie des décisions politiques qu'il pourrait prendre. S'attaquer à la pénurie de logements abordables, améliorer la qualité de l'air, travailler à l'intégration des étrangers et des minorités, etc. Au contraire, lorsque le Labour est

écarté du pouvoir, on a « *une campagne référendaire sur l'Union européenne éprouvante et clivante* », des résidents européens pris en otage du débat sur le Brexit, et des agressions xénophobes qui se multiplient. « Ce résultat, nettement moins favorable que ceux des mois précédents, peut s'expliquer notamment par les difficultés rencontrées dans certains secteurs d'activité particulièrement affectés par les attentats de juillet (tourisme, hôtellerie-restauration, commerce de loisir, notamment). À partir de l'âge de trois ans, François quitte sa nourrice mais, le plus souvent, il est confié à ses grand parents, Jean et Geneviève de Monferrand, qui habitent 21 rue Henry-Monnier, dans le 9^e arrondissement. Assumer collectivement des dépenses au nom de la cohésion sociale, c'est le principe du modèle social français. Après plusieurs milliers de kilomètres, les bovins, en provenance de toute l'Europe, s'y retrouvent bloqués des dizaines d'heures – jusqu'à dix jours – sans possibilité de sortir des camions. Les températures peuvent atteindre 38 °C et les systèmes d'abreuvement ne sont souvent pas adaptés ou souillés. La rue, située dans le Bas Montmartre, est voisine de celle où habitent ses parents, à quarante mètres, dans un immeuble moins bourgeois. Il va à l'école maternelle de la rue Clauzel. Déshydratés, les animaux lèchent désespérément les barreaux. D'autres s'effondrent. Faute d'aliments, les bêtes vont jusqu'à se nourrir de leurs excréments. Les animaux malades ou blessés sont abandonnés au milieu de leurs congénères. Dès 1939, le jeune François Truffaut, passionné de lecture, fréquente aussi les cinémas, le soir et souvent pendant les heures de classe. Les quatre candidats à la primaire écologiste confrontent mardi leurs personnalités et leurs idées pour le premier débat télévisé censé les départager, avec un avantage pour Cécile Duflot, plus rompue à l'exercice et connue du grand public. Ahmad Al Faqi Al-Mahdi était accusé de crime de guerre pour avoir « *dirigé intentionnellement des attaques* » contre neuf des mausolées de Tombouctou (nord du Mali) et contre la porte de la mosquée Sidi Yahia entre le 30 juin et le 11 juillet 2012. Il a été condamné mardi lors d'un verdict historique à neuf ans de prison par la CPI, un jugement salué par l'ONU et les ONG comme « *un signal fort* » contre la destruction de patrimoine culturel. Il collectionne près de trois cents dossiers constitués d'articles de journaux découpés et de photographies volées dans les cinémas sur les cinéastes, Renoir, Gance, Cocteau, Vigo, Clair, Allégret, Clouzot, Autant-Lara... « Ce sont des images épouvantables, qui montrent des animaux dans de grandes souffrances, avec des infrastructures et des contrôles totalement défailants. Je cherche dans le paysage le trou invisible d'une serrure par où les lieux s'échappent. Et le tout en violation des réglementations françaises et européennes. » Revenir, recréer. Écrire, c'est chercher des ébranlements infimes, c'est espérer trouver le détail qui provoque un saisissement : en regardant le portrait de ma grand-mère, je découvre qu'elle tient une clé dans sa main. Une « *évaluation non pas à un instant particulier mais au fil de l'eau* ». (57)

Mardi 27 septembre 2016, le projet est celui de travailler mon rapport avec le monde extérieur, ce n'est pas si facile, je plonge dans ma conjoncture naturelle tout en faisant des efforts. Ça va être complexe, je ne perçois pas de point d'accroche significatif avec le monde, ce moi qui m'enchaîne mêlé à d'autres moi que je trouve tout aussi enchaînés deviennent de l'indéfinissable à n'en plus finir. La réalité cherche t-elle à m'apprendre de quoi je suis constitué. Je voudrais formuler – nous devons nous parler, trouver les bons mots, ceux en mesure de nous porter à une compréhension commune. Déjà le problème est de savoir qui est ce nous. Il y a moi bien sûr et puis d'autres moi. Moi qui est intrigué par la phrase affirmant, rien en dehors de moi n'existe, phrase du solipsisme. Tant pis si du subjectif rencontre du subjectif. Il y a un nouvel événement ce matin. J'ai comme objet de transport sur ma table de nuit le livre de Catherine Millot intitulé *O Solitude*. C'est une parution de 2011 qu'importe, il m'est tombé dessus par hasard. Je l'ai commencé il y a quelques jours et cette nuit son histoire est venue me visiter, j'ai navigué au milieu des pages, je me suis laissé porter par ses impressions, l'expérience est exceptionnelle. Comment je peux décrire d'où ça vient, ces personnages qui sont l'océan, Marcel

Proust, Roland Barthes ou bien le cinéma que la narratrice va quitter. Je rentre dans le livre en recherchant un point, aussi des espaces dégagés des contraintes anciennes, une compréhension du monde. Je défie le mot de me dire enfin quelque chose, pensant je serais sauvé à ce moment. Tous les matins de ma vie depuis quinze ans je noircis des pages. Je reprends la même question, il y a t-il un événement du dehors qui rentre dans ma vie. Non pas encore mais je fais des efforts. Hier il y a eu le premier débat de l'élection présidentielle au États-Unis. Est-ce que ça m'intéresse. Oui quand même, faire barrage à la vulgarité et établir une continuité démocrate pour une justice et une égalité des droits, poursuivre la dynamique qu'une partie des Américains ont engagée en élisant Obama ne me laisse pas indifférent. Il y a un an avec Bruno je place sur la table des questions essentielles. Pourquoi je suis détaché des objets. *O Solitude* me rappelle qu'il faut prendre contact. L'autrice est une psychanalyste, tout comme Marie Darrieussecq et Julia Kristeva elle sonde certaines zones chaotiques qui se présentent. L'Amérique peut-elle avoir une continuité, puis-je moi aussi en avoir une. Le début du livre *O Solitude* place la narratrice en mer au milieu des îles de la Méditerranée. Je suis satisfait de la croiser sur ma route, il y a un propos d'une grande profondeur, Proust va arriver dans sa vie. Il va lui falloir attendre un peu, ça se produira à l'issue de sa deuxième dépression. La première elle l'a dans sa jeunesse, à 17 ans. Ça ne va pas du tout et pour se soigner d'une rupture sentimentale elle se laisse happer par des images projetées dans une salle de cinéma, comme remède elle enchaîne les films, ça doit lui vider la tête. Aujourd'hui 27 septembre 2016 je recherche aussi mon remède, je ne parviendrai pas à parler de la violence ressentie dehors. Plus possible de voyager en Orient-Express, de vivre librement sur les routes. Est-ce que le cinéma nous renvoie de l'essentiel. Voilà que les images agissent et ça passe. Et bien moi je suis tombé sur un documentaire de Dominique Noguez qui a pour titre *La classe de la violence*. Le documentaire aborde le tournage ainsi que la genèse du film *Nathalie Granger* de Marguerite Duras, il me fait rentrer dans la maison de Neauphle-le-Château. Cette année j'ai vécu une relation fatale avec l'image. Il y a une jointure avec le récit de Catherine Millot à l'endroit où elle livre ses remèdes cathartiques, par son passage des salles de cinéma à la littérature. La découverte de ce nouveau monde comme réparation est le résultat de sa rencontre avec *À la recherche du temps perdu* de Marcel Proust. Le livre se présente à elle au moment d'une de ses rechutes. La dépression ne disparaît jamais complètement, elle est latente, elle vit sa vie, comme les fleurs vivent leurs vies dans les plaines, s'endorment en hiver et rejaillissent avec la pluie et le soleil du printemps. Partir un soir, la pampa argentine, la mer Méditerranée, l'appel des théories de l'inconscient. Le rapport avec le sujet qui se cherche, qui n'a pas le droit de se fuir et vient me réveiller dans ma nuit du 26 au 27, me donnant envie de mettre par écrit ce qui peut se perdre. Ah les mots, bien sûr elle est psychanalyste et ce sont eux le vecteur par lequel elle décèle les problématiques. L'année dernière je me souviens avoir répondu à Bruno – oui mais toi tout de suite tu as rencontré le livre avec ses potentiels. Que savons nous de la continuité des choses, des rencontres subites comme inattendues et des interruptions sans éléments annonciateurs. Peut-être Hillary Clinton va t-elle prendre de l'avance sur Donald Trump. Dans le sens du combat entre deux éléments je me demande ce qui avec le temps prédominera chez moi, l'image ou bien le sonore. Cette nuit c'est la musique des mots qui a agi. Une idée progresse de plus en plus, c'est celle de l'être humain augmenté, ça fait un peu peur, le marché économique dans ce domaine ne semble pas vouloir penser une Éthique humaine. Elle ne peut se concevoir sans un sentiment profond de ce que l'on est. Nous ne sommes qu'en 2016, je ne sais pas ce qu'il en sera dans cinquante ans avec des livres implantés dans notre mémoire sans que nous les ayons lus, directement versés dans nos puces cérébrales ne se donnant pas la peine de passer par notre corps, ce qui évite d'être conscient de ce qu'ils nous disent. Si nous racontions un peu notre rencontre. Si nous disions l'état de notre relation. Le cap change au moment où je comprends qu'il y a un débat dans le monde entre deux visions opposées. (72)

27 septembre 2016 – Je découvre les publicités avant les *replay* à la télévision.

La société dans laquelle je vis ne me plaît pas : trop violente, trop agricole et culturellement intensive. Je m'échappe dans le chant, l'écriture, une rencontre, parfois... **(77)**

2015

27 septembre 2015

Elle a disparu

- Quoi ?

L'éternité

Le Soleil,

Même le Soleil

A mi-course

Plus que 4 milliards

Le Soleil

Même le Soleil,

Mortel (12)

dimanche 27 septembre 2015

Te coucher, après marche jusqu'à Vaugirard et retour par la ligne 12. Des hellébores chez la fleuriste. Comme celles que M. va déposer sur la tombe d'Annah, avant de les planter dans son jardin. Monte une douleur puissante comme l'océan. Ne pouvoir lutter. Les larmes ont redressé la barre. Onglet saignant puis piscine. Quelques longueurs et retour à pied. Chez Nature-Santé, dérobé mangue et noix. Avec ton chapeau de pluie sur cheveux mouillés et lunettes-papillon, le vendeur t'a regardée comme dans un film. Vigoureux jeune ne s'est douté de rien.

Pensé à la mort de la grand-mère que le narrateur réalise bien plus tard en laçant ses souliers. Repris *Contre Sainte-Beuve*, découvert en 1970. Dans ta mansarde il fait froid. Ta veste en fourrure, râpée au col et aux manches. Garçon manqué, cheveux courts, tu te revois sur la photo. (15)

di 27 septembre 2015 « *Ta vie s'est arrêtée quand tu es mort* [29/06/2015]. *Mais des choses vont continuer à m'arriver à cause de ça.* » – Ugo Bienvenu, *Sukewan Island* d'après le roman éponyme de David Vann 2014 Denoël Graphic Changé la batterie du Kangoo 17 h Train F. (30)

27 septembre 2015

Charlie est arrivé chez nous ce midi. On m'avait proposé un petit chat, je n'en voulais plus, c'était toujours un crève-cœur de les trouver empoisonnés dans un coin, ou écrasés sur la route. Je n'en voulais plus, mais on avait plaidé la cause de ce chaton. Tu fais une bonne action, et avec tous ces chats sans maître qui se promènent dans le village, celui-là au moins, il sera bien. J'ai cédé. La petite boule de poils vient d'arriver. Il me semble un peu petit, un peu jeune pour être arraché à sa mère, un mois seulement, ils étaient pressés de le larguer. C'est vrai qu'un petit chat occupe, il faut tout lui apprendre puisque sa mère n'a pas eu le temps de l'éduquer. Ce sera un vrai travail. Mais Charlie est gentil, calme, timide, un

peu peureux même. Et pourtant il promet de devenir un beau chat, yeux bleus, poils longs rayé blanc et crème. Un peu persan, un peu siamois, mâtiné de chat de gouttière. Tête de lionceau, mais petite voix douce. Pas bagarreur, mais joueur. Je le trouve joli et sympathique. Je pense qu'on fera bon ménage. Mais je me sens un peu coincée. Dans la famille, par contre, les enfants sont ravis. Ils me portent un bol pour le chat avec son nom écrit sur le côté, un coussin douillet pour dormir, des jouets de chat, alors qu'il a le jardin pour jouer. Je sens que j'aurai souvent des visites... (53)

Dimanche 27 septembre 2015

Demain faire mon actualisation et rendez-vous téléphonique avec ma KK (*Konseillère/Kommandantur*) ; malencontreusement à la même heure que mon yoga. Je n'y ai pas pensé à temps.

Dans une semaine M. sera à Berlin. Tout se passera bien pour elle. *I know it*. Aussi parce qu'elle a tout bien préparé.

Cette nuit, j'ai rêvé de deuil – et aussi vague rêve un peu érotique avec X., bizarrement, il était sous l'eau et je me demandai comment il tenait sans respirer. Il est urgent de faire le deuil de X. et de la boîte aussi.

Mon job à venir serait bien : écrivain public mais l'administration me casse la baraque. Fouiller la possibilité de créer une asso fictive pour en être salariée.

Hier soir, soirée au théâtre. Great, la paëlla et tout. P. est un ami adorable, *no doubt about it*. Il était arrivé avant moi, je l'ai vite repéré à sa chemise à carreaux de couleur, genre chemise de cow-boy, qui ne lui allait pas du tout. Quelle histoire, ses chemises... si seulement il ne les rentrait pas dans son jean à taille haute. (56)

Dimanche 27 septembre 2015

Changer le monde, c'est « *faire disparaître de nombreux problèmes* ». Les jours se répètent mais ce n'est pas toujours le même jour de la semaine. Le 27 septembre ne tombe jamais le même jour, ou presque. Et ce n'est pas anodin. Le dimanche ne ressemble pas au mercredi. Le lundi n'a rien à voir avec le samedi. Lorsque je ne travaillais pas le samedi, le lundi ne ressemblait pas au lundi actuel qui s'est transformé en dimanche. Le vendredi est différent que l'on travaille ou non le lendemain. Le Brésil promet d'éradiquer la déforestation illégale en Amazonie. Mais c'est le sujet de la déforestation, principal fléau climatique du Brésil (les arbres étant un puits de carbone), que scrutent les experts. Au cours des quarante dernières années, 763 000 km² de forêt amazonienne ont été détruits. « *L'équivalent de 184 millions de terrains de football rasés ou deux fois la superficie de l'Allemagne* ». Quand on travaille, le temps qu'on peut consacrer au travail d'écriture et de création est réduit. Ce jour-là est un dimanche, mais un dimanche où je travaille. Éviter la monotonie du quotidien, ce serait peut-être cela la solution. Changer sans cesse de pied pour ne pas sombrer dans la routine. Le congrès doit se transformer en happening politique et bouillonner des débats de fond que le Labour a évacués ces dernières années. Pour contenir la fronde des élus, le nouveau leader devrait donner davantage de pouvoir aux adhérents du parti, voire aux simples sympathisants qui ont voté pour lui via Internet. Jeremy Corbyn, le nouveau leader travailliste, totalement inconnu et marginal il y a trois mois, entend transformer un parti d'opposition centriste dirigé par ses parlementaires en un mouvement de masse contre la politique d'austérité du gouvernement de David Cameron. Chaque personne est un personnage. À mesure qu'on le suit, l'histoire qu'il raconte entre en interaction avec les autres personnages que l'on suit (et ceux que l'on ne suit pas) prend forme, avance, se construit progressivement. Le président François Hollande a précisé, à

New York, que l'aviation française avait mené, dimanche matin, des frappes contre un camp d'entraînement de l'État islamique (EI) proche de la localité de Deir ez-Zor, dans l'est de la Syrie, qui menaçait « *la sécurité de notre pays* ». Une histoire de trajectoire, de trajets individuels, chacun part de chez lui, les trajectoires vont se croiser, se nouer, se dénouer. Sauf que non, les trajectoires partent de plus loin, et elles sont aveugles. Tous parlent, bien sûr, ils tiennent tous leur rôle, ce ne sont pas des rôles d'ailleurs, ce sont des vies, mais tous ne sont pas les narrateurs de ce texte. Google se sert-il d'Android pour privilégier ses propres services au détriment de ceux de la concurrence ? C'est la question que se pose l'autorité américaine de la concurrence à propos du système d'exploitation pour téléphone mobile du géant de l'Internet. Un texte à plusieurs voix qui se relayent, inégalement, sans autre ordre que la nécessité du récit, la force d'inertie du récit, lancé comme le destin qui échappe à chacun. Le président indépendantiste sortant Artur Mas a revendiqué la victoire, en lançant : « *Le oui l'a emporté, mais c'est aussi la démocratie qui a gagné. Nous avons un mandat démocratique* » a clamé le président sortant du gouvernement régional. Cet atelier pour *Le Monde Festival* propose d'utiliser le réseau social à des fins de création littéraire. À la question comment imaginez-vous le monde qui change ? nous essaierons de répondre collectivement, en partant à la découverte de la ville à livre ouvert. « *Au-delà de son caractère jovial, il a créé une immense déception, juge-t-il. Là où il faudrait vouloir, il ne veut pas. Là où il faudrait pouvoir, il ne peut pas. Et de cette absence de vouloir et de pouvoir, il en a fait un système, qu'il théorise. Il y a, dans la stagnation du pays, une responsabilité personnelle de François Hollande.* » Peut-on marcher en ville comme entre les pages d'un livre ? Qu'est-ce que le web change à notre manière de lire et d'écrire la ville ? « *Une chose que je dis toujours à mes équipes : quelles que soient les difficultés d'un projet, vous ne pourrez pas les éviter. Mais vous aurez toujours une solution pour les résoudre, d'une manière ou d'une autre. Et pour choisir la meilleure voie, il faut prendre la solution où le potentiel d'apprentissage est plus important.* » Si vous êtes ici où êtes-vous lorsque vous êtes ailleurs ? Reconnaisant que « *ce pays a le paradoxe de surinvestir la chose publique et de la critiquer en même temps* », il s'est toutefois prononcé pour « *une culture de l'évaluation et du suivi* » pour l'action politique. Raconter la ville sous tous les angles et avec tous les tons et les sons possibles, dans une tentative d'épuisement du lieu, en composant un texte polyphonique à la forme éclatée. « *Il faut rénover la pensée profonde de la gauche, a martelé le ministre de l'économie, Emmanuel Macron, j'ai rarement vu des gens aller au bout du bovarysme parlementaire.* » Les participants à l'atelier du jour font tous remonter la même remarque à l'issue de l'expérience. L'avenir de la Syrie ne peut pas passer par Bachar Al-Assad. Difficile de marcher dans la rue, sans que la ville et ses nombreuses sollicitations, son rythme trépidant, ses bruits assourdissants ne nous distraient pas. Google se retrouverait ainsi dans une situation comparable à celle de Microsoft à la fin des années 1990. Le groupe de Redmond (État de Washington) avait profité de la domination de Windows sur le marché des ordinateurs pour imposer son système de navigation, Internet Explorer. L'information au quotidien produit le même trouble, le même malaise passager qui empêche de profiter du temps qui passe. Le leader mondial des logiciels avait dû négocier avec les autorités de la concurrence pour mettre fin aux poursuites. Tout s'accélère, nous empêchant de voir et d'écrire en même temps, de penser et de rêver. Fini le pied sur l'embrayage. Partout dans le monde, la transmission automatique progresse. L'expérience vire à l'épreuve. Les bribes de texte écrit en mouvement sur la place de la Bastille, diffusés en direct sur les réseaux sociaux, participent à la confusion, au chaos qui progresse en ligne. Le ministre de l'économie est parfaitement conscient de l'état déplorable des gares routières. Il faudrait trouver des solutions pour ralentir le mouvement. Tendre vers le surplace, le ralenti, plutôt que courir en tous sens comme des électrons libres, sans distance ni recul sur le réel qu'on ne parvient plus en l'état à décrire, à mettre en perspective ou juste à le regarder un instant. Il a promis, pour la fin de l'année, une ordonnance qui définira « *le cadre dans lequel elles se développeront* ». C'est le réel qui nous enferme dans la violence de son mouvement de plus en plus rapide. (57)

27 septembre 2015

Surprise d'ouvrir les yeux dans ma chambre. Hier, c'était celle de l'hôtel Mala Strana à Prague. Flottement. J'ai baigné une semaine dans la langue tchèque. Isolée. Étrangère. Sourde. Ici, la radio lance des flots d'infos., Ici, le Pelvoux me fait signe. Le Guil et ses berges m'attendent pour une ballade ; je suis loin de la Vlatava. L'ombre de Kafka s'éloigne. Et les géants de pierre du pont Charles. Et la ville faite d'ombres et de lumières. Demeure mon désarroi en pensant à cette jeune tchèque rencontrée au café impérial. Ravie de parler français, elle discourt longuement sur les Roms. Des incapables, des paresseux, des voleurs, inadaptables. Musiciens mais toujours assistés, profitant d'allocations. Elle ajoute : une récente étude universitaire a prouvé que leurs cerveaux sont bien plus petits que ceux de la race blanche. Dans sa voix, celle du peuple tchèque et d'autres pays d'Europe. Les Roms exutoire au mécontentement. Montée d'un racisme ordinaire. Terrifiant. Chape de plomb sur la beauté et le mystère de Prague. (59)

Dimanche 27 septembre 2015, ce matin je repense à ces quelques mois écoulés depuis le début de l'année. A Paris, le 31 décembre, nous effectuons une petite traversée de quelques quartiers que nous aimons particulièrement. Des Halles nous avançons vers la rue des Rosiers, une pensée vers mon amie céramiste qui vit en Corse et qui a grandi dans cette rue après la guerre. La rue des Rosiers, avec ses ruelles pavées, ses délicieuses odeurs épicées et ses falafels grillés. Au détour d'une ruelle, mon œil est attiré par un magasin spécialisé dans les carnets, carnets noirs bien connus des écrivains, plaisir d'en choisir un celui de l'année à venir. Je le choisis tout en longueur, couverture noire, d'un papier sur lequel je pourrais écrire et dessiner. C'est le challenge, illustrer. Je suis ravie, moi qui ne dessine pas très bien, les deux premiers dessins présents, réalisés par ma nièce et mon beau frère sont splendides, au crayon tout en finesse. Le challenge est lancé !

Drôle de challenge, sept jours plus tard, j'écris : *Un événement dramatique et non un fait « d'hiver » comme dirait un ami philosophe, un événement avec un avant et un après. Quel sera cet après ? Démarré ce carnet avec des dessins, je ne pensais pas que des dessinateurs célèbres s'y colleraient.* La force des mots, je redécouvre une fois de plus le lapsus révélateur d'une impossibilité à réduire le fait en quelque chose de banal, même le mot n'a pas pu s'écrire, nous étions en hiver, dépassé, relié par la violence de l'acte au cœur de la tourmente, tous concernés et pourtant... La vie reprend son cours pour le français lambda, bien sûr des intermèdes sont là pour faire rappel à l'oubli, des échanges ont lieu entre les modérés, les pessimistes, les radicaux, les optimistes, les plus que... les autres aussi...

Charlie Hebdo en passe de disparaître, renaît de la mort de ses dessinateurs, le temps de quelques mois, peut-être plus. Effet de sidération réactivé, ce matin de septembre, qui m'empêche de continuer à penser d'autres moments de ces mois antérieurs. (71)

Dimanche 27 septembre 2015, point de départ d'une action consciente. Lieu choisi dans le temps pour étudier ma définition subjective. Cela pour établir par écrit un état des lieux de mon positionnement. Partant de ce point du regard, je me trouve prisonnier d'autres phénomènes identiques au mien. Le moment est propice à cet engagement et le moteur mis en marche, ce sont les propos en sommeil en train d'apparaître progressivement. Ils seront le produit d'une réflexion active, d'un sentiment lancé sur les routes. Bien sûr les actions sont des illusions mais j'aime ce qui est en train de s'agencer devant mes yeux, donnant de la matérialité au monde. En fin de compte nos quotidiens

s'élaborent de subjectivités et mon idée d'objectivité que je recherche souvent et que je pousse dans ses retranchement, n'est qu'un état de conscience éphémère – j'avais ça en tête, une vie où il n'y a pas ces conflits de sujets, je recherchais un lieu avec une grande place pour l'harmonie –, un flash qui parfois arrive et joue avec moi pour me divertir en avançant ses caractéristiques universelles. Je suis en conflit avec les états de ma personne, contre qui la théorie dit : il y a une raison plus globale conciliant l'interdépendance de toutes choses. Cette théorie demande un retrait au profit de la logique du non séparé. Je veux la voir et l'entendre, il m'est nécessaire de la sentir. Le 27 septembre 2015 est une date comme une autre bien sûr, je cherche juste un point de départ, mon interaction avec le monde extérieur me le procure et ordonne le commencement conscient de mon étude. Ce matin je débute ma journée par une introspection. Les journées mois et années se suivent et semblent vraiment se ressembler, cela ne devrait pas, je suis embourbé dans la routine du monde où je me perds. Je me demande s'il y a un événement dehors. Je ne crois pas, je n'y crois plus si ce n'est un approfondissement des choses simples. Si la conjoncture est bonne je percute des objets pour qu'ils éveillent leurs vrais natures. Je me déplace parfois avec des phrases. Parce que chaque objet possède sa particularité, sa spécificité, j'observe ce que serait le parti pris des choses. Le 27 septembre 2015 je décide de regarder différemment. J'avais donc oublié ce qui est susceptible de surgir en ouvrant ma fenêtre. J'habite mal le lieu où je suis, je ne suis pas où je vis. Le 27 septembre 2015 est bien une date à travers laquelle dans le monde il se passe des quantités d'événements. Je verrai bien ces prochaines années comment sera l'évolution. Aujourd'hui la météo prévoit une instabilité sur la moitié sud du pays. Cette conjoncture ne me concerne pas mais la situation pourrait évoluer rapidement, y a-t-il une question d'anticyclone. En tout cas ce dimanche où je m'engage dans mon observation, je découvre une affection embourbée dans le séparé. Hier je discutais des voyages que je n'ai pas voulu entreprendre. J'expliquais à Bruno l'état de ma pensée. Tu sais pour moi ça n'a cessé de se remplir de non sens. Et puis je rajoutais, toi tu as ouvert un livre dans ta jeunesse, un livre qui en a appelé d'autres là où moi je voulais voyager. Eh alors me répond-il c'est tellement facile de se rendre à l'endroit où l'on veut. Non Bruno demain nous serons le 27 septembre 2015 et je regarderai le monde de ma fenêtre et ça me tuera. Tu devrais t'engager dans une introspection finit-il par conclure. Oui il a raison, tout les ans le 27 septembre il faudra voir si je me porte mieux. Aujourd'hui je pense à lui comme si il me remettait sur la voie sondant ma part individuelle, moi qui ne voulais rien d'autre que de l'objectivité je ne me rendais pas nécessaire au milieu de ce monde séparé. Comment je pourrais mener mon entreprise. Je ne vais pas uniquement envisager de faire des retours par écrit de mes non voyages ainsi que de mes lectures obstacles. J'entends la voix de Bruno qui me dit, bien sûr que si, tu devrais ce sera déjà ça. Mais j'aurais besoin de penser au 27 septembre 1984, me le remémorer, aussi le 27 septembre 1994 et ce n'est plus possible. Seulement ils ne peuvent s'être perdus dans l'oubli. Quel est le vécu qui serait s'extraire du néant. Il faudrait se rappeler à soi même pour approfondir la question. C'est ça oui si tous les 27 septembre je pouvais me rappeler à moi-même ce serait déjà une progression significative en direction d'un projet que je porte sur ma personne devenu un état en rapport avec le monde. (72)

2014

27 septembre 2014, un samedi

Douze jours que la catastrophe est arrivée. L'épisode pluvieux était exceptionnel et tout est détruit autour de la maison, pans de mur arrachés, traversiers emportés, espaces jonchés de pierres branches objets insolites venus de l'amont – fil de fer, tessons de vaisselle, bâches, piquets de clôture – déposés par le torrent insoumis. Dans le lit, morceaux de ponts détruits traînés sur des dizaines de mètres puis abandonnés en travers. Au ciel s'élève une chaleur tendre, nuages en pleine expansion dans un bleu laiteux. Jean-Luc est venu de la ville. Contraint de se garer loin – seuls les pompiers et les agents de chantier ont le droit de circuler dans la zone après la catastrophe –, il arrive en bottes de caoutchouc, poussant une brouette pleine de victuailles et d'outils pour lutter contre la boue. Le travail ne manque pas, la fatigue est intense. Les caves ont été vidées des objets qu'elles contenaient et tout est répandu au soleil, pitoyable. Quoi sauver. On casse la croûte sur la terrasse dans une ambiance de désastre, pain frais associé au jambon laissant dans ma bouche une saveur inoubliable. À l'autre bout de la planète, le mont Ontake entré brutalement en éruption porte la mort, ensevelissant des corps sous la cendre. (18)

sa 27 septembre 2014 20 h 30 000921 LE CLUB TARIF ABONNEMENT *Winter Sleep* film turc de Nuri Bilge Ceylan 2014 Palme d'or Festival de Cannes Passions avec peine étouffées dans atmosphère feutrée (30)

27 septembre 2014

La rentrée, c'est le moment d'arrêter de fumer. Première idée : ressortir le vieil étui monogrammé offert par A. pour travailler à une consommation raisonnée. A. l'a déniché dans une brocante, cuir noir usé, initiales typo sobre relief or, une lettre abîmée, l'air viril, un peu sec. L'intérieur est en bakélite crème avec quelques traces brunes. Qu'en ferai-je après ? Limiter, noter, être fière de moi, compter, conclure Trop long, fastidieux Deuxième idée : la méthode radicale Mise à l'épreuve : écriture de la dernière cigarette (il y a dix minutes), rien que d'y penser j'y retournerais bien d'ailleurs. Flamme première bouffée avide plaisir puis aucune différence entre les bouffées, la fumée se dissipe dans l'air, en bouche un goût plutôt déplaisant épicé par le café. Dehors un bruit d'outil vrille les oreilles et me gâche le moment. La prochaine sera meilleure Recherche d'une sensation sans TACHE ? De retour sur le canapé, toujours le café à la main, détendue. Mais pas prête à la dernière, pas prête, dramatiser la dernière, la dernière dramatisée

Je suis sa dernière. Elle a dit ça comme ça. Je vous ai tellement aimées, elle a dit ensuite. Mes sœurs ont disparu les unes après les autres et il ne reste plus que moi. Pour tromper le temps je discute avec l'étui, qui est du genre prétentieux et revenu de tout. Il nous méprise parce que rien ne nous distingue. Et pourtant... chaque fois que ses doigts cramponnaient l'une de nous, l'élue se mettait à exister. C'est elle qui nous donne notre couleur, nous diluons sa tristesse ou ses rires, absorbons ses inquiétudes et filtrons les paroles qu'elle ne dira jamais. J'ai escorté chacun de ces moments d'elle-même et peu à peu, elle m'a apprivoisée. L'étui pense qu'il survivra. Moi, ma vie est brève. Oh, j'ai ce que je mérite : je suis une mauvaise, une presque-rien qui tue. Ses pensées se bousculent, va-t-elle me liquider au plus vite ou savourer mon évanouissement ? L'étui ne cesse de pérorer, son ancien propriétaire si formidable, rien à voir avec cette greluce indécise. Il m'empêche de penser. Elle sort prendre l'air. Et si elle me gardait ? Je me ferais discrète, je lui promets, elle répond je ne sais pas c'est risqué quand même. Dehors l'air est frais la lumière douce. Je sens qu'elle se détache, bientôt elle ne me baira

même plus. En voilà un qui vient vers elle, il me désire si violemment. Elle vacille. Je hurle, non, c'est auprès de toi que je veux vivre, je veux que tu sculptes mes volutes, je veux tapisser ta gorge et mourir dans ton sang, Elle ouvre l'étui qui ricane méchamment. Elle tremble, il lui échappe et nous roulons cul par-dessus tête dans le caniveau. Ma robe blanche est trempée, ma collerette souillée. Elle me regarde avec dégoût. J'ai chu.

Demain peut être... (39)

27 septembre 2014 (Nuit vers le 28)

– Cette inaptitude chronique à ne pouvoir écrire un de ces « bons vieux romans ». Reprendre le « Projet Robert 77 » ? Au risque de la formule ? Se résoudre au moindre. Se contenter de ces bouts de textes, infra-pochades pseudos oulipiennes. Comme à la radio, piocher dix mots au hasard du dico. Même pas envie cette fois d'une histoire qui se prolongerait de textes en textes comme dans le protocole R77. Envisager mise en ligne sur blog avec annonce des mots et publication des textes reçus en plus du sien semaine suivante ? Mais qui s'y collerait ? Ou alors publier les textes et demander aux lecteurs (Lesquels ?) de deviner les dix mots pris au dico.

Pyramider laborieusement les mots pour bâtir le livre, carnage des verbes, des noms communs, propres, sales. Même pas malicieusement. Sans servocommande le texte s'écroulera, les mots squameux resteront flotter à la surface à la rencontre de rien. Et nous, tel le chambellan sur sa dunette, sombrerons dans les affres avec notre appendicite littéraire.

– Ce rêve très clair à la mémoire, sans doute au petit matin, sinon on ne les retient jamais. Toujours trouvé pénible d'écouter raconter un rêve. Pour soi, cette perte de contrôle inquiète et la netteté de celui-ci ajoute au trouble.

On est dans la dernière salle d'une exposition de peintures contemporaines. Grande pièce en béton. Œuvres non figuratives, rayonnantes de couleurs vives mais sombres aussi. Nous achevons notre visite. Je suis en compagnie d'une femme à la chevelure brune, haute, hirsute mais très travaillée. Elle me dit : « tout ce que tu ne peux pas avoir, photographie-le ! ». Je me dirige alors vers une autre femme brune vêtue d'une longue robe moulante vert anglais. Cheveux noirs et lunettes. Nous nous enlaçons. Réveil.

(41)

Samedi 27 septembre 2014

Je me rends compte que chaque jour il faut gagner du temps sur le temps pour parvenir à écrire, pour continuer à écrire. Même chose pour prendre des photos ou réaliser une vidéo. Cela ne se fait pas dans le même temps, c'est un moment dissocié, qui s'inscrit et se développe en marge. Il faut l'anticiper, le préparer, l'accepter également. En un mot l'accueillir. L'épidémie de fièvre hémorragique Ebola a franchi le cap des 3 000 morts, soit près de la moitié des quelque 6 500 personnes infectées. « Cette guerre ne se terminera pas en quelques mois, ou en une année, ou en des années, elle pourra durer des décennies », a mis en garde Abou Firas Al-Souri. Je cherche des ouvertures et des béances dans les images du dehors. Les États-Unis avaient affirmé avoir frappé mardi en Syrie un dangereux groupe dénommé Khorasan. Éclectique, marginal, touche à tout. « Je me trouvais un peu dans la situation d'un adolescent amoureux des fleurs que l'on fait du jour au lendemain coursier chez Interflora. » Je cherche ce qui s'y effrite et s'y décompose. Le projet exaspère les médecins, et cristallise un ras-le-bol aux causes plus larges. « La littérature, écrit Pierre Michon, est ce lieu où l'on redouble nos pertes pour mieux nous en affranchir. » Entre 13 000 et 30 000 manifestants sont descendus dans Nantes pour demander la « réunification » bretonne : le retour de la Loire-Atlantique en Bretagne. Les civils n'ont jamais été ciblés, a juré Radovan Karadzic, « les balles étaient trop chères, il y avait pénurie ». C'est la nuit. Alice est invitée à une soirée chez des amis, je vais la

chercher pour rentrer avec elle de sa soirée qui se déroule près de la place du Châtelet. Officiellement, ils n'existent pas. Le Front national serait le seul parti en France où les courants de pensée sont absents du débat interne. « *Nous avons une force : nous sommes très unis, même idéologiquement*, assure ainsi Florian Philippot, le numéro deux du parti. *La force du FN est de ne pas être dans des querelles de chapelles. Il n'y a aucun avantage à aller dans la voie des motions, des courants. C'est le principe même des partis qui se cherchent. Ça ne mène à rien.* » J'arrive un peu plus tôt pour prendre quelques photos et filmer une courte scène nocturne. Profiter de l'instant d'avant. Garder une trace. Une marque. **De nouveaux heurts ont opposé, samedi, les forces yéménites aux rebelles chiites contrôlant la quasi-totalité de la capitale, où une attaque à la roquette près de l'ambassade américaine est venue ajouter à la confusion qui règne à Sanaa depuis près d'une semaine.** « *Nous n'avons pas envie de nous engager. Nous n'avons pas l'esprit de sacrifice. Nous n'avons pas le sentiment du devoir. Nous n'avons pas le respect des cadavres. Nous voulons vivre. Est-ce si difficile ? Le monde sera bientôt aux mains des polices secrètes et des directeurs de conscience. Tout sera engagé. Tout servira. Mais nous ? nous ne voulons servir à rien.* » Créer cet instant dans l'instant. Le creuser comme on creuse un sillon. Solitaire. Sans but immédiat. Sans intention précise. Une utilisation concrète. Un désir et une quête de vérité. Les grèves, sous forme de fermeture de cabinets médicaux, sont plutôt rares. Miser sur le noir. Se laisser séduire par le prestige de ces différents noirs qui dominent l'horizon imaginaire, en parcourir toutes les occurrences. Et même à aller bien au-delà. **De nouveaux heurts ont opposé les forces yéménites aux rebelles chiites contrôlant la quasi-totalité de la capitale, où une attaque à la roquette près de l'ambassade américaine est venue ajouter à la confusion qui règne à Sanaa depuis près d'une semaine.** Ils nient aussi avoir pris part à des combats avec des groupes djihadistes tels que l'organisation État islamique (EI). « Ils se sont aperçus là-bas que ce n'était pas ce qu'ils pensaient et ont dû prendre la fuite pour rentrer. Ces prises de position interviennent quelques jours après le référendum en Écosse et le jour même où le président de la Catalogne a convoqué un référendum le 9 novembre sur l'indépendance de cette riche région du nord de l'Espagne. Une avancée vers des ténèbres dont on ne mesure pas encore la profondeur mais dont on connaît déjà le vertige. La pente de la rêverie nous entraîne vers une nuit sans fin. Sans sommeil. Dans l'immense obstacle à lumières, éblouissant de clartés, avancer dans l'ivresse du mouvement sans jamais revenir en arrière. Emporté dans un maelström trouble et affolant. L'esprit est en proie à de folles alternances, dans un ballotement sans fin du oui et du non, traversé d'impulsions violentes, dangereuses, jusqu'à ce qu'enfin le produit s'épuisant dans le corps, il regagne peu à peu la maîtrise des choses. » *Nous n'avons aucune raison de penser que l'ambassade américaine ait été ciblée. La chancellerie n'a pas été touchée.* » Tout semble s'y jouer entre deux nuits, dans une scène aussi vide et obscure que la chambre noire d'un système optique, où la lumière ne peut surgir que de l'intensité de leur affrontement. Une porte d'entrée. Reste à la passer. « *Faire confiance à de nouveaux visages, renouveler nos méthodes de travail et de communication pour donner au Sénat une nouvelle image et mieux faire entendre notre voix.* » Pourtant, la réalité semble plus complexe. (57)

27 septembre 2014

Nuit agitée. Odeur de pain grillé, première tasse de café face au Pelvoux. Rose dans le petit matin. Immuable. La beauté existe. Et pourtant... hier soir à la radio cette annonce : dans cinq pays de l'Afrique de l'ouest, 3 000 morts, la fièvre Ebola agrandit son carnage, ces régions manquent de centres de soins, de traitements, de moyens de transport... Dans mes moments de réveil, des flashes du Cameroun. Le marché de Figuil grouillant de vie. Maman Gentil et ses paniers de mangues. Baba glissant sans bruit dans la maison. Fatou massant son bébé. Philippe dans le jardin gérant l'eau dans les rigoles. J'ai peur pour eux. L'épidémie s'approche. Peur du risque terroriste. J'ai tenté de téléphoner sans

y réussir... Dire qu'ici nous nous plaignons de la sécurité sociale, des hôpitaux, de la baisse de la qualité des soins.... De l'insécurité... Et là-bas... (59)

Vendredi 27 septembre 2014 – C'est le premier jour de fraîcheur ici. J'aime ce moment où les nuages reviennent, avec des promesses de pluie torrentielles. Hier, j'étais dans un état qui survient chaque année à la fin de l'été : la colère contre le soleil. Nous habitons à l'ouest de la ville. Pour aller travailler il faut supporter l'éclat du soleil levant à travers le pare-brise. Pour rentrer, il faut conduire avec la lumière du couchant en pleine figure. Chaque année arrive le moment où je marmonne entre mes dents des saloperies au sujet du soleil. Cela peut durer plusieurs semaines, surtout si l'été est indien. J'attends qu'il se calme, qu'il cesse d'être agressif. *Soleil imbécile* revient comme une litanie, ponctue les jours, et parfois des mots plus injurieux. Les rayons traversent en hurlant le pare-brise sali par l'été, haine rouge. J'accueille avec une tendresse immense le retour des nuages bien épais, gris clair, opaques. (64)

27-9-2014

Aux petites heures de ma troisième venue au jour, vers neuf heures, moment brièvement angoissant, quand le son, l'image, les yeux qui se trouvent privés de lumière, tout meurt d'un coup. En chemise de nuit entrebâiller la porte palière, un bras passé, tâtonnant pour appuyer sur le bouton – la minuterie ne s'allume pas. Cœur dénoué, tartine de confiture, une goutte de café, fin du déshabillage, entrer dans la douche en s'appuyant au mur dans la nuit – la lumière revient avec l'eau.

Mais au bout d'une petite demi-heure environ, connexion en mode refus. (66)

2013

Vendredi 27 Septembre 2013, aujourd'hui, deuxième jour de notre semaine de rando dans les Pyrénées catalanes, la première fois que nous avons fait ce périple, au printemps 2007, le temps était idéal, notre forme « olympique », quelle différence d'avec ce jour, la montée dès le départ dans un brouillard opaque, notre topo-guide pratiquement inutile, pour arriver, sous un ciel bleu d'Orient, avec une tramontane déchaînée, dans une partie tellement escarpée que nous avons progressé à quatre pattes jusqu'au sommet sans aucune peur du ridicule... passé ensuite par un sentier si étroit entre deux ravins, nous n'avions de la place que pour un pied après l'autre.

Ce soir nous nous disons que nous avons beaucoup vieilli pendant ces six années, ce passage ne nous avait posé pourtant aucun problème, alors ! La suite de la rando va être un vrai challenge, un test de notre forme... sera-ce le dernier ? (33)

vendredi 27 septembre 2013

Sacha, 9 h.

Mr Arthod, 10 h.

19 h-21 h 30 La nuit des origines (UNESCO 125 av. de Suffren, salle I) (15)

Vendredi 27 septembre 2013

La journée a été épuisante. Conflits, manifestations, délégations à recevoir. Articles de presse incendiaires. Les affres de la rentrée ! Tout devrait progressivement se calmer à partir de la semaine prochaine. Mon équipe est déjà fatiguée, je les ai réunis pour clore cette période intense. Les visages étaient tendus. On s'est promis de déconnecter tout le week-end. Au moment de partir, le grand chef m'a rappelé pour un cas difficile, il faut trancher. Ce n'est jamais simple, mais c'est fait. Cinquante kilomètres d'autoroute et je rentre à la maison avant 20 h. Ne pas oublier d'aller chercher du pain. Stella a bien supporté ses traitements, ses cheveux commencent à repousser. Elle a encore besoin de repos. Ce soir, j'appelle Maman, elle compte sur nous depuis qu'elle vit seule. Le week-end va passer vite, il faut profiter de chaque instant. Je n'ai même plus le temps de peindre. (16)

ve 27 septembre 2013 Premier quartier de lune (30)

Vendredi 27 septembre 2013

3 h 15 du matin : l'insomnie s'est installée depuis des mois. Je profite maintenant de mes nuits pour écrire, celles que j'appelle mes nuits « daliniennes ». Après l'enlèvement du plâtre il y a quelques jours, une autre fracture se révèle. Est-ce l'annonce d'une mue prochaine ? Plutôt les prémices d'une rupture avec une vie professionnelle aliénante. Une urgence à comprendre ce passage d'une cohérence intime à la co-errance générale et cette nécessité qui fut la mienne de se (me) duper à ce point. La décision reste à prendre, ou à accepter si elle s'impose de l'extérieur. De quelle manière ? En me tenant prête ? J'ai rêvé dans le peu de sommeil, d'un bus et d'oliviers ; rappel des années 70, une virée en Espagne, un vieux conducteur de bus... Mes carnets de bords, toujours à portée de main, j'ai l'envie d'écrire sur tout ce qui surgit, quitte à entremêler les idées, à m'embrouiller l'esprit, à me perdre. Cette fracture d'en-

dessous invite un souvenir de lecture : ce livre, de Paul Anselme, *La Démocratie*, écrit en 1953 et lu pendant mes études de Droit. **3 h 30** : Café double et cigarette. Un privilège à cette heure-ci où je n'ai plus à être sur les routes sur et sous la neige pour rouler vers un congrès ou vers une urgence qui n'en a que l'apparence. Ce livre, le relire par petits bouts et m'en inspirer pour anticiper cette rupture promise à cette intention qui naît en moi. L'accident était opportun, avec cette obligation de mise à distance. Après ces dernières semaines de repos forcé (et béni), j'interroge le sens de ces mots et leur utilité : valeur, qualité, intelligence, exigence, espérance et surtout choix, engagement et dignité ? Comment en sortir vivante ? **18 h** : texte écrit « De co-errances en duperies ». J'ai cru ne pas arriver au terme. Au premier terme, puisque l'idée s'impose de le compléter par une série de mini-sketchs pour mise en situation. Dédramatiser participe à l'étape de séparation... **22 h** : aujourd'hui, j'ai oublié le Monde. (36)

Vendredi 27 septembre 2013

Tout a commencé avec ce léger décalage. Les heures, les jours passent. On tente vainement d'en arrêter le flux. Tout va trop vite. On fait semblant de pouvoir contrôler ce rythme qui bat en nous, et tout ce qui, à l'extérieur, nous assaille, nous submerge, nous envahit de ses images, ses couleurs et ses bruits. Internet n'est pas un large réseau unique mais un maillage de millions de réseaux. Ce jour là, je m'en souviens encore avec précision, je devais retrouver Caroline et manger avec elle non loin de son travail. J'ai pris une photo. Deux jours après le passage aux aveux de la mère et du beau-père de Fiona, le corps de la fillette de 5 ans reste toujours introuvable. Les recherches ont été suspendues en fin de journée, vendredi, alors que les policiers avaient passé plusieurs heures à ratisser une zone forestière du secteur de La Cassière, un hameau d'Aydat, au sud de Clermont-Ferrand. Selon le parquet, de nouvelles recherches ne sont pas prévues dans l'immédiat. Je ne sais plus si c'est avant ou après le rendez-vous, ça ne change rien à tout dire, c'était dans le recoin d'un passage ouvert exceptionnellement, la grille en fer n'avait pas été fermée comme à son habitude, et c'est pourquoi j'avais pu entrer et prendre cette photo. Et c'est en regardant longtemps après la photo, les photographies ont ce pouvoir, les mots aussi parfois, que j'ai saisi quelque chose comme un secret dans cet instant là qui n'avait rien de particulier, dans ce lieu ordinaire. En chantier. Près de 17 000 personnes vivent dans près de 400 bidonvilles en France. Écrire, c'est recréer souvent les mêmes sillons. Pour ses 15 ans, Google présente son nouvel algorithme. Je n'écris sur cette photographie qu'un an plus tard, jour pour jour, mon site indique bien la date, je ne peux pas me tromper. Sans doute l'ai-je fait exprès même si je ne me souviens plus du tout ce qui explique cela. La coïncidence est étonnante en tous cas. Le pouvoir, qui refuse de reconnaître les demandes des manifestants, a de nouveau coupé l'accès à Internet, vendredi, pour tenter d'empêcher les militants de communiquer sur les lieux des manifestations. Le moteur devrait mieux répondre aux recherches formulées en question, une tendance jugée porteuse sur mobile. Le titre du texte est le suivant : [Les interstices du silence](#). Le groupe islamiste nigérian Ansaru a diffusé une vidéo de l'otage français Francis Collomp, enlevé le 19 décembre 2012 dans le nord du Nigeria. Avec des conséquences économiques pour « le monde entier ». Je reste au bord du temps. Comme en équilibre sur la margelle d'un puits. Les passants me dépassent, me frôlent, ils me dévisagent ou m'ignorent, mais je sens leur présence pressée, le rythme de leur pas comme s'il s'agissait d'un pouls, leurs corps à contre-jour. Il y en a qui parlent tout seuls, et je crois toujours qu'ils s'adressent à moi. Marcher dans la rue, à force ne plus rien voir que là où l'on va, la destination choisie. Avancer en regardant droit devant soi, avec un but précis c'est à coup sûr, ne pas prendre de risque, ni détours, ni surprise. Au-delà des désirs et des malentendus. Aucune invention, plutôt l'inventaire évanescant des rencontres évitées ou ratées. Un homme non identifié portant une arme se tient derrière lui pendant qu'il lit un texte. Depuis vingt-cinq ans, la politique française consistait à refuser officiellement toute négociation avec les ravisseurs. On

pourrait continuer d'avancer ainsi chacun de son côté, suivre son chemin dans l'indifférence feinte, mais on préfère ouvrir une parenthèse. Celle de réalités parallèles qui se croisent à peine. Le studio King, la société qui détient *Candy Crush*, jeu le plus populaire sur Facebook, prévoit d'entrer en Bourse aux États-Unis. Alors que le groupe d'experts sur le climat a publié un nouveau rapport alarmant, le climatologue Hervé Le Treut juge ses conclusions « les plus factuelles possibles ». On préfère commencer à vivre. L'eau est un luxe dans les zones sahéliennes, mais fait aussi défaut dans les zones urbaines africaines. « *Les nids ne sont pas conformes, les raccourcisseurs de griffes inadaptés et aucun dispositif pour le picotage et le grattage n'est installé, certaines poules n'ont plus que quelques plumes sur le corps, et des cadavres en décomposition avancée bloquent des œufs.* » Entrer dans une cour pour arrêter le flot des passants croisés sur le trottoir, dans ce flux, le flou de leurs visages entr'aperçus, et prendre le temps d'une pause. La grille est ouverte, c'est une invitation à pénétrer dans cet endroit d'habitude fermé aux visiteurs. Le lieu est en chantier, un ouvrier a sans doute eu besoin de laisser la porte ouverte pour ne pas ralentir son travail d'aller-retour, par un arrêt répété et fastidieux devant la lourde grille. L'ombre portée de celle-ci quadrille le mur de son plan versatile. De l'autre côté des choses. L'histoire d'une ouverture. Google ne s'étant pas mis en conformité avec la loi française concernant sa politique de confidentialité. En face, les forces de police ont fait usage de grenades lacrymogènes pour tenter de disperser la foule. Il faut tourner la page. Changer de trottoir, marcher en fermant les yeux, tourner à droite quand tout nous indique de tourner à gauche. Ne pas craindre les contradictions. Ne plus rien éviter. Entrer dans ce passage où rien ne nous invite comme on pénètre dans un paysage inconnu : à corps perdu. Nous y sommes. La déflagration aurait été causée par la manipulation d'une cuve de fuel dans le sous-sol d'un immeuble de trois étages, dont une partie du rez-de-chaussée s'est effondrée. Un bilan officiel fait état d'au moins 29 morts depuis le début des manifestations, inspirées des slogans du « printemps arabe ». Et trouver un trésor inattendu, dans un recoin d'ombre et de lumière, leur dialogue fécond, trois sacs posés au sol, leur pesant de gravats. Mais c'est tout autre chose qu'on imagine à l'intérieur, de plus intime et secret. Peut-être qu'ici, dans ce recoin, tout est sursis. Comme la mémoire. L'ombre du passage s'allonge vers le bas et masque l'ensemble. L'impression d'un enfant qui trouve un objet de valeur dont personne ne soupçonne l'existence en ce lieu, cette cachette, pourtant là devant ses yeux. L'enfant se faisait vomir pour imiter les nausées de sa mère, enceinte. Berkane Makloul aurait donné une fessée à l'enfant avant de l'envoyer au lit. Fiona aurait été découverte morte le lendemain, étouffée par ses vomissements. La Banque africaine de développement a obtenu de 27 pays 7,3 milliards de dollars pour épauler les pays africains les plus démunis durant la période 2014-2016 et raccorder des millions de personnes à l'électricité ou à l'eau potable. Une impasse conduirait à la fermeture de tous les parcs et musées du pays, et à la réduction au minimum vital des effectifs des administrations. Même le Pentagone serait affecté. Tout ça comble le vide des jours gris, des lignes droites. Bien sûr, impossible de rester très longtemps dans ce passage couvert, on ne fait que passer, ombre éphémère qui s'efface déjà, se déplace sensiblement avant de disparaître sous une autre forme. Les victimes travaillaient sur le chantier. Les sauveteurs, à l'aide de chiens, recherchaient toujours les décombres à la recherche de la dernière personne portée disparue. Une pensée en somme. Le retour d'expérience de ces changements « *tend à mettre en évidence les avantages des nouvelles dispositions de confort, mais également plusieurs inconvénients ayant un effet contraire au bien-être animal recherché* ». Comme tout ce qui n'appartient qu'au temps. Les mots que l'on tait, que l'on garde en soi comme dans un coffre. La nuit comme le jour. En construction. (57)

2012

Jeudi 27 septembre 2012

Tapie dans l'écriture sous un cône de lumière, je guette la venue des mots qui ne coulent pas de source. A l'extérieur des squelettes de pluie hantent l'espace entre les épaules des arbres. Dans la grisaille de ce petit matin, je lis *voir évoluer sa météo intime* lorsque, sans prémices, la percée d'un soleil inattendu éblouit les lignes qui semblent louvoyer sur la page. Le sucre du soleil glisse au pied des ombres. Je baignerai mes doigts dans cette césure du jour. (4)

jeudi 27 septembre 2012

M, hier au marché. Son regard. Avez échangé des bribes de vie – une entrée en matière.

Crevettes royales de Madagascar avec un verre de bordeaux blanc dans les graves.

Au Louvre, vous reconnaissez une silhouette de vieille fille, lunettes et jupe longue, absorbée dans la contemplation. Elle est en compagnie d'un chauve. Son fils nourrissait envers vous des envies et vous l'a fait savoir. La mère ne l'a pas cru.

Chez Nicolas, le vendeur vous a fait compliment de votre tenue : jupe Kenzo, courte et à fleurs, sur collants rouille. Le bordeaux rouge conseillé, vous l'avez ouvert aussitôt pour le gardien. Requinquer l'animal. (15)

je 27 septembre 2012 8h 1 STAV 9 h T STAV 10-12 T PVP Cinéma Lumière Romans *Camille redouble* film de Noémie Lvovsky 2012 sélectionné Quinzaine des réalisateurs Festival de Cannes 2012 (30)

27 septembre 2012 – Je reviens à Marseille après quarante ans d'absence. Déjà vieille sans l'avoir vu venir, je recommence une vie citadine. (77)

27 septembre 2012

Je me suis réveillée tôt ce matin. J'ai attrapé à tâtons mon carnet de rêves, j'essaie d'y collecter l'essentiel des images qui restent intactes, claires. Je ne m'en approche pas avec les outils freudiens mais avec d'autres plus archétypaux, plus chamaniques. Leur traitement me donne beaucoup d'énergie car il ne me fige pas seulement dans des interprétations d'ordre psychologique. Puis je suis allée au musée Fabre de Montpellier à l'exposition *Corps et ombres : Caravage et le caravagisme européen*. Je n'arrivais pas à m'éloigner du *Joueur de luth* au regard énigmatique. J'entends la musique, j'attrape une poire que je savoure et je m'approche des fleurs blanches et rouges pour en ressentir le parfum.

Je me suis ensuite rendue au bord de l'étang de Thau. Plusieurs cabanes de pêcheurs ont disparu, remplacées par de petits bâtiments fonctionnels. J'ai bien repéré les piquets de châtaignier, signe que la pêche à l'anguille va commencer. Les pêcheurs la traquent avec des filets circulaires implantés dans l'étang sur des emplacements tirés au sort chaque année. Savent-ils comme Cortazar que l'anguille sous l'influence de la voie lactée est cosmique ? (79)

2011

27 septembre 2011

Il est un peu après 10 heures du matin, je franchis le portail d'une maison de retraite « Les roses du bassin ». Deux bancs se font face sous une treille rouillée assaillie par des tiges épineuses dépourvues de feuilles. Entre les dalles bancales au sol, l'herbe pousse. Dans l'entrée de l'immeuble ils attendent sur des chaises, lui la main sur la canne, elle le chapelet entre les doigts le regard vide, elle un sac à main avachi sur ses genoux dodelinant de la tête, une autre assoupie dans sa chaise roulante les mains jointes. Ils ne se parlent pas. L'odeur me prend à la gorge, comme du javel rance ou du vinaigre chargé d'ammoniaque. Dans l'ascenseur géant le miroir me rappelle de respirer. La porte s'ouvre sur un couloir au linoleum jaune. Je me colle au mur pour laisser passer une dame traînant des pieds appuyée sur sa canne hochant continuellement la tête comme le font les pigeons en marchant. Me voici devant la porte 205. Je reste la main inerte sur la poignée, tu es là derrière probablement sur ton fauteuil devant la fenêtre ouverte, tu vas du lit au fauteuil au lit attendant que l'on vienne te chercher pour le repas et te ramène pour revenir faire ta ronde du lit au fauteuil au lit au fauteuil toi qui aimais tant les roses et les dahlias de ton jardin peuplé d'abeilles toi dont les doigts de fée transformaient les citrouilles en robes de mariées. Sur les murs de ta chambre tu as accroché la seule photo sauvée des eaux lors de l'inondation de 1977, celle de Jean qui contient toutes les autres de ta vie de femme – je te vois encore dans ta maison après la crue. Tu allais et venais comme une toupie entre les murs recouverts de boue sur une hauteur d'un mètre, l'odeur de vase incrustée dans les tapis d'orient, les chaises du salon renversées, cherchant telle un chiot tes chaussures, des bibelots, une chaise, te lamentant sur le limon qui recouvrait tes fleurs. Perdre dans les flots une broche en or que ta mère t'avait donnée, ce n'est rien disais-tu tant qu'il te reste les visages qui t'ont accompagnée pour les dessiner dans les nuages poussés par le vent depuis ton fauteuil devant la fenêtre où tu rêves, dors, attends. Je viens te voir et tu me parles de tous ces noms que je n'ai pas connus, que j'oublie après chaque visite. Tu me dis que vieillir c'est comme redevenir nouveau-né à la différence que personne ne te prend dans les bras pour te bercer, ne projette sur toi un avenir radieux, que tes mains noueuses ne peuvent plus rien tenir, que tes pieds sont trop déformés pour se chausser. Je vais rentrer dans ta chambre, en ressortir peu de temps après, je dois courir je suis déjà en retard – prendre la voiture, soupirer dans les embouteillages, patienter au feu une oreille distraite sur la radio puis qui se tend vers une voix défaite – ils ont sauté dans le vide depuis les planchers en feu, il était cuisinier dans l'une des deux tours, portait toujours une casquette, elle venait du Mexique et faisait cuire le pain, cassait les œufs pour les omelettes en chantant des airs de chez elle quand la terrible explosion a enterré sa voix sous les éclats de verre. Qui écrira le nom des sans papiers sur le mémorial –. Il faut faire vite, me garer, sonner à la grille du concierge à cause du plan vigipirate, monter quatre à quatre les deux étages poursuivie par les images de la radio. Je salue les élèves, pose mon cours sur le bureau. Ils sont jeunes, ils ont soif d'histoires. J'oublie l'odeur de javel rance, l'odeur de brûlé. Où est le 27 septembre alors qu'elle chantait encore ? Où est le 27 septembre alors que tu me tenais par la main pour me faire traverser la rue ? (10)

2011 (mardi)

A Céret. Hôtel Vidal, aux moulures colorées, à la girouette datant de 1736, dans un petit salon moelleux éclairé par deux grandes fenêtres, nous lisons. Et c'est déjà la vacance du corps. Dans les rues de Céret, terrasse du café de France, la sirène des pompiers a retenti deux fois, saisissant un centième de seconde les esprits dans un même questionnement. Une nuée de jeunes s'est levée d'un

seul mouvement, rien à voir avec la sirène, mais sans doute avec l'heure de rentrée du lycée. Ici les toilettes ne sont pas à l'étage. Le panneau indicateur est visible de loin, ornementé, joli, et quand on s'en approche, il nous dit que les toilettes ne sont pas à l'étage. Du coup, je pense à tout ce qu'on affiche, tout ce que l'on donne à voir, qui, en fait, est menteur. Racoleur, provocant, et trompeur à la fois. A qui raccrocher cela dans le monde de la littérature ?

Rieira y Arago, musée d'art contemporain de Céret. Toutes les formes parlent d'hélices, de sous-marins, de poissons, d'êtres humains, d'arcs, d'objets en marche, de roues, d'élan spirituel entre l'air et les vagues, des couleurs de la vie, du jaune au rouge, au bleu turquoise, au bleu du ciel, au bleu de Prusse, au gris, à l'or, au rouge vermillon, le tout gainé de noir et de blanc. Toutes les pièces redisent la même obsession, chantée différemment [*dessin*]. Une seule nous laisse notre place pour penser l'absence [*dessin*] elle dit en trois morceaux ce que taisent les autres qui en disent trop.

Haïkus par Rieira y Arago. Juste quelques traits de peinture qui affleurent le tissu bis et qui, traversés par la fulgurance du mouvement, ou de l'intention du peintre, livrent l'essentiel de son émotion.

Absence Disparition Oubli Egarement Manque Enfouissement Extinction Anéantissement
Eloignement Rupture Evanescence Ephémère Diaphane Pas de côté Engourdissement Faille Présence
à soi (13)

27 septembre 2011

Je perds le contrôle. Le coup est venu de l'arrière. Je heurte la glissière de sécurité, en apesanteur. Dans l'habitacle, rien ne se passe, sinon le volant qui m'échappe, je le lâche, je ne sais pas quoi faire de mes mains, les poser sur mes genoux, pour l'instant je n'ai rien, le temps s'anéantit, le métronome à zéro, qui dodelinait si bien depuis le matin, égrappant sans sourciller les heures d'un jour apparemment tranquille. Glissière de sécurité, seconde fois, la voiture n'a pas fini de faire la toupie, elle tourbillonne. Je ne vois pas ma vie défiler, est-ce l'annonce d'une non-mort annoncée ? Quel bilan ferais-je de presque cinquante ans de cabossage ordinaire ? L'autoradio continue de fonctionner. Le disque a basculé sur la radio à moins que ça soit moi qui... Pourrai-je l'éjecter tout à l'heure, France Info, le disque qui est dedans, jour de procès à Bourges, récupérer ma compil de Catherine Lara, on parle de quelqu'un qui a enterré des personnes alors qu'elles étaient encore vivantes, j'y tiens à ce disque, ensevelies à la va-vite, j'ai déjà entendu le récit tout à l'heure, c'est une compil maison, un cadeau, France Info se répète, c'est insupportable, j'avais sûrement mis le disque, c'est le choc peut-être qui... Une patinoire à présent, je n'ai pas peur, j'en ai pleinement conscience et ai le temps d'en être étonnée. Coup d'arrêt sur la voie de droite de l'autoroute, une chance, descendre, passer de l'autre côté du fameux rail, dans l'herbe mouillée, il pleut, téléphoner, ne plus savoir qui appeler, ne plus savoir et trembler. La police, où êtes-vous exactement, un camionneur s'est arrêté, il a bloqué la circulation, disposé des plots, où exactement, un bouchon se forme, enterrés vivants, le fait divers me poursuit, autoroute Lille Bruxelles, côté France, où exactement ? Une femme arrive à pied, elle s'est arrêtée une centaine de mètres plus loin. C'est elle qui m'a percutée. Étaient-ils conscients ? Ce couple, enterré vivant a-t-il réalisé ce qui se passait ? A-t-il senti la terre qui s'amoncelait ? Dans la nuit, des gyrophares. Monter dans la voiture de police, à l'arrière, avec l'autre femme, qui me parle en continu, répète son incompréhension, se confond en confusions, évoque ses vacances. Est-ce que je rêve ? À l'avant, les flics babillent. Nos voitures respectives seront remorquées. Ne pas oublier mon disque quand je pourrai accéder à la mienne. (14)

Mardi 27 septembre 2011

19 h 30 Double Change 117 rue Lafayette

La vie parisienne a repris. Dans mon lit cette nuit, les corps s'emboîtent, forment un autre corps – sensations mère-enfant. La pensée disparaît. 'Tat tvam asi. Amen. Corps-à-corps panse blessure que l'autre inflige, partant vers une autre – vous métamorphose en poupée cabossée.

P. content de sa lamborghini miniature de la polizia milanese.

L'Elizir d'amore alla Scala. Une aventure qui devenait la vôtre. (15)

Mardi 27 septembre 2011

Avec mon petit Olympus, j'enregistre en douce ma fille qui joue avec ses amis imaginaires, les fait dialoguer dans l'escalier. Cela dépasse en génialité tout ce que j'ai pu lire ou voir. Je me demande parfois comment j'ai pu trouver la vie intéressante avant d'avoir des enfants. Je n'ai fait que tourner en rond, jusqu'ici. (19)

ma 27 septembre 2011 lune nouvelle 13 h Aix- en-Provence G. déménagement de feu Tonton L. (30)

Mardi 27 Septembre 2011, je viens de jeter tous mes agendas universitaires, *Carpe Diem* et vive le Présent ! Demain, ma randonnée dans les Calanques avec mon amie marcheuse M.

C'est la deuxième fois, la première était en février il y a quelques années avec mon ex belle-soeur A., quelle froidure, avec le mistral !

Dire qu'elle n'est plus et a décidé de sa propre sortie, quelle force de vie pourtant, Eros et Thanatos mêlés !

Aujourd'hui, les profs sont en grève et l'affaire Karachi débute, les médias sont très mobilisés, mais je n'arrive pas à comprendre l'histoire de ces rétro-commissions et leur relation avec les meurtres ! (33)

27-9-2011

Une image ou l'idée d'une rue canyon entre immeubles grimpants, brouillés, traits allusifs, inattentifs, crépusculaires ou noyés de brume – verticales noires, grises ou d'un blanc sale, et petites notes de couleur circulant sur la rive basse de ce tableau que j'imagine

Une place vide, le soleil, des tables, des parasols clos en flèches, – noyés, silhouettes, émergeant parfois –, et l'affirmation d'un rempart, du ciel, et d'arbres en très gros bouquets de feuilles.

La rencontre heurtée de ces deux idées de la ville, leur mélange dénaturant.

La trace, entre elles, de la présence, un instant, perdue, cachée, ou presque, d'une Brigitte égarée, hésitant à s'effacer ou être... qui ce mardi n'est pas sortie.

Mauvais jour. (66)

27 septembre 2010 – lever de soleil : 7 h 34 / lune gibbeuse décroissante – se réveiller avec l'obsession que les directions sont des *fictions*, des constructions intérieures plaquées sur des repères – rêvasser sur l'absolue nécessité de se mettre à l'abri : un besoin animal en somme – y penser en buvant mon café, en voiture, et pendant les réunions de la journée : la première où l'on essaye d'anticiper le nombre d'enfants dans les copropriétés en construction pour savoir combien d'entre eux iront dans les écoles du quartier – la seconde où l'on s'interroge quant au nombre astronomique de collégiens renvoyés pour mauvais comportements (plusieurs par jours) et notre énergie à inventer la lutte contre l'absentéisme et le décrochage scolaire – les élus sont mécontents, les responsables ne comprennent plus rien, la direction est incertaine et nous voilà à reposer les équations : quartier démolé-reconstruit + équipements neufs = attractivité *est-il équivalent à* comportements citoyens + mixité sociale = réussite du projet – on bâtit pour changer l'humain, dit quelqu'un – je me replonge dans ma rêverie de ce matin : les directions sont des fictions, surtout les directions politiques – plus tard une voiture me frôle sur le boulevard – il faut lever les yeux quand on marche, hurle une voix (11)

Je t'attends, nous t'attendons. Je ne sais pas si tu vas arriver aujourd'hui. Comme tous les matins, j'ouvre les volets, je descends les escaliers, je bois un café vite fait. Je me prépare. Je dois me dépêcher. Aujourd'hui je pars à Lyon, c'est ma rentrée. C'est le premier jour de ma deuxième année d'atelier régulier d'écriture à Aleph. Le ciel est frais et bleu d'automne. Je prends ma voiture pour me rendre à la gare la plus proche à 35 km. Je n'écoute pas l'autoradio, mon esprit se promène, mes idées s'enfuient comme les chevreuils aperçus à l'orée de la forêt. Nous sommes loin. Habiter la campagne c'est presque un luxe. Pas de pollution apparente dans cette région d'élevage mais des contraintes liées à l'éloignement. Il faut tout prévoir. Le pain quotidien n'est plus et le reste non plus dans ce petit village de 130 habitants. Il n'y a plus rien à consommer. Les cloches de l'église rythment sans autorité les heures de la journée. J'aime les entendre. Il arrive parfois que le vent m'apporte des voix, des cris d'enfants.

Dans le train où les passagers sont balancés sans considération, les bruits sont autres, je suis en mouvement involontaire, je ne ferme pas les yeux. Mes idées vagabondent, la lumière va et vient, disparaît à la traversée des tunnels me renvoyant mon image sur les fenêtres devenues miroirs. Je suis floue, mouvante, je ne me regarde pas. J'aperçois d'autres villages, d'autres forêts. La vie se réveille et s'éloigne de ces paysages éphémères. J'entends les passagers sans les voir, la plupart se rendent à leur travail. Certains rouspètent sur les retards réguliers du train, le manque de considération des voyageurs, d'autres sur le confort : « *Il paraît qu'ils veulent supprimer les premières classes* », « *Sur des trajets courts, les premières classes ne se justifient pas* » le débat réveille les endormis. C'est vrai que dans ces TER à part la couleur des sièges qui différencie les premières classes des secondes, la différence ne paraît pas flagrante. La discussion est vive. Une voix off annonçant l'arrivée à la gare de Lyon Part-Dieu, clôt le débat. Je descends du train, je suis dans le flux, j'avance avec la foule, les gens se bousculent, se touchent, s'excusent ou pas, tous pressés, tous déjà dans l'instant d'après. Je ne traîne pas non plus. L'air sent la ville, j'ai un tram à prendre, je ne dois pas me tromper, je dois descendre au bon arrêt. J'ai l'habitude mais aujourd'hui n'est pas habituel dans ma tête. C'est une journée à t'attendre.

A l'atelier, je ne veux pas trop te penser, je n'ai toujours pas de nouvelles. J'apprends sur mon écriture, ce moi qui écrit, ce je qui est une autre et qui est moi. Je ne suis plus sûre de rien si ce n'est de mes contradictions. J'écris oui, j'écris non. Je suis toujours au carrefour des mots, aux phrases qui sont des routes à continuer mais sur lesquelles aussi je fais demi-tour pour en prendre d'autres. Peut-être

n'arriveras-tu pas aujourd'hui, peut-être n'es-tu toujours pas décidée à nous rencontrer. Plusieurs fois dans la journée, discrètement, je consulte mon téléphone, pas de message.

L'atelier terminé, pendant mes deux heures trente de trajet pour rentrer, seule l'attente que j'ai de toi m'accompagne. Je ne tente pas de saisir le monde, j'en fais abstraction, je tente d'oublier la folie de la ville. Je suis heureuse de retrouver ma campagne, ma maison au milieu des pâturages. En septembre le silence est encore dense. Les habitants sont essentiellement agriculteurs, éleveurs de vaches race charolaise. La vie paraît ordinaire. En apparence. C'est sans doute dû au silence à moins que cela ne soit dû à mon ignorance. Née bien loin de cette campagne, salariée à la ville « je ne suis pas d'ici » comme ils disent. Je les connais peu. Nous nous voyons aux festivités qui se résument à la fête patronale, au loto organisé au profit de l'école. Selon les saisons ce silence s'adapte aux bruits des travaux agricoles. Il y a des engins impressionnants, des tracteurs géants avec d'énormes pinces qui capturent d'énormes bottes de paille. Aujourd'hui des quads sillonnent les pâturages, et c'est au bruit de leur moteur que les troupeaux se rassemblent. Les vaches ont une capacité d'adaptation à la modernité que je ne soupçonnais pas. Le fermier au grand manteau, le bâton à la main, arpétant les pâturages pour les surveiller, les rassembler, s'est à jamais endormi.

Depuis fin août, comme ils disent ici : « les jours avancent à diminuer ». Dès 20 heures l'horizon s'éclaire au soleil couchant, dessinant un ciel de feu, troublant les nuages, appelant les étoiles. Je ferme les volets. Je cherche les couleurs de mes cotons, la toile à broder, des modèles de lettres d'alphabet. J'envisage le repos de mon fauteuil. La chatte impatiente l'espère aussi sur mes genoux. Elle aussi attend. Je reste attentive à mon téléphone. Il est 22 h 15, l'écran s'illumine : « Coline est née, tout va bien ». Je suis heureuse, je remercie pour cette nouvelle vie au monde. Ta vie. Quel beau prénom Coline. Cela fait neuf mois qu'on t'attendait. Je peux enfin choisir les lettres pour ton prénom à broder. Nous sommes le 27 septembre 2010. (26)

Lundi 27 septembre 2010

un coup de vent attaque les deux cyprès bleus déjà penchés vers l'Ouest les retrousse en dénudant les branches les premières gouttes de la taille d'un crachat s'écrasant sur le sol de tout leur poids aussitôt bues par la terre exsangue toute la haie en stress hydrique les feuilles pendantes qui molles qui jaunies qui enroulées sur elles-mêmes puis la déferlante en biais la colline et le jardin striés de gris et d'éclairs blancs l'eau giclant au bout de la gouttière bouchée comme une fontaine à jets multiples mais désordonnés les masses d'eau se déversant rebondissant sur les vitres de la véranda bientôt s'insinuant sous les fenêtres après une succession de départs définitifs et de dissolutions de famille le premier orage dans cette maison alors qu'on vivait ailleurs seule alors qu'avant jamais à genoux à éponger les gouttes claquant plus forts mêlées de grêlons pas des balles de ping-pong mais malgré tout des grêlons soudain le besoin de confiance dans ces fabricants de vitres la résistance doit être calculée pour une taille certaine de grêlons ainsi qu'une quantité laquelle s'accroît un son de jets de pierres tous les volets ouverts toutes les vitres claquées essorant la serpillière au-dessus du seau alors que plus de fratrie ni couple et l'enfant parti l'eau pénétrant aussi sous la porte les flaques se formant plus vite que la capacité des bras à tordre presser éponger les rigoles sur les murs depuis les bas de fenêtres et rescapé des temps précédents un chat terré derrière la cuve à fioul on ne sait ce qu'on voudrait arrêter l'orage ou la matière des lieux dont il faut s'occuper ou bien la terre le ciel et les histoires mais on note bas de porte-fenêtre de gauche gouttière de zinc et arbres trop penchés vers la palissade voisine on se dit normal les orages de fin août maintenant décalés à fin septembre on s'accroche quand même

un toit et un chat l'orage vous tourne autour et prend le temps de durer vient la fin des grêlons
déjà ça de passé la terre a bu déjà ça et de toutes façons il faut nourrir le chat (27)

lu 27 septembre 2010 11 h et 14 h 30 4e 13 h 30 1 STAV Ø Conseil communautaire Ø AG CAP
CULTURE Ø (30)

27/09/2010

Me réveille. Moment d'écriture dans le temps d'absorption des rêves. Si fort à ne pas pouvoir dire. Journal pré-jour, comprendre. Plus sidération à cause du poids du jour qu'il va falloir affronter dans ses moindres détails (agenda tel, contrôle). Dur pour tous, peut-être pas pour ceux pris dans la jouissance du modèle dominant ou les puissamment armés de bonne heure (mais ne perdent rien pour attendre. Quoi ? Les nouvelles dispositions terrestres. Et pour les tardifs ? Un poing excédé, balancé en avant sur l'encre noire, se détourne de sa route au dernier moment et vient s'écraser sur la vitre qui cède. Sortir tout le soi dans le bruit causé. Le regarder tranquillement, il est là qui git par terre au milieu du verre brisé. Petit sourire et décamper. Je n'ai jamais cessé de fuir d'être au monde. Mais peut-être maintenant. Est-ce que le fil de la lame *vs* tout ce qui atomise à distance, lave ? De la gorge tranchée sous l'œil perfide et impavide de la caméra venant s'opposer au faisceau minuscule de ce qui va vous faire disparaître en pressant le bouton, lavent-ils tous deux de l'humanité qu'il faudrait ici abolir dit la Terre en colère, les deux mains sur les hanches. Plus rien n'est-il lumineux autrement que pour abolir ? À genoux. Prions pour que tous ceux qui ont trouvé la paix au loin nous tendent la main. À genoux l'orgueil des nations ça viendra. « Les hommes n'aiment plus la vie » a dit cette femme en se retournant vers la caméra son bébé mort dans les bras. Et ils la prennent la vie, la violent, l'emprisonnent et la remplacent. A quoi donc nous a servi la folie sinon à redoubler de vigilance pour douter. A quoi servira de se mêler au feu et au sang, quel rang grossir pour une force contraire, est-ce que je peux jouer avec vous ? Jouer à quoi ? A celui qui battra l'autre et l'utilisera et réciproquement. Bête et méchant. Tu as tout juste l'air d'y croire encore toi-même alors que tu es si fort. Il faut un autre substrat à l'humanité. Ah j'ai hâte qu'elle disparaisse, clame des enfants en se trompant d'écho. Écrivez-vous ? Parlez-vous ? Comment parvenez-vous à vous servir du langage ? Le langage n'est pas là pour communiquer mais pour fonder. Le langage comme œil, comme oreille, comme corps. Entends-tu ton oreille siffler continuellement ? Jette tes lunettes et suis-moi. Où iras-tu ? Je ne sais pas. Juste boire une tasse de thé avec l'un d'entre vous. Au-delà de ce qui existe et pleinement à l'intérieur, vu que j'ai toujours raté les extérieurs. On fait comme on peut. Minuscules parts d'ondes agissantes. Et portant le liquide chaud à ma bouche. Et déplaçant une main pour m'emparer de la boîte d'allumettes. Et mettant le feu non rassurez-vous juste au papier dessous le petit bois dessous la bûche et bientôt, en cessant de dire le je pour entrer sortir bondir traverser. Que cherches-tu ? Que trouveras-tu ? Encore une fois l'image, substrat du vivant. Le vivant, animal en voie de disparition. Le pleinement vivant qui ne fuit pas. Celui qui est là dans l'air qu'il donne à respirer et se laisse approcher. Ou bien vas-tu courir après une image de plus pour ne pas t'effondrer. Oui, je sais que tu les adores. Alors vas-y cours si telle est ta maigre pitance mais ne viens pas pleurer après ton entre-deux misérable. Pour les images, c'est surtout que j'veux qu'on me raconte une histoire le soir pour me calmer. Qui a grandi ? Qui a sorti son pouce de la bouche ? A mené de bonnes actions riches et utiles pour les hommes les sortir de leurs ornières, à terme ? Riches et inutiles pour magnifier la fonction fabulatrice. Sors de chez toi de tous les modèles et ne redoute surtout pas l'échec, empile les, les uns sur les autres maladroitement comme des cubes (sans rester sur le carreau stp) et vois. Bois l'eau des mots quand tu n'en peux plus. Bois l'eau des mots et

nourris-toi des petits gestes de rien. Trouve ta famille de livres qui t'ouvre une porte pour aller de l'avant. Et la peau des oignons qui te fait pleurer ? Tout doucement en admirer les couches de peaux successives et leurs couleurs à travers tes larmes. Tes larmes sont les lames de l'esprit. Le pas gagné sur l'oubli. La solitude est là pour te rappeler, le grenat de la compote de myrtille et du vin, de l'adolescence brûlée aux mots de Rimbaud. Où tout revient en boucles dans une quête jamais aboutie. Comment cesser de virevolter entre dialogue et beauté. Encore un peu malgré les signes d'énervement du temps pour savoir ce que voulait dire se laisser aller à vivre simplement. Je sors je me rassieds, me rassis à 30 ou 40 % ; jette un œil circulaire happé par le piano qui me parle. Jamais tu n'as pu que m'admirer et non pas me toucher. Et maintenant que vas-tu faire de moi. Et les tableaux accrochés un peu partout ? Tu vas continuer à griffer les murs de mots prêts à éclater en lambeaux ? L'écrivain-source libère la parole et l'isolement suffisant. Est-ce que je peux jouer avec vous ? Jouer à quoi ? Jouer à exister ? Alors il te faudra vingt ans d'initiation pour ça. A quoi ? Aux nouvelles formes de vie. Mais à temps difficile, belles voix ; à silence épais, silence éclairant ; à jours répétitifs, nuits de Satori. Ça crie Satori dans tes rêves. Ça a crié. (35)

27-9-2010

à Calvet : dans nouvelle salle, je me retourne, me fige face à face avec *Déchéance* de Soutine, et la regarde pendant qu'elle me fixe. Du coin de l'œil je voyais, en fuite sur le même mur, les autres tableaux tourmentés, tâches de couleurs qui m'attiraient pendant qu'elle me retenait, et puis je sentais, hors de vue, une présence, un visage, du noir, deux taches énormes qui étaient des mains, mais j'en revenais à la femme avec un attachement complice.

J'ai senti un mouvement et un homme, dans le mitan de l'âge, en vêtue gardien, est apparu, un peu comme s'il glissait, sortant de derrière un épi pourtant une face rubiconde de Rouault, et s'est avancé en disant je ne sais plus quoi et, comme je souriais, il a enchaîné par la satisfaction, après des années d'attente, de l'ouverture de cette salle, y ai répondu par mon plaisir de retrouver ce tableau (vu dans je ne sais plus quelle rétrospective). et, comme des amis, échangeant des mots sans phrase, des sensations, sommes lentement passés devant le vieillard, un paysage de Céret – très composé, beau, parmi les plus stables –, ignorant toujours ce qui était dans notre dos, mais lui, planté, à côté de moi, s'était déjà tourné vers – je le voyais maintenant – l'idiot, et il disait qu'après avoir aimé spécialement la femme, c'était cette interrogation, ces mains et surtout le regard, absent et fascinant qui lui plaisaient et que d'ailleurs on lui avait suggéré d'écrire une note sur lui, mais qu'il ne pouvait pas, que chaque fois il renonçait... j'ai risqué que pour lui rendre justice, au garçon, « il fallait être schizophrène, libre avec les mots, la syntaxe ». Alors il s'est éloigné, a été prendre dans son sac posé à terre à côté de sa chaise, une fine bande de papier couverte d'une petite écriture penchée et m'a dit que ce matin justement ça lui était venu et il a lu – je l'ai écouté, parce que c'était évidemment ce qu'il fallait faire, me suis autorisée à trouver cela pas mal, pas mal du tout, cela qui parlait simplement de la captation par le garçon de ceux qui le regardaient, et de sa façon de les entraîner dans son absence. Pour lui montrer que j'écoutais, je lui ai suggéré d'enlever une série de pronoms relatifs et de les remplacer par des virgules, ou des tirets ; il a essayé, et cela lui a plu. Alors nous avons continué, et il m'a pardonné de ne pas aimer Chabaud, ce qui est ici de l'ordre du crime. Nous avons dit que le Gleizes valait mieux que l'oubli relatif dans lequel était tombé le peintre, mais je lui ai préféré un grand Gris qui est prêté pour quelque temps, même si cette toile n'est pas parmi ses meilleures, un peu trop décorative, comme il me l'a fait remarquer – vengeance pour avoir posé ce mot sur Chabaud. (66)

27 septembre 2010

Une nouvelle semaine commence. Ma fille s'est envolée mercredi dernier pour le Canada. Vancouver, la côte ouest. On se rassure comme on peut, le Canada est un des pays où le taux de criminalité est le plus faible. Six mois, ça va, ce n'est pas trop long. Et puis il y a Skype. Toute la symbolique de l'envolée du nid, fût-elle provisoire, est déjà là : prendre son envol, prendre l'avion pour aller loin, vers d'autres cieux, d'autres horizons. Notre plus jeune n'a que quatorze ans. Et je lui ai dit, pour le taquiner, que pendant ces six prochains mois, toute notre attention allait se reporter exclusivement sur lui. **(67)**

Spéciaux sans date

Vendredi. S'il y a toujours un 27 septembre, la roue du temps fait qu'il n'est jamais le même jour, même dans le calendrier julien année bissextile comprise, seulement un chiffre et un mois dans la spirale du temps et de l'espace, dans cette chute sans fin de l'être et du vivant. Ce jour reviendrait-il, la mémoire de ce jour serait-elle infaillible, rien ne dit pour autant qu'en septembre, le 27, son geste serait celui-là même qu'il a fait il y a un, dix, cent ans, ne pouvant l'être puisque le 27 septembre d'aujourd'hui n'est même pas le même jour d'il y a un, dix, cent ans. Déjà la date est dans un porte-à-faux, la spirale disais-je, et ce flou de mémoire de moi-même, du lieu, du temps, de l'heure, du soupir. L'inconstance. L'inexistence. Pourtant, il se réveille peu avant l'aube comme bien d'autres 27 septembre et lave son visage à l'eau claire. Et comme d'autres 27 septembre encore, il attend, à l'écoute, ce que la nuit dit encore au jour et s'unit à ce flux qu'il aime à croire éternel et qui l'emporte, lui avec le vent, lui avec les étoiles, lui avec le bruissement des feuilles dans les arbres, quelques miaulements, un cri de mouette, une lumière qu'on allume dans une salle de bains, le tintement des tasses. Il a chaque fois du mal à agripper cet instant minimal où il se sent si pauvre et si fort dans son néant qui, cependant, l'éloigne de toute solitude. Il n'y a pas eu que des cris de mouettes dans ses aubes de 27 septembre et s'il ne regardait, ah ! regarder, que dix ans en arrière, il y aurait eu des pinsons à sa fenêtre, l'air vif sur ses joues, la traversée silencieuse de la ville, les premiers bonjours, timides et encore lourds de sommeil. Mais toujours ce lien imperceptible entre lui et ce reste qui vit avec soi, à tes côtés, conscient que tu ne peux en faire à ta guise, que justement ta conscience, ou ce qui est tel, retient quelques instants tes pas sur l'étendue du monde. Prévoir déjà la suite et garder sous l'œil le présent : être frais de douche, le café, une tranche de pain, la chemise ou le pull, les plantes en vase, les cartouches d'encre pour l'imprimante, le schéma du cours que tu suivras jusqu'à un certain point comme d'habitude, les mots imparfaits, l'absence de son corps, le livre à finir pour la rencontre littéraire de demain soir, acheter une bouteille de vin et ne pas oublier la facture d'électricité. Les 27 septembre d'avant n'étaient peut-être pas si différents, les livres, les mots, le corps absent et la facture d'électricité, sans médicaments ni plantes à arroser. L'extraordinaire de ta vie est ce jour-même, cette aube, les nuages d'équinoxe incertain, le cri des mouettes et toute cette stratification d'autres 27 septembre oubliés, enfuis. Qu'importe. As-tu vraiment voulu retenir un jour ? Tu as toujours eu l'instinct de l'instant. Si maladroit pourtant. Tu as toujours su le vivre dans tout son espace, sa fragrance, le soyeux de son toucher tandis qu'il allait. Alors, il te reste son premier regard, la pluie dans la cour d'école, toi assis sur un banc droit devant le tableau, la page qu'on tourne d'un dictionnaire ou l'attente dans le couloir, puis un trottoir, une voix, le doigt qui appuie pour appeler un ascenseur, un ticket poinçonné, l'élève réticent, la cuillère dans la tasse de café, sa main dans la tienne, un feu rouge, le vent dans les feuilles, une flaque, un baiser, le sens du devoir, la hâte de la fin de l'heure, le silence, la lente montée vers les collines à travers le cañon traversé d'un pont romain, ces gris et ces verts intenses, le rai de lumière entre les nuages, sa voix et toi qui écoutes *Lay your head down*, *Nightmind* ou, maintenant, la *traccia 9* du dernier Leonard Cohen, plongeant dans les voyages de ces musiques qui accompagnent ton cœur. Vers elle. Et tes pleurs et les regrets impossibles à avoir. 27 septembre. Un lieu. Il se souvient que c'était le nom d'une rue, alors qu'il était à la recherche en cette terre inconnue d'un parfum, d'un goût, d'un moelleux qui lui rappelât le pays d'où il venait. Il le trouva rue du 27 septembre, était-ce bien ce chiffre impair ? Tu connaissais encore si mal l'histoire de ce pays qui était pour toi la ville entière. Il le trouva, ce réconfort, cette paix domestique, dans un croissant brioché *crema e amarena*, tiède, généreux, dont la maternité effaça d'un trait l'aliénation du lieu encore étrange. Il fut un avec la lumière et le dallage de lave noire, désormais chez lui, un avec les rues, les murs. Peu avant, le 19, il s'était trouvé au milieu de la foule dans le grand édifice de la cathédrale,

enveloppé des murmures et des prières, lui-même flux avec le flux des voix insistantes, répétées, obsédantes, dirigées vers l'ampoule agitée avec un rythme lent, cette obsédante hypnose du geste et des mots, sang des hommes, sang de la terre, sang du ciel, unité vibrante, profonde, chtonienne du créé, que l'annonce du miracle ne fit cesser, pas encore. Il fallait encore accompagner la réconciliation de la terre et des mondes célestes, porter à son terme les instants terribles du jugement et de l'oubli, l'oubli nécessaire, vital, existentiel. Pris lui aussi dans le mouvement éternel du créé des hommes et du ciel, ce jour de septembre à Naples. Combien d'autres encore ? Dix ? Vingt ? Plus ? Les gestes sont-ils vraiment ceux de ce jour-là, précis, autres. Les mêmes et tout autant différents. Désormais étrangers à l'être que tu n'es plus, mort déjà, dix, vingt fois ou plus. Glisser encore sur les notes du temps et jouir du jour. Les lumières du soir tombent sur ce 27 septembre. Les mauvais mots s'éparpillent autour du 27 septembre, tout comme ces labyrinthes d'intentions à bas coups. D'aucuns font tomber des têtes, certains s'imaginent être victimes, d'autres encore se croient des rois sur un trône désormais remisé en soupente. Que penser ? Que dire de ces jours de chiffons agités dans le vent ? Cris muets ? Prières volages pour des larmes tombées du ciel ? Je m'assois dans le silence, baisse la tête, écoute tes mots. Ton 27 septembre qui devient le mien sans vraiment savoir ce qu'il est advenu, si nous sommes encore là. (21)

SIX MOIS ET PARTIE OÙ ? Clinique il dit, asile moi je dis, avec cachot bains glacés clefs grandes comme mon bras et paille pour dormir. Pas me prendre pour une truffe l'ai vu dans un film. Elle terrifiée. Elle terrifiée par les autres dérangés la dérangeant. Veulent pas la montrer. Enfants pas autorisés... ne me prenez pas pour une truffe. Lui y va en ramène « elle vous embrasse » comme on dit à n'importe qui le téléphone même pas raccroché « ...vous embrasse » sans les bras ni la chair sans la chaleur ni le corps pour le faire juste un formulaire d'affection. Six mois partie où ? Son voyage commencé en septembre, le 27 pardi, où elle a tout arrêté, elle a arrêté l'épouse et puis la mère, la cuisinière et puis la ménagère elle a arrêté les courses et le petit-déjeuner elle a arrêté le balai et les casseroles elle a arrêté le manque de sel dans la soupe et le trop de vinaigre dans la salade elle a arrêté le tricot et les reprises de chaussettes enfilées sur un petit œuf de bois elle a arrêté de tout rater. Tu viens ? Non. Le dernier son rendu comme on rend son dîner ou la vie, rendu pour pas un prêt. Il n'y a plus d'amour ma fille il n'y a plus d'amour *noli me tangere* je suis le Saint-Suaire je suis sa tombe vivante je suis sa chair et son sang et pourquoi cette vie pourquoi toute cette poussière ? Elle s'est assise là-haut et a planté ses grands yeux noirs dans le jardin d'où montaient comme des bras suppliants les branches noires des poiriers moitié crevés. Les poiriers aux fruits mort-nés s'agitent comme des mains de sorcière tendent leurs poires moignons durs agrippent le ciel et les yeux noirs qui les regardent sans regarder, des yeux à larmes ou à colère on sait même pas. Elle fait plus ni la mère ni le steak trop cuit elle fait statue posée sur le vieux plancher à hauteur de fenêtre pour ses yeux qui charbonnent comme ses cheveux grisonnent. Elle fait grève. Elle est corps posé là lourd, yeux braqués sourde, juste un corps posé là lourd avec des pensées dedans, plein. Ça a duré. Avec des rires pas drôles et des pleurs profonds comme des sondes, toute ramassée sur elle, son corps et ses pensées recroquevillées dans la mère Tupperware étanche sauf les filets de rires et de larmes incompris. Elle répète et dit : *Noli me tangere*. En bas le chat serpente entre les herbes, il fait le chasseur une patte en l'air, les hirondelles n'ont qu'à se bien tenir elles font les notes sur la portée de fils haute tension face à la maison. *Noli me tangere* elles font les notes piailleuses dans la mélodie grise de ce ciel de septembre car elles vont partir elles aussi où ? En Afrique. C'est la musique du ciel qu'elles chantent par dessus le chat guetteur elles vont s'enfoncer dans le vaste ciel comme elle s'enfonce dans le noir et la suie dans la tristesse amie enfoncée plus encore loin loin dans le corps là lourd, dans l'intérieur du corps où les enfants poussent et parfois meurent, dans le

corps là lourd où le noir et la suie font un nid à la tristesse tant aimée et aux enfants morts. Les hirondelles sont fin prêtes elles vont nous faire l'automne et six mois partir où ? En clinique il dit faut pas me prendre pour une truffe je connais l'asile l'ai vu dans un film le chat peut bien tendre ses moustaches vers le ciel et dilater le petit triangle noir mouillé de sa truffe elles vont voyager jusqu'en Afrique avec leurs toutes petites ailes alors que juste se replier loin dans son corps là lourd peut suffire. (22)

Tout ou presque se perd dans le magma de ma mémoire. Les adeptes de la numérologie sont persuadés que les quarante jours qui précèdent un anniversaire sont une période de tous les dangers. J'y crois pas. Ou alors c'est à comprendre autrement, en bien pire : tous les jours qui précèdent aujourd'hui, quelle que soit la date, sont une période de tous les dangers, de tous les crimes, de toutes les horreurs. Et pas depuis longtemps, mais depuis toujours. Sans doute pour cela que ma mémoire magmatise tout, ne retient rien de particulier, confond temps et espace, oublie tous les repères. Non pas qu'elle s'en foutrait. Par crainte plutôt, comme une sorte de pratique survivaliste. Non dénis. Mises à distance, nécessaire de survie. Il faut aller jusqu'au bout de l'allée pour relever le courrier. Le facteur passe tous les jours. Pas moi. Il y a plusieurs années maintenant que je ne visite ma boîte à lettres qu'une à deux fois par semaine quand je n'oublie pas de le faire. C'est toujours une corvée : trier une collection de publicités vers le carton des papiers à brûler, déchirer et mettre à part les diverses enveloppes plastiques sans jamais savoir dans quelle poubelle il faut les recycler, classer les rares factures avec les papiers à conserver. Corvée inutile et débile. Je ne sais donc pas quand exactement sont arrivées ces deux lettres similaires. C'était deux à trois semaines avant le fatidique 27 septembre. Ces deux lettres se ressemblaient parce que toutes les deux expliquaient d'abord pourquoi elles nous étaient adressées et parce qu'ensuite elles fournissaient un bon nominatif pour un retrait chez le pharmacien. L'une permettait de se voir délivrer le vaccin contre la grippe de l'année. L'autre permettait de se voir délivrer des comprimés d'iode stable de 65 mg permettant de saturer la glande thyroïde, à ne prendre, préciser la lettre, que sur instructions des autorités compétentes. Lassitude, fatigue passagère, petite déprime à l'approche de l'automne, effet indésirable des 200 mg de prégabaline avalés quotidiennement ? J'ignore les raisons de mon geste énervé. L'âge et savoir à présent que je suis de cette espèce de mammifères qui va parvenir à rendre impossible la survie des mammifères sur la planète Terre ont certainement quelque chose à voir avec mon refus brutal de me protéger contre la grippe de l'année et un éventuel prochain accident nucléaire. Les deux lettres et les deux bons de retrait nominatifs ont fini à la poubelle. Deux corvées de moins, supprimées d'un coup, d'un seul geste. Un peu de temps en plus pour songer au fatidique 27 septembre. C'est là, à ce moment-là que tout a basculé. Brusquement, il m'était impossible de penser à un quelconque mois de septembre. Plus de mémoire, plus de sons, plus d'images. Plus rien. Il n'y a jamais eu de septembre pour les enfants, les femmes, les hommes, les personnes non humaines qui hurlent à présent dans ma tête. Tous les humains et non-humains qui étaient à Hiroshima, le 6 août 1945, à Nagasaki le 9 août 1945, à Tchernobyl, le 26 avril 1986, à Fukushima, le 11 mars 2011. À Pétaouchnok, un jour qui vient. (24)

Toujours il faut se souvenir des dates. Moi, je les oublie toutes. Le 27 septembre comme les autres. Ce jour-là, il faisait gris et froid, trop froid pour la saison. On s'était pelé le jonc pour le patron, le 27 comme le 28 et comme les jours qui ont suivi. Avant, on crevait de chaud. On est passé de la chaleur à la caillante, d'un coup. On l'a senti dans la nuit que le froid était là. Le 27 septembre c'était aujourd'hui. Rien n'a changé. Tout a changé. On trime toujours autant, le corps s'émousse, se fatigue un peu plus,

fait naître des douleurs nouvelles, des fatigues épaisses et sombres. C'est ça qui a changé. On a mal. La douleur s'est invitée le jour, la nuit et même quand on prend une cuite. Ce jour-là, je m'en rappelle quand même, pas de la date, mais du jour. Je suis nul en dates. La mère était partie à la gare des Brotteaux avant que j'embauche. Elle était levée à 5 heures, elle avait fait sa toilette au broc. Elle était partie emmitouflée bien avant le soleil. Elle a ensuite attendu longtemps le train où était le frère qui rentrait du Linge, estropié. Il y avait les huiles, Herriot, Deschanel et Meunier pour se pavaner et la foule pour embrasser les grands blessés de leur sale guerre. La presse, le défilé et la mère dans la foule, habillée comme pour un mariage, la mère qui a attendu le frère, qui l'a à peine vu puisque trop grand blessé, il a été envoyé dans le Sud. Elle l'a embrassé. Puis il est parti par le train de nuit. La mère est partie aussi dans la nuit pour chez nous, à pied. Elle est rentrée, on l'a entendue. Elle bougeait comme si elle était morte. On a rien demandé. Elle a rien dit. Elle est allée se coucher. On l'a entendu pleurer. Le lendemain on est allé se crever pour le patron comme tous les jours. Le frère, lui, pourra plus travailler, il a crevé. Pas dans le train, un peu après... à l'hosto. La mère chaque année nous dit, aujourd'hui, c'est le dernier jour que j'ai vu votre frère. Mais, moi, les dates, ça me reste pas, alors qu'est-ce que j'en ai à foutre du 27 septembre. (34)

Tout est aujourd'hui et rien n'y colle. Souvenirs, temps qui passe. Le vent plus froid, soleil soudainement dans les yeux, le pare-brise de la voiture soudainement plus sale. L'école est partout. Je vogue mollement. L'odeur de bouche que dégage mon père me fait penser à une salle de sport, bruyante. Le repos sur le ventre doux de ma mère, la course autour de la table avec ma sœur, son corps si fort. Le chien habite avec nous, sauf le soir, je l'entends qui appelle sa famille certaines nuits.

Journée de l'entre-deux. Seizième jour d'école, l'année entière s'annonce, dans le cahier vert, le bleu et celui à petits carreaux. Dernières chaleurs de l'été dans le très sec de ma chambre. Le sommeil va mettre du temps à arriver, j'aimerais tant pouvoir attendre calmement la nuit comme avant. Je pense à l'école. J'ouvre délicatement la porte de mon placard, je fouille rarement là-dedans, je ne connais pas bien le contenu de mes boîtes. Dans l'une d'elles, il y a une carte avec un petit poussin habillé en baskets et avec un imperméable jaune. Sous la photo, la légende parle d'un départ dans la vie. Une personne qui m'est totalement inconnue, une femme, m'écrit en deux petites phrases sensiblement la même chose que la légende de la carte. Je m'autorise alors à pleurer. Je fais l'adulte qui pleure le temps passé, celui qui ne reviendra pas.

Rayon de lumière jaune cuisant l'espace entre la porte et la moquette. Belle journée en vue. Je compte jusqu'à sept dans ma tête. Dernier moment que j'arrache à la nuit. J'ai faim. Je sens une force physique nouvelle. De petits muscles sur les cuisses me font me comparer aux hommes des publicités. C'est mercredi, j'aime traîner. Je rentre dans mes rêveries comme on chante le refrain d'une chanson. Il y est question d'un accident de la route monstre, dans une des rues principales de la ville. Face au désastre la municipalité préfère fermer la rue définitivement et laisser la situation se régler d'elle-même. On peut entendre aux alentours le chant très suave, de la très lente agonie.

Le réveil comme une prolongation du coucher. Je ne pense qu'à elle. Je vis au ralenti, je ne vis presque plus. J'en viens par crises successives à regretter mes sentiments, tout le temps que je lui ai donné. Elle ignore tout. Que restera t-il de tout ça dans dix ans ? Tout est sans saveur, je sais déjà que je suis marqué pour toujours.

Du haut de ce cinquième étage surplombant le lit de la mer, je regarde les oiseaux décollés par une fenêtre inouvrable. Je n'avais jamais remarqué, ne me levant jamais si tôt, qu'une brume pouvait avoir des teintes bleues. Je matérialise un fusil avec mes deux bras. En calculant la force du vent et en prenant en compte la distance et la vitesse, je tue à tour de bras. J'imagine les projections intimes de sang, les

oiseaux qui s'écrasent dans l'eau comme des avions à Pearl Harbour. Le bruit régulier de la soufflerie, lorsque le silence règne profondément, tonne dans sa blancheur, d'une multitude de petits bruits, de minuscules cris. Sous le lino tiède mes pieds font des sons de semelle qui colle. Le bras droit mi-haut j'essaie d'arpenter d'une manière originale cette pièce aux dimensions classiques. Des ombres claires jonchent le sol, se rapprochent de moi. Il n'y a presque plus le temps pour les petites histoires, le temps passe vite, les journées s'effondrent les unes sur les autres. Je regarde avec dégoût le sang reflué dans le tuyau, je m'invente des douleurs supplémentaires. Le lino usé aux coins des portes est un indicateur du temps qui passe très convaincant.

Levé de très bonne heure, j'ai tout le temps devant moi. (40)

Trois 27 septembre en pré-rentree aux Beaux-Arts de Paris. Quatre 27 septembre en pré-rentree en philosophie à Tolbiac puis à la Sorbonne. Trois 27 septembre avec A. Un 27 septembre avec X. Combien de 27 septembre en maquette, combien en rendu de maquette, en ateliers de construction, en répétitions. Pas de 27 septembre en gestation. Vingt-cinq 27 septembre avec fille. Onze 27 septembre sans père. 59 27 septembre avec mère. Une trentaine de 27 septembre avec réveil peau contre peau. Deux 27 septembre sans toi. D'innombrables 27 septembre levée à l'aube. Un 27 septembre avec fièvre, une chambre blanche ? Quelqu'un ?

Un 27 septembre, le plus mémorable des 27 est tombé dans l'oubli. Matière à une petite nouvelle aurait dit Trigorine dans *La mouette* de Tchekhov. Vous n'aviez pas votre carnet ? Vous aviez arraché la page du 27 ? Et le jour du meurtre, le 27 vous faisiez quoi dans l'escalier ? (43)

La matraque sous le cou. Son pote, étranglé. – Ta gueule ! Bouge pas ! Peau rougie. Veines. Il est parti en vrille. A foncé dans le gros. Chuté, redressé. A couru dans la nuit, vent de face. Ses affaires à l'oubli. Sa moto en plan. L'autre derrière, avec les menottes. Sprinter grotesque. Rien qu'un bus vide et lumineux sur le cours. Eux, sous les marronniers d'une contre-allée. A bout de souffle.

Elle braille. Le grand chevelu K.O., du sang autour des lèvres, du sang sur les fringues. Tout le monde retient tout le monde. Empoigne les tissus. Les regards voilés. Cercles. Un gringalet, survêt trop grand, à l'écart. Hors-jeu. Déplacements. Logorrhées. Tombereaux. Ça va trop vite. « Les schmits arrivent ! » Ils foutent le camp.

Pourquoi, il s'est barré ? Pas le goût. Un musée ! Manquerait plus que ça ! Pourquoi ? Il ne sait pas.

Ils ont foutu une poutrelle en travers des rails. S'en est fallu de peu. Je te dis pas le grincement. Le freinage d'urgence. Étincelles, poussière, fumée.

Les jeux gonflables à la fête du quartier. Les grands l'ont chauffé comme d'habitude. Emballement, excitation : il a hurlé n'importe quoi. Les mots présents. Il a rebondi au sommet du château rose et jaune. Élan irréfléchi. Corps sans muscle. A basculé en arrière. Atterri à plat sur le dos. Choc.

Elle dessine, dessine. Des têtes et des chiens. C'est plus fort qu'elle. Rien ne passe. Absence de faim. Dégoût qui envahit tout. Sa mère dans l'encadrement. – Arrête ton cinéma. Elle dessine comme ça vient sur des feuillets. Des têtes de manga qui regardent ailleurs.

Elle a fait le mur. Galopé dans la ruelle jusqu'au square où personne ne viendra jamais les chercher. L'autre abruti dans son bureau préfère remplir une déclaration de fugue et passer la soirée peinard. Ils ont fumé un joint en se sautant dessus comme des chiots joueurs. Elle était perchée debout sur un éléphant rouge et vert à ressort. Elle s'est raccrochée comme elle a pu dans son déséquilibre. Les lunettes ont volé. Aussitôt la semelle d'une TN a broyé les verres et plié les montures. Le flou, maintenant.

Il regrette. Engourdi. Les mouvements empêchés. Mal au cœur aussi. Ils l'ont soulevé à trois et balancé dans le coffre. Il s'est à moitié laissé faire. Fumée et musique traversent les banquettes. Les autres secouent la plage arrière pour le faire virer. Hurlements. Vitesse. Où on va ? Il regrette d'avoir asticoté les grands, d'avoir cherché leur attention par la provoc. Ils ne savent pas s'arrêter. Lui non plus.

Qu'est-ce qu'elle lui a dit ? Elle a oublié les mots. Elle a retenu l'ombre sur son visage. Elle s'est éloignée. Elle s'est mise dans son coin. Dans sa veste. Dans sa capuche.

Pas envie. Parce qu'il est parti. Elle se mobilise. Elle reprend contact. Elle cherche.

Colère revient, remonte, rejoue, revoit, refait violences, répète les mots, martèle, met en attente, n'a de réponse, colère morcelle, brise, liquéfie, tue, souffle sur braises, insiste, tord ventre, coupe court, n'a de cesse, colère, colère, colère, crispe, casse, force, empêche. affame.

On a trouvé d'un loup le cadavre sur l'autoroute. Ça veut dire qu'ils traversent cette zone pour passer d'un massif à l'autre : par les bois, par les champs au bout des jardins des pavillons périurbains.

Pourquoi il aboie ? Roquet dans l'impasse. De l'autre côté de la haie. Il appelle ? Il est seul ?

Il remonte la ligne à haute tension jusqu'au barrage. Note des points d'usure aux pylônes, avec méthode. Se concentre. Rien que le bruit des pales dans l'habitable.

Nuages s'effilochent. Volée d'hirondelles envahit la vue. Montagnes réfléchissent l'aurore.

Tu ne te rappelles pas. La musique emmène trop loin. Tu passes par des chutes de bois. Vers les hauteurs. Tu passes par des névés juste après la crête. Par les zones d'ombre. Tu sors. Qu'est-ce que tu vas perdre ? Tu dévales des prairies. Tu traverses. Sur le pont métallique. C'est la saison des inondations. Le brouillard. Le brouillard. Tu sors. Vitres ouvertes. Trop d'air. Chorégraphie d'une tête brûlée. La nuit, l'électrolyse en cours. La nuit qui rameute. La nuit qui ventile. Moteurs rugissent. Pneus crissent. Lampes taillent dans la noirceur. Tu sors de ta réserve. A des kilomètres. Loin. Trop loin. La rythmique. La mélodie. Immobile, l'animal. Tous ces fluides qu'on canalise. Sans fuite. Tous ces panaches. Le cœur tient bon. Qu'est-ce que tu peux faire ? Rouleau-compresseur va de l'avant. Tu dévides des rêves. C'est l'allégresse. Tu dévies des inepties. Travail de nuit. De sape. Soulèvement des lourdeurs. (49)

Écrire tous les jours. Jamais sans un jour. Sans une ligne. Au moins une par jour. C'est dans ce rythme que s'installe l'écriture. Dans ce temps, au creux duquel on tente de trouver le temps. Je lis cette phrase inquiétante : Aux États-Unis 40 % des foyers dont le chef de famille est âgé de moins de 35 ans – un record – est débiteur. Ce qui nous pousse à écrire. Ce qui pousse dans ce qu'on écrit à aller plus loin, à creuser plus loin. Depuis 2007, la part de la dette a augmenté dans les dépenses de tous les foyers, quelle que soit sa composition sociale, par l'effet combiné d'une charge plus lourde et de revenus en baisse. Des paroles et des actes. Je passe d'un sujet l'autre. *Personne ne revient jamais vraiment de son enfance.* Cette phrase m'obsède. Je n'arrive pas à me souvenir tout de suite d'où elle vient. Son origine. Et son sens s'en trouve donc perturbé transformé, dans l'attente. « Une espèce d'avatar d'un système monstrueux » de « colonisation par l'argent ». Je lis les textes sans comprendre immédiatement le sens de ce qui est écrit. Les lettres noir sur blanc. L'impression que ce qui se déroule au loin, sans moi, me chasse du réel, m'en interdit l'accès. Alep, capitale économique longtemps restée à l'écart de la contestation, est le théâtre d'une bataille acharnée depuis plus de deux mois. Je suis perdu dans un monde qui ne m'accepte plus. Dont le sens, le sens des mots que j'entends aux informations, mais surtout ceux que je lis encore, me sont devenus incompréhensibles. Le premier ministre, Jean-Marc Ayrault, a assuré ne pas vouloir « boucher les trous » des finances publiques par une augmentation de la TVA ou de la CSG et a annoncé un effort fiscal « réel » mais « juste ». Je répète les derniers mots plusieurs fois de suite à voix haute pour tenter d'en comprendre le sens de l'intérieur. « *Le coût du travail n'est pas un sujet tabou* », a-t-il lancé, mais « *mais limiter la compétitivité de nos entreprises à la seule question du coût*

du travail, c'est une fausse réponse, ce n'est pas une réponse digne. Il est juste, le choix fiscal que nous faisons ». Sans oublier que ce qui fait le succès d'une série, au-delà de l'aspect purement financier, ce sont avant tout ses personnages et son écriture. Les informations du jour envahissent de plus en plus l'espace de ma réflexion. *« C'est un bras de fer difficile qui s'engage. »* Je ne veux pas me laisser envahir par ces mots creux. Ces mots dénués de sens. Je ne veux pas que ces mots entrent aussi facilement dans mon quotidien, viennent me dire ce que je dois penser, dire, aimer. Ni comment, ni pourquoi. *« Ce que je demande aux membres de mon gouvernement, c'est d'être solidaires de ce que décide ce gouvernement. »* Je ne veux pas qu'ils s'imposent à moi et me forcent à les suivre. Je ne veux même plus les écouter. Ces mots contaminent les miens. Le périphérique parisien a une forte capacité de nuisance sur ses voisins. La nuisance des mots est aussi forte. Je tente de revenir à la phrase qui m'entête : *Personne ne revient jamais vraiment de son enfance.* D'en retrouver l'origine. Je lutte contre le flot infini d'information, de nouvelles, de discours, de déclarations. Pour obtenir une *« réduction suffisante »* des nuisances, *« il faut cumuler plusieurs actions, il n'y a pas de solutions miracles. »* Je m'en approche soudain. Ce jour-là, Thomas Vinau avait écrit sur son blog : *« La journée a gardé la forme de la nuit. La nuit a enfanté le jour. Et le jour a gardé la forme de ses cuisses. De son ventre. De son trou. Le jour est une empreinte. Une trace dans la glaise. Le jour est une piste. Mais c'est la nuit qui marche. C'est elle qui avance. C'est elle qui allaite. Et qui montre les crocs. Et qui nettoie la cage. Le jour n'en revient jamais vraiment. Puisque personne ne revient jamais vraiment de son enfance. »* J'avais gardé la dernière phrase de ce texte, prélevée dans son poème pour l'adjoindre au mien. *« Nous manquons surtout, comme partout, de lits dans l'hôpital ou à l'extérieur »,* détaille le médecin. Je retiens la dernière phrase pour mon projet d'écriture au quotidien. Chaque jour je diffuse en ligne sur le blog *Planche-contact* une de mes photos, associée à un court texte trouvé sur les sites que je lis chaque jour en ligne. La ligne de front serpente au cœur de la ville et les deux camps sont engagés dans une guérilla où les tireurs embusqués jouent un rôle important. *« Se souvenir, avec Georges Perec, dans Espèces d'espaces, qu'un « journal » est une unité de surface : c'est la superficie qu'un ouvrier agricole peut labourer en une journée. »* La Commission européenne sera contrainte de décider seule et elle n'aura d'autre choix que de se prononcer en faveur de l'autorisation du MIR 162, car l'Autorité européenne pour la sécurité des aliments estime qu'il ne présente aucun risque pour la santé. Il s'agit d'abord de garantir la compatibilité (l'interopérabilité) des services « en nuage », pour que les données y circulent librement, à partir de normes établies d'ici 2013. L'image du jour est celle de sacs de chantiers abandonnés dans un passage couvert du 11^e arrondissement. *« En conséquence, les temps d'attente aux urgences s'allongent et la prise en charge des malades n'est plus satisfaisante. »* Je sais que j'y reviendrai. Il me faudra raconter ce que ces sacs provoquent en moi. L'informatique « en nuage » pose également la question du droit d'auteur. Je n'abandonne pas, malgré la confusion. Il faut poursuivre au jour le jour. Tenter d'y voir plus clair en écrivant. Selon nos informations, les syndicats comptent poursuivre leurs actions. Moi aussi. (57)

Pluie de septembre travaille, à la vigne et à semaille. Les radios locales pressent leurs voix, se réjouissent des épisodes pluvieux enfin venus briser la sécheresse et la désertification redoutée, aussitôt déplorent l'insuffisance pitoyable des précipitations. À peine 5 millimètres. Les voix annoncent des catastrophes si... Des pelleuses broient un glacier pour hisser un peu plus les pistes de ski, le PDG de Ford France confirme la fermeture du site de production en Gironde, se réjouit de cette restructuration *indispensable* maïs *trois* temps repoussée, se félicite d'un changement de positionnement en faveur des SUV plébiscités par le public écologique. (61)

Ce matin-là je ne me suis pas levé avec ça à la gorge. J'avais encore au bout du ventre, ce monstre qui m'avait donné rendez-vous pour dire que j'étais allé trop loin. J'en avais juste assez d'être pris pour une courge. Et pourtant, j'aime les courges. C'est facile, rapide à préparer et ça ne demande aucune métaphore. Finalement, le rendez-vous a été annulé. Il voulait juste me faire peur. À la place j'ai appris la langue allemande, quelques mots. Et j'avais moins peur. Quand on apprend l'allemand, on n'a pas besoin de se soumettre à une entité abstraite aux cheveux rasés trop court. On cherche la maîtrise, le contrôle de la langue des idées. Quand on a peur, tout nous échappe. Une petite mort, mais une mort sale. Mais tout était déjà passé quand je me suis réveillé ce 27 septembre-là. L'écho, le contrecoup, le soulagement, l'autorisation de redevenir autre, soi.

L'histoire fait croire à celui qui l'invente qu'elle ne peut pas être le mensonge de celui qui la raconte à celui qui la vit. Chaque bribe d'information s'écroule rouge et orange. Le surréalisme est à côté. Le pull de l'enseignante, rouge, est ce qu'il me reste de ce 27 septembre. On grandit tous le 27 septembre. L'après-midi, le lycée n'est pas fermé, mais il n'y a pas de cours. Pas pour moi en tout cas. Les administratifs dorment, ou sont morts. Je ne sais plus ce que je pensais des zombies à l'époque. Mais ça m'aurait bien amusé qu'on le ferme pour cette raison. Le barbu barbant venait certainement de nous filer un impossible schéma à schématiser. Et moi, me demandant ce que je faisais dans cette caricature de vie. La question est, pourquoi, à cet âge, on fait des choix aussi inconséquents alors même qu'on en mesure les conséquences ? J'ai sous pesé l'abandon. C'est venu très vite, mais peut-être pas dès le 27 septembre. Il faudrait vérifier, fouiller dans les archives, se jeter dans le creux du monde en avalant des couleuvres, toujours les mêmes, mais en les recrachant avec autant d'énergie qu'un barbant barbu. Qui jouait de la harpe. Il avait même sorti un CD ou deux dont il ne parlait pas. Tant mieux. La harpe c'est aussi ennuyeux qu'un cours de barbu barbant.

Le réfrigérateur est dans la salle de bains, en face des w.c. On peut écrire une liste de courses partielle, rien qu'en évacuant les déchets de la veille ou de la journée. De l'importance de s'assécher. J'ai l'impression, parfois, que l'on passe notre vie à attendre. J'attendais, donc. Qu'il ne se passe rien, que la température remonte, que le collègue vienne à moi. L'année précédente ça m'est arrivé, on pourrait en mourir. Pas un suicide. Non. Ça serait bien trop romantique. On ne mérite pas ça. J'étais sec, j'avais couru. J'ai dû ouvrir la porte une bonne centaine de fois avant de quitter ma prison. Mes 27 septembre sont tristes parce qu'ils se rapportent tous à un enfermement quelconque. Il n'y a que la prison que je n'ai pas faite. C'est Léo Ferré qui m'a accueilli. Le principal du collège avait un nez rouge rigolo et un beau collier de barbe blanche. Je parle de collier, mais il y avait la moustache en plus. Les murs orange abritaient la misère des éléments de SEGPA. Ils n'étaient pourtant pas mal traités. Mais être bizarre ça ne passe pas. Certains cumulent la bizarrerie de l'âge adulte avec celle de l'adolescence et celle de l'enfance. On ne sait jamais si on meurt bizarre.

Un écho, à 1997, la dernière rentrée au lycée. Il ne m'en reste que des souvenirs longs et gras. Une robe bleue à carreaux. Pas la mienne, je n'ai jamais porté de robe bleue. Sauf une fois ou deux pour fêter je ne sais plus trop quoi. Dans le lot, il y a avait un mariage. Mais c'était bien après. Il n'y avait pas de carreaux sur celle-là. L'avant-garde d'une dernière ligne droite menant vers les pieds de l'Enfer. Mais dans celui-là, on triche. Il n'est pas si terrible. Il ne fait pas peur. Il fait juste trembler, changer parfois un peu, mais ça grésille plutôt. Les sons deviennent des tortues, mais c'est bien avant le purgatoire. La routine tue les lycéens. Je ne sais pas encore que dans quelques mois j'aurai peur de devoir rester encore revivre des ennuis lents et sifflants. (63)

6 h 15, le smartphone s'extirpe de son silence, brutal, "*dream it possible*", je dois impérativement me lever sans réfléchir à une éventuelle prolongation du sommeil. Dix, quinze minutes, les affaires sont prêtes depuis la veille, les cheveux sont lavés, gain de temps, grappiller un peu, juste un peu de nuit. Non, ne pas déséquilibrer la nouvelle habitude. Les gestes qui suivent le lever semblent être déjà réglés, agencés, coordonnés, comme si c'était comme ça depuis toujours. Le corps anticipe-t-il des semaines, des mois, des années à l'avance ce qu'il adviendra tel jour à tel heure ? Se prépare-t-il à s'y adapter et à contourner les éventuelles excuses et entourloupes du mental ? Opère-t-il parfois des changements, détourne-t-il le cours des choses ? Jongle-t-il avec nos ritournelles et nos ancrages ?

7 h 45, dehors toutes les lumières hurlent. Phares des voitures, clignotants, feux de signalisation, vitrine de la boulangerie, vitrine de la librairie. La nuit peine à se retirer. La pluie s'impose, se retire, indécise. Le flux de la ville est tantôt fluide, tantôt bouché, et le vacarme semble suivre sa cadence. Coups de klaxons, cris d'adolescents, soupirs d'impatience, silence absent. Absents aussi les tenues d'été, corps camouflés dans les vêtements imperméables, couleurs essentiellement vives pour les cyclistes, couleurs plutôt sombres pour les marcheurs.

8 h 25, par la fenêtre du train, le verso de la ville se dévoile. Jardin des habitations, sous les tonnelles plus de table de jardin ou de transat, un vide, et le sol pour témoin de l'été passé trop vite, et ces traces de souvenirs qui disparaîtront aux prochains coups de vent, comme nécessité de ne rien en garder, sinon le droit de reconstruire les souvenirs avec ses propres mots, de les rejouer autrement, rogner des bouts, les agrémenter de quelques fioritures, les matérialiser, les consommer, les adapter à la mode, au temps qui passe et ne se refait pas. Le rond-point et le cinéma vus de plus haut qu'à l'habitude, ce que ça change dans l'œil, vertige, errances. Les graffitis qui scandent les combats à porter dans une société où tout fout l'camp. Les palettes en bois. La pluie qui se jette sur la fenêtre, cherche à s'y cramponner, chute.

9 h, j'arrive en avance, en profite pour traîner en ville. Je longe la rue Faïdherbe. Rue commerciale habituellement pleine, et les sacs de chez Maisons du Monde, Apple Store, la Fnac qui pendouillent aux bras des acheteurs. Aujourd'hui, la rue est vidée de son flou, de sa masse, de son masque, même de ses sans domicile fixe. Les gens la traversent à la va-vite, peu concernés par les offres alléchantes, 2+1 gratuit, – 75%. La marche aussi est différente, comme déformée, dépouillée, pas empilés, abstraits, absents. (73)

Et vendredi, vingt-sept, une heure avant dîné, Monsieur de Bergerac est mort assassiné... (75)

Années 2000

2009

Ce serait comme une autre vie qui commencerait enfin... sans horaires imposés, sans obligations, peuplée de mes propres désirs. Retraitée, cela sonne comme une mise à l'écart, mais je vois plutôt un nouveau départ, une troisième ou quatrième étape à ne pas se laisser voler. Trouver le rythme qui me convient. Lire écrire. C'est pas compliqué ! (4)

27 septembre 2009

L'ombre a grandi, obscurcit notre présent, gagne l'avenir proche. Du temps de la guerre froide, la science-fiction avait halluciné une Terre après la bombe atomique. Un air irrespirable, les humains réfugiés sous terre, ou dans des capsules cosmiques. Ou encore errant dans des villes dévastées, univers apocalyptiques, où se côtoient individus paumés, gangs, trafics, électricité déglinguée, la déglingue généralisée. Maintenant, étape intermédiaire : une partie des hommes reflue vers l'autre, chassée par les guerres et le temps qu'il ne fait plus et le dieu homme dresse des listes toutes les nuits de ce qui doit disparaître au matin. Préférable de vivre : en ville où spectacle de nos semblables à la rue, à la campagne où la nature spoliée ? Où jeter les yeux ? (12)

di 27 septembre 2009 règles 23 jours sinon rien (30)

27 septembre 2009

Odeur d'iode et de sel. Une mer couleur émeraude, transparente, la plage de sable *grano di riso* d'un blanc pur. Je suis chez des amis en Sardaigne. Accueil chaleureux, petits plats sardes, parler italien. Vacances, farniente, soleil du sud. Ce matin, promenade en voiture, visite de la montagne proche, des vallées profondes comme en Cévennes, la Giara aux allures des Causses de chez nous, des vestiges de pierres anciennes construits pendant l'âge de bronze, les *nuraghi*, cônes tronqués ressemblant à des tours médiévales, bâtisses en grosses pierres empilées, impressionnantes et compactes. Sur la pelouse sauvage, des chevaux et des cochons noirs en liberté. Un arrêt dans une coopérative de vin, où le cépage, par hasard, porte mon nom, je déguste, il est délicieux, je prends deux bouteilles, nous les ouvrirons ce soir avec les pâtes de Luciano. Le ciel est bleu, la mer est encore tiède, je m'élance, plonge, fends les vagues, respire. J'en ai besoin. J'ai si rarement la mer à mes pieds. L'eau me calme, me dilue. Je flotte comme une feuille, comme l'écume, mes pensées s'envolent, je ne guide plus, je laisse aller. La volupté. L'oubli de tous les tracass. Une parenthèse. Je fais provision de bonheur pour l'hiver. (53)

27 septembre 2009 – Je me lève en ayant mal dormi avec quelque chose au fond de la gorge, une lassitude dans les membres. Ce n'est pas la première fois. J'attends le réveil des enfants et je leur dis –

Voilà, c'est aujourd'hui. J'ai pris ma décision. Ça ne peut plus durer. C'est aujourd'hui. Mais je ne le ferai que si vous êtes d'accord, sinon je ne le ferai pas.

Mon fils a dit qu'il comprenait. Alors j'ai téléphoné. À la secrétaire, j'ai demandé un rendez-vous dans la matinée, aujourd'hui, oui, le plus vite possible. C'était pour. Elle m'a donné une heure. J'ai dit merci. J'ai raccroché. Je me suis retournée et j'ai dit – Voilà, c'est à 10 h 30. Ils n'ont rien répondu. J'ai dit je veux y aller seule. De toutes façons, personne ne voulait m'accompagner. Les enfants faisaient semblant d'être absorbés à leur bureau. Me tournaient le dos. Il restait deux bonnes heures à occuper. À repousser la boule de plus en plus lourde au fond de la bouche. Personne ne s'est parlé. On attendait tous. Et les secondes, puis les minutes se sont mises à défiler à toute allure. Deux heures à attendre, deux heures vides qu'on a rempli de rien. J'essayais de ne pas gagner une journée de plus, malgré tout, de ne pas revenir sur ma décision – sur notre décision à tous les quatre – en pensant de toutes façons on a déjà vécu avec « ça » jusque là, jusqu'à aujourd'hui. On peut peut-être... Encore une journée ? Ce sont ces questions qui tournaient dans mon cerveau occupé à rien d'autre, et puis, pour que mes mains ne restent pas mortes sur mes cuisses, je le caressais. Mais lui, il était ailleurs. On ne savait pas où. Et ça durait depuis le début de l'été. Il était là, mais il n'y était plus. Il ne dormait plus, ne mangeait ses aliments et les médicaments que mêlés à du yaourt. C'était ce qu'on avait fini par trouver. Sinon il n'y touchait pas. Et il nous cherchait constamment dans tous nos déplacements à travers l'appartement, mais sans raison. La nuit il attendait au bord de la chambre. On l'entendait tourner, chercher, remuer constamment. Sans rien qui, dans le fait de nous retrouver, de nous côtoyer, de recueillir nos caresses, puisse le faire « revenir » à nous. Déjà parti. Ailleurs, on ne savait pas où. Nos mots, nos gestes ne le rattrapaient plus. Il ne nous entendait plus, ne nous voyait plus. Pourtant ni sourd, ni aveugle. Et ses pas reprenaient inlassablement de jour comme de nuit.

Alors, j'ai dit – c'est aujourd'hui. Personne n'a rien trouvé à rajouter ou retirer. Quand ça a été presque l'heure, j'ai fait avec lui la dernière balade le long des quais. On a tous les deux fait semblant, je crois. J'avais en calant mes pas sur les siens. Puis nous avons ensemble gravi pour la dernière fois le large escalier revenant des Quais. Nous avons attendu au feu rouge et nous avons tous les deux traversé, bien sages, sur le passage piéton. Et puis nous sommes entrés tous les deux chez le vétérinaire. J'ai dit, bonjour, c'est moi qui vous ai téléphoné, il y a deux heures, je suis, c'est pour. Oui, on voyait. On m'a dit asseyez-vous madame et on m'a apporté un verre d'eau. Ça n'était pas la première fois que je venais à la consultation, pourtant c'était la première fois que l'on m'offrait ce verre d'eau. Le verre tendu par-dessus la blouse blanche et les mains propres aux ongles courts. L'eau transparente dans le verre à moutarde dont la date de péremption figurait encore en-dessous. Elle est apparue quand le verre a été vide. Avec la boule dans la gorge chassée, l'impression repoussée par l'eau du robinet fraîche, à peine, et chlorée. Je ne savais pas à qui le rendre le verre vide. On est venus nous chercher, tous les deux. J'ai gardé le verre à la main. Le verre vide. J'ai dit je reste. Je te l'avais dit. Je ne peux plus continuer comme ça. Je t'avais dit. C'est aujourd'hui. Je te dis au revoir. Je vais t'emmener. Je t'ai emmené, je suis restée jusqu'à ce que tu t'endormes. Tu continuais malgré tout à avoir cette respiration haletante que tu avais depuis des semaines et qui emplissait tout l'appartement de ce souffle en difficulté. On m'a dit il dort. On m'a demandé si je voulais rester jusqu'au bout. Je t'ai caressé une dernière fois. Tu étais calme, tu dormais, enfin. Je t'ai tenu serré, je t'ai embrassé une dernière fois. J'ai quitté la salle. J'ai dit merci. Au revoir. J'ai emporté autour de mes lèvres ton odeur de bête docile. À la maison, tous les trois ils pleuraient.

J'ai dit voilà c'est terminé il ne souffre plus. J'ai dit on est libres. Libres.

Et c'est seulement le lendemain, donc le 28 septembre que, pour moi, la peine a commencé, le chagrin, le vide à crever. (55)

27 septembre 2009

Il pleut. Beaucoup. Il fallait. Les pommiers d'amour étaient très desséchés. Soit ils manquent d'eau (je ne les ai pas arrosés) soit le chat a pris l'habitude de faire pipi là.

Cool ma fille, tout va bien. Ne t'inquiète donc pas comme ça. Non tu n'es pas tarte habillée comme ça, komsa. A. tellement mince et tellement chic et B. tellement mince et tellement chic genre jeune cadre grande distribution sur des talons hauts et C. je l'aime bien avec ses gros bijoux et ses clopes. Et moi et moi et moi, et toi et toi et toi, tu es très bien ainsi, don't worry. Tout va bien. Avec tes nouveaux cheveux longs, ça va très bien. Tout va très bien. Tu es très bien. Ça va aller ma chérie ne t'en fais pas. ça va très bien se passer cette réunion.

Hier encore, j'ai cédé à la fièvre acheteuse, alors que je suis spécialement fauchée ce mois-ci à cause des travaux. J'ai acheté un pantalon de plus.

C'est ma deuxième vraie séance avec P. ; je ne compte pas les deux séances préparatoires qu'il m'a tout de même fait payer – d'ailleurs ce n'est peut-être pas un hasard si je n'ai parlé que d'argent. Cet homme ne sourit pas : un choix de posture ? ce n'est pas mal, on n'est pas là pour faire des simagrées, on n'est pas là pour plaire.

Ça peut être une très bonne piste pour moi, une bonne piste littéraire qu'une écriture à tiroirs et digressions à la Leiris avec tirets et parenthèses qui chercherait à rendre la complexité de la pensée (non, de la vie) où plusieurs éléments sont en cause simultanément.

A. hospitalisée :

- lime à ongles émeri longue
- petit ciseau à ongles
- labello
- stick Vic inhalant
- kleenex
- socquettes coton 39
- brosse à dents medium
- 2 T-shirts coton manches longues (bleu ciel, jaune pâle) taille 2
- cure-dents
- dentifrice gencives (vademeccum, sanogyl) **(56)**

2008

2008 (samedi)

Stef parle en anglais au petit gars [*Justin, 3ans1/2*] qui lui répond : « Moi, je parle en majuscules ! » (il voulait dire « en français ») (13)

sa 27 septembre 2008 271-95 année bissextile P. devait venir Ø tél. L. 14 h MJC Maquette 20 h 30
Ciné La Côte conte russe *Babouchka* d'Aurélien Delsaux d'après Afanassiev avec Jeanne Guillon
Compagnie L'Arbre (30)

27 septembre 2008

– Temps de l'écriture qu'on s'impose, qu'on devrait s'imposer avec encore plus de rigueur. Cet affrontement à la page papier ou écran. Qu'il est long ce cheminement et qu'est-ce qu'on tourne en rond !

– Tombé en un jour le Ghérasim Luca de Gallimard. Pour une fois, pas cette désolation qu'on ressent à glisser sur les mots comme hermétiques. « Glissez – glissez – à votre tour ».

Cet exemple un peu réducteur, plutôt l'impression de rebondir :

« Tout est foutu

touffu

fétu »

Exergue pour un polar :

« Tête tranchée

Tronc occulte »

Ça qu'on voudrait avoir écrit :

« Je te flore

tu me faune

(...)

Je te lune

Tu me nuage

(...)

Tu m'étoile filante

tu me volcanique »

– Croisé dans la rue aujourd'hui, un autre résonne au souvenir. Noter ça comme photo, sans développer roman. Les trois versions :

le vieux chien jaune

traîne sa chaîne
et son maître, vieux aussi
bâtard pelé jaune
en laisse
traîne son maître
vieux bâtard pelé jaune
traîne
sa chaîne et son maître
Il est fini quand un poème ?
Soleil d'automne
les filles sur la terrasse
lisent (41)

27 septembre 2008 – Les cours commencent plus tôt. À propos de la 1ère Novelette, je note en lettres capitales NE METTRE LA PÉDALE QUE QUAND ON SAIT OU ON DOIT LA METTRE (pédale très soulevée par noire sans halo, ou avec l'Una-Corda pour muscler les doigts) et travailler les sforzando à la file, les triolets en avant-première comme un moteur. Le cours est avancé à 7 h 30. Je quitte l'appartement à 6 h 50, le trottoir étroit est encombré des bacs à ordures et le café vient juste d'ouvrir. Je remonte la rue, longe un bloc d'immeubles avec, sur les trottoirs plus larges, les mêmes bacs à ordures gris. Devant le laboratoire quelques personnes attendent déjà devant la porte encore fermée mais il y a de la lumière à l'intérieur. Tout en haut de la rue je débouche sur la place du vent comme on l'appelle ici – bien qu'elle ait un autre nom, on dit la place du vent, car, par tous les temps et à toute heure, un tourbillon fait voler les jupes, s'enrouler se dérouler les foulards, les écharpes –. Il y a des cyclistes et quelques voitures, un bus. Je traverse la rue plus large, sur la droite la vue est dégagée et va jusque de l'autre côté du fleuve, au-delà du pont et c'est un autre arrondissement de la ville.

Ce serait plus court de descendre et de marcher le long des berges mais, à cet endroit la Saône dessine une courbe prononcée ce qui, mathématiquement, allonge le trajet, même si on retire les arrêts aux feux et la traversée des rues. C'est pourquoi je choisis de ne pas longer la rivière et m'en vais le long d'autres immeubles. Je suis toujours surprise de voir que le lieu où je suis attendue et vers lequel je me dirige se situe géographiquement à l'opposé du point où je me trouve : je trace une ligne imaginaire qui enjamberait la rivière et une portion de la colline, et je serais arrivée directement. (55)

27 septembre 2008

10 h du matin. Je reviens du parc. Plaisir de cette nature dans la ville, les oies, les poules d'eau, les canards, les ragondins, le magnifique cèdre du Liban, les effluves fleuries d'un bosquet dont j'ignore le nom, quelquefois les odeurs fades de l'eau stagnante. Dans ces moments-là, je sais que ce sont mes enfants qui m'ont mise au monde.

Il y a des choses – des chûses – trop difficiles parfois ; on a beau tourner autour, on ne fait que fabriquer des pelotes inextricables (souvenir de ma mère détricotant des pull-overs ; il fallait tendre les deux bras devant soi pour mettre la laine en écheveau et ensuite on roulait le fil en pelote. Geste

inconnu des enfants d'aujourd'hui, comme celui d'écosser des petits pois, d'équeuter les haricots verts), les choses trop compliquées, ça ne peut rien donner de bon d'en être obsédé, de ne penser qu'à ça, de revenir sans cesse à ça, alors, il faut lâcher – mais lâcher n'est pas simple, forcément, alors il faut « travailler à lâcher » – Lâcher, vivre sa vie. Être au plus près de ce qu'on pense être bon pour soi, pour être en vie, être au monde le mieux possible. (56)

samedi zéro huit – deux semaines plus tôt, vers six ou sept heures du matin, un coup de fil de l'une de mes sœurs – « c'est fini » un peu comme Capri – on le savait, mais ça ne change rien, il y a la métaphore de l'armoire normande qui vous tombe sur le torse lorsqu'en votre cœur se produit l'infarctus – ça ne change rien de la connaître, l'armoire tombe – j'avais dans l'idée de reprendre les dix ou douze ans de journal, j'ai regardé une de ces années-là, le vingt-sept septembre, l'embrayage de l'auto a jeté l'éponge – je me souviens de l'odeur de grillé – la voiture que je prenais pour la conduire à ses rendez-vous chez le cancérologue (tu peux dire aussi oncologue mais ça ne change rien) – au mois de juillet de cette année-là, nous avions été avec mes sœurs voir un type en face de l'Ecole normale de la rue d'Ulm, qui nous avait dit « laissons-là tranquille » métastases généralisées, rien à faire – pour y croire il aurait fallu croire à la science, aux médecins et aux diagnostics – deux semaines plus tard, tout était consommé (elle repose, avec sa mère, non loin de Berlioz) (il y a quelques jours je suis allé poser quelques cailloux sur ces tombes-là – et pourquoi l'écriture a-t-elle toujours à voir avec la mort – mes aïeux, ma tante dont on ne sait pas qu'elle est là) – un samedi comme un autre, on s'y attendait, on avait été à la banque, on avait été chez le médecin, le lit médicalisé, les infirmières qui passent deux ou trois fois par jour – comme pour ma tante, qui mourra là dans cette même pièce dix ans plus tard – elles étaient deux sœurs (au vrai elles étaient trois et elles avaient deux frères – la famille de ma mère, comme moi la plus jeune des enfants) elles vivaient à un jet de pierre l'une de l'autre, chacune sur une rive (sa sœur lisait *Le Figaro* tous les matins – elle lui avait trouvé ces appartements, celui de la rue F. des débuts de Paris en soixante-quatorze après une formation chez Pigier, travailler avec son frère, les enfants élevés partis, les aider quand même mais nous étions partis, tous – plus ou moins – ah je ne sais plus, Florence, Bogota, Rome, Latina – j'étais encore là, la première année, ma grand-mère qui vivra elle aussi un moment là (c'est là qu'elle mourra, en août, une des années quatre-vingt), sa mère à elle, elle ce samedi-là, deux semaines avant le vingt-sept une bouteille de black and white chez monoprix, mes sœurs et mon frère qui s'entre-tueraient s'ils pouvaient, mais non, ils ne font que se hurler dessus, les démarches de l'avenue Rachel, la venue dans l'après-midi de la thanatopractrice, l'oubli d'un de ses outils – fer, caoutchouc, tuyaux, pompes... – dans le lavabo, je lui cours après, verres de whisky, sa sœur qui pleure, je ne sais plus sans doute le mercredi suivant – probablement – je ne sais plus, un samedi suivant, le temps qui se met à la pluie, les feuilles qui roussissent au jardin des Tuileries, au loin juste là le Louvre, sur l'autre rive, l'hôtel où sa sœur me dit « je suis toute seule maintenant », elle regarde le fleuve, le pont, le musée, les roses alors presque chaque semaine, les couleurs pour la chambre quinze – la pluie, tu sais je ne sais plus exactement mais voilà, à Saint-Germain l'Auxerrois, juste à côté de cette église se trouve la mairie, c'est là qu'on déclare, c'est là qu'on dépose, on donne son nom, son lien de parenté, sa profession et son adresse, on signe – dans la même mesure, on va déclarer la naissance des enfants (c'était aux Lilas, au siècle précédent), la force de l'État, civil peut-être mais sa force qui tient à ce qu'on nous y oblige, les choses à faire on les fait de plein gré sans réfléchir parce que c'est comme ça, les déclarations (on n'a jamais su le jour précis de la naissance de mes grands-parents maternels), un peu de soleil sur les arbres (65)

27-9-2008

une matinée de 27 septembre presque active au royaume de la banalité,

savouré la lumière et la façon tendre qu'elle a de caresser saint Didier...

contrôlé la lente décoloration des feuilles et l'annonce du rose ou du jaune, puis du roux ou du brun, qui va les envahir rangé mes achats, fait un peu de cuisine, piqué du nez (66)

27 septembre 2008 : c'est dimanche, il est 15 h. Je regarde le programme du Méliès pour décider le film que j'irai voir vers 18-20 h. Il ne fait pas très beau, même si la température est encore correcte : c'est-à-dire qu'il ne fait pas encore froid. Le ciel est blanc comme il peut l'être ici. J'ai horreur de ça. Autant j'aime les nuages propres à cette région, autant ce ciel blanc qui cache les formes du soleil comme des nuages me déplaît. Je n'aime rien faire avec ce ciel. Je regarde mon Cachou, qui dort, le chat à ses côtés. Depuis plusieurs mois je le regarde avec le cœur serré. Désormais, il est vieux, sans nul doute. Même, très vieux. Monter et descendre les trois étages devient compliqué et je dois m'habituer à l'idée que certainement bientôt je n'aurai plus sa présence contre ma jambe. Il a accompagné presque quinze ans de ma vie et j'ai le vertige, car c'est un marqueur du temps qui passe et est irrémédiablement passé qui va bientôt disparaître. Une vie dont j'ai pris soin. Une vie qui m'a conduite, aidée à quitter un homme que je n'aimais pas vraiment. Une vie qui m'a accompagnée sur les chemins de mon indépendance et de mon autonomie. Une vie qui raconte à sa façon ma différenciation et mes différences. Je ne suis pas sûre de reprendre un chien : celui-là était pile poil comme je le voulais. Et puis je n'ai plus le même temps qu'avant pour l'éducation. Et puis j'aime les grands chiens. Le vertige de la page de vie qui se tourne ne me quitte pas : je me demande ce que sera demain. Tant que ce chien est en vie, il me semble que mes rêves de jeunesse peuvent toujours s'incarner, se créer. Tant que ce chien est en vie, il existe certains possibles. (70)

2007

Jeudi 27 septembre 2007

J'ai fait des photos de mon ventre, du trait foncé qui le coupe en deux. Le temps passe lentement à quelques jours du terme. Neuf manifestants sont tués à Rangoon. Dix morts à Gaza. Le forcené du Blanc-Mesnil s'est rendu à la police mais je ne l'ai même pas su, je ne regarde que le trait de mon ventre et j'attends tranquillement la secousse de la douleur. Je me prends en photo. Je ne suis qu'un corps. Je regarde les mouvements sous la peau de mon ventre, j'attends. Je vérifie plusieurs fois que le sac pour la maternité est bien complet. La journée se traîne. **(9 bis)**

Jeudi 27 septembre 2007

Je fais un tennis avec JMN. Quelle élégance il a, même si ce n'est pas toujours efficace. Mais j'envie sa grâce. Je suis désarticulé, pataud, saccadé. **(19)**

je 27 septembre 2007 39^e semaine C'est R. qui met la table (ce sera Sid. en 2008) 13 h 30 BEPA1 Pépi B 15 h 30-17 h 30 1 STAV **(30)**

Mercredi 27 septembre 2007

Les vendanges sont terminées depuis peu, clôturant sur une note fruitée un long été, plusieurs mois de nuits passées sous la tente, les réveils au chant des oiseaux, parfois au bruit de la pluie. Retrouvailles avec le dur, les murs, les portes, le confort aussi, le brouhaha et les vrombissements. La ville reprend son cours, encore plane l'aura des centaines de visages croisés tout au long de saisons de cueillette et de voyages, bientôt ce nuage invisible de présences et d'énergies se dissipera le jour dans l'anonymat de la grande ville ; le vêtement de sourires et de discussions que l'on porte par-devers soi déjà s'amincit, s'effiloche. La nuit tombe à nouveau si tôt le soir. Je parcours la presque île me demandant : et maintenant que faire ? La ville change chaque année, mais il faut toujours regarder bien haut par delà ses façades-falaises pour voir le ciel, quand on a travaillé dans ses rues. Je vais chercher un peu d'horizon en bifurquant vers la Saône. **(38)**

27 septembre 2007 – *Aufschwung* – *Sehr rasch* – 6/8. Première semaine. Laisse tomber le Mozart de l'été. Il faut voir la répartition main droite main gauche mesure un et mesure trois et toutes celles qui reprennent le thème initial. Il faut trouver l'abandon, l'immersion avec la position en face, le ventre à la clef, comme si le ventre reposait sur les cuisses écartées, le tabouret loin du piano pour travailler le porté, la chute du bras, le travail du poids du bras et des notes intermédiaires détachées avec un, deux, trois moins fort. La main gauche, à la régularité aimable, sécurisante, qui sent les influences mais ne se laisse pas détourner. Tout en place simplement avec un tissu régulier de doubles croches. Les mesures soixante et un et suivantes : un animal rampant, mais dans son élément ! ne pas ramper parce qu'on ne peut pas tenir debout !

Je relis ces notes, écrites un 27 septembre, alors qu'elle était encore vivante. Vivante et passionnée, celle qui me prodiguait ces conseils, d'une langue commune à nous deux seules. Sur l'agenda de cette année, ce jour-là, j'ai noté au crayon : antimites à changer. Puis un court texte : Murmures au ras du sommeil. Conversations de genoux sous l'auréole jaune (le mot est mal écrit) de la lampe et d'anciennes. La

phrase n'est pas terminée. Ce jour-là j'ai dû boire les trois quart d'un litre d'eau à jeun puis me rendre au service de radiologie pour passer une échographie. J'ai attendu un temps qui m'a paru très long, seule au milieu de gens indifférents qui attendaient eux aussi. Ils ont été appelés un par un, je les ai vu quitter la petite pièce. Ils ne sont pas revenus. D'autres sont arrivés. À un moment je me suis levée pour demander à la secrétaire si on n'avait pas oublié mon examen. Elle m'a répondu que je n'aurais pas dû venir si en avance. Je suis retournée m'asseoir. (55)

Jeudi 27 septembre 2007

Journée bleue. Au réveil, le soleil brillait haut dans le ciel au-dessus de la mer de nuages automnale qui recouvrait la vallée et les Gorges en contrebas. Il a fait frais le matin mais encore très doux dans le courant de la journée. La végétation du Causse commence à peine à se parer de son manteau aux couleurs rouge, orange et or. J'espère que le beau temps durera jusqu'à samedi. Je me suis rendue au travail toute guillerette, la tête ailleurs. Restaient encore quelques menus préparatifs pour après-demain. Coup de fil de ma belle-mère, de D. et de B., passage chez l'esthéticienne et chez la coiffeuse pour confirmation de l'heure des deux rendez-vous. Pas de nouvelles de mon père, plus la peine d'espérer et c'est tant mieux ainsi. J'ai consacré la soirée à figoler mon petit discours pour le soir, les remerciements, n'oublier personne. Il y a tant de choses à penser que j'ai peur d'en oublier alors je note sur des bouts de papier, je fais des listes mais cela ne change rien. Mes niveaux de stress et d'excitation sont au plus haut. Ce soir, je ne parviens pas à m'endormir. Je me demande comment je vais réagir à tout ça, j'espère ne pas pleurer, pour le maquillage, maîtriser mes émotions, *tu parles, maîtriser quoi ! Ce n'est pas ce jour-là que tu vas maîtriser quoi que ce soit ! Et puis arrête à la fin de vouloir tout maîtriser ! Et si tu faisais la plus grosse erreur de ta vie ? Si ce n'était pas LE bon ? Et qu'est-ce que ça veut dire « LE BON » d'abord ? Et si tu changeais d'avis au dernier moment ? Si tu le regrettais ? Si après, plus rien n'était pareil entre vous ? Y en a qui disent que le mariage a tout changé dans leur couple...* J'ai bien essayé de lui parler de mes angoisses mais il n'y comprend rien. Son assurance sans borne, sa confiance en lui si infailible me laissent perplexe. Je ne devrais pas et pourtant je me suis sentie seule en rejoignant mes draps. Mais je sais bien ce qui me manque, celle qui me manque et qui me manquera autant dans deux jours, dans dix ans, dans cinquante, à chaque étape de ma vie. Et l'écrire à l'envi n'y changera rien mais je l'écris, le réécris quand même, toujours, encore, de toutes les façons et de toutes les couleurs. (62)

jeudi – zéro sept – c'est au rez-de-chaussée, il y a eu les vacances, tu sais comment c'est, on est au téléphone, on appelle on voit comment ça se passe – tu sais comment c'est, parfois les vieux on les laisse – on appelait tous les jours parce qu'il allait mal, on lui avait dit de venir avec nous, nous accompagner, on s'en occuperait mais dans son état non, vraiment – on avait été avec lui début août ou plus tôt voir un spécialiste qui s'appelait Proust, et lui levait le doigt « *si je peux me permettre...* » disait-il, puis son regard s'en allait immobile, les yeux baissés, il était assis là devant le professeur qui nous parlait de cette boule de la taille d'une de billard qu'il avait dans la tête, non rien à faire, on l'avait accueilli dans une maison, il vit au rez-de-chaussée, une grande baie vitrée donne sur des arbres au fond du cadre, de la qualité des verts et des ombres je me souviens je me souviens de ses regards un peu perdus, c'était un homme qui aimait à rire « *c'est comme ça qu'on devient méchant* » disait-il en riant de ses frasques commerciales, je n'en étais pas loin, il avait intitulé son magasin (il vendait des appareils musicaux) cent mille volts, moi je n'aimais pas tellement ce type-là Bécaud qui vivait sur une péniche, qui avait été l'amant de la même Piaf, qui avait flanqué une baffe à un journaliste qui l'avait mérité de ne pas l'avoir reconnu ses cravates à pois et tout son bataclan – mais j'aimais Orly – j'ai toujours aimé Orly, dès que j'y ai mis le pied, un soir de juillet – il y avait là mon père et garée devant la quatre cent trois bleu nuit –

mais ici ce n'est pas mon père, c'est l'autre grand-père des enfants – on était parti en vacances, on l'appelait tous les jours – nous étions dans cette maison la dépendance d'un château habité par un couple de gens adorables – ils sont deux, il vend des autos je crois bien, elle je ne sais pas, lui je l'aime bien, on parle voiture – j'ai la même auto qu'alors – il possède un coupé tout en aluminium, des chevaux partout, corvette quelque chose – américaine – j'ai dévié, mais nous étions là, on téléphonait tous les jours, voilà – puis on est allé le voir, dans cette maison, on y allait en fin de semaine – ce jeudi-là sa femme l'avait largué un peu à cause de ses chiens – elle avait des chiens, elle leur faisait faire de la gymnastique et ce n'est pas le type qu'elle avait épousé (il avait vingt ans de plus qu'elle peut-être) qui allait l'empêcher d'aller courir avec eux au Maroc, ou de les présenter dans des foires à chiens – il y a des gens comme ça, c'est dans le monde, c'est ainsi qu'ils existent – on allait le voir, il avait le regard perdu, ne gardait plus rien de sa mémoire, souriait un peu aux filles – on s'en allait et on téléphonait il vivait au rez-de-chaussée, son fauteuil était tourné vers la baie qui donnait sur la forêt – il aimait les arbres, il en avait planté un pour l'aînée – un chêne – et un pour la cadette – un *taxus baccata* – dans le jardin de sa maison – elle était sur les flancs d'une colline, non loin de la ville – une chaumière on voyait la ville au loin et ses lumières et le nouveau pont, un train passait dans la vallée, les voitures se garaient dans le parking du supermarché en contrebas, trois cents mètres peut-être les caddies ont la taille d'un petit bout d'allumette, les gens sont de petites choses qui grouillent et emplissent les coffres des autos – les lumières de cette ville où il s'était installé après son divorce – la musique d'ambiance, la téléphonie mobile, c'était le moment des téléphones de voitures – pas fortune, non, mais il avait réussi à s'en sortir disons, en larguant un peu ses filles – mais il avait été là quand même, il y était, on l'aimait aussi parce qu'il était drôle, parce qu'il aimait les enfants – il était là, assis dans son fauteuil, cette boule au crâne presque invisible, il ne souffrait plus, on lui donnait de la morphine, il regardait cette baie et ces arbres – le soleil s'en va à ces heures-là, illumine un peu les arbres au bout de la perspective, c'est au rez-de-chaussée, là, c'est de là qu'il est parti – fin septembre zéro sept (65)

2006

mercredi 27 septembre 2006

Elle se souvient comment ça l'avait reprise, sensation d'être rien, valoir *rien*. Il était parti sur un coup de tête. La conversation s'enlisait, on n'y comprenait plus rien. Lui, elle l'avait adopté comme son ours. Il était parti sur un coup de tête. Et cette sensation de rien valoir. Balance le *rien*. Imaginer.

je m'appelle joanna j'ai 16 ans – mon père m'a violée sous le regard de maman – j'ai des vertiges depuis je transpire

j'ai 16 ans et demi je m'appelle joanna – je suis sûre d'être d'eux – l'un et l'autre vont ensemble – il voudrait m'épouser j'ai répondu non – que dirait papa la tête qu'il ferait – comme lui enfoncer un couteau dans le dos – ou lui cisailler les oreilles – ne pas m'en prendre à mon géniteur

maman vierge c'était bien vu – quand papa l'a eue – tout a changé papa m'instruit – les orties me piquent – j'ignorais que les orties piquassent – leurs démangeaisons me poussent vers maman – elle me frictionne je n'ai plus mal – souvent elle me passe un savon – la vulve a l'honneur de ses attentions – quand ça démange

j'ai perdu la vue à 17 ans – ils parlèrent de vengeance – depuis je sens comme un animal – je ressens beaucoup – la taille du sexe varie d'un mâle à l'autre – certains vantent les dimensions de leur zob – dans ma tête ça passe pas tout bloqué par des cordes – ça noue le ventre tout bloqué dans forêt vierge – no maya di ka di va di jalla – o ka ko namo zavagoulaki – gipatak allo nomado – noma kola davadja noma yado – é noka lova di kapa di gouna kapala galo – on me rémunère selon mes services – je raccompagne le client si pris de panique – la peur remonte à la nuit des temps

je m'appelle Joanna j'ai 18 ans – il y a retraite à la maison-mère – je veux parfaire mon expérience avec le père – il m'accorde des entretiens – j'écoute il argumente – certains ont la vocation – je me réserve une poire pour la soif – il en est qui ne mûrissent qu'en décembre – d'autres deviennent blettes – vous avez le cafard il y a suchard

je m'appelle Joanna j'ai 19 ans – papa décline – on risque de l'inhumer aux premiers froids – si j'épousais le grec papa n'en saurait rien – je peux hâter sa fin – glissant dans son potage un poison – au point où en est le vieux – maman pas du genre de lever un lièvre – gardera le silence

je m'appelle Joanna j'ai 19 ans et demi – j'ai hâté le processus sans remords – maman m'a reproché de ressembler à mon géniteur – elle finirait par s'en accommoder – nous vécûmes paisiblement – elle épluchait les légumes je faisais les confitures – nul mâle dans la maison pour rompre l'harmonie (15)

me 27 septembre 2006 semaine B 8-10 T TxP 15 h 30 Coiffeur 15 h 50 RV dentiste R. RV 20 min Sid. chez M.-C. 8 h (30)

Mercredi 27 septembre 2006, j'ai eu mon premier entretien avec le psy comportementaliste si sympa et plein d'humour, cet accueil avec son sourire en même temps complice et ironique, je devais impérativement mettre fin à une période intense mais si pénible, reprendre les rênes de ma propre vie, il était temps ! Je savais bien sûr que nous sommes tous contradictoires et tellement ambivalents, mais ne m'étais pas rendue compte que je l'étais à ce point ! En une seule heure il m'a fait toucher du doigt cet aspect de mes rapports aux autres, en premier lieu, pour commencer, de mes rapports si conflictuels avec ma mère... je n'avais peut-être pas toujours été la dominée, parfois même le contraire... question d'angle de point de vue...

Il me tarde d'arriver au mercredi suivant pour poursuivre cette aventure... approfondir pour mon propre compte en situation les notions de domination, sujétion, désir et leur interaction, leur rôle dans ma vie, mes amours, pour pouvoir évoluer. Il n'est jamais trop tard !!!! (33)

27 sept 2006

Voilà des années que je traîne cette relation qui ne marche pas. Comme ce vieux nounours que je n'arrive pas à jeter ; je ne me souviens pas du tout qu'il ait été *mon nounours* mon doudou, mon objet transitionnel, ma consolation, mon refuge. Je me souviens vaguement qu'il/elle avait avec lui un nounours plus petit, un enfant nounours. La paille dont il est bourré s'échappe ; j'ai déjà cousu une pièce à un pied, il ne me reste plus qu'à en coudre une deuxième sur l'autre pied (commande de M.). Mon nounours, objet sauvegardé de mon enfance oubliée, qui a bien pu le sauvegarder au milieu de tous les déménagements ? Qui a fait en sorte que nounours soit toujours du voyage ? Qui ? (56)

mes orteils, qui remuent de temps en temps pour chasser le petit cri du froid, me rappellent la futilité du monde autour de moi, et de moi en ce monde – avec une force que je dénoue par l'idée que cette lucidité qui me revient avec la pluie, pourrait, par là, être soupçonnée de futilité. (66)

27 septembre 2006 : cela va faire presque un mois que je travaille dans la Loire. J'adore mon appartement de Saint-Étienne. Il est vaste et lumineux, je peux y chanter tranquillement et c'est aisé d'y vivre avec le chien et le chat. Le hasard veut que je me sois involontairement géographiquement rapproché de François. Les chemins de l'écrit suivis il y a quelques années m'ont conduit ici. C'est là où je ne souhaitais pas aboutir, et ce que j'ai pourtant choisi. Pas le lieu, mais l'enseignement. Oui, je m'occupe très bien des autres. Oui, c'est un métier dans lequel j'ai de nombreuses compétences. Mais ce n'était pas celui que je souhaitais exercer. J'aime être au-devant de la scène et chanter. Cependant je suis lucide et sais que la scène pour la plupart des chanteurs n'a qu'un temps, et que la société évolue, que la seconde carrière de l'enseignement est plus difficile à intégrer qu'avant. J'espère que je n'ai pas pris le virage trop tôt et qu'on me fera chanter comme l'on s'y est engagé lors du recrutement. C'est que je suis dans la pleine possession de mes moyens, à 35 ans, en plein épanouissement, et ce malgré les épreuves de la vie... Je suis heureuse de ne pas travailler en conservatoire. Ici je puis mieux transmettre ce que j'ai acquis avec, grâce à la scène, me semble-t-il. Nous sommes jeudi, et j'ai été contente de faire travailler mes sixièmes et cinquièmes. J'ai bien été préparé pour ce poste avec mes cours de pédagogie de groupe. Je travaille très fluidement avec mes collègues, comme si cela faisait plus de temps que ces quelques semaines partagées. Maintenant, il me reste à bien connaître ce bâtiment où je me perds beaucoup, et puis à finir par comprendre cet emploi du temps résolument complexe lorsqu'on arrive... Lorsque je rentre du travail, dans ma voiture neuve et rouge que j'adore, je suis très étonnée de constater que la plupart des commerces commencent à fermer. Pas de doute, je ne suis plus à Paris ni Marseille !!! Car j'arrive vers 18 h 30, ce qui n'est pas très tard tout de même. Le quartier est agréable, il correspond bien à ma vie, mes goûts, mes besoins, y compris promener beaucoup le chien. La mère de François me disait qu'un grand chien vit dix-douze ans, mais je regarde Cachou, il est en super forme pour un *a priori* mourant. J'ai continué d'explorer le quartier, j'aime traverser ce qui fut l'ancienne manufacture d'armes. J'aime marcher avec ce chien dans les villes où j'ai vécu seule. Il est sage, bien dressé. Je me sens en sécurité et j'aime faire de grands pas avec lui à mes côtés. Il m'apporte une protection que je n'ai pas eue très souvent dans mon existence. (70)

27 septembre 2006 – la cigarette n'est plus en grâce. Je fume, bien sûr !

De nouvelles amies et la découverte des ateliers d'écriture au hasard des rencontres.

Mon état sentimental est chaotique. Je suis scandaleuse. Je vis loin du monde.

Je fais découvrir la belle montagne, les alpages et les vaches tarines à mes petits-enfants. (77)

2005

2005 (mardi)

Lu ce mois-ci (septembre) : Paul Auster, *L'invention de la solitude*. James Baldwin, *Harlem Quartet*. Anne Lauricella, *Charles Juliet : d'où venu ?* Erri de Luca, *En haut à gauche*. Jacques Réda, *Le méridien de Paris* (offert par Patrick Roy). François Bon, *C'était toute une vie* (Verdier). Bernard Noël, *Le tu et le silence*. Bernard-Marie Koltès, *Combat de nègres et de chiens*. (13)

27 septembre 2005

Le chien est mort. Deux jours que la porte reste fermée sur la petite cour. Il n'aura connu que trois mois le grand appartement, l'espace d'un été. Juin, septembre, un pont. Le chien est mort, il faisait pont justement entre deux tranches de vie, et me reliait encore à la précédente, à la grande maison, quittée, vendue. Que me reste-t-il aujourd'hui des lieux d'avant, de la personne avec qui je vivais avant les grands remous ? Quelques objets disséminés, une ou deux photos. Le chien était un fil. Indocile, tout le monde l'aura dit, et qui peinait à susciter la sympathie, tout le monde même en aura ri. Mais une trace.

Le grand appartement me sourit. Tout est prêt, le changement de décor a été effectué, et le changement d'habitudes. Mes amours m'ensorcellent. Pourtant le chien est mort. Une cassure, une veilleuse éteinte. Avant-première des *Ames grises* au ciné ce soir. Il y a du soleil mais je retiens ce gris, cet indéterminé. Le film patauge sous une bruine persistante et des témoignages hasardeux. Je compte, moi, les pas que l'on peut faire dans le couloir du grand appartement. (14)

ma 27 septembre 2005 semaine A 2 cantine 1 h Pluri Hist. Géo 13 h 30-14 h 30 17 h 30 Réunion nouveaux personnels à Bourg-en-Bresse 20 h AG Association de parents Collège Jongkind Ø (30)

27 septembre 2005

Réveil. Prise du pouls. Le jour s'est levé avant moi. Il doit être huit heures. J'éteins la radio que j'avais allumée durant la nuit. J'espère qu'il va finir par pleuvoir. Décidément, pouls imprenable. Comme ces chambres à air qui vous échappent quand vous voulez les glisser entre le pneu et la jante. Depuis combien de temps ? avait demandé la cardiologue, quinze mois auparavant. *Depuis combien de temps, quoi ?* L'arythmie. L'apostrophe, avait-elle précisé. Silence. Je préférais regarder la statuette africaine posée sur les étagères auxquelles la cardiologue, que j'appellerais Mme Mouguerre pour les très brefs besoins du journal, tournait deux fois le dos, si j'ajoute le miroir du cabinet médical. Le Docteur Mouguerre me prescrit quelques examens complémentaires, prises de sang et médicaments. Revenez dans quinze jours. *Non, je préfère déménager*. Du lit, je contemple comme l'ombre d'une statuette africaine qui me ferait face et que je n'aurais jamais remarquée. C'est à cet instant que le pouls revient. Je me mets aussitôt à compter, de crainte qu'il ne file comme une crevette débusquée. Sans doute trop vite, car j'atteins presque immédiatement une fréquence vertigineuse. Une erreur s'est probablement glissée dans le décompte. Je me livre à une nouvelle tentative, mais la crevette a dû être dévorée par un prédateur. Tandis que je remplis d'eau la bouilloire, Pol Bury s'éteint à l'hôpital Georges Pompidou. À l'âge de 83 ans. 83, c'est un chiffre de fréquence cardiaque normale, ça, une crevette juste un peu vive. À l'autre bout du monde, au Viêt Nam, le typhon Damrey, après avoir tué neuf personnes sur l'île chinoise de

Haïnan, renverse arbres et poteaux électriques, souffle quelques toits et s'en va, un peu comme une manifestation se disperse. Je ne sais pas comment faire pour donner mon nom ou mon prénom à un typhon. Faut-il postuler et, si oui, auprès de quelles autorités météorologiques ou célestes ? Je finis d'ouvrir les contrevents de chaque pièce de l'appartement, jusqu'à remarquer qu'il n'y a plus qu'une seule pièce et une seule fenêtre. Douze années plus tard, ce sont cent personnes qui périront sur le passage de Damrey. Tandis que j'avance la tête hors de la désormais unique fenêtre, une première goutte d'eau éclate sur mes lèvres, suivie d'une multitude d'autres ! Le battement régulier du cœur revient à nouveau, déjà recouvert d'un bruit assourdissant semblable à celui de bancs de crevettes pistolet. **(45)**

2004

2004 (lundi)

Petite expo concentrée, ramassée, des travaux de Zao Wou-Ki au musée Fabre de Montpellier. Quel chemin entre ses débuts en peinture et ce que l'on en a vu là. J'ai découvert que sa rencontre avec Michaux l'avait réconcilié avec son écriture « originelle ». Je me souviens d'un grand bonheur, perdue dans la contemplation d'une toile dans les tons de terre et de nuit. (13)

lundi 27 septembre 2004

Beaubourg, Aurélie Nemours. Au commencement, le point.

Directions virtuelles : verticale, horizontale, diagonale.

Point : relais suprême. Ascension de la droite ou axe sur l'étendue.

Rythme le millimètre.

Mystique de la croix, cœur du monde formel.

Le silence peint : *Carré noir sur fond blanc* (1959).

nuit battante les moineaux se rassemblent discours de mer cerveau écrasé par le rêve d'un autre
avec les débris du nid je me hérise de poils pour sam ai fait petit autel avec carnet où tu notes
disposé photo-couverture *écrivains de toujours* visage profil une fumée monte vanité se fond au vide ciel
bas verse un jour gris ciel noir dans le gris

papy-pape grand pair offre confiture à mère – amertume des langes l'ange de voler bas – rivé à matrice
profil bas – amour sans maille – sur la table mère accouche de celle qui mourut – fruit tombé de l'arbre
– les oiseaux picorent (15)

Lundi 27 septembre 2004

Aujourd'hui, nous sommes redescendus du mont Caroux par les Gorges d'Héric. Elle a fait la sieste sur un grand rocher plat, nous étions seuls au monde. Je fumais des cigarettes en me disant qu'on ne pouvait pas être aussi intensément heureux. Puis sans aucun signe avant-coureur, un violent coup de tonnerre a claqué, son écho a roulé tout autour. Nous avons dévalé le sentier en riant de plaisir et d'effroi, en cinq minutes nous étions trempés. Tellement vivants. (19)

27 septembre 2004 – Encore troublée par la journée d'hier. N'arrive pas à me mettre au travail. Dans la tête se cogne l'image du père près du camion de pompier, livide, qui sait déjà que son fils est mort. Et sur le chemin les cent pas de la mère affolée au téléphone qui presse le SAMU de venir au secours de son enfant. Déjà mort. Elle ne le sait pas encore. Nous, nous venons de l'apprendre. Avant elle. Elle que nous saisissons là accrochée à ce moment où tout est encore possible. Pour elle seulement, déjà tellement seule. Elle ne nous voit pas. Sa douleur me colle déjà à la peau comme la moiteur de septembre malgré la fraîcheur de la rivière. Ne suis pas à ce que je fais. Que sont-ils ce matin ? Je me fais un thé. Il y a d'abord eu ce cri en pleine nature dans les rires les conversations et les tambours. On y prête vaguement attention. Sans plus. Pourtant ce cri... La rumeur court aux abords des bassins, le long de la rivière. Un saut qui aurait mal tourné. On prête secours. On ne pense pas au pire alors que le pire

s'est déjà installé. Les pompiers mettent du temps à venir, à descendre le sentier escarpé avec la civière. Pour remonter. Un temps interminable où le pire s'est installé. Mon thé est trop infusé. Ne suis pas à ce que je fais. A la radio, on annonce une onde tropicale. Je n'aurai pas d'enfant. Décidément. (29)

27 septembre 2004

Pris l'après-midi à l'écart du monde qui court. Pour une fois me suis abstenue d'une quelconque justification que d'ailleurs personne ne demande mais légèrement culpabilisé, pourquoi ? Comme un vol alors que prise d'air, prise de rien, prise de vide, c'est pas du vol. J'ai noté la demi-journée en congés. Scrupule est un mot de maladie comme scrofule et pustule. Plus un rond pour partir en voyage, en week-end, on fait comme on peut, on se dérobe. Dérobade, pas vol. *Des Aborigènes d'Australie partent aujourd'hui pour la Suède afin de récupérer des ossements de leurs ancêtres, qu'on leur avait pris il y a un siècle pour des recherches scientifiques, pour de prétendues études sur l'évolution des races. Les restes de 14 êtres humains de la région de Kimberley en Australie-Occidentale seront remis à une délégation de 11 représentants de la communauté aborigène en fin de semaine lors d'une cérémonie au Musée suédois d'ethnographie.* Éteindre la radio. Se dire pourquoi pas quatorze délégués, un ancêtre chacun, se dire que cette remarque est absurde et n'apporte rien, ne pas avoir envie de s'indigner encore mais quand même, là comment vont-ils faire sauf à se dire que ce qu'on compte ce sont les os pas les morts... s'imaginer le voyage de retour des aborigènes, m'étonnerait qu'il y ait des vols directs... ou alors ils ramènent trois suédois pour une autre cérémonie à Kimberley ? Arrêter les calculs oiseux bazarder le comptage avec la scrofule, les pustules et les scrupules. L'air est tiède et volatil, je me gare avec une élégance de publicité, voiture fermée clic – petit frisson devant la porte comme l'appel d'un dedans qui est le dehors d'autre chose... porte ouverte rcr cr puis vite fermée cr cr cr, sac glissé sur la table et je me retrouve joyeuse à m'envoler, rajeunie étourdie. D'abord jouir du vide dans la maison, faire deux trois pas comme ça pour rien, ranger une veste, pousser une chaise, étendre les bras, suspendre le moment de choisir comment utiliser ce laps dérobé. Ne pas oublier de débrancher le fixe et mettre le portable sur silencieux. Toucher des objets comme si ils n'étaient pas les miens, les apprivoiser un par un, palper leur présence concrète habitée de tas de petites histoires, éviter les souvenirs des objets jetés les jours de grand ménage, objets offerts perdus, offerts cassés, y penser quand même, encaisser image fugace des aborigènes partis en Suède. Dans le canapé me caler face à fenêtre ouverte sur balancements des branches du chêne. Vide intérieur comme une eau fraîche et douce. S'encoquiller dans le vaste, s'offrir une liberté petite limitée mais pas feinte. Ne penser à rien c'est-à-dire penser à tout mais dans le désordre, ne faire aucun effort d'ordonnancement ou de perspective quelconque. Me lever du canapé pour aller aux toilettes (le corps lui continue sa course) revenir, prendre l'ordinateur pour me mettre à écrire. *Votre batterie est faible.* Brancher, sortir, petit café et fumer une cigarette, encore les aborigènes débarqués en Suède, le groupe de onze, chacun, s'imaginer le plus jeune. Rentrer. Écrire. Se rendre compte que j'écris, viens d'écrire sans bouger du canapé sans vraiment me mettre à écrire. Me mettre à écrire. (39)

2003

Samedi 27 septembre 2003

Il fait encore très chaud, la canicule n'a pas dit son dernier mot. Hier soir, je suis rentré de Poitiers où je suis en formation pour l'année. Je découvre un nouveau métier. Benjamin nous a rejoints pour le weekend, je crois qu'il se sent bien aux beaux-arts. Isa entre en terminale et pour elle, tout roule. Stella croule sous les copies à corriger, l'année démarre sur les chapeaux de roues. Au marché, j'ai trouvé de quoi préparer une petite paëlla, tout le monde va se régaler. Cet après-midi, j'ai rendu visite à mes parents, j'ai bien vu que mon père avait vieilli, il est lent, de plus en plus lent. Maman s'inquiète, elle non plus ne va pas très bien. Ce soir, j'ai repris mon carnet de croquis et dessiné les dahlias du jardin. Nous avons dîné sur la terrasse, il faisait doux. (16)

sa 27 septembre 2003 Photo d'un cerisier en fleurs (30) (Il manque l'année 2004.) (30)

2002

2002 (vendredi)

De Gubbio

3 pièces rapportées

2 soliflores

1 long et mince

1 court et gros

1 assiette creuse aux oiseaux

Tout est dans les nuages

Firenze

Nous sommes montés dans la coupole et je crois que nous avons vu l'Enfer, l'Enfer et le Ciel. (13)

ve 27 septembre 2002 Sid. Garderie 14-18 (30)

Jeudi 27 septembre 2003 – L'été est enfin fini, on ne parle plus de la canicule ni de ses morts. Aujourd'hui plusieurs élèves m'ont parlé de ma grossesse. Ils savent depuis la rentrée que je suis enceinte, mon ventre est gros et visible depuis plusieurs semaines ; mais aujourd'hui, je devais être un peu plus enceinte que les autres jours. Alors que j'ouvrais une salle pour qu'ils puissent déposer leurs sacs avant d'aller manger, un élève de sixième a couru vers moi depuis le bout du couloir bleu. Je le regardais arriver en me demandant ce qu'il allait faire. Arrivé près de moi, il m'a entourée de ses bras en criant « Maman ! » et posant sa joue contre mon ventre. C'était une sensation étrange, d'avoir un élève accroché comme ça autour de mon corps. J'ai dû écarter les bras, je ne savais pas très bien quoi faire.

Ensuite, il est allé poser son sac comme si de rien n'était, est reparti avec ses copains. Il s'appelle Gustave-Joseph et cultive l'inattendu. (64)

2001

Jeudi 27 septembre 2001

On lui caresse le doigt dans la couveuse. Les couveuses sonnent les unes après les autres, en néon. Il a une semaine et deux jours. On est tous obligés d'oublier vite les tours jumelles, le monde qui se détraque pour ne penser qu'à lui, savoir comment il va s'en sortir, si les poumons gonflent bien comme il faut dans ce minuscule thorax. Mais les avions continuent à rentrer dans les tours, plusieurs fois par jour, dans nos têtes. En boucle. On n'arrive pas à s'inquiéter de trop de choses en même temps, on est obligés de choisir ou d'alterner, c'est fatigant. L'idée du début de quelque chose n'a jamais été aussi présente dans nos esprits. On n'arrive pas à comprendre que tout cela arrive en même temps. De plusieurs débuts qui n'ont rien à voir. L'idée de guerre. L'idée de risques, de grands dangers. (9 bis)

27 septembre 2001

TOULOUSE

Elle s'est sentie soulagée de les retrouver tous indemnes. Les vieux copains, l'ancien amour, la famille aussi. Ils lui ont raconté le même jour et la même seconde. Ils étaient éparpillés mais ils ont tous entendu, vu ou senti quelque chose. Un court moment, elle les a sentis réunis par cet instant où ils ont cru tout perdre. Réunis en pensée et à leur insu, bien sûr. Comme si chacun écrivait à l'aveugle un bout de l'histoire d'un autre. A une minute près, son petit frère était coupé en deux par les grandes vitres de son lycée. La mère a cru à une attaque terroriste dans l'Intermarché du village où elle était en train de faire les courses. La grand-mère s'est retrouvée en Algérie et son autre frère a laissé un long message sur le téléphone des parents. Il était au travail, il voyait le nuage qui avançait vers lui depuis les fenêtres de son bureau, expliquait qu'il ne savait pas ce qui arrivait. Elle imagine sans peine dans quelle Amérique récente il a dû se croire transporté. On compte les blessés et les blessures internes, les gouffres mémoriels se révèlent et crachent des souvenirs en rafale. La grand-mère pleure sans arrêt. Elle va pour la première fois de sa vie, consulter. On dit consulter mais on ne dit pas qui, comme si c'était inavouable. Pas le grand-père. Il ne consulte pas, lui, et ne montre rien. D'abord c'est un homme et il en a vu d'autres. Rien ne vaut le mutisme. Il regarde sa femme avec perplexité et un soupçon d'agacement. Les copains de Toulouse se sont réunis à Myris aux premières déflagrations. Sans réfléchir. Ils ont quitté leurs apparts des quatre coins de ville pour se précipiter au squat. Se sont comptés, touchés, ont poussé jusqu'à chez ceux qui n'étaient pas là, pour s'assurer qu'ils allaient bien. Les sirènes n'ont pas alerté la population, ni donné de marche à suivre. Pourtant, le site était classé Seveso. En cas d'attaque chimique, tout le monde serait mort à courir partout comme ça, dans tous les sens, au lieu de se confiner. Et ça transcende les classes, et ça réunit les gens. Dans le bus, on se parle, on échange, on commente, on cède sa place et on se tient les portes. Elle regrette soudain de n'être que de passage, se sent en manque de ce vécu commun. A presque l'impression qu'une révolution est en marche, enfin. Ça tiendra ou pas. Le temps que les assurances payent ou que les gens soient relogés. La solidarité aussi a des frontières, ceux des tours à côté du site empoisonné n'ont eu droit qu'à des bâches. Ils ont pourtant patienté quelques

jours, en admettant presque de passer les derniers. Ils sont restés entre les murs fissurés et les toits éventrés à faire des prières pour qu'il ne pleuve pas une fois qu'ils ont compris qu'ils ne bougeraient pas. A la maison les prières, parce que la mosquée a été soufflée. Ça n'émeut pas grand monde, quelques allumés de centres sociaux à peine, deux ou trois associations de quartier qui collectent des couvertures avec leurs cernes sous les yeux pendant que Total s'évertue à détecter une erreur humaine pour garder son argent. Elle qui n'avait rien vu de la chute des tours est abreuvée d'images. Les télévisions familiales vont bon train. Elle se sent un peu vide, maintenant, un peu amputée, un brin nauséuse. Elle n'a jamais aimé ce faux phare rouge et blanc qui éructait sa bave épaisse et jaune. Ce n'est pas ça. Mais quand on passait devant, ça voulait dire qu'on arrivait chez les grands-parents. De la fenêtre de leur salon, pendant les mercredis pluvieux, elle l'apercevait au loin, s'amusait à lancer ses regards tout autour : des arbres, des tours, la rocade, des tours, une cour d'école, des tours et un terrain de boules. Et plus loin la campagne et sa maison à elle. Elle n'est pas sûre de savoir y retourner maintenant qu'un morceau du puzzle a disparu. (17)

27 septembre 2001

Lupita est toujours très souriante et écoute toujours tout ce que je dis comme si tout ce que j'avais à dire était forcément intelligent ce qui est très agréable mais surprenant. Notre différence d'âge doit me rendre digne d'intérêt à ses yeux à moins que ce ne soit, mais oui... ma nationalité. Les Mexicains et Mexicaines sont incroyablement malinchistes, tout ce qui vient d'ailleurs est meilleur, c'est triste mais c'est comme cela, pourtant avec leur histoire tout ce qui est venu d'ailleurs c'était la terreur.

L'attitude de Ignacio devient de plus en plus insupportable, c'est son prénom ridicule qui doit le complexer avec les Françaises, son DEA à Paris a dû le traumatiser quelqu'un (que je maudis et félicite dans le même temps) a dû lui faire découvrir Ignace boîte à clou ou Ignace est un petit prénom charmant, ou des jeunes femmes indécates se sont moquées de lui et de son prénom et maintenant c'est moi qui dois supporter, ou alors, et c'est le plus probable, il est dans sa nature de casser les pieds et de jouer à c'est moi qui commande.

De toute façon j'en ai aussi un peu assez de son pseudo-projet de recherche et de sa manière de travailler je ne sais pas trop ce que c'est mais cela n'est pas de la recherche, juste remuer des idées dans un grand bain vaporeux pour se faire mousser, pour faire avancer sa carrière pour récupérer des financements pour éditer des publications bidons de l'université, sacré ambition, moi je ne vois pas si loin, je demande trois fois rien, juste faire la révolution. Pourquoi tout ça sinon ?

Je n'aurai jamais dû atterrir dans cette fac, enfin, *asi es la vida*. Donner des cours à des étudiants qui viennent à la fac en BMW et Mercedes après avoir passé des années à lire Marx Engels et Feuerbach quelle sinistre blague. Tout de même, ma fibre révolutionnaire n'aura pas beaucoup résisté aux beaux yeux de MB mais qui aurait pu leur résister ?

Le gouvernement mexicain en particulier Castañeda est très critiqué sur son attitude à l'égard de Bush et de sa guerre au terrorisme un dessin dans la *Jornada* le montre complètement agenouillé la tête couchée au sol presque plantée dedans le sol et Bush de demander à Powell s'il ne s'agit pas d'un terroriste islamiste en train de prier. (25)

je 27 septembre 2001 9 h marché sous les halles médiévales 10 h cours de préparation à l'accouchement en piscine par des sages-femmes libérales 10 h-11 h Claire J. Ø maillot de bain oublié !

15 h tél. sage-femme tél. mairie tél. Louise J. (j'ignore aujourd'hui qui est Louise J. à qui j'ai téléphoné le 27/09/2001) 20 h 30 D&S salle de la Bièvre (30)

[...] Encore une journée à sonder la connerie militaire. La météo est par bonheur clémente. Il faut bien que quelqu'un le soit et ce ne sont pas les capos qui ont envie de montrer une clémence pourtant des plus adéquates à notre situation. Résumer le résumé et il ne reste que cette évidence : je me fais chier à mourir malgré la beauté des montagnes que j'ai le temps de scruter depuis mon poste d'observation dans le charmant village de Bedretto. Le soir encore et toujours Pimpelzug, rentrée juste avant ZV alors que les autres sont au bistrot à se goinfrer. Oussama est chez le docteur. Toujours Pimpelzug. Qu'est-ce que je fous là ? (journal intime, 2001) (52)

Jeudi 27 septembre 2001. Onde de choc du 11, le contrecoup. Des cours donnés le matin. Une question retournée dans tous les sens, une sorte de cube dont toutes les parois renvoient la même image, celle d'un monde qui se fissure au-delà de tout ce qu'il était possible d'imaginer. Comment apprendre à habiter l'impensable, qui crève les écrans et désormais prolifère quand on n'en croit pas ses yeux ? (54)

2000

27 septembre 2000

Matinée tranquille dans la rousseur de ce tendre automne. Une maison, un jardin, à une heure de Paris, des enfants qui grandissent et me laissent un peu libre. L'écriture m'est de nouveau possible grâce aux ateliers par mail. Un temps à thé et à bougie, pour cette journée prise sur le travail. Les chênes tombent leurs feuilles, dans un mois, les ramasser. Une ombre cependant. La tempête de l'hiver dernier. Inquiétude sourde. Pas un incident de parcours comme l'inondation de 1910. Bien fait sentir, bien fait saisir qu'on n'en a pas fini, que ça ne fait que commencer. La douceur, presque langueur s'éloigne, remettre la veste, aller chercher les pommes pour les étaler dans le cellier, on verra ce que l'année réservera. (12)

Mercredi 27 septembre 2000

J'ai lavé ma voiture avec Papa. Un père et un fils doivent faire ce genre de trucs ensemble. Et puis je suis parti au tennis. C'est décidé, avec Yann on prend notre première licence au club. Pour fêter ça, il m'a mis 6/1. On sait tous les deux que je suis meilleur, mais je suis trop fébrile. (19)

me 27 septembre 2000 271-95 année bissextile mercredi vaqué Poux F. 9 h 30 tél. LEGTA 12 h R. gymnase 13 h 30 réunion Projet d'établissement Ø Vive les poux ! 16 h 45 tél. N. (30)

27/09/2000

La solitude, cela devrait être un amour qu'on puisse rompre à tout moment. J'ai du mal à tenir un journal puisque je suis portée à consigner ce qui me vient au réveil le matin. Ce serait plutôt un naital, à l'issue de batailles rangées à l'ombre des rêves, chaque fois réengagées pour venir à bout de la nuit bien plus que du jour. Lui est modeste et le plus souvent se laisse traverser malgré tout, ne chuchote que des répétitions qu'il faudrait peut-être sacraliser pour les supporter. J'envie, entre deux parlottes avec les iris au jardin, l'emploi du temps partagé des moines ou de tout commun résultant de la croyance en la vie. Le train quotidien s'appelle devoir envers soi-même et les autres. Silence et dignité, juste une émanation de corps se déplaçant et vaquant dans un air familial. Avec des espaces de solitude. Tout en subtilités de rites et délicatesse de contournements. D'aucuns préféreront que ça grouille, que personne ne s'intéresse à personne et qu'au sein des métropoles gérées à force de lois et violences policières, émanent accidentellement des vibrations associatives et ouvertes à toutes les différences, dans le crépitement magique de rencontres. En attendant, il me reste à (re)commencer de célébrer la vie dans l'ouverture du volet sur le jour bien levé et opérer tous les gestes, toujours les mêmes. Tenir dans la durée. Il faudra bien que je me contraigne moi-même à quitter les lieux. L'espace de rangement de ma vie. Le propulser, le lancer sur orbite. Le jeter au hasard où il pourra trouver à retomber avec moi en dessous pour le récupérer. Balancer les cendres de son destin comme pure bravade ! Car alors mon espace rebondira où il pourra en électron libre. Pour l'heure, encore un jour à consacrer non à l'écriture mais au travail et aux mille et une tâches 24 h chrono avec le sourire de circonstance conservé. Les mots véritables, ceux que j'aimerais bien pouvoir prendre le temps de déverser après soigneuse rumination sur le papier, ne sont pas un outil de communication ordinaire. Avec eux, j'entre aussi bien dans l'ouvroir que je me penche sur l'établi ou que je chausse les bottes à l'entrée de l'étable remémorée. Grâce pour ceux qui sont sans exister. Pure essence qui n'a pas servi à mettre le feu. C'est peut-être cela la folie des pyromanes. Lorsque j'aurais achevé ma journée de mère seule à triple casquette, je m'octroierai comme tous, la plupart disons, cloîtrés derrière leurs écrans, une flopée d'images collées puis j'irai au lit. Écran boulot dodo. comment en sommes-nous arrivés là. Cette solution tragi-comique soufflée à quelques puissants de la planète Terre, dûment emportés par les flots de leur science, aveuglés par leur force, assujettis à leur passion et intervenant sur l'ordre des choses . Je retourne à ma modeste part en crachant au passage sur le tout puissant écran, vu que je commence par une course à vélo pour aller chercher le pain. Le vent sèche les larmes de l'esprit. (35)

mercredi 27 septembre 2000

Les vendanges du dernier millésime du millénaire s'éloignent, les esprits se reposent, les chants s'estompent restent des pistes d'univers des traces d'amitié des envies de lecture des pistes géographiques

la marche urbaine les transports en commun font peu à peu rentrer dans les clous. On a quand même entendu un mot

plusieurs mots

je ne sais où, quelqu'un parler

« d'ateliers d'écriture ». (38)

[...] **C'est la fin des rangements** du rectrotzon. Nous sommes cinq : Ludo, le Ducre, le Pillre et les frères Ochsner, qui vivent dans la cave à bière. Nous remplissons une remorque de poubelles, avant de boire quelques verres au bar puis au bistrot. On le mérite bien. Pillier va succéder à Ludo comme président. Ça va barder. Avec la ribambelle de nouveaux, il va falloir l'année prochaine un homme à poigne comme le Pillre. Nous repartons après avoir bu quelques verres et bien critiqué trois poils et le fût. [...] (journal intime, 2000) (52)

Années 90

1999

Lundi 27 septembre 1999

J'écoute Ben Harper, un peu de tristesse s'empare de moi. Le temps aussi est gris et je ne sais pourquoi j'aurais envie de pleurer. Une sorte d'angoisse s'installe sans raison. N'ai envie d'aucun livre. Un sentiment de solitude intense m'envahit. La mort rôde de temps à autre. (4)

1999 (lundi)

Du vide parfait, de Lie ZI. Maître taoïste, Lie Zi estime davantage le XU (le vide) que le ROU (le souple, cher à Lao Zi) et que le REN (la bienveillance) prôné par Confucius.

[Difficile de me relire... est-ce le ROU ou le RON ? Et je suis incapable d'écrire le o barré obliquement de Lao...]

Trois sections dans ce petit livre : Faveurs célestes, L'Empereur jaune, Yang Zhu.

300 ap. J.-C. Penseur taoïste. Style simple, direct, clair (une clarté qu'on lui a reprochée). Cet auteur se met en scène dans des situations qui ne l'avantagent pas, contrairement à d'autres maîtres (Lao Zi, Zhuang Zi).

Dans Faveurs célestes : « *Aussi revient-il (...) à chacun des dix mille êtres de suivre sa nature.* » « (...) *que la saveur soit goûtée, ses ingrédients ne se montrent pas.* » « *Celui qui oublie son chemin en voyageant ne peut rentrer chez lui.* » (Les Anciens appelaient les morts « Ceux qui sont revenus »)

« (...) *Brisez le silence, remplissez le vide, vous ne trouverez nulle part où aller.* »

Huang Di

« *No wanting to clink like jade they clunk like rocks.* » « *Il préfère rouler comme un caillou qu'être un jade poli.* »

Traduction de R. Pine.

« *Pour rester ferme, deviens souple. Pour rester puissant, préserve ta faiblesse.* »

« *Qui s'attache aux apparences pour reconnaître un Sage ne découvrira rien qui s'en rapproche.* »

A propos des animaux : « *En quoi leur cœur est-il différent du nôtre ?* » Seuls leur forme et leurs cris nous sont étrangers et encore n'est-ce pas parce que nous ne savons pas communiquer avec eux ?

Yang Zhu

« *Celui qui veut gouverner un grand Etat ne s'attache pas à des détails. Celui qui veut s'élever ne s'abaisse pas.* » (13)

lu 27 septembre 1999 Fête de la Comm. Franç. (B) 9 h 30 RV Yannick MIL puis Martine CFPPA internet 27/09-04/10 Voyage d'étude en Irlande retour Pro 1 me 06 Parents Marseille du lu 27 au je 30 20 h 30 CA Sou des Ecoles (30)

[...] **Je passe la pause de midi** avec Sylvan avec qui je discute de mes tortueuses amours. Je ne l'ai pas vue aujourd'hui. Le français et la philo sont intéressants mais longs. J'en sors en espérant la croiser. Je croise une fille qui lui ressemble mais qui a une tout autre coupe de cheveux. Elle n'aurait quand même pas coupé et teint ses si beaux cheveux. Non, ça n'est pas elle. Ça me trouble énormément. Demain, je dois la voir pour dissiper le doute que j'ai en ce moment. Si elle change de coupe de cheveux, est-ce que je l'aimerais toujours ? On n'aime pas une personne que pour ses cheveux. Pourtant ses coupes de

cheveux, ses chignons, ses queues de cheval, ses tresses, font partie de ce que j'aime chez elle. Un détail peut tuer l'harmonie. Je suis bouleversé. [...] (intime, 1999) (52)

1998

Dimanche 27 septembre 1998

J'écoute *Music sounds better with you* de Stardust dans la BX grise. Je me prépare à partir mais on profite du dimanche pour aller au PMU faire un tiercé dans une fausse décontraction. Je mise sur le 6 gagnant, comme d'habitude. La vérité c'est que j'en mène pas large. J'ai trouvé facilement ce boulot, ça m'a donné l'illusion que ça allait continuer à être facile. Je viens de valider mon diplôme, le web existe depuis moins de dix ans, et aujourd'hui c'est le lancement de Google. Pile au moment où je termine mes études. Ça arrive trop tard pour m'aider dans mes recherches pour mon mémoire, le temps que j'ai passé dans les livres, dans les fichiers en bois des bibliothèques... On apprend qu'Helmut Khol est battu, ce grand bonhomme solide qu'on pensait là pour toujours. L'an 2000 arrive et nous fait croire au progrès. Le soir, je pleure dans la cabine téléphonique, loin de chez moi, dans cette petite ville sinistre où il pleut. Plus qu'une semaine avant mon premier vrai boulot. (9 bis)

27 septembre 1998

Je pousse la porte d'entrée bleue. Grande pièce en carreaux de gironde. Vide. Mes yeux ne savent où se poser, murs lisses, porte du fond vitrée donnant sur un mur en lierre, porte sur la droite fermée. Me voici aujourd'hui propriétaire de cette maison. Je succède à d'autres propriétaires qui eux mêmes ont – c'est une vieille maison à l'origine petit commerce de bouchons de liège passée de génération en génération jusqu'à ce que des étrangers s'y installent pour habitation, mettent des tableaux aux murs, des photos sur les étagères, leur vaisselle dans les placards puis un jour décrochent les tableaux, mettent tout en boîte dans un camion et ferment portes et volets. Je m'assieds sur les marches de l'escalier en bois qui sentent la cire. On m'a dit et même répété que de nos jours, avoir un toit c'était une sécurité, surtout pour les enfants, pour mes enfants qui pensent tout le contraire et m'assènent qu'ils ne veulent pas de ce toit-là. Ils n'y ont laissé traîner aucunes de leurs peluches, n'y ont soufflé aucunes bougies d'anniversaire, décoré de sapin de Noël, accroché de dessins aux murs, planté de graines dans le jardin. Combien de temps pour qu'une maison devienne « maison de famille » ? Quels objets doivent l'habiter et de poussière les recouvrir ? Quelle usure sur le tapis du salon ? Le piano doit-il être désaccordé, le tiroir d'une table de cuisine en bois rempli de clés, d'élastiques entourés autour d'un stylo Bic mâchonné en son bout, de vieilles photos collées les unes aux autres, le matelas du lit tassé en son milieu, les poignées de portes en laiton mal vissées, les pleurs d'un nouveau-né résonner dans la cage d'escalier, le dernier souffle d'un grand-père éteindre sa bougie ? Combien d'il était une fois, de tu verras quand tu seras grand, de lendemains, de biscottes trempées dans un bol de lait, de bouilloires remplies, de disputes, de portes claquées, de je veux partir ? Quelles odeurs pour que ces murs deviennent maison ? Cela me frappait chaque fois que je revenais dans une maison américaine après un long voyage en Europe, j'ouvrais la porte et je disais « ça sent l'Amérique ». Était-ce le bois des planchers, celui des portes, des odeurs incrustées dans les tapis ? J'ai fait le tour des pièces qui pour l'instant n'avaient pas d'attributs. Il y avait la pièce aux murs roses, la pièce rectangulaire, la pièce noire – sans ouverture, avait-elle servi de stockage pour les bouchons – la pièce avec prises d'eau, la pièce avec baignoire – celle-là

était nommée d'office salle de bain – la pièce avec évier – ce serait la cuisine, la pièce qui sentait le salpêtre. J'ai ouvert les fenêtres pour créer un courant d'air. Une porte a claqué. Premier cri de la maison accompagné d'un frisson. (10)

di 27 septembre 1998 M. et M. et les cousins Braderie en ville à pied Crêpes (30)

Le 27 septembre 1998, date de naissance choisie par Google pour fêter l'anniversaire de sa création, j'écris les premiers mots d'un texte qui sera publié en février 2001, et le web m'aidera à connaître d'autres auteur-es/lecteurs, lectrices. Beaucoup plus tard, au cours d'une promenade sur une plage du littoral de la Manche, j'éprouve le besoin de dessiner la mer. (47)

[...] **Je rentre ensuite à la maison** à pied et m'installe devant la télé pour regarder les résultats des votations. Les voici : oui à la taxe poids lourds, ce qui est une bonne chose ; non à Baumann-Denner par 77 %, ce qui est la moindre des choses ; non à la retraite des femmes à 62 ans, seule déception du jour. En Allemagne, la journée est historique : Helmut Kohl tombe après 16 ans de pouvoir et laisse sa place à Gerhart Schröder. Un peu de changement ne peut pas faire de mal. La gauche prend l'emprise sur l'Europe. Il ne reste que deux pays sur quinze qui sont gouvernés à droite : l'Irlande et l'Espagne. Peut-être la gauche est-elle plus sensible au problème du chômage. Je crois que moi aussi je voterais centre-gauche. L'Europe est bien gouvernée. La Suisse devrait y entrer. Le oui à la RPLP est un pas dans le bon sens. [...] (journal intime, 1998) (52)

Dimanche 27 septembre 1998

Il fait super froid dans l'appart, j'ai envie de rallumer le chauffage mais je n'ose pas le faire avant octobre. Comme je déteste cette saison. (19)

1997

1997 (samedi)

Des petits destins...

L'estafette verte devant la maison rose à Charolles.

Il y a des étrangers dans ma rue et je ne comprends pas leur langue.

Le temps passe et je n'entends plus ta voix au téléphone.

Le suicide de cet écrivain que j'ai découvert il y a trois mois.

Le baiser dans le train.

L'Huma, *Le Figaro* et *Le Monde*, dans un train encore.

La maison de Tantine aux portes toujours ouvertes.

Le cellier du Ragabodot. (13)

27 septembre 1997 – Selon toute probabilité, je ferme à double tour la porte de ma chambre. Pas un bruit dans l'appartement obscur à temps plein. Pas étonnant. Les voisins se sont couchés tard. Je descends l'escalier après avoir veillé à ne pas faire claquer la porte d'entrée. Je ne suis pas rancunière. Je regarde le ciel comme chaque matin pour évaluer le temps qu'il fait : bleu ! Gagné ! Je respire profondément l'air matinal et remonte la rue de Verdun. Comme chaque matin j'espère que le grand vent du coin avant droit de la cathédrale va m'emporter dans son courant d'air fou ; si j'en crois la chevelure blanche ébouriffée et les paroles exaltées de mon prof d'anglais entre deux envolées shakespeariennes, ça devrait arriver. J'aime cette idée... Journée de cours passionnante comme d'habitude. Estelle m'a préparé quelques cassettes. Je les écouterai ce week-end ou dans le car sur le retour. Il paraît que l'Apollo propose des entrées à 10 francs ! Du cinéma d'art et d'essai à 10 francs en version originale sous-titrée... Décidément, je ne me laisserai jamais de cette nouvelle vie. Reste à trouver le temps. (29)

sa 27 septembre 1997 17 h S. Papy Mamy Marseille je 25 ☐ lu 29/09 (30)

1996

27 septembre 1996, un vendredi

J'observe une photo de mon amoureux avant de la ranger dans mes archives – trop grande pour se glisser dans mon portefeuille. Autour de lui : décor de montagnes sans végétation, ciel dépouillé, hommes à cheval avec fusil en bandoulière. Il est si jeune. Il venait de débarquer pour la première fois en Afghanistan, pays splendide. Aujourd'hui Kaboul est en train de tomber aux mains des talibans, sans aucune résistance, imposant la charia. Ils viennent de l'annoncer au journal de midi. (18)

ve 27 septembre 1996 271-95 année bissextile Pleine lune Papy, Mamy, M., A.-M., oncle P. (30)

Vendredi 27 septembre 1996

Le jingle de France Inter me tire de mon sommeil. Il est 7 heures et comme d'habitude ce n'est pas joyeux entre les talibans qui viennent d'entrer dans les faubourgs de Kaboul et les nouveaux accrochages entre Palestiniens et Israéliens en Cisjordanie. Je regarde le beau soleil par mon Velux pendant que le lait chauffe pour mon chocolat. Les analyses politiques s'embrouillent un peu dans ma tête pendant mon petit-déjeuner. Mon cerveau n'est pas encore bien réveillé. Je me brosse les dents, je me rase et je m'habille. Dans la voiture qui m'amène à la bibliothèque, je réfléchis à mon programme de la journée. Après le rangement quotidien, Joëlle, du secteur jeunesse, a un accueil de classe, quant à moi je dois finaliser ma liste de livres pour la commande groupée qui part la semaine prochaine. Je ne pourrai pas après à cause de ma semaine de formation obligatoire post-recrutement. Une semaine par moi pendant un an, cela va être compliqué à gérer avec tout le reste. Pas le choix. Pff même France Inter passe *Wannabe* des Spice Girls... Il me reste cinq minutes de trajet, je coupe la radio.

Simone est déjà arrivée comme d'habitude. Tous les volets sont ouverts et le café est en train de couler dans la salle de pause de la bibliothèque. On se fait la bise et je vais poser mon sac à dos dans mon

bureau. En allant chercher le café, je jette un œil aux chariots de rangement. Il n'y a pas grand chose. Cela ira vite ce matin. Je vais avoir plus de temps pour boucler ma commande. Cela va être cruel en cette période de rentrée littéraire. Je voudrais acheter plein de livres différents pour les faire découvrir. Avec Simone, on fait le point sur les taches du jour, elle voudrait profiter qu'il y a peu de rangement pour laver deux ou trois bacs d'albums jeunesse. Je lui dis que je suis d'accord et de son côté elle m'incite à ne pas ranger pour terminer ma commande. Joëlle, Chantal et Ilker arrivent en même temps. Mustapha arrivera pile à 9 h. Ce n'est pas un lève-tôt. J'aime beaucoup son calme et sa nonchalance. Il sait y faire avec certains jeunes du quartier quand ils sont excités. Ilker lui fait le gros bras auprès des plus grands.

Le point café du matin passé, l'équipe se met à ranger et je m'assoie dans mon bureau. En ouvrant mon cahier de sélection, j'entends la voix de Khaled qui envahit la partie public. Ils ont mis son dernier album pour se donner du cœur à l'ouvrage. Outre *Aïcha*, les autres titres sont vraiment bons !

Hardi ! Sur environ 90 livres notés dans mon cahier, il faut que j'en garde 65 pour tenir mon budget. Je vais quand même prendre un ou deux premiers romans. Faut que je regarde dans *Le Monde* d'aujourd'hui leurs dernières sélections et la liste à jour des livres encore en lice pour les prix littéraires.

La sonnette me sort de mes réflexions. C'est la classe de CM1 qui arrive. Je me lève pour saluer l'institutrice et les parents qui accompagnent. Je donne un coup de main pour que tout le monde se mette à l'aise rapidement. Certains enfants sont déjà en train de fouiller dans les bacs ou un album à la main. Cela fait plaisir. Je laisse ensuite Chantal et Joëlle gérer le groupe. Je remplis ma tasse de café et j'attrape *Le Monde* qui est dans la boîte aux lettres ainsi que je le reste des revues et courriers que je dépose sur la banque de prêt. Mustapha ouvre la bibliothèque au public quand je me rasseoie à mon bureau.

Le matin à part deux ou trois retraités c'est calme. Après 11 h, nous avons parfois une petite bande de collégiennes qui viennent se réfugier et discuter autour de la table à côté des CD. Les incontournables sont là : *L'Organisation* de Jean Rolin, *Le Chasseur Zéro* de Pascale Roze, *Instruments des ténèbres* de Nancy Huston, *Week-end de chasse à la mère* de Geneviève Brisac, *Les Honneurs perdus* de Calixthe Beyala. Mes deux coups de cœur à partager avec certains usagers *Rhapsodie cubaine* d'Eduardo Manet et *Sonietchka* de Ludmila Oulitskaïa. J'espère que cette dernière sera toujours fidèle à son univers et sa belle écriture. J'hésite encore pour *Les Loups du paradis* de Sophie Chérier et *Hôtel maternel* de Marie Le Drian.

Tiens j'entends l'arrivée de Belkacem et ses injures habituelles. Je laisse Ilker s'en occuper. Il est vraiment imbuvable quand il est comme ça. Il doit souffrir pour en vouloir à la Terre entière. Bon il me reste encore dix livres de trop sans compter que je dois encore lire la dernière sélection du *Monde*. Pas eu le temps. Il est temps d'aller déjeuner à la cantine de la MJC de Cronenbourg. On a rendez-vous avec François, le directeur, pour discuter et faire le point sur nos projets à venir. Belkacem est parti et je vois bien que Simone fulmine encore des insultes qu'elle s'est prise dans les dents. A la suite d'Ilker et Mohamed, je tente de la rassurer en lui disant que ce n'est pas personnel mais elle a vraiment du mal. Simone dit tout faire pour accueillir, à la Bibliothèque et dans le quartier, le mieux possible les jeunes pour qu'ils se sentent bien. Elle comprend pas ce qu'elle prend pour de l'ingratitude.

Quand j'arrive, François est déjà attablé avec son adjointe et un des éducateurs. Après les avoir salués, je pose mon *sweat* sur la chaise et je vais me faire une assiette de crudités au buffet. Je leur raconte vite fait le passage éclair de Belkacem et le ressenti de Simone. Pour eux, cet antagonisme est difficile à déconstruire de part et d'autre. Après les poncifs sur les problèmes d'intégration, François et moi, nous parlons de notre projet de faire venir Didier Daeninckx pour une rencontre dans le collège et à la médiathèque. Pour François, c'est l'occasion d'essayer de lancer un atelier d'écriture et il me demande si Daeninckx pourrait être partant. *A priori* c'est le genre de chose qu'il fait mais il faudra que je lui pose la

question. On se met d'accord sur 3 séances en plus du premier passage. Nous parlons de ma formation obligatoire de fonctionnaire qui se déroulera à Nancy une fois par mois et François me donne quelques tuyaux sur la ville, deux ou trois adresses de bons restaurants. Du coup, je ne pourrai pas être à la soirée danse de mercredi prochain. Je regrette car la répétition que j'ai vue il y a quinze jours m'a donné envie. François me parle de son nouveau cerf-volant qu'il va tester ce week-end dans les Vosges. Je lui dis qu'à l'occasion, je viendrais bien avec lui pour essayer. En fin de repas, toute la tablée parle de la rentrée littéraire et chacun y va de ses avis sur les auteurs ou les bouquins dont ils ont entendu parlé. Cela ne m'aide par vraiment mais cela part d'un bon sentiment. Dernier café de la journée en tête à tête avec François, il me parle du dernier concert de jazz qu'il a vu.

De retour à mon bureau, je me plonge dans *Le Monde Littéraire*. Rien d'intéressant dans la sélection, trop intello et quelques autofictions qui ne marchent pas auprès de mes lecteurs. Je remets M. Le Drian dans mes achats car elle est encore en lice pour plusieurs prix. Je réussis à barrer dix titres dont certains à regret mais j'aurai du mal à le vendre ici. Je saisis ma commande dans le logiciel juste avant ma plage d'accueil de l'après-midi. Avant 16 h, pas grand monde et je peux lire *Les Inrocks* et *Diapason* pour mes prochains achats de CD ainsi que *Le Point* et *Marianne* parus hier. Les points de vue sont très tranchés au sujet des nouveaux affrontements en Cisjordanie. Je pense que cela serait bien que les Israéliens se retirent mais la situation a l'air très complexe au final.

Les collégiennes arrivent vers 16 h 10 et rendent leurs livres et CD. Il y a une Marocaine qui suit la série *Grand Galop*. Cela m'amuse. Je ne sais même pas si elle a déjà vu un cheval en vrai. Elles s'assoient à leur table habituelle près des CD. Elles chuchotent et ricanent bêtement. C'est l'âge. A partir de 17 h, c'est l'affluence et on n'est pas trop de deux à gérer les prêts et le retours. J'ai quand même le temps de conseiller deux livres à Mme Meyer qui aiment bien les polars, notamment un Daeninckx qu'elle ne connaissait pas encore. J'en profite pour lui parler de sa venue prochaine. A 17 h 55, je fais l'annonce de fermeture pour les retardataires. A 18 h 05 on ferme avec les chariots de livres à ranger bien pleins. On aura du boulot demain matin. Simone sort et range la caisse dans le petit coffre-fort. Je ferai le point demain matin en arrivant. Je sens le petit coup de mou quand je m'assoie dans la voiture. Je ne sais plus ce que j'ai prévu à manger pour ce soir. Probablement un truc vite fait pour ne pas rater le début d'*Urgences*. Tiens la journaliste littéraire parle du livre de Le Drian à la fin du journal. Des filles-mères qui sont enfermées et dont on découvre peu à peu l'univers. Cela me donne envie de le lire. Satané embouteillage du vendredi !

Pâtes au pesto, yaourt, un kiwi et me voici devant les *Guignols de l'Info*. Bim ! Juppé, via sa marionnette, en prend encore pour son grade. Petite fraîcheur du soir qui permet de déconnecter. En attendant le début d'*Urgences*, je prend le Gaston Lagaffe emprunté à la va-vite tout à l'heure avant de partir, *Gala des Gaffes*. J'explose de rire quand Gaston achète, met des boules Quies et que le policier Longtarin le siffle puis lui hurle dessus... Je pique du nez plusieurs fois jusqu'au début du premier épisode d'*Urgences*. Le générique me réveille ainsi que l'entrée en matière avec l'arrivée de plusieurs patients blessés par un accident de la route. Quand je mets en veille la télé à la fin du second épisode, je fais le constat que les intrigues entre personnages deviennent de plus en plus fouillées. Plaisir renouvelé dans le visionnage. Pas l'énergie ce soir de reprendre mon Daeninckx, j'éteins et je m'endors tout de suite. (50)

27 septembre 1996 – déjà Nétanyaou, déjà le chômage, déjà l'Afghanistan. Je vis dans le Queyras chez mon amoureux, déjà je le quitte, déjà j'aime cet endroit rempli de beauté, des animaux de la forêt et des cimes. (77)

1995

mercredi 27 septembre 1995

Elle vit dans les escaliers du métro, entourée de sacs, dans une mare d'urine. Elle va pieds nus dans la rue. Elle entre maintenant dans la charcuterie où tu voulais entrer. (15)

27 septembre 1995

BERLIN

Son lit est au milieu du salon. Pas de volets : de lourds rideaux. Ce matin : son premier matin. Carine et Dieter lui ont préparé un petit-déjeuner traditionnel plein de fromages, avec de la charcuterie et même des patates au sirop de rutabaga. Elle a adoré cette sensation d'être ailleurs pour de vrai. Sur une étagère un peu cachée s'alignent les sculptures de Carine, uniquement des femmes au ventre rond. Elle et Dieter n'ont pas encore d'enfant. Elle se demande s'il en veut, imagine tout de suite que non et que les statuettes sont là pour ça, repense à leur mariage traditionnel et champêtre dans la petite chapelle de Saint-Martin sur le Larzac. A la nervosité de Carine et à la tension de Dieter comme s'ils embarquaient de force dans un périple qui ne leur procurait aucun plaisir. Elle avait mis un bonnet de laine et un tee-shirt marin. Ça faisait contraste avec la robe blanche et le nœud papillon. Son déguisement à elle pour cacher l'émotion. Ils n'avaient pas été dupes, lui avaient écrit un joli petit mot en clin d'œil sur un faire-part avant de repartir. L'avaient invitée à leur rendre visite même s'ils la connaissaient peu. Quinze jours de partage à peine. Quinze jours dans ce lieu fou qu'elle habite, où elle travaille et vit comme jamais. Quinze jours en pleine saison, quand la ferme est bourrée de gens qu'il faut faire manger, écouter, accueillir un à un sans jamais faiblir. Il voulait se marier là, comme un hommage à sa jeunesse quand il était venu aider à reconstruire des bouts de murs. Il s'était replongé dans l'endroit comme s'il ne l'avait jamais quitté. Elle l'aime bien avec son rire tonitruant et sa malice attentive. Carine aussi, mais ce n'est pas pareil. Elle n'a pas ce vécu de l'accueil, cette intuition des autres. Avec elle, elle se retient un peu. Comme ils travaillent tous les deux, elle va devoir se débrouiller toute seule dans la ville, prendre le métro, ne pas se tromper de station, guetter la tour de la télévision : c'est le repère pour descendre. Elle n'a pas osé leur dire à quel point ça l'effraie. Pour eux, cela va de soi, se déplacer, demander son chemin si on se perd, être seul en ville. Pour elle, c'est comme la transgression d'un ordre établi, comme si on l'abandonnait, petite fille perdue dans un monde trop grand. Toujours cette méprise, ce corps d'adulte emprisonnant son cœur d'enfant comme avant son corps d'enfant contenait à grand peine des tourments plus qu'adultes. Elle commence par faire de petits tours dans Kreuzberg, le quartier turc, parvient à se commander un kébab, rentre le dévorer dans l'appartement, un peu honteuse de n'être pas allée plus loin. L'après-midi, elle se décide, prend le métro avec un plan, se laisse porter le long de la ligne, descend puis remonte, ne voit rien de ce qu'elle regarde, teste seulement sa capacité à être seule parmi la foule, son droit de circuler parmi les autres, joue avec un destin qui ne lui fera rien et retourne retrouver ses amis le soir, un peu plus assurée. Soirée poésie dans une cave enfumée. Dieter traduit les vers pour elle, ça parle de révolte, de vent, de liberté, de noirceur, de cassure et de sang. De vrais punks, des anciens de l'Est, qui crachent les mots, de la parole ouverte. Elle n'a jamais aimé la poésie, sauf celle qui ne rime à rien mais là, c'est beau. Ils tremblent tous d'enfin pouvoir dire. Ils ont réquisitionné tout un pan de la ville, squatté des bâtiments pour en faire des ateliers d'artistes, un cinéma, il y a même un parc de jeu pour les gosses avec un vrai avion de guerre qui plante son nez dans le sable, une crèche autogérée. Elle en a plein les yeux de ces gens qui s'organisent ensemble pour faire vivre le quartier. Elle

aime ça, l'intelligence collective, la porte ouverte à tout le monde, elle a trop crevé du contraire avant. Tout de suite, elle a envie qu'on l'adopte. De toutes ses forces. Ça lui faisait pareil, gamine, quand elle voyait partir un cirque. Ces gens tous ensemble qui vont quelque part, la tribu qui porte, protège et construit. Elle rêvait qu'elle se sauvait et allait vivre avec eux. Les poètes sont lucides, ils doutent du capitalisme, ne veulent pas être confisqués, assimilés bouche fermée à cet ordre nouveau, se battent avec les flics à la moindre occasion. Leur poésie est politique, c'est pour ça qu'elle la comprend. Sur le chemin du retour, ils passent devant une vitrine encore éclairée. Des gens sont plantés devant. C'est un appartement témoin. Quelqu'un vit là. On le paie pour ça. Pour que d'autres le voient et que ça fasse envie. Envie de cette cuisine intégrée ou de ce lit à baldaquin, de cette baignoire design. Il a le droit de tirer le grand rideau trois heures par jour, le reste c'est du spectacle permanent. Il n'y a pas assez de boulot pour tout le monde, il faut bien inventer des moyens de survivre. Elle pense à ce décalage immense entre sa vie et la leur, entre ses roches torturées et cette ville trépidante en train de digérer ou d'expulser sa mémoire, on ne sait pas très bien. Elle se souvient du mur qui s'écroule au journal télévisé, se dit que décidément rien n'est simple. (17)

me 27 septembre 1995 24^e semaine d'aménorrhée R. HG coulis de tomates 18 h Valérie tél. (30)

27 septembre 1996 Tu es presque passé de l'autre côté. Porte d'Orléans, les voitures, le flux ponctué. L'appartement et l'autre maison quittée. Les étudiants et Eurydice Orphée, labyrinthe où chercher sans pouvoir se trouver. Dans trois mois ton enfant viendra. Un autre premier jour où le temps vraiment basculera. (42)

27 septembre 1995

Deux promeneurs partis à la chasse aux champignons, à Vaugrenay, Rhône, tombent sur un campement de fortune, en pleine forêt, dans les monts du Lyonnais. Alertées, les forces de l'ordre se rendent sur place et découvrent un homme endormi. Celui-ci s'empare aussitôt d'un fusil de chasse. Une fusillade éclate : l'homme est touché par une balle, tandis qu'une silhouette prend la fuite. Repérée à un abri de bus, la silhouette est abattue deux jours plus tard par les gendarmes. Certains diront sans sommation, d'autres que la silhouette, blessée, continuait à tirer. Comme annoncé le matin par la météo, fortes rafales, de vent cette fois, sur l'Île-de-France, sur fond de pluie soutenue. Elle ne devrait cesser qu'en soirée, au moment où Nantes affrontera le Panathinaïkos d'Athènes, en phase de groupe de la Ligue des Champions. Seul le sud devrait bénéficier d'éclaircies. Je ne regrette rien. Depuis trois mois, je vis de nouveau à Paris, rue Montmartre cette fois. Tandis que j'achève de croquer mon ultime tartine grillée arrosée d'un filet d'huile d'olive, je rêve d'un volume de *La Pléiade*, où seraient compilés tous les bulletins météorologiques de la planète du premier au dernier (la fin de la planète est annoncée). Pour l'heure, une publication attire mon œil, celle d'un article du journal *Le Monde* sur le chewing-gum où j'apprends que le *Nasberry tree* est le nom de l'arbre qui fournit le chewing-gum. En France, nous le connaissons sous le nom de *sapotilier*, de la famille des sapotacées, laquelle se compose d'une vingtaine de genres. Je me contenterai de citer le *sideroxyylon*, le *palaquium* et le *sapota* qui donnent, respectivement, le bois de fer, la gutta-percha et la gomme à mâcher. En page *Spectacles*, le quotidien annonce les six sorties cinématographiques de la semaine : *Velo* de Ahn Trin Hong, *Deucados* de Roger Gonzalez, *Dias y Cantos* d'Imanol Urdapilletta, *La Fleur de mon secret* de Pedro Almodovar, *Un homme à demi parfait* de Robert Boulin et *La Transmutante* de Maurice Wilkinson. Comme j'écris toujours de mémoire, il se peut

que je me trompe dans les titres ou dans les noms des réalisateurs. Le lendemain, j'apprendrai que ce même mercredi 27 septembre 1995, un coup d'État éclate aux Comores à l'instigation de Bob Denard, avec la complicité de Jean-Claude Sanchez. J'ignore le lien, mais je reprends aussitôt la lecture des aventures de Tintin, abandonnée à l'adolescence. Dans l'entretemps, tandis que je range le bol jaune de Naples du petit-déjeuner, mes yeux s'arrêtent sur le *Bulletin municipal de Dugny-sur-Meuse* où j'ai passé accidentellement le précédent week-end. J'entends un grattement dans le crâne, semblable à celui que fait la patte d'un chat ou d'un chien, selon l'ampleur du grattement, contre une porte fermée. C'est la première fois que je le note, avant qu'il ne me devienne familier au point de passer presque inaperçu. Donc, pour en revenir à Dugny-sur-Meuse, comme annoncé dans son bulletin, c'est aujourd'hui qu'a lieu le ramassage des objets encombrants ménagers. Les habitants étaient invités à sortir les objets sur le trottoir la veille au soir (mardi 26 septembre 1995, note de l'auteur). Il peut être utile pour les lecteurs appelés à résider à Dugny-sur-Meuse (je ne sais pourquoi ce nom me fait penser au romancier Robert Pinget ou à un infanticide, alors que s'y dresse une nécropole nationale créée en 1916) de connaître la distinction opérée par le conseil municipal de Dugny-sur-Meuse entre objets encombrants admis et objets encombrants non admis. Dans la première catégorie, nous trouvons : les réfrigérateurs, les congélateurs, les gazinières et les appareils ménagers usagés (j'ignore la raison de cette discrimination) ; les vieilles (voir remarque précédente) literies, les matelas, les sommiers (aucune mention de leur état) ; les mobiliers divers hors d'usage, tels que chaises, divans, etc. Dans la seconde (il n'y en a pas d'autre) catégorie, nous trouvons : les pots de peinture, les diluants, les bidons d'huile ; les carcasses de véhicules, les pièces détachées, les moteurs, les pneus ; les gravats, les décombres, les branchages, les tailles de haie et divers jardinages, et d'une façon générale, tout objet qui par son poids ou sa dimension ne peut être chargé par deux personnes dans les véhicules de collecte. Heureusement, j'ai deux enfants, deux promeneurs, comme moi. (45)

Vendredi 27 septembre 1995

Journée grise. Debout à six heures quinze. Je me suis préparée au ralenti, ai mangé peu et repoussé la longue tartine grillée que mon père m'avait encore préparée bien que je lui aie répété cent fois que je n'aimais pas ça, que ses tartines sont trop longues et que je n'ai pas faim le matin quand je me lève si tôt. Même le chocolat au lait me donne des crampes d'estomac jusqu'en milieu de matinée. Je mange le moins possible parce que je veux perdre quelques kilos mais ça, je ne peux pas lui dire, il se moquerait de moi. Et puis j'ai dû lui demander des sous pour manger à midi alors j'ai préféré éviter la dispute, me taire et jeter la tartine au fond de la poubelle dès qu'il a eu le dos tourné. A sept heures, j'ai pris le car qui devait me conduire au lycée à trois quarts d'heure de route de ce petit village paumé où nous avons emménagé dans l'été. Il pleuvait à verse et j'étais déjà trempée quand je suis montée à bord du véhicule encore à moitié endormie. Ce n'est qu'au bout de vingt minutes que je me suis rendu compte que nous ne prenions pas la même route que d'habitude et que c'était parce que je m'étais trompée de car ! Je me suis sentie encore plus nulle que d'habitude. J'ai dû attendre d'être arrivée à P. pour changer de véhicule et suis arrivée au lycée avec une demi-heure de retard mais c'était la première fois alors on ne m'a rien dit. Avec les quinze francs que mon père a consenti à me lâcher, j'ai pu m'acheter un sandwich au *Point chaud* du quartier pour déjeuner à l'extérieur, sur des marches d'escalier, avec L. Ça changeait du self. J'ai enchaîné sept heures de cours où on nous a rebattu les oreilles sans arrêt avec la préparation du baccalauréat alors que nous ne sommes qu'au mois de septembre ! Puis F. est venu me chercher à la sortie pour passer le week-end chez lui, enfin chez ses parents. Faveur concédée par mon père pour se faire pardonner d'avoir quitté la ville sans me demander mon avis. Soirée télé comme un vieux couple.

M'en fous ! Tant que je ne suis pas chez moi... De toute façon, je ne suis nulle part vraiment chez moi. Mais bientôt j'aurai 18 ans et tout va changer. Il faut juste attendre encore un peu. (62)

27 septembre 1995

Il fallait revenir de vacances pour entendre ça. Messages du 20, du 23, du 24, du 25 puis le silence qui suit le dernier bip et la sensation si rare de se voir du dessus, témoin de soi-même rassemblant les mots qui donnent sens à la nouvelle dans l'espace soudain privé de meubles, d'air, quelques secondes comme une éternité sur une ligne de crête entre deux mondes où l'on se tient chancelant. Les idées qui viennent au moment où le sang remonte à la tête, personne ne peut les imaginer : avec tout ce sale va bien falloir deux machines, est-ce que le chauffe-eau est en marche, penser à acheter des cigarettes et la Carte Orange d'octobre. Une heure de transport et nous voici parmi les vivants qui, en cinq jours, ont eu le temps de se composer un air, de comparer le noir et l'anthracite, de s'ajuster. Je débarque le nez encore rouge de la plage. Sur le banc en bois, sagement installés, on écoute le curé puis on nous lâche sur la nationale où se croisent les trente-huit tonnes. Le cimetière n'est qu'à cent mètres, on s'y rend à pied, enjambant les flaques laissées par les averses du matin. L'inhumation ne prend qu'une minute – quelques fleurs sur le chêne et c'est fini. On me prend par le bras. On me cale entre oncle et tante. Les gens défilent. Je n'en reconnais pas un. On me broie la main, on colle ma joue à d'autres joues pleines de larmes. Je suis au centre de l'attention, au croisement des regards, objet de toutes les sollicitudes provisoires. *Je suis le fils* – réduit à cette place ce jour de septembre, serré par tant de bras que je ne sais plus de quoi est faite la douleur. (48)

Mardi 27 septembre 1995 – Lever à 6 h 30 comme chaque jour à l'internat, une douche petit-dej et puis des cours, des cours, des cours. Le soir nous fumons à la fenêtre en tendant l'oreille pour ne pas être surprises par la pionne. M. a fait le mur, nous sommes revenues de la salle télé avec seulement sa couette. Je regarde la nuit tomber de l'autre côté de la fenêtre, l'envie d'être au dehors. Mon intérieur souffre de l'enfermement. Je sens que l'année va être longue, les longs mois qui vont jusqu'au bac. Je me dis que le temps arrivera bien à passer au travers des saisons, mais quand même je voudrais cligner des paupières et faire le grand bond du Petit Poucet, être au jour des résultats, plutôt que devoir m'emmerder avec tout ce qu'il y a avant. Je n'ai pas envie de vivre ces mois. J'attends la suite. J'ai hâte de la vie. (64)

1994

alors **mardi 27 septembre 1994** julia öberg se réveille à six heures trente au son du réveil électronique une habitude qu'elle garde même lorsqu'elle ne va pas travailler à l'ambassade de suède à tallinn classer les papiers de l'ambassade encoder les données de l'ambassade dans excel dans des colonnes excel dans des feuillets excel dans des tableaux excel et c'est le cas aujourd'hui alors mardi 27 septembre 1994 julia öberg sourit en réponse à la sonnerie brutale du réveil électronique même s'il est vrai que julia öberg sourit la plupart du temps au travail à l'ambassade dans sa vie privée au téléphone quand elle pousse le caddie au supermarché quand elle cède sa priorité sur la route julia öberg sourit mardi 27 septembre 1994 julia öberg sourit comme à son habitude d'autant que sa valise est déjà prête

préparée l'avant-veille julia öberg ayant pris le temps de choisir ses vêtements minutieusement pris le temps de repasser ses vêtements minutieusement pris le temps de plier ses vêtements minutieusement mais pas trop tout en souriant parce qu'il s'agissait d'une part d'une habitude remontant à son enfance à upsala et les après-midi passés en compagnie de ses grands-parents et leurs balades le long de la rivière fyrisån un sachet de plastique rempli de croûtons de pain quasiment débordant de croûtons de pain pour nourrir les canards qui la voient arriver de loin et l'accueillent cancanant l'accueillent caquetant à la vue du sachet de plastique et d'autre part parce que ranger les vêtements minutieusement dans la samsonite métallisée lui permet de se projeter dans la visite familiale qu'elle entreprend chaque trimestre quand l'agenda de l'ambassade le permet comme aujourd'hui mardi 27 septembre 1994 quand l'intérêt de l'ambassade n'en pâtit pas quand les collègues peuvent prendre le relais dans le classement des papiers le relais dans l'encodage des données dans excel quand rien ne s'oppose à ce que julia öberg puisse rentrer souriante à upsala embrasser ses parents et sa grand-mère déposer la samsonite métallisée sur son lit de jeune fille de jeune julia öberg toujours souriante toujours minutieuse mais pas trop puisse ranger pour un temps ses vêtements dans la garde-robe en pin laquelle renferme sans doute pour toujours l'odeur lavande de l'adoucissant qu'utilise sa mère fermer les yeux pour un temps défini en accord avec l'ambassade dans sa première chambre trois fois par jour mettre les pieds sous la table de sa première salle à manger et prendre plaisir à retrouver les canards de la rivière fyrisån un sac plastique plein à ras bord de croûtons de pain le sourire aux lèvres alors mardi 27 septembre 1994 julia öberg enfle un gros pull bouffant en laine par-dessus son soutien-gorge sort de sa chambre les pieds nus frissonne sur le froid du carrelage julia öberg préfère avoir trop froid que trop chaud marche jusqu'au coin cuisine allume la radiocassette posée sur le plan de travail appuie sur rewind appuie sur play et ferme les yeux sur l'intro d'une chanson de john bon jovi mardi 27 septembre 1994 julia öberg utilisant la spatule brouillant les œufs en guise de micro pendant le refrain tandis qu'elle saupoudre la préparation de poivre et de sel la cuisine remplie du souffle de la hotte du grésillement des œufs dans la poêle des accords et de la voix de john bon jovi mêlée à celle de julia öberg spatule en main pieds nus vêtue d'un gros pull bouffant en laine mardi 27 septembre 1994 julia öberg utilise la spatule pour servir les œufs brouillés dans un bol julia öberg préfère utiliser un bol pour la soupe les spaghettis le café qu'elle boit rarement le thé qu'elle boit plus souvent et les œufs brouillés mais pas le jus d'orange fraîchement pressé qu'elle sert toujours dans un verre de préférence un verre long drink parce que ça donne l'impression d'en avoir plus tandis qu'elle lit quelques pages d'un roman en digérant les œufs brouillés assise à la table du coin cuisine mardi 27 septembre 1994 julia öberg lit simon et les chênes le roman de marianne fredriksson histoire de se mettre l'eau à la bouche quant au retour dans son pays d'origine et parce que julia öberg aime l'écriture poétique de marianne fredriksson qu'elle avait rencontrée à stockholm à l'occasion d'un salon littéraire julia öberg souriant comme à l'habitude mais ne trouvant rien d'autre à dire qu'elle aimait énormément l'écriture de marianne fredriksson celle-ci la remerciant chaleureusement et les choses en étaient restées là julia öberg lisant simon et les chênes assise à la table du coin cuisine de son appartement les pieds nus sur le carrelage froid que son corps ne sentait plus préférant le froid au chaud emmitoufflé dans un gros pull bouffant en laine le livre dans la main droite la fourchette allant du bol d'œufs brouillés à la bouche au bol d'œufs brouillé le jus d'orange fraîchement pressé servi dans un verre long drink la radiocassette crachant les accords et la voix de john bon jovi mardi 27 septembre 1994 à sept heures quinze alors mardi 27 septembre 1994 julia öberg bat la rue pavée d'un bon pas pour lutter contre l'effet de la fine pluie tombant droite dans le cou entre la peau et l'étoffe du manteau dans les poches duquel elle a mis les mains la main droite battant la monnaie au rythme du pas produisant un cliquetis à mesure de la marche les talons battant le sol le cliquetis accompagnant l'ensemble mardi 27 septembre 1994 la fine pluie s'insinuant toute droite dans l'interstice du frottement des vêtements au niveau du cou la fine pluie rectiligne

n'effaçant ni la frénésie de la marche de julia öberg ni son éternel sourire tandis qu'elle croise la route de piétons tirant des têtes d'enterrement agacés par la pluie si droite le cliquetis des pièces de monnaie dans la poche droite du manteau de julia öberg et son sourire provocateur mardi 27 septembre 1994 à l'heure où la plupart des piétons automobilistes navetteurs luttent contre un retard malvenu au travail tandis que julia öberg termine de battre le pavé termine le cliquetis en termine provisoirement avec la fine pluie si droitement désagréable et pousse la porte vitrée de la boulangerie à l'intérieur tout en boiseries et briques dans les tons ocres et gris mardi 27 septembre 1994 julia öberg tout sourire salue l'employée au comptoir en estonien commande et reçoit un pain de seigle et coriandre spécialité locale nommée leib dont raffole viktor öberg le père de julia öberg et qu'elle ne manque jamais de ramener dans sa samsonite à chaque retour à upsala plus ou moins chaque trimestre en fonction des prérogatives professionnelles de julia öberg qui achète le leib entier pour garder sa fraîcheur plus longtemps l'employée au comptoir se contentant de l'emballer dans un sac en papier marron faisant glisser lourdement contre le rangement en plastique du tiroir-caisse les huit couronnes tendues par julia öberg remerciant et souhaitant une bonne journée à l'employée au comptoir de la boulangerie à l'intérieur mi boiseries mi briques julia öberg gratifiant l'employée au comptoir d'un sourire franc et s'en retournant vers la rue pavée avec la ferme intention de la battre en rythme en sens inverse pour lutter contre la fine pluie toute droite que les fonctionnaires grognons jugeraient majoritairement désagréable la pluie s'insinuant toute droite entre l'étoffe des vêtements et la peau mardi 27 septembre 1994 julia öberg rebroussant chemin sous la pluie fine vers son appartement sans plus de pièces à faire cliqueter au rythme des pas un leib emballé dans son sac en papier marron un leib destiné à viktor öberg père sous le bras et le sourire habituel à quelques heures du départ vers upsala les canards de la rivière fyrisån et sa chambre d'enfant alors mardi 27 septembre 1994 julia öberg ouvre la samsonite métallisée et y place le leib emballé dans le sac en papier marron entre un pull jaune en grosses mailles et un pantalon beige alors mardi 27 septembre 1994 julia öberg s'installe à son secrétaire ouvre le tiroir et sort des enveloppes soigneusement ouvertes contenant les factures du mois mardi 27 septembre 1994 julia öberg en congé prend dans la main droite son stylo préféré celui au capuchon griffé sur le dessus et entreprend de compléter les bulletins de virements bancaires à l'encre bleue julia öberg profitant de sa journée de congé pour régler ses affaires afin de partir l'esprit léger à upsala profiter de upsala sans le moindre tracasserie julia öberg aligne au stylo et à l'encre bleue toute une série de chiffres retenus par cœur une litanie combinatoire apprise à force de répétition au fil des mois des enveloppes et des bulletins de virements bancaires julia öberg ayant hérité de sa mère alma öberg née andersson le goût de s'asseoir une fois par mois au secrétaire pour régler les factures et tenir un relevé des dépenses dans un carnet quadrillé format a5 en papier recyclé ordonner à la banque de placer entre quinze et vingt pour cent des revenus sur un compte épargne ne jamais régler les factures en retard et ne jamais dépenser plus que ce que l'on gagne voilà en somme ce que répétait alma öberg née andersson la mère de julia öberg à la jeune julia öberg une fois par mois souvent le dimanche dans leur maison à upsala avant une visite dominicale chez les grands-parents de julia öberg lui transmettant un peu de la sagesse familiale acquise de 27 septembre en 27 septembre alors mardi 27 septembre 1994 julia öberg ouvre la porte du frigo et en sort un bol marron contenant de la salade de thon mayonnaise maison qu'elle pose sur le plan de travail mardi 27 septembre 1994 julia öberg ne referme pas la porte du frigo mais la laisse entrouverte avant de débrancher la prise d'alimentation la lumière provenant de l'intérieur du frigo s'éteignant aussi sec julia öberg sur la pointe des pieds attrapant ensuite la boîte à pain au-dessus du frigo entrouvert et la déposant sur le plan de travail à côté du bol marron contenant de la salade de thon préparée maison mardi 27 septembre 1994 julia öberg sifflotant une chanson de john bon jovi se préparant des tartines le couteau raclant le fond du bol marron et caressant la mie de pain julia öberg superposant deux tranches l'une sur l'autre et les coupant nettes en triangles les coupant nettes à treize

heures zéro cinq les coupant nettes dans son appartement de tallinn à quelques rues de l'ambassade les coupant nettes en sifflant du john bon jovi les coupant nettes en imaginant déjà les canards de la rivière fyrisån à upsala qu'elle verrait demain et les jours suivants mardi 27 septembre 1994 julia öberg assise dans son canapé les jambes recroquevillées les pieds en appui contre la toile du canapé mordant dans une des tartines au thon mayonnaise maison un chanson de john bon jovi dans la tête savourant ce jour de congé l'onctuosité du thon mayonnaise maison les accords de john bon jovi qu'elle rêve parfois composés pour elle juste pour elle cadrant carrément avec sa vie et sa façon de sourire alors mardi 27 septembre 1994 julia öberg choisit un sac à main en cuir marron dans la vaste collection de sacs rangés dans la penderie de sa chambre à coucher un sac acheté sur un marché à aix-en-provence l'année dernière un sac dans lequel elle ne peut s'empêcher d'y mettre son nez pour sentir la forte odeur de cuir la plongeant dans tout un tas de vies antérieures où julia öberg était tour à tour sorcière fille de ferme aviatrice consul aux indes flibustière au long cours journaliste d'investigation mardi 27 septembre 1994 julia öberg employée de l'ambassade de suède à tallinn range dans le sac à main en cuir marron acheté en france l'été dernier ses billets pour le ferry les papiers de son véhicule son portefeuille en simili cuir son porte-monnaie assorti ses clés deux mouchoirs en tissu une pince à épiler sa trousse de maquillage son exemplaire de simon et les chênes de marianne fredriksson mardi 27 septembre 1994 julia öberg vérifie une dernière fois le contenu de la samsonite métallisée en prenant garde de ne pas froisser les vêtements soigneusement pliés julia öberg refermant la samsonite métallisée passant la lanière de son sac à main en cuir marron sur son épaule droite actionnant la poignée plastique de la samsonite métallisée et la faisant rouler jusqu'au paillason devant la porte d'entrée déposant le sac à main en cuir marron sur la samsonite métallisée à quinze heures trente alors mardi 27 septembre 1994 julia öberg au volant de sa fiat croma grise de 1985 achetée il y a trois ans avec ses deux premiers salaires se mêle à la circulation en direction de vanasadam le port de vanasadam roulant vers vanasadam julia öberg souriant en laissant la priorité à une automobile noire les billets bien en évidence sur le dessus du sac à main en cuir marron posé sur le siège passager julia öberg prenant plaisir à écouter arrêtée à un stop le bruit rythmé et répétitif des feux clignotants l'autoradio jouant une cassette usée crachotant a new career in a new town les essuie-glaces fatigués rejetant les gouttes de pluie des deux côtés du pare-brise alors mardi 27 septembre 1994 julia öberg coupe le moteur après avoir rangé la fiat croma en file indienne sur le pont numéro trois à l'emplacement indiqué par le steward dans la cale garage du ferry baptisé l'estonia que julia öberg avait pris une première fois en mars lors de son précédent aller-retour à upsala alternative bien moins coûteuse que l'avion et plus pratique puisque julia öberg pourra rallier upsala avec la fiat croma une fois débarquée à stockholm viktor öberg le père de julia öberg ayant prévu de réaliser l'entretien de la voiture durant le séjour vérifier les niveaux d'eau et d'huile la pression l'usure des pneus ayant prévu de graisser les rouages les pistons les mécanismes de la fiat croma garée à l'enfilade au cœur du ferry comme convenu à dix-sept heures trente soit une heure trente avant le départ mardi 27 septembre 1994 julia öberg posant un pied et puis l'autre sur le béton ciré de la cale garage de l'estonia julia öberg sentant l'agréable roulis du navire sentant monter directement en elle la légère désorientation que les passagers occasionnels des ferries ressentent une fois à bord tandis qu'elle passe la bretelle du sac à main en cuir marron autour de son épaule droite et empoigne la samsonite métallique et entreprend de monter l'escalier métallique en direction des ponts supérieurs julia öberg se souvenant sans avoir besoin de vérifier sur son billet aller que sa cabine la 647 est logiquement située sur le pont numéro six dans un dédale de couloir en moquette verte dans lequel un autre steward la guide prestement mardi 27 septembre 1994 julia öberg prenant possession de sa cabine quelques minutes avant le départ de l'estonia vers stockholm alors mardi 27 septembre 1994 julia öberg est assise sur une chaise haute au bar du piano-bar verre de bière blonde posé sur une serviette en papier mauve julia öberg regard fixé sur le

pianiste tiré à quatre épingles dans un smoking noir cabotinant sur une reprise de bonne facture de fool to cry julia öberg effet de la bière et du roulis et du sourire omniprésent imaginant qu'il ne joue que pour elle mardi 27 septembre 1994 un peu avant vingt-deux heures au bar du piano-bar à l'affluence clairsemée où l'on entend parler suédois estonien où l'on commande les demis et les chansons en anglais julia öberg étant la seule à réellement écouter le pianiste cabotin tiré à quatre épingles enchaînant les tubes sur demande jukebox humain mardi 27 septembre vers vingt-deux heures leurs regards se croisent julia öberg piquant un fard quand le pianiste cabotin tiré à quatre épingles lui adresse un sourire et un clin d'œil julia öberg piquant un fard sous effet du sourire clin d'œil fort roulis de la bière et sa passion pour la musique pop rock et les chanteurs julia öberg regrettant que le dernier morceau de john bon jovi ne soit vieux que d'une semaine le pianiste cabotin tiré à quatre épingles jukebox humain clin d'œil sur commande ne le connaissant probablement pas terminant son interprétation plus que correcte de fool to cry sous les applaudissements épars des hommes et des femmes parlant majoritairement suédois et estonien anglais pour acheter des cigarettes au bar du piano-bar sur le pont six de l'estonia premier ferry-boat à relier tallinn à la suède depuis la chute de l'urss julia öberg les joues rouges cherchant le courage d'aller demander au pianiste cabotin et son beau costume noir de lui interpréter une chanson julia öberg se laissant le temps de la bière au bar du piano-bar à l'heure où ses collègues de l'ambassade appréhendent déjà la journée de travail du lendemain appréhendent les classeurs excel les colonnes excel les lignes excel rêvent peut-être qu'ils encodent tout un tas de lignes et de colonnes excel carburent des heures supplémentaires non-rémunérées en rêve alors mardi 27 septembre 1994 julia öberg allongée sur le lit de la cabine 647 sa cabine aux environs de minuit moins vingt cherche le sommeil la bonne position dans la couchette le sommier grinçant à chaque changement de position le roulis important du ferry traversant la baltique la bière et le clin d'œil ne faisant plus effet depuis quelques minutes mardi 27 septembre 1994 julia öberg se forçant à fermer les yeux et laisser son esprit voguer à sa guise au rythme du roulis de la baltique envoyant des flashs sur les canards de la rivière fyrisån caquetant cancanant à la vue d'un sac plastique rempli de croûtons au milieu de la baltique de tableaux excel de tranches de pain métallisé au goût prononcé de coriandre servi par john bon jovi tiré à quatre épingles dans un perfecto par-dessus une chemise en soie noire et un jeans levi's délavé par le fort roulis de la baltique demandant en suédois à julia öberg comment elle aime ses œufs la spatule à la main un jeune canard plongeant dans l'eau glacée de la rivière fyrisån à upsala laissant voir ses pattes en mouvement à la surface de l'eau faisant rire la jeune julia öberg une cagoule lui bardant le visage sa grand-mère lui tenant la main tandis qu'elles s'approchent du bord pour mieux voir le canard cabotin demandant à julia öberg si elle a bien retiré la prise du frigo si elle l'a bien laissé entrouvert pour éviter la moisissure les virements bancaires remplis à l'encre bleue s'accumulant dans le tiroir du secrétaire caquetant de manière assourdissante empêchant maintenant julia öberg de comprendre ce que lui dit john bon jovi au faciès de plus en plus grave une pluie de plus en plus dense lui tombant sur le visage julia öberg frissonnant julia öberg étant prise d'un froid intense une sirène arrachant les pages de simon et les chênes s'envolant vers la rivière fyrisån à upsala viktor öberg le père de julia öberg vérifiant les niveaux de la fiat croma d'occasion puis entreprenant de graisser les pièces rouages pistons retrouvant une couronne estonienne dans l'arrivée de produit lave-glace julia öberg souriant de plus belle lorsque viktor öberg lui tend la monnaie c'est pour le leib lui dit-il la samsonite métallisée percutant la garde-robe en pin de la chambre de la jeune julia öberg dans un bruit sourd qui fait fuir les canards de la rivière fyrisån à upsala détalant dans un cancanement apeuré en direction de la baltique (9)

Mardi 27 septembre 1994

Je viens de finir *Pnine*. Quelle classe. Et quel talent, Nabokov, c'est décourageant, je me dis que je

n'arriverai jamais à écrire. En plus, je suis tellement dedans que je ne parviens plus à vivre normalement, je regarde les gens comme si j'étais une sorte de Pnine, enfermé dans mon monde. (19)

ma 27 septembre 1994 7h30 R. chez Maminou 10 h-11 h BEPA 2 12 h c 13h30 BEPA 2 Gr 1 [?] 16 h 30 (17 h15) 21 h 45 tél. maman (30)

27 septembre 1994

Selva à six heures de canot de Rurrenabaque, Bolivie.

Hier alors que nous nous hâtions vers le point de rendez-vous un orage violent a éclaté qui a duré la journée entière. Tout s'est arrêté à Rurrenabaque voitures, bus, camions, avions, bateaux, la pluie attaquait les rues terreuses creusait cuvettes et trous, le sol se noyait. Nous avons pataugé et esquivé les trous les plus profonds, sommes revenus à la pension, avons étendu pantalons longs larges tee-shirts flottants étoles casquettes couvrantes Reeboks et sorti les shorts. Épuisée par le trajet de l'avant-veille, vingt heures dans un camion déjeté de ballots et animaux, j'ai dormi toute la journée jusqu'à ce que Su Fei me secoue pour aller dîner au Club Social. Nous n'avons embarqué que ce matin sous un soleil de plomb, mon visage cuit encore à l'heure où j'écris. Six heures engoncés dans l'embarcation, six heures de rios, capivaras et alligators, la rivière est un sillon, elle sépare, elle protège de ce qui grouille dans la touffeur verte, le foisonnement excède l'imagination, la déborde, ici tout déborde. Navigation entrecoupée de livraisons aux habitants de la forêt. Halte sur une des îles, trois maisons noyées dans une débauche de fruits et de plantes, pomelos dulce, mangues pas mûres, tabac, cacao, mani, petits fruits inconnus à la peau marron et la chair orange. Goûtons la pulpe blanche et grasse autour des graines de cacao. Parenthèse : les frères Santo, Willy et Nero sont d'une immense gentillesse et la sueur de Willy sent le caramel. Après l'installation du camp, Klaus, Luc et Willy vont pêcher notre repas (Sabalo excellent poisson saveur suave chair légèrement rosée). Su Fei, Nero et moi explorons l'Île aux singes, une heure de contorsions qui se veulent silencieuses. Après le dîner marche de nuit sur les rives d'un petit affluent, lune descendante depuis trois jours pléiade d'étoiles bruits de la forêt shoot d'oxygène : embrasement malgré l'anxiété que nous ressentons tous. Willy qui lui n'a peur de rien s'est précipité pieds nus dans la rivière et a ramené un petit alligator, dont le ventre n'est pas mou mais aussi dur que son dos. Il est 23 heures. Quelqu'un a laissé son short à l'extérieur des moustiquaires et une centaine de papillons multicolores s'y est agglutinée. Jamais vu quelque chose comme ça. (39)

27 septembre 1994 Los Angeles. Tu viens de débarquer. Tu ne sais pas très bien quand est le soir quand est le matin. Tu ne sais pas très bien où est la ville et ce qui est au loin. Tu grimpes à pied sur la colline, les voitures sans cesse te dépassent, et tout en haut c'est le campus creusé en un vaste amphithéâtre, d'où monte la rumeur des fanfares qui répètent pour le prochain match. Tout commence, tes valises pesaient lourd mais soudain tu n'as plus rien. (42)

Leurs 29 juin-27 septembre 1994

Je n'ai lu que les 27 contributions féminines, onze pour cent de la production (je ne lis que des journaux féminins de toute façon). J'en connaissais à peine la moitié (les inconnues sont en italiques) : *Hanan el-Cheick*, Margaret Atwood, Calixte Beyala, Inger Christensen, Marguerite Duras, *Mavis Gallant*, Nadine Gordimer, *Hella S. Haasse*, *Amy Hempel*, Patricia Hightsmith, *Pham Thi Hoai*, Elfriede

Jelinek, Jennifer Johnston, Lieve Joris, Antonine Maillet, Taslima Nasreen, Edna O'Brien, Connie Palmen, Jayne Anne Phillips, Françoise Sagan, Susan Sontag, Aminata Sow Fall, Alice Thomas Ellis, Rose Tremain, Janette Turner Hospital, Christa Wolf, Zhang Xinxin

J'ai recherché qui étaient ces inconnues (pour moi), ce qu'elles faisaient, ce qu'elles avaient publié et j'ai commandé certains de leurs livres quand ils étaient traduits. Plusieurs sont mortes aujourd'hui. D'autres sont toujours vivantes et ont eu le prix Nobel depuis (Elfriede Jelinek) ou ne l'ont pas eu (Alice Munro a été préférée à Margaret Atwood).

Leurs 29 juin 1994 se ressemblent : ce qu'on fait, ce qu'on mange, qui on voit, où l'on va, ce qu'on lit, ce qu'on écoute ou regarde, le printemps qui arrive, les soucis de santé, l'impuissance face aux événements dans le monde : la guerre en Bosnie, le génocide au Rwanda, la guerre en Tchétchénie, l'installation d'Arafat à Gaza et les élections en Afrique du Sud, le GIA en Algérie, les outils d'écriture avec l'apparition des ordinateurs que certaines déballetent pour la première fois et chez beaucoup la préoccupation du travail en cours, des problèmes qu'il pose, des solutions qu'il faudra trouver. Des vies tendues vers un objectif.

En revanche, quand on lit leurs œuvres, elles ont toutes une voix particulière et c'est là qu'elles deviennent attachantes et que leur lecture peut devenir une rencontre. Ce sont des personnes qui vivent comme vous et moi, mais qui creusent, recherchent une perspective, poursuivent l'obsession de dire quelque chose du monde dans lequel elles vivent, d'échapper à sa contingence.

Le 29 juin 1994 comme le 27 septembre 1994, Christa Wolf a déjà son ordinateur depuis longtemps et s'assied devant après avoir fait mille autres choses et se le reprocher. Pour elle, la grande préoccupation est encore la réunification de l'Allemagne, son *Médée* qui sortira en 1996 et le besoin de donner de la profondeur à la liste des occupations d'une journée. L'histoire des changements politiques qu'elle a vécus lui en donne plus que l'occasion ; elle appelle ses souvenirs de la fuite devant les Russes à la fin de la Seconde Guerre mondiale et tous les autres depuis son choix de ne pas quitter la RDA. Cette femme est une géante, un bourreau de travail, un puits de culture. Une femme de conviction et de devoir (et puis pas de second degré chez elle, c'est une allemande !). En 1994, elle a soixante-cinq ans, c'est une célébrité, une nobélisable (qui ne le sera pas). Amy Hempel n'en a que 43, mais c'est elle, ma rencontre.

Le 29 avril 1994 d'Amy Hempel (qui envoie un texte manuscrit)

« *New York City. Après un hiver punitif marqué par dix-huit tempêtes de neige et de glace, les jonquilles de Central Park sont au-delà de leur apogée ; les fleurs des cerisiers continuent de s'exhiber, avec extravagance. Récemment au cours de son émission de minuit David Letterman a déclaré que parmi les dix meilleures façons de détecter l'arrivée du printemps à New York, l'une consiste à s'apercevoir que les marchands ambulants changent l'eau de leurs hot dogs. En fait ce jour là, j'ai vu un vendeur sur la cinquième avenue, remplir le bac dans lequel il cuit ses hot dogs avec de l'eau puisée à la fontaine sale, face au Metropolitan Museum. »*

Ensuite, Amy Hempel ne parle que de chiens : son chien qu'elle emmène à sa maison de campagne puisqu'elle n'a pas de rendez-vous et les chiens du refuge auxquels elle rend visite régulièrement. Rien pour me tenter au premier abord.

C'est en lisant son recueil de nouvelles *Le chien du mariage* que j'ai été séduite et que j'ai commandé ses trois autres recueils. Toute son œuvre. Quatre recueils de nouvelles !

L'écriture dérangement d'Amy Hempel qui fait fi des liens logiques entre les événements était exactement ce qu'il me fallait à ce moment-là. Un regard unique sur l'étrangeté du monde, une voix unique pour la transmettre cette étrangeté. Amy Hempel a exactement mon âge et elle est toujours en vie. C'est une très belle femme à la longue chevelure blanche.

Que seraient ces « journaux » sans les œuvres ? Pas grand-chose sans doute ! C'est de la lecture croisée du journal et de l'œuvre que vient une grande partie du plaisir. Une intelligence et une sensibilité au travail et des rencontres avec des êtres de chair et d'os à travers l'espace et le temps qui continuent à

vivre et à nous questionner même au-delà de leur mort. Le journal rappelle incontestablement que toute vie a une fin, les livres sont toujours là. (46)

27 septembre 1994 : je rentre de ma promenade du matin avec Cachou, mon chien. Pain frais pour le petit-déjeuner, la bouilloire chauffe, et François dort. Comme d'habitude, il se réveillera vers midi. Heureusement que je dispose de l'appartement d'à côté pour pouvoir travailler, sinon son incapacité à être dans des horaires normaux me mettrait clairement en difficulté. Je remarque véritablement depuis que nous avons pris le chien que notre couple n'ira pas bien loin. Je suis seule à prendre le chien en charge, comme bien et trop de choses, d'ailleurs. De temps en temps, il y a une discussion où il se garde le « beau rôle » mais la réalité c'est que je ne peux pas compter sur lui et que c'est la drogue, ses besoins, qui passent toujours avant moi et les nécessités de la vie à deux. Je m'affirme mal et ne suis pas heureuse. Cette vie où l'on me colle au foyer, passive et maternante ne me convient pas du tout. Bien sûr, oui, il a du talent et c'est quelqu'un d'intéressant. Mais le haschisch prend trop de place dans sa vie et je pense que cela ne changera pas. Je côtoie du coup des gens qui pour la plupart ne m'intéressent pas, sont excessivement centrés sur la drogue. Je n'aurai jamais d'enfant avec cet homme sur lequel il n'est pas possible de compter, qui ne veut pas travailler sur son histoire alors qu'il en a besoin. Hier encore, cette soirée chez Louis était affligeante. Et de voir ces enfants petits, charmants, en culottes courtes voire en couches au milieu des barres de shit est une vision dérangeante et impossible pour moi. Je ne veux pas que le père de mes enfants le prenne dans ses bras avec des yeux déchirés et rouges. Et je ne pourrai pas partir chanter sereinement dans ces conditions. Me voilà qui commence à mûrir une rupture en buvant mon thé Earl Grey ce matin pendant que mon chien rogne son os avec bonheur. Je sais que j'ai fait une erreur dès le départ avec cet homme, et c'est difficile de l'admettre. Car je sais également ce que j'ai fui, et pourquoi. Mon chien est très haut sur pattes, je crois que je vais devoir faire du dressage car je ne pourrai pas être toujours à courir derrière lui en ville comme ce matin. Et je veux pouvoir vivre sereinement avec lui, l'emmener partout où je chanterai dans les dix/douze prochaines années. Il doit donc être très bien élevé. Après mon thé, je vais chercher une adresse. C'est mercredi, je pourrai y passer. À part travailler mon chant et faire quelques courses, c'est juste une question d'organisation interne ce jour. J'espère que nous ne verrons pas encore Louis et Laurence ce soir. C'est. (70)

1993

Lundi 27 septembre 1993

Ce matin, il pleut. Un vrai temps d'automne. Mes stagiaires ont encore des têtes d'étudiants, l'éducation artistique semble les intéresser, tant mieux. La matinée passe vite. À midi, l'ambiance est détendue, leurs travaux sont plutôt réussis. L'après-midi, je dois rejoindre une école pour accompagner un projet d'artiste en résidence. C'est une première.

Je ne suis pas rentré trop tard. Isa et Benjamin m'attendent à la garderie. Isa est impatiente de faire sa lecture, Benjamin préfère aller s'occuper de son petit jardin. Stella a cours jusqu'à 18 h. Je ramasse les derniers haricots verts du potager et prépare le dîner. (16)

Lundi 27 septembre 1993

Roulé toute la journée, au hasard, vers le sud du département, la Roche-l'Abeille, Coussac-Bonneval, Château-Chervix, le Chalard, Saint-Maurice-les-Brousses, Ségur-le-Château. Les routes détrempées (pourquoi dit-on « détrempé » quand c'est vraiment trempé ?), les champs gorgés de pluie, la brume partout. L'imprégnation des sols est impressionnante. Il pleut sans arrêt depuis dix-sept jours. Les vaches surgissent comme des fantômes au bord de la route. Je tourne un peu en rond, ne voulant pas m'éloigner avec la vieille LN de ma mère. J'écoute en boucle *Cherokee Mist* de Jimi Hendrix, cela alimente délicieusement ma mélancolie.

La Briance est sorti de son lit, et elle a grimpé haut sur les berges. À Pont-Rompu, le bien nommé, les trois quarts du pont ont été emportés. Le court de tennis est transformé en œuvre d'art : le revêtement a été arraché par l'eau et reste accroché, en lambeaux, au grillage qui demeure intact.

Je m'ennuie. Mais je ne suis pas pressé de retourner à la fac ; quelque chose s'est cassé en moi. (19)

lu 27 septembre 1993 17^e semaine d'aménorrhée Devoirs (Pierrot Claas) 18 h Michèle tél. (30)

Le lundi 27 septembre 1993, avec un autre, P., grand gars portugais, je marche jusqu'à la gare. Il est tard. Nous allons à une soirée. Mes Doc Martens me font mal aux pieds. Je les ai achetées la veille avec mon père, aux Puces de Saint-Ouen, contre l'avis de ma mère à qui ce choix ne sied pas. Il faut que je m'y fasse, et elle aussi. (37)

27 septembre 1993

Cet après-midi, visite chez le dentiste. 16 h 30. Je suis tendue. Je n'aime pas ça. Depuis mes sept ans, je fréquente les dentistes. Je ne me suis jamais habituée. Il y a eu des évolutions, les outils sont plus fins, moins bruyants, l'hygiène est observée, mais je suis toujours aussi nerveuse avant un rendez-vous. D'autant plus que je ne connais pas ce dentiste, je viens d'arriver dans la région, une amie me l'a recommandé, c'est toujours mieux que de passer par le Bottin. Je sonne, rentre, salle d'attente vide, impersonnelle, assez froide. Pas engageante. Une fois sur le fauteuil de douleur, je ne suis pas plus rassurée, le dentiste me parle, vérifie mes dents, un gros cigare entre les lèvres, il semble adroit, ne me fait pas trop mal, mais le cigare me perturbe, est-ce qu'il a seulement le droit de fumer dans son cabinet ? En soignant ses patients ? Malgré le cigare qu'il ne quitte pas, il parle sans arrêt, me raconte ses dernières vacances de plongée en Asie, Bali ou Thaïlande, la mer turquoise qui le change de l'étang de Thau, ses histoires de famille, sa femme et ses filles, je suis perplexe. Derrière lui, dans l'aquarium posé sur une table, les poissons colorés frétilent, il paraît que ça calme les patients, sur moi, ça n'agit pas, c'est certain. J'ai des pensées noires qui valsent dans ma tête, c'est perturbant. On finit la consultation, on prend date pour un prochain rendez-vous, je sors, je respire l'air du dehors, l'air de la mer, je me détends enfin. Je crois que je vais changer de dentiste. (53)

Je n'aime pas qu'un 27 septembre vienne pour parler d'un mort. Ça ne s'est très probablement pas passé un 27 septembre, mais ça y ressemble tellement. Le 27 septembre est toujours le sursaut qui intervient juste après le mur de ciment surmonté d'un barbelé qui grignote la route. Il pousse droit et

s'enroule dans une peau sourde qu'il faut gratter longtemps pour réussir à en tirer une chanson. On est encore mercredi, et ça restera un mercredi. Tous les mercredis sont tristes et tous les jours tristes sont des mercredis. La 205 me ramène à la maison. Je suis affamé. Mes intestins ne supportent plus la longueur des temps. Je me disais que tous les big bang devraient ressembler à ça. Notre univers a connu le gag du type à qui on raconte cent fois la même mauvaise nouvelle pendant 100 jours, au réveil. Ne s'agissant pas d'un réveil, ce n'était pas une blague. Elle était bien morte, ça n'était pas arrivé depuis 1993. (63)

1992

27 septembre 1992

TOULOUSE

Elle se réveille dans une flaque de soleil, la bouche pâteuse et les yeux collés. Lui dort encore sous cette couette dont la blancheur n'est plus qu'un souvenir lointain. La tapisserie rococo est déchirée par endroits. Elle passe en revue les croquis griffonnés accrochés à la hâte au-dessus du matelas, les essais de BD colorées, les tableaux noirs encrés qui lui trouent le cœur parfois quand elle imagine comment c'est à l'intérieur de lui. Son grand artiste, son maigre, sec et noueux amoureux aux yeux gris d'océan tourmenté. Ça lui fait chaud en bas du ventre. Elle aime être là, dans cet appartement, sur ce matelas par terre, envahi par les miettes et les brisures de tabac, entourée des disques et des bandes dessinées qui meublent l'espace exigu. Elle se sent unique, importante et aimée par ce sauvage que nul n'approche. Elle tente de se rendormir sans succès, résiste à son envie de courir aux toilettes, finit par avancer délicatement son bras hors du lit pour attraper un bouquin qui traîne en essayant de ne pas le réveiller. S'il est debout avant midi la journée sera gâchée. Il ne lui adressera pas la parole, dessinera le dos tourné et elle n'aura plus qu'à aller prendre son bus tristement sans les effusions du départ. C'est déjà arrivé quelques fois comme une douche froide. Une humiliation cuisante. Pour pas grand-chose : une rage de dents, un rire mal placé. Elle ne lui en veut jamais longtemps. Elle sait comme il se sent fragile et mal aimé. Et elle ne veut que lui. Envers et contre tous. Ses parents et même la bande. Il remue un peu et son bras l'attire vers lui. Elle se blottit contre le paillason de son torse étroit, dans son odeur d'homme. Il aime son corps à la folie et ça l'étonne. Ils n'ont pas encore fait l'amour pour de vrai. Elle n'a pas peur. Est même curieuse. Mais ils prennent leur temps. Il se sent une responsabilité à être le premier. Il se lève, enfile sa salopette en jean et ses docks, part chercher des croissants ou autre chose si elle veut, du salé ? Elle ne sait pas, c'est comme lui. Elle est gênée. N'ose pas lui avouer qu'elle a une faim de loup, elle préfère qu'il choisisse, elle est sûre, ainsi, de ne pas lui faire dépenser trop d'argent. Le RMI, ça ne va pas chercher bien loin. Elle sait qu'il ne fait en temps normal, qu'un seul repas par jour. Elle fait chauffer de l'eau, rince deux verres dénichés tant bien que mal dans le fatras de l'évier, verse la poudre de café et attend que le liquide soit à la bonne température. Elle guette avec attention le moment crucial : il faut que la crème en haut, prenne une couleur léopard. C'est ce qu'il lui a expliqué la première fois. Quand il revient, il met un disque. Les Pixies. Ils se calent au coin du lit et prennent le petit-déjeuner. Il roule son premier joint, ne lui en propose pas, il sait qu'elle dira non, il est beaucoup trop tôt et elle doit rentrer en fin d'après-midi. Elle repense à la soirée d'hier. Il s'est plongé dans une BD. Elle le regarde lire à travers les volutes de fumée et savoure l'instant. Plus tard, ils sortent dans le jaune doré des érables qui commencent à vieillir. Ils se tiennent la main sans se parler beaucoup. Elle

aime leur silence. Ils traversent la ville pour rejoindre l'arrêt où le bus la cueillera tout à l'heure, passent au-dessus du fleuve, longent les quais. Elle tire parfois sur son bras et ils s'enlacent, trouvent un coin de murette pour échanger des baisers passionnés qui lui font tourner la tête et chavirer le ventre. Son visage et ses joues sont rouges de caresses. Elle emporte cette rougeur avec elle, elle s'estompera ce soir quand elle sera couchée. C'est comme prendre un petit bout de son amour et le garder au chaud contre soi. Au nez et à la barbe des autres qui l'attendent pour manger, voudront lui faire raconter son week-end mais la regarderont d'un œil soupçonneux si elle en parle avec trop d'enthousiasme. Il ne faudrait pas qu'elle rate son bac. Comme ils sont en avance, ils s'affalent sous l'abribus, touchent des morceaux de leurs peaux. Le temps s'étire, elle est déjà ailleurs, dans cet autobus gris, dans cette soirée morne, dans ce vide lancinant de quand il n'est pas là et qu'elle joue à être quelqu'un d'autre. Un dernier baiser sur le marchepied et il tourne les talons dans son pull trop grand. Ne se retourne pas. Jamais. Ils ne se sont pas dit quand ils se reverraient. Elle s'est habituée à le retrouver chaque fois au hasard. Il vient parfois la chercher à la sortie du lycée, comme s'il se rendait à l'évidence de leur amour après des semaines sans vouloir lui donner le moindre signe de vie. Il sait toujours où la trouver. Le bus avale la nationale et la pose avant le village. Il y a encore le canal à longer sur deux bons kilomètres. Personne n'est venu la chercher. Elle se résigne à se mettre en marche. Le père a fermé le portail, lui signifiant par là qu'ils sont déjà à table et qu'elle est en retard. Elle hésite à escalader et finit par sonner pour éviter une guerre de plus. Le spectacle de la vie familiale la glace au seuil de la cuisine. Elle a l'impression de pénétrer de force dans un décor où elle n'a rien à faire. La lumière blanche qui tombe du lustre est trop crue, la vapeur de la soupe la rend moite, en sueur. Elle doit cligner des yeux pour se faire à l'ambiance et regagner son corps. (17)

Dimanche 27 septembre 1992

Comme il y avait une boîte aux lettres en plus dans le hall de mon immeuble, on a fait une jolie étiquette avec marqué « Robert Plant ». On n'a pas mis Jimmy Page parce que Denis a dit que le facteur trouverait ça louche. Alors que Robert Plant, ça passe. On a envoyé pas mal de cartes postales à son nom, c'est chouette de relever le courrier de Robert Plant. (19)

di 27 septembre 1992 St-Hilaire-du-Touvet chez Christophe et Marie-Jo pluie Champignons (langue de bœuf de 920 g) 20 h 30 maman tél. (30)

1991

Vendredi 27 septembre 1991

J'ai assisté au trophée Legrand en loge VIP, grâce à Papa. Zarko Paspalj a marqué 32 points, puis s'est fait expulser pour insultes à l'arbitre, ce qui est rarissime en match amical. Il paraît que ce joueur fume deux paquets de clopes par jour. Quelle belle santé. Je l'aime.

Après le match, au club-house, le commercial de chez Peugeot a été hyper gentil avec moi, essayant de m'abreuver de champagne, car il espère fourguer des voitures à mon père. Je déteste le champagne. Et je n'écoutais pas ce qu'il me disait, la conversation s'éteignait sans cesse. Moi, je voulais juste apercevoir

Zarko Paspalj, mais évidemment, il n'est pas venu, il devait être en train de tout casser dans le vestiaire. (19)

ve 27 septembre 1991 F. DE LA COMM. CULT. FRANÇ. (B) Départ 6 h 30 sous la pluie Midi Orléans 16 h Chartres 18 h Rambouillet pizza samedi 28 mariage de ma sœur à Bonnelles 27/09 Cartes postales 6,00 F Cierge Chartres 5,00 F. Carte postale postée le 27/09/1991 18 h 45 ORLEANS LOIRET *C'est joli la pluie quand il y a des arcs-en-ciel : j'en ai vu cinq pour venir à Orléans. Ici, toutes les dames sont en imperméable. Il n'y a que moi qui suis nus pieds et j'ai froid. La mariée sera toujours en chemise-jean-baskets ; le père de la mariée en cravate et le frère de la mariée qui veut danser la bourrée auvergnate. A bientôt mon petit amour. Ton adorée*

Les agendas ne remontent pas au-delà de l'année 1991. (30)

1990

Jeudi 27 septembre 1990

Ça y est, je suis installé dans mon tout petit appartement à Poitiers. Maman a pensé à tout, j'ai plein de choses utiles et de petits objets familiers. J'ai un peu peur de cette nouvelle vie loin de chez moi. Loin de chez eux. (19)

27/09/90

J'ai à peine le temps de regarder la pluie tomber par la porte-fenêtre dans le beau jardin. A peine le temps de me dire ah le beau jardin. J'ai tout de même repris pied et tête baissée sur le travail que j'essaie chaque jour d'abattre avant l'heure du coucher de ma petite. Pénétrer dans la chambre, tout laisser à la porte, plus rien n'entre en ligne de compte ; souffler sur les mots, les regarder s'envoler autour de son berceau, les mettre en suspens et m'ouvrir à ceux émanant d'elle en silence, ceux de sa respiration, cette force étrange que je ressens en la prenant contre moi. Échange instantané sans interprétation, sensation enveloppante et douce ouvrant sur une vie d'origine extra-terrestre qui a pris corps. Interférence indispensable au quotidien, émerveillement garanti. Du point de vue macro c'est moins bien. Le soir, des nouvelles d'une guerre du Golf qui repart. Du bon côté de la rive s'est installée la suavité sur le dos des autres en face par écrans interposés ; êtres humains loin aux prises avec rien qui nous ressemble. Et on s'endort sur un monde enchanté qui ne peut que s'écrouler. Suffit d'attendre, ce que nous faisons, débordant d'activités de plus en plus captées par les extérieurs enfouissant le cœur de nos vies. C'est comme un décor. On a quarante ans on se sent bien. Juste un frisson qui parcourt l'échine au constat de liquidations totales en nombres escaladant les extérieurs de nos cerveaux. Est-ce que tout doit disparaître vraiment ? C'est combien pour un bonheur insolent ? J'vois bien qu'on n'a pas droit à la pause pour s'en faire une idée. On s'accroche à la continuité naturelle suivant la ligne de plus forte pente de nos priorités. Surtout ne pas évoquer le compte à rebours des années de bonheur pour se faire taxer de Cassandra et s'empêcher de réfléchir à cette histoire d'entropie. Aujourd'hui, j'ai transformé mon angoisse en action créatrice à venir vite. Faire de l'art. Avancer sur la pointe des pieds et se laisser prendre jusqu'à verser dans son fossé, son abîme peut-être. Visser comme faire se peut le tuyau du rêve sur celui du réel et ouvrir les vannes autrement que dans le vide. Travailler les extérieurs et viser la réconciliation sinon l'unité, un embryon de clarté. Noter ce début comme une forme nouvelle en lutte.

Se balancer en dedans des idées de fierté. De *coming out of the closet* comme ils disent. (35)

le jeudi 27 septembre 1990, je note que G. est distant. Huit jours plus tard, ce sera terminé. J'ai des maux de tête, des vertiges, la nausée. En cours de physique-chimie, V. et moi traversons une crise de fou rire, sans trop savoir pourquoi. Peut-être pour que je ne pleure pas. (37)

27 septembre 1990

Sans passage par l'église tout est triste et silencieux. Rendez-vous au Celtic à 10 h 30. Personne d'autre que moi ne se présente. Au comptoir je commande un demi. Les secrétaires en pause boivent leur café, les serveurs dressent les tables du déjeuner, la radio passe la *Lambada* – la journée suit son cours et j'ai, par ma présence dans ce bar si proche du cimetière, la sensation d'être à ma place dans la troupe des silhouettes familières, juste un peu plus sombre de costume et d'expression que les habitués. Cette année l'automne est là en avance. À 11 h 15 les roues du corbillard remontant l'allée principale s'enfoncent dans un tapis de feuilles collantes. Nous sommes neuf. Pas de regards échangés, si peu d'épaule contre épaule. Ce qui me vient alors à l'esprit : ce matin on enterre les centaines de chansons qu'il connaissait par cœur et fredonnait du matin au soir – cette formidable mémoire des airs que braillaient les crieurs de son enfance, le haut-parleur des premières radios, les écrans des premiers parlants. Sa tête pleine de couplets/refrains entraînants, d'airs à danser sur les parquets cirés. Voilà ce qu'on enterre ce jour. Dans le silence qui accompagne la cérémonie aucun canon possible. Personne pour se rappeler les paroles. Personne ? Personne, moi le premier. C'est le silence qui nous rassemble, lui horizontal, nous verticaux, ce matin d'automne. Ce 27/09 sanctionne cela. (48)

Jeudi 27 septembre 1990. Dans l'attente de l'heureux événement s'est glissée une douleur, la forme d'une inquiétude sur fond de guerre du Golfe. On l'avait pourtant dit : il faut faire attention maintenant. Nager aussi loin avec une nouvelle vie dans le ventre, vous n'êtes plus une jeune fille. J'avais remarqué. Mais la chaleur était si lourde. Examen de routine, on ne vous laisse pas repartir : le col s'ouvre, c'est trop tôt. Sous perfusion une semaine. Cap franchi. L'enfant naîtra début novembre. Si beau. Lui en regard. (54)

199... Sortir par le jardin

SORTIR PAR LE JARDIN tout frais, marcher sur la rosée le sac en bandoulière avec dedans les dossiers, sortir par le jardin pour faire durer ça : les cinq minutes à soi qu'on a les cinq minutes après la maison vidée, les bols du petit-déjeuner lavés, les dossiers glissés dans le sac, les lits retapés, cinq minutes pour mettre les pieds dans la rosée et la tête dans le ciel, faire le tour du propriétaire comme on dit ou plutôt faire le tour de l'herbe du ciel et des rosiers, les pompons, les lianes et les Cuisses de nymphe émues qui sentent la chair de marquise, et les vivaces à leurs pieds, naïves campanules, corolles simples et bleues des géraniums, passer sous le frais du saule qui pleure ses branches sur la pelouse où l'on déjeunera cet été, cinq minutes pour soi dans la journée, cinq longues minutes pour le petit tour du matin quand tous sont partis et qu'elle peut se dire c'est ici chez moi, c'est là ma maison, j'ai su payer tout ça, cinq minutes étendues comme un drap de plage, fraîches et paisibles pour juste dire à ce soir au bel enclos qu'elle a su acquérir et planter, ce bel enclos de fleurs d'oiseaux et de ciel et s'arracher de là enfin. Dans la rue la magie s'éternise le temps d'un regard aux troènes et lilas penchés par-dessus la

grille, longer les pavillons plantés comme les dents déchaussées d'une vieille gencive, remonter rue des Résédas puis des Marguerites, rejoindre la place où l'église a l'air d'un hangar, traverser le parking qui boitille, s'enfoncer rue de Paris entre des pavillons de plus en plus coquets de plus en plus meulières, rentrer dans la gare ouverte à tous les courants d'air mais à très peu de trains, perdre son regard le long des échangeurs comme des faveurs faites à la ville et le petit bois tassé de l'autre côté, être coupée de toute magie une fois dans le train vieux, cahotant nauséabond sale, plonger dans un livre, traverser deux trois villes semblables, pénétrer dans Paris se ruer dans un métro puis un autre, *suis à la rue si vous pouvez m'aider d'une petite pièce d'un ticket de restau ou de métro une cigarette un sourire*, descendre la rue Montmartre, monter à l'étage par un escalier sale et tortueux. Bon, y'a quoi aujourd'hui ? Une journée semblable aux autres loin de soi, des enfants, du ciel des fleurs des oiseaux... Au soir, chemin inverse, moins de trains encore, plus de deux heures pour rentrer, ce n'est plus le même ciel par-dessus le toit, rentrer par le jardin... (22)

Années 80

1989

Lundi 27 septembre 1989 – Je ne sais pas à quelle heure je me suis levée. La journée ordinaire, déjà le collège devenu habitude. J'écoute, à la radio, les journalistes parler des Droits de l'Enfant, et je pense à ma sœur qui est un bébé. Elle a de la chance, désormais, les enfants ont des droits. Ça me semble important, que ma sœur et les autres bébés, comme elle, aient des droits. Je la regarde jouer, elle a des droits. Elle pleure, elle a faim, elle a des droits. Elle marche à quatre pattes et sa morve coule sur le sol, elle a des droits. C'est le soir, il fait nuit étrangement tôt, c'est la sensation triste de l'été qui finit. Triste, et un peu joyeuse aussi, car la nuit qui tombe apporte Noël, les reflets dans les fenêtres. J'ai toujours voulu piétiner les semaines, enjamber les mois qui me séparent d'une date intéressante, soit dans ce qu'elle charrie de merveilleux – Noël, les vacances d'été – soit dans ce qu'elle nous sauve d'une période sombre – une absence de ma mère partie en voyage, qui me rendait triste à courir. (64)

1988

1988 (mardi)

La nuit tombait déjà, le froid cinglait, le parvis se peuplait de gens pressés d'attraper le train ou le métro. Elle marchait d'un pas rapide en baissant la tête pour échapper à tout regard, à tout accroche d'une enseigne lumineuse ou d'une étoile perdue dans le ciel noir. Elle désirait rester seule avec elle et traverser ses pensées comme la foule, sans se laisser distraire. Le vent lui gelait les oreilles et elle enroula soigneusement l'écharpe grise autour de sa tête. C'était comme une caresse odorante, la bonne odeur de cette eau de toilette dont il se parfumait le matin – alors qu'il était à douze heures de vol. Son passé était constitué d'étapes géographiques. Chaque déménagement portait en lui ses promesses. Elle avait tout aimé. Le soleil de Provence et ses garrigues, les Pyrénées aux réveils gelés, la Marne et ses champs de craie. Aucun paysage ne l'avait retenue. Elle était de nulle part. En déambulant ce soir sur le parvis de La Défense, elle avait admiré les jeux de lumière et d'eau, elle sifflotait en pensée la musique qui générait les sourires des passants en même temps que les gerbes jaillissantes, *Tea for Two*. Elle surprit le regard d'un homme qu'elle croisa. Elle venait d'éclater de rire au plaisir de traverser cette place vivante. Un éclat de bonheur à l'heure où l'on rentre chez soi d'un pas pressé. (13)

Mardi 27 septembre 1988

Devant le lycée, Laurent a déclaré sa flamme à Aurélie, en lui amenant une petite peinture sur toile, qui la représente sortant des eaux, dans un univers onirique. Honnêtement, elle n'était pas très ressemblante, à part ses grands yeux verts. Il lui a dit qu'il avait peint toute la nuit. Elle l'a regardé comme si c'était un extraterrestre. C'était un moment gênant pour tout le monde. (19)

27 septembre 1988 Jardin du Luxembourg. Tu viens d'arriver de ta banlieue. Il est 7 h du matin. Dans l'air frais, assis sur le banc, tu cherches un peu d'apaisement. Avant d'aller rejoindre le nouveau monde, si vaste et si étroit, celui d'un entre-soi auquel tu n'appartiens pas. Mais au loin, par-dessus la cime des marronniers, la fine flèche de la Tour Eiffel. Tous les matins rue Soufflot tu montes un jour nouveau. Le temps recommence à zéro. La ville et le poète, tutelles, ils sont là avec toi. Bergère ô Tour Eiffel Le troupeau des ponts bêle. (42)

1987

27 septembre 1987

Rencontré quelqu'un d'autre, quelqu'un de bien, notre histoire prend la flotte, quelqu'un d'autre, de l'allure, de la culture, oui, je la connais, notre histoire rétrécit, se résume, se borne, un amour de jeunesse, presque une erreur. M'a caressé les cheveux avant de sortir, ne sait quand reviendra, m'a effiloché à cœur, son geste. Froid. Me caler sous la couette, il y a peu, nous nous y extasions de nos complicités. Implosion en roue libre. Un dimanche au teint cireux, un dimanche à envoyer dans des oubliettes tortueuses, dédaléennes, une journée à trouser le calendrier et à laisser béant le 27 sur la trop belle image du mois de septembre, indécent avec ses feuilles au vent et sa rouquinerie tapageuse. L'aube du 28 se lèverait sans connaissance de la consœur qui a officié la veille. Sur l'écran de télé défilent les images incompréhensibles du monde, des infos, un débat, des invectives, Chirac est en Égypte, Michael Douglas erre dans les rues de San Francisco. En joue ! Il vise le jour maudit mais n'ose pas tirer, page de pub, la peinture Valentine lâche une panthère noire qui traverse la chambre, le 27 septembre survit, ne sait plus comment finir. Rentrera-t-elle ce soir ? Le jour s'affaisse sur un reportage animalier. Manger du maïs à même la boîte et zapper encore. (14)

1986

Samedi 27 septembre 1986

554 jours que sont détenus Marcel Carton et Marcel Fontaine, 496 jours de détention pour Jean-Paul Kauffman et Michel Seurat, 203 jours pour Aurel Cornea et Jean-Louis Normandin. Et 143 jours pour Camille Sontag. Le matin, je fais mes devoirs et écoute Radio RVS, j'enregistre les Rita sur une cassette, je note au stylo ensuite le nom de la chanson sur l'autocollant de la cassette, *C'est comme ça*, j'écoute et je ne comprends pas tout. L'après-midi, il faut arrêter de regarder Starsky et Hutch pour aider à gauler et ramasser les pommes les Boskoop, Cramoisie de Gascogne, les pommes à cidre, les Teint frais, les Sans Pareil de Peasgood, les Melrose, les Ontario, les Fenouillet gris, Les Pigeonnets de Jérusalem. On ne peut pas regarder *L'homme qui tombe à pic*. C'est la corvée des mois de septembre. Ça dure des heures, dehors, et on stocke dans des cageots les pommes par centaines et l'odeur de [mot manquant] va flotter ensuite longtemps dans le froid du couloir. Le lendemain, on passe à l'heure d'hiver, il faut reculer sa montre d'une heure. Ils le rappellent à la télé. Tous les ans c'est pareil, on se pose la question, c'est dans quel sens déjà qu'on règle les montres, on va dormir plus ou moins ? Ce soir-là, je trouve que Pierrette Bresse aguiche Bernard Rapp, son œil brille en annonçant ses pronostics du tiercé du dimanche. (9 bis)

Samedi 27 septembre 1986

C'est la première semaine des vendanges. Je suis complètement lessivé d'autant que j'ai fait une petite insolation le deuxième jour. Hier soir, je ne suis pas arrivé à lire plus d'une page des *Chants de Maldoror* avant de m'endormir. Je vais faire porteur toute la matinée, ce qui me convient mieux que d'être courbé sur les ceps de vigne toute la journée. Avec Stéphane, nous avons convenu de partager nos journées. Le patron est d'accord pour calculer nos paies en fonction. Le porteur est mieux payé que le coupeur alors que, de mon point de vue, c'est moins fatigant. Tu cours d'un coupeur à l'autre mais tu n'es pas cassé en deux à tourner autour du cep à chercher les grappes à sectionner. C'est physique mais moins usant. Julie se met à chanter *I can't get no satisfaction* et les autres reprennent en canon. La journée est annoncée moins chaude qu'hier et c'est heureux. Nous allons moins souffrir. Ce matin, le patron, qui doit avoir juste cinq ans de plus que nous, nous a proposé une soirée en boîte de nuit juste avant notre dimanche de repos. Tout le monde a été d'accord et cela nous a donné une chouette perspective pour la fin de journée plutôt que de rentrer s'affaler de fatigue, manger à la va-vite avant d'aller se coucher pour être en forme le lendemain.

J'ai vidé une centaine de sauts quand vient la pause café et gâteau. Le soleil est bien haut et nous tape bien sur la tête. Nous sommes plusieurs à asperger notre casquette d'eau pour nous rafraîchir. Jean, celui qui conduit le tracteur avec la benne, me tape dans le dos en disant que j'ai bien assuré ce matin. Un petit clin d'œil d'encouragement en plus. Quatre ou cinq vendangeurs boivent un petit verre de vin... moi cela me dit rien. Je vais pisser contre un arbre avant de reprendre.

Cela chantonne à droite et à gauche, plus quelques blagues qui fusent et la matinée passe vite.

La salade de riz a été vite engloutie. Yaourt et banane pour moi. Un peu plus de la moitié va faire une petite sieste et les autres, dont moi, on s'assoit en terrasse un café à la main en regardant le Mont Aigoual au loin. Aucun nuage. Un petit vent du nord s'est levé et rafraîchit l'atmosphère. Cela va être plus agréable tout à l'heure.

L'après-midi passe très vite. C'est beaucoup plus silencieux que le matin sauf la dernière demi-heure où Julie a mis le turbo en chantant à tue-tête. On a fini avec quelques lancés de grappes pour décompresser. Sur le chemin du retour, les uns et les autres commençaient à faire des plans pour la soirée et à réfléchir à leur tenue de bal. Je n'avais pas beaucoup de choix dans ce que j'avais amené, une chemisette bariolée bleu et jaune. Je suis passé le dernier à la douche car je savais que je serais prêt très vite. En attendant, j'ai donné un coup de main pour découper les légumes qui allaient faire la sauce de notre repas de pâtes bolognaises. Un pâtis et deux verres de vin rouge m'ont permis d'être bien joyeux à la fin du dîner. Au journal de 20 h, il y a un rire communicatif quand repasse la séquence où le Pape Jean-Paul II s'inquiète du terrorisme en France. Son discours est tellement en décalage avec ce qu'on attend de lui...

J'appréhendais un peu cette sortie en boîte de nuit. En Guadeloupe, je n'y étais jamais allé et depuis mon arrivée en métropole, c'est ma deuxième fois. Est-ce que j'oserais inviter Julie à danser. Je vois bien que je ne suis pas le seul à être sous le charme. Le patron, brun ténébreux, semble avoir la côte auprès d'elle. C'est d'ailleurs dans sa voiture qu'elle monte pour y aller.

La boîte de nuit est déjà bien remplie quand on arrive. Nous squattons une table pour nous quinze et on fait une cagnotte pour acheter les bouteilles de whisky. Julie part danser assez vite suivie par le patron et deux autres vendangeurs. Ils font une chorégraphie assez réussie. Je commence à boire. Je me sens empoté. Je ne sais pas quoi faire. Stéphane ne va pas danser tout de suite lui non plus. Il observe. Au troisième verre, je me décide enfin à aller sur la piste de danse. Je me laisse porter par le rythme. Le whisky commence à faire effet et je sens que cela tourne un peu. Je vois Julie et le patron, dans leur coin, qui se frottent l'un à l'autre en rythme. Je me sens soudain très seul. Stéphane flirte avec une jolie blonde qu'il vient de rencontrer. Je vais me rasseoir et reprend un verre de whisky. Je me sens de plus

en plus flottant. Je n'ai pas envie de danser et je me demande ce que je fais là... Je continue à boire ce mélange bizarre de whisky-coca. Je retourne danser en titubant. Je ne vois plus Julie. Stéphane a disparu lui-aussi. Je me déchaîne et je me défoule sur la piste. Tout à coup, je me sens nauséeux alors j'arrête. Juste avant de m'asseoir, je sens que j'ai envie de vomir. Je fonce aussi vite que possible vers les toilettes. Je vomis longtemps. Je transpire. J'ai du mal à tenir debout. Je me tiens au mur en sortant des WC. Je retrouve Stéphane qui me regarde, l'air surpris, puis il me demande si cela va. Je fais non de la tête. Après tout est assez flou, je me vois dans ma voiture mais ce n'est pas moi qui conduis. Stéphane est au volant. Je vomis encore au gîte et le dernier flash, c'est Stéphane qui me porte jusqu'au sommier où il a enlevé le matelas de peur que je le salisse. Je me réveille au petit matin en ayant très soif. (50)

27 septembre 1986 – Je regarde Pierrette Bress commenter les courses hippiques à la télévision. Déjà Jane Birkin et Christophe Malavoy tournent « la femme de ma vie ».

Je me suis téléportée à Bandol dans les vignes où je végète. La vie sans vie.

Avec les copains, on fait des descentes à Marseille pour l'opéra et la Crie de Marcel Maréchal. (77)

1985

27 septembre 1985

Éparpillés, une dizaine, autour de la maison, dans les prés, les bois, assis, couchés le nez en l'air, à chercher des haïkus, comment c'est fait, comment ça fuse, comme l'empaumer, ce rien subtilisé au rien, à peine jailli perdu. Loin pas loin ? Ici le long de la tige, là-bas croché au bec d'un merle qui l'emporte, dans ce nuage, sur le bout de mon nez ? Et les autres à déambuler égarés, à chercher le haïku depuis longtemps depuis toujours. Tous revenus bredouilles, secret intact. (12)

Vendredi 27 septembre 1985

J'ai voulu faire l'idiot en essayant, de nuit, des lunettes de soleil pliantes que m'a ramenées Papa. Je n'ai pas bien mesuré la distance, ma main est passée à travers la porte-fenêtre et le verre a fendu la peau de mon poignet comme une feuille de papier.

Ça a été un peu la panique, mes sœurs et ma mère étaient horrifiées, mais on est partis assez vite à l'hôpital. Au moment de partir, le chien léchait avidement mon sang sur le carrelage. C'est mon frère. (19)

27 septembre 1985

je me demande si Sophie a fait exprès de se baisser pendant l'interro d'allemand ça ne m'étonnerait pas tellement en tous cas je ne me suis pas faite prendre et c'est l'essentiel mais c'était juste je ne sais pas comment j'ai réussi à garder mon sang froid et avoir l'idée de dire à la prof que c'était juste un brouillon et que si elle voulait je pouvais lui apporter j'ai même fait mine de prendre ma feuille et de me lever pour lui apporter je n'en reviens pas d'avoir fait ça enfin je suis presque persuadée qu'elle l'a fait exprès le contraire serait étonnant comme par hasard quand je mets une antisèche dans son dos elle se baisse alors forcément la prof qui est juste en face de nous voit mon antisèche toute debout provocatrice en

plein dans sa ligne de mire une feuille blanche enfin verte puisque ma feuille était verte qui danse presque devant elle et c'est comme s'il y avait écrit en grand et brillant ANTISECHE je me demande si j'aurais eu le même sang-froid en cours de math ou de français c'est peu probable mais en allemand c'est différent parce que cette langue ne me plaît vraiment pas et cette nouvelle prof toute nouvelle au lycée a tout à fait le profil d'une prof d'allemand le profil d'une prof que je n'aime déjà pas du tout avant même de l'avoir eue en cours de toute façon est-ce qu'il y a une seule prof de langue que j'aurai aimée jusqu'à aujourd'hui non à la rigueur la prof de russe parce qu'elle est l'une des rares à n'avoir jamais dit « *ah son frère c'était autre chose !* » mais de toute façon entre les profs d'anglais et les profs d'allemand toutes me paraissent absolument stupides enfin surtout les profs d'allemand et je suis en train de penser que je n'ai eu que des femmes professeurs de langue pas un seul homme mais l'allemand vraiment quelle horrible langue la langue des palefreniers ce n'est pas moi qui l'ai dit mais Frédéric II mais de toute façon il est bien trop tard pour que je m'y mette pour que j'apprenne quoi que ce soit et encore moins avec cette prof insupportable et imbécile de toute façon même avec une anti-sèche je n'y arrive pas c'est dire si mes lacunes sont incommensurables même avec une antisèche je n'ai pas su répondre aux questions et de toute façon ça m'est égal de ne pas savoir répondre comme d'habitude j'aurai une mauvaise note qui ne dépassera sûrement pas 5 ce qui est fort tout de même avec une antisèche mais ça n'empêche que Sophie l'a sûrement fait exprès de toute façon avec ses copines redoublantes elles ne peuvent pas me supporter du tout et se moquent de moi dès qu'elles peuvent ça a toujours été comme ça de toute façon mais ce coup-ci au moins cela n'a pas fonctionné je m'en suis bien sortie.

j'ai vu à la télé qu'ils avaient réussi à trouver des personnes vivantes à Mexico alors que cela fait plus d'une semaine que le tremblement de terre a eu lieu mais malgré tout ils ont réussi à trouver hier encore des personnes vivantes et ce devait être horrible de se retrouver coincée attrapée sous des décombres dans des immeubles rien que d'y penser je crois que je préférerais mourir sur le coup que de devoir rester coincée plusieurs jours enfermée dans le noir à ne pas pouvoir bien respirer ni pouvoir boire ni pouvoir manger quelle horreur rien que d'y penser sûrement qu'il faut un sacré courage pour tenir plusieurs jours comme cela en même temps ces pauvres gens n'ont pas le choix c'est tout de même terrible ces catastrophes dans le tiers monde...

Gorbatchev a changé de premier ministre mon père espère que cela va fonctionner mais se demande s'il ne va pas trop loin et en même temps nous avons tous envie d'y croire un communisme à visage humain ce serait quand même bien c'était ça l'idée au départ une société à visage humain ou tout ne soit pas régi par l'argent mais pas non plus par des bureaucrates tyrans qui veulent décider de tout mais si c'est nouveau le visage humain cela veut bien dire qu'avant ce n'était pas si bien que ça mais maintenant sûrement ça va changer il va se passer des choses qui vont améliorer la vie de tout le monde. (25)

1984

27 septembre 1984

Il doit venir ce matin s'il en a le temps ! Les enfants lui manquent un peu. Il est arrivé avec un gros paquet qui contenait des jouets, une chaîne hifi et un panier débordant de légumes et de fruits. Un papa gâteau de séparation, un feu-mari attentionné et ferme dans sa décision de mise à l'écart. Il est reparti content de lui. Moi j'étais accablée, j'ai déchiré avec rage les papiers puis je me suis dit que la musique

l'emporterait. J'ai tout installé, pris un bon café et ai écouté le *Lamento della Ninfa* de Monteverdi. H est de retour, je ne sais qu'en penser, c'est trop tôt. (79)

1983

Mardi 27 septembre 1983

J'ai de petits yeux ce matin. Benjamin a pleuré toute la nuit, sa molaire a dû percer. Je l'ai déposé chez la nourrice avant de rejoindre ma classe maternelle. Pour la première fois depuis la rentrée aucun de mes élèves ne pleure. Il fait un temps superbe. Une belle journée dans mon école rurale. Tout ce que j'avais prévu s'est bien déroulé. Je sens que je vais passer une année formidable. En fin d'après-midi, j'ai lu le dernier Ungerer : le *Géant de Zéralda*, les trente-deux paires d'yeux étaient suspendues à mes lèvres. Rien de plus délicieux que d'éprouver des frissons dans un coin bien douillet, au fond de la classe. Avant de partir, j'ai pris le temps de regarder leurs peintures. Des merveilles ! Ce soir, Stella a sa première réunion de parents d'élèves, elle va rentrer tard. Benjamin s'est calmé, sa nouvelle dent est bien visible. (16)

27 septembre 1983

ils n'arrêtent pas de parler à la télévision de la mort de Tino Rossi et de nous passer et repasser encore le petit papa Noël, mais franchement mon père n'a pas l'air très triste en regardant cette information, juste agacé qu'ils en parlent si longtemps et qu'ils ne parlent plus de l'actualité, de ce qui se passe dans le monde toutes ces choses tellement plus importantes que la mort de Tino Rossi mais évidemment ils préfèrent parler de variété de faits divers et autres billevesées (c'est comme cela qu'il dit), mais ensuite quand ils sont passés à autre chose à la télé il s'est mis en COLÈRE parce qu'à la télévision et à la radio c'est toujours de la propagande même si parfois il dit AH QUAND MÊME ILS LE RECONNAISSENT AH QUAND MÊME ILS L'ONT DIT vous vous rendez compte que... et évidemment cela fait plaisir quand il n'est pas en colère et en paix avec le reste du monde, mais en général il est surtout en COLÈRE et surtout contre Christine Ockrent et comme dit ma grand-mère AH CELLE-LA ALORS! mais aujourd'hui il était juste en COLÈRE et pas de AH QUAND MÊME, juste en COLÈRE quand ils ont parlé des euromissiles sujet évidemment très important d'ailleurs nous avons été manifester il n'y a pas longtemps les gens criaient ni PERSHING Ni SS20 et mon père sûrement était celui qui criait le plus fort qu'est-ce que mon père criait fort et avec conviction et qu'est-ce que j'étais fière de le voir ainsi dans la foule il y avait les cordes de son cou qui se tendaient comme les câbles puissants d'un navire quand il criait ni PERSHING Ni SS20.

Et ce soir c'était comme si la manifestation continuait dans le salon et il s'était mis en COLÈRE en regardant les informations à la télévision. Tout ça c'était pas de sa faute, mais à cause de la façon honteusement scandaleusement horriblement lamentablement tendancieuse qu'ils avaient de présenter les informations à la télévision, tout ça c'était à cause de la manipulation de l'information et il disait comme ma grand mère AH CELLE-LA ALORS et moi évidemment j'étais tout à fait d'accord.

c'est pour ça d'ailleurs que souvent nous discutons à midi à la cantine et aujourd'hui ça n'a pas raté, avec François et ses copains anticomunistes ce n'est pas étonnant ils croient tout ce qu'ils entendent à la télé et comme à chaque fois ils m'ont reparlé du traité germano-soviétique et comme à chaque fois je leur ai parlé de Munich et des circonstances particulières dans lesquelles cela s'était passé et aussi des

nazis qui ont été recrutés par les Américains après la guerre mais pour eux évidemment ça n'avait rien à voir alors je leur ai parlé du parti des fusiliers de tous les communistes qui étaient morts assassinés de tous ceux qui avaient résisté de mon grand-père qui avait été arrêté et avait été pas loin d'y passer... enfin bref, les discussions passionnées habituelles, mais tout cela ne nous a pas empêchés de jouer aux échecs, moi Karpov et eux Kasparov et ça ne m'a pas empêchée de battre François aux échecs après la cantine ce qui l'a un peu énervé peut-être parce que je suis une fille peut-être parce que je suis plus jeune, enfin il m'a battue aussi une partie mais ma victoire avait plus de panache de toute façon parce que gagner en sacrifiant une tour cela a quand même plus de classe que gagner sur une erreur de l'adversaire comme il l'a fait je préfère les coups risqués et aventureux aux victoires sans éclat voire mesquines je préfère les coups et les sacrifices qui surprennent l'adversaire sinon ça ne m'intéresse pas du tout en fait dans un sens je suis bien plus proche de Kasparov qu'eux. Les échecs c'est bien en jouant comme ça en prenant des risques en inventant des catastrophes au milieu des pièces hébétées de l'adversaire ou en tentant des coups parfois fumeux parce que sinon c'est ennuyeux comme un cours d'allemand seulement il ne faut tout de même pas faire n'importe quoi non plus avec François et ses copains anti-communistes du club échec. De toute façon je suis la plus jeune donc c'est normal qu'en général je ne gagne pas toujours mais quand même si je ne défends pas la révolution l'honneur des soviets qui le fera ? mais il faut reconnaître que ce n'est pas gagné. (25)

Je ne sais plus ce que je faisais le 27 septembre 1983, mais ce jour-là, Richard Stallman lance le projet GNU – GNU's Not UNIX – auprès de la communauté hacker pour développer un système d'exploitation et des logiciels libres, et je me souviens que cette année-là, j'ai commencé à balbutier mes premiers textes sur un clavier d'ordinateur. (47)

27 septembre 1983

L'année académique a débuté il y a une semaine. Je viens d'entamer des études de traduction. Avec les autres étudiants, je me sens enfin avec des pairs, ce qui n'avait jamais été le cas jusqu'alors. Dans le secondaire, j'ai toujours eu l'impression d'être sur une autre planète par rapport aux autres, aucune longueur d'onde commune ou presque. J'avais des amies bien sûr, mais je n'appartenais pas au groupe alors que le propre de l'adolescence est de vouloir appartenir au groupe, mais ce groupe-là, même si j'avais envie d'en faire partie, par pur conformisme adolescent et immature, au fond de moi, je n'avais rien de commun avec lui. Cette école de traduction, c'est un autre monde où les étudiants sont venus de leur plein gré, poussés par leur seule motivation et cela fait toute la différence. Je me sens à la maison. (67)

1982

27 septembre 1982. Le réveil ce lundi est difficile. Nous déjeunons sans avoir eu le temps d'échanger. Nous avons veillé tard hier soir. Avec André, nous sommes allés chez notre aîné, il s'est marié il y a peu, nous sommes heureux de les voir chez eux. Une de nos filles est sur Lyon, elle a un contrat de qualification comme publiciste et travaille dans une association de musiciens, elle leur prépare la maquette du 33 tours qui va sortir, du Reggae, *Rumeur de guerre*. Il reste trois enfants avec nous., 9, 13 et

18 ans. Plus leurs copains, il y a de la vie dans la maison. Et nous sommes raplapla, notre enfant de 13 ans vient de terminer une longue chimio et radiothérapie, à 7 ans, il a une leucémie. Il n'est pas bien du tout. Le petit lubrion de 4, 5 ans, toujours prêt à grimper, sauter, faire du vélo ne bouge plus beaucoup. Lui le premier et nous tous aussi sommes chamboulés et bouleversés. Elles pèsent lourd ces années. Nous avons tous fait comme on a pu, c'est peu de le dire. Nous savons qu'il n'est pas guéri. André m'a dit cette semaine, me voyant trop triste « *On pourrait faire semblant d'être heureux de temps en temps* » comme un reproche, je suis sentie très mal mais il a raison. C'est sûr qu'il faut reprendre du courage. Un ami me parle du P.S.U. « *vas-y , tu verras, il y a à faire* ». Me voilà dans la pièce qui leur sert de local, Marc Bouchardeau aide les copains à créer une imprimerie associative pour des tracts, des comptes rendus, des annonces d'évènements, et surtout je vais aux réunions. Je retrouve une petite place auprès des autres. Ils travaillent, ils se bougent, sont convaincus et surtout ils rient ! comme j'ai pu rire à cette période, heureuse de participer, heureuse d'être avec eux qui m'émeuvent, me poussent, soulèvent la chape. Et j'apprends tellement. André est calé en politique et histoire, on en discute souvent, et là, à ces réunions, je sens le monde tout proche, parce qu'ils s'engagent, échangent sur ce qui se passe à St-Étienne dans les assos, la mairie, la préfecture. Ils connaissent beaucoup de gens ici mais vont plus loin, ce qui se passe loin a un impact sur la vie de tous les jours. Surtout le Liban en ce moment et depuis longtemps ils sont en guerre. L'armée israélienne bombarde les camps de l'OLP, tout pour leur fournir la justification d'une invasion du Liban, elle est allée jusqu'à Beyrouth en juin. *Témoignage Chrétien* rend bien compte de ce qui se passe. Un article d'Andrée Chedid, écrivain et poète, qui a vécu longtemps au Liban me bouleverse. Je lis ses livres depuis un bon moment, et je commence à connaître son fils Louis, musicien, j'ai chez moi l'album *Ainsi soit-il*. Sur le Liban, je ne comprends pas tout mais j'aime ce pays et voudrais aider les Palestiniens. J'ai fait un rêve cette nuit : des hommes et des femmes tout petits allaient avec des enfants autour et dans des tentes minuscules elles aussi. Dans ce rêve, j'étais une géante, je n'entendais aucun son. C'est très rare que je me souvienne de mes rêves. Je ne sais pas si celui-ci a à voir avec les camps palestiniens ou avec mes enfants et leurs copains qui entrent et sortent tout le temps. (2)

Lundi 27 septembre 1982

Première année depuis mes deux ans que je ne fais pas la rentrée scolaire ! Drôle d'impression, cela m'a presque manqué. Et suis bien occupée avec ce petit bout qui n'a pas l'air de comprendre que pendant la nuit on dort et qui pleure trois ou quatre fois, donc je me lève, berce, donne la tétée, lui parle et n'ai qu'une hâte c'est qu'il se rendorme... A part les nuits, il est super bien sûr ! Il a dix jours déjà et je n'en reviens pas ! Il me faut juste arriver à trouver le temps de lire un peu sinon je vais pas tenir le coup. Allez ça y est il appelle... (4)

27 septembre 1982

Levée avant même le soleil. Silence tout particulier – un de ces silences de lendemain de réveillon. Pourtant nous étions le 27 septembre. J'ai tiré les rideaux. L'ombre du sapin sous la lumière terne du réverbère dans un ciel sans lune s'appuyait contre la fenêtre. Je n'avais pas besoin pour sortir de la nuit qu'elle tire sa couverture du ciel, j'étais déjà dans ma tête six heures plus tard. Ce serait à mon tour d'assurer le déjeuner-conférence auprès de mes collègues institutionnels. Vérification à deux reprises du sac – mes notes y étaient bien. Vérification de l'ordre des pages. Elles y étaient toutes. Voiture. Autoroute – chaque péage, détour, pont, bretelle répétés tant de fois, c'était comme si j'avais mis le pilote automatique. Parking. Longfellow Hall bâtiment en briques rouges. Les marches, la lourde porte vitrée, le long couloir décoré de tous les personnages célèbres ayant foulé ce sol, je m'arrête devant

Nathaniel Hawthorne le dos droit sur sa chaise larges moustaches regard assombri par des sourcils épais. Aucun portrait de femme en noir et blanc exposés, quelques-uns en couleur. *Dining room*. D'autres visages encadrés en noir et blanc le regard fixe, des chandeliers en faux cristal au plafond, une moquette marron aux motifs persans. On ne rentre pas de la même façon dans une pièce selon le rôle que l'on va y tenir. J'y cherche non pas une chaise vide pour prendre place à l'une des tables mais le pupitre sur lequel je pose mes notes avec une sensation envahissante de fragilité comme le serait un verre en cristal posé sur le bord d'une table. Sournoisement le trac s'était immiscé, tapi dans un recoin de ma gorge. Les collègues s'installent devant leur plateau déjeuner – salade composée, pomme de terre en robe des champs regorgeant de crème fraîche, tranche de dinde, tarte aux citrons meringuée, café – *Hello... hi... good to see you here...* Tout s'est ensuite passé très vite, presque sans moi, raide, les deux mains appuyées sur le rebord du pupitre, le trac s'étant agrippé avec la réalisation de l'oubli de mes lunettes. Arrivent à moi des bribes de la présentation – élogieuse – que fait à mes côtés un collègue les yeux rivés sur un bout de papier tiré de sa poche... jeune chercheuse... autre continent... prometteur... qu'est-ce qu'une préface... Il me regarde avec un sourire appuyé. C'est à moi. Les mots s'élancent, s'enfilent en phrases, je les suis, me glisse dans ma voix, laisse courir le discours – infusé pendant la nuit. Ils m'écoutent entre deux cliquetis de fourchette. J'entends des applaudissements. Je replie mes notes. Vraiment toujours excellent ce cuisinier, étais-tu là le mois dernier... ah oui sur Douglas Sirk... bravo, tu pourras me passer un roman de cette Na-th'lie S(a)rraut(e) et dis moi, a-t-elle préfacé Sartre en retour de sa préface?... Le bourdonnement des voix me renvoie à un autre jour – en plein été –, il faisait chaud et humide, on cherchait l'ombre dans le parc arboré où les gens avaient étalé sur l'herbe des nappes colorées, sorti vaisselle en argent et verres à pieds pour un concert-pique-nique Ils étaient venus « musiquer » ensemble dans un monde autre que celui bien construit de la salle de concert – ils en parleraient pendant longtemps, se souviendraient des visages autour de la nappe, du goût fruité du vin, de l'odeur des sapins, des notes cristallines – tout comme ici ils étaient venus « conférer » ensemble – et se souviendraient des visages autour des tables, du goût boisé de la salade, d'évocations de chemins de vie, de fenêtres sur le monde, de voix parlant pour d'autres voix. Voiture. Route nationale. Les érables avaient mis leur parure rougeoyante et dans les hêtres s'étaient posés des feux follets. De retour dans mon bureau, j'ai trouvé mes lunettes posées sur mon carnet ouvert à la date du 27 entourée en rouge. Je l'ai surlignée en jaune. (10)

Lundi 27 septembre 1982

Aujourd'hui, en sciences nat, on a vu la respiration.

Comme le père de Francis est boucher, on a pu avoir des vrais poumons de mouton, avec la trachée et tout. Le prof nous a fait souffler dedans, chacun son tour. C'était dégueulasse. (19)

1981

27 septembre 1981

Cet après-midi, j'ai parcouru Florence à pied. J'ai suivi un chemin labyrinthique sur les trottoirs trop étroits. J'ai découvert la Galerie des Offices. Je trouve que l'accumulation des toiles est trop grande et que les éclairages sont souvent mal adaptés. Je suis restée émue jusqu'aux larmes devant un petit tableau de Botticelli situé dans un recoin sombre. Il reçoit juste la lumière qu'il lui faut pour lui donner un halo

de surréalité. Il représente deux jeunes femmes d'une grande beauté. Je suis ressortie et j'ai poursuivi ma marche. Je me suis retrouvée tout à coup près du Ponte Vecchio et j'ai découvert en longeant l'Arno au 14 du Lungarno degli Acciaiuoli, la plaque où s'inscrit : « Là séjourna Romain Rolland en 1911 ». Étrange déclenchement d'une remémoration. Les paroles sans fin d'un lointain amoureux qui faisait une thèse sur les rapports de Romain Rolland et de *La Voce*, mouvement littéraire florentin important dans les années d'avant la Première Guerre mondiale, claquent dans mes oreilles ; une mélancolie subite, une curiosité nouvelle s'inscrivent dans la marche du temps. J'envoie une carte postale amicale à une vieille adresse qui ne serait plus sûrement d'actualité et ne donne pas la mienne. Une sorte de bouteille à la mer qui allait trois ans plus tard bouleverser ma vie au moment même d'une séparation. Une histoire de synchronicités ! (79)

1980

Attendre.

27/09/80

Les mots du langage intérieur sous-tendus par ceux de l'écrivain-source du moment m'ont fait me sentir chez moi aujourd'hui. Suivant l'élan de l'écriture-source qui exprime ce que nous sommes : animaux-langage-corps. Par moments, je déambule dans le couloir trop petit pour un tel déplacement de pensées, à d'autres, je me colle à la vitre et regarde la pluie tomber et en bas, les parapluies se déplacer en suivant des lignes géométriques brisées par endroits pour former des agglomérats. J'ai quartier libre, travail à domicile, grève. Je note au hasard avant de me mettre au travail, j'veux sortir. L'accumulation des perceptions émaillées de quelques pointes de réflexions cimentées de techniques absorbées améliorées au fil de l'expérience voilà, appelle ça vivre. Changer de cap ? C'est compter sans le sens du devoir inculqué. Devoir à la fois de bien faire et d'être autonome et rendu sérieusement imbécile avec ce qu'on peut attraper comme uniforme à la descente du train. Marcher dans la combine parce qu'on aime notre job et qu'on est rudement fier de nos avancements. Même pas vrai. Un troupeau de gens s'amasse en bas de la colline, le soleil est retentissant. On lit l'innocence dans les jeunes regards grands ouverts. Année 80, Soixante-huit s'est fait grièvement oublié et la plupart en ont omis l'essentiel. Faut tenir bon oublier l'aboiement intérieur en utilisant les moyens du bord c'est quoi ? Malheur aux plongeurs dans le laminoir des ruptures, séparations, maladies, accidents et le grand déplacement du puzzle à refaire. Organiser pas jeter. Ou considérer que toute chose est sans appel or c'est faux. Tout mot appelle un je ne sais quoi l'écrire. Heureux ceux qui inscrivent le mot FIN avant de repartir à nouveau. Écriture, pierres à édifices ratés. Même pas monticule, éclaboussures. N'écoutez pas les stupidités blafardes perpétrées par les acouphènes, écrivez-vous les uns les autres pour un jour meilleur vous rencontrer. (35)

samedi 27 septembre 1980

C'est samedi et je peux rester plus longtemps au lit car je n'ai pas cours au Lycée. Vers 7 h j'entends maman qui prend son petit-déjeuner avant de passer à la salle de bain. Comme tous les institutrices, elle est sur le pont le samedi matin. Je sais qu'aujourd'hui c'est gymnastique et biologie. Mon père ne tarde pas à suivre, il part avec son ami Bernard pour une journée de pêche sous-marine. Après une première

tentative infructueuse, j'ai renoncé à le suivre, trop fatigant et ennuyeux. J'aime bien manger du poisson frais mais la pêche au fusil harpon est très dure physiquement et ingrate. Tu plonges beaucoup, tu tires de nombreux harpons pour à peine quelques poissons... ou alors je ne suis pas doué pour ce genre d'exercice.

De toute façon, je ne raterais pour rien au monde mon cours de voile du samedi après-midi d'autant que la météo s'annonce idéale : soleil, 25° C et brise maritime orientée vers la plage.

Je me décide à sortir du lit un peu avant 8 h. Je fais la bise à mon père qui s'apprête à partir. Je crois que lui aussi rien ne lui ferait renoncer à une telle journée. Son visage d'habitude plutôt fermé est radieux. A cette heure, je peux prendre mon petit déjeuner en terrasse avec la mer en ligne de mire au-delà des maisons de notre lotissement. J'aperçois au loin des éclats blancs, signe qu'il y a une petite houle, suffisante pour rendre encore plus agréable la glisse sur l'eau. Je me doucherai ce soir. Je me brosse les dents rapidement et je retourne dans ma chambre pour faire mes devoirs du week-end.

Dans mon cahier de textes, j'ai trois choses à faire : du français, des maths et de l'anglais. Je commence par l'anglais car il faut apprendre 15 verbes irréguliers. C'est vite fait et je les répéterai demain et lundi soir avant le cours de mardi. Je prends la liste, je me lève et je répète en marchant. J'apprends plus facilement en marchant. Après avoir lu 5 fois la liste, je commence à répéter sans la regarder. Au bout d'une trentaine de fois, je ne me trompe plus. Je passe aux trois exercices de maths qui ne me font pas du tout envie mais il faut se les coltiner. Le premier passe comme une lettre à la poste, c'est la stricte application du dernier cours. Les deux suivants me posent plus de difficulté d'autant que les consignes du troisième me semblent plutôt ambiguës. Je verrai avec Jean-Bernard cet après-midi s'il peut m'aiguiller car je sèche un peu, quitte à reprendre dimanche. Je dois me concentrer un peu sur ce dernier cours car je pense qu'on ne va pas tarder à avoir un contrôle. Bien que j'aime le français, l'exercice du jour ne me parle pas trop. Je dois lire un passage du long poème d'Aimé Césaire, *Cahier d'un retour au pays natal*, et déterminer les différents registres de langue utilisés par l'auteur. Le passage est beau et j'ai du mal à me concentrer sur la consigne. Je le relis quatre ou cinq fois et je note quelques choses dans mon cahier sans savoir si c'est ce qu'attend vraiment la prof. On verra bien. Avec tout cela, il est déjà plus de 10 heures et demie.

Je vais pouvoir enfin me caler dans mon lit pour lire le dernier tome de Luc Orient, *Le Rivage de la fureur*. Tout un programme ! Je me sens ailleurs rien qu'en regardant la couverture. J'ai dû attendre 3 ans depuis le dernier tome. Il était temps que Greg et E. Paape sorte ce nouvel album. J'espère bien que cette fois Luc et tous les Dartz vont finir par explorer la planète Térango. Je me plonge à corps perdus dans la BD. Le suspense et l'action sont là tout de suite et je me régale. J'entends la voiture de maman qui arrive. C'est l'heure de donner un coup de main pour le repas et de mettre la table. Je me lève en déposant à regret ma BD pas encore finie. Il faudra attendre ce soir pour la suite.

Je fais la bise à maman qui ramène quelques corossols donnés par la femme de ménage de l'école. On va se régaler en dessert tout à l'heure. Je vide le lave-vaisselle et je mets la table pendant que maman nous prépare le repas, quelques tomates sauce « chien » en entrée, steak haché – frites, un yaourt, des corossols et un bâton glacé.

Sur la terrasse, le vent s'est levé et je vois que la mer est plus agitée que ce matin. La séance de voile risque d'être plus sportive que prévue.

Maman part faire sa sieste. Je rassemble mes affaires de voile dans mon sac et je descend à l'arrêt de bus direction Rivière Sens. Sony, le moniteur, est déjà à pied d'œuvre pour rapprocher les voiles des dériveurs. Il me serre la main et me dit que le vent est parfait pour l'après-midi, ni trop faible ni trop fort. Jean-Bernard a appelé pour s'excuser. Ses parents ne pourront pas l'amener. Il était déçu. Je suis triste pour lui. Faudra que je lui téléphone ce soir pour lui raconter et discuter des exercices de maths avec lui. Sony me propose de prendre quand même le grand dériveur, 420, tout seul. Tu es tout à fait

capable de le barrer tout seul et tu t'écarteras plus qu'avec l'Optimiste. Je n'hésite pas une seconde. Sony me donne un tape dans le dos. Il m'aide à monter les voiles pendant que les autres arrivent. On s'entraide pour mettre les bateaux à l'eau pendant que Sony nage vers le zodiac de surveillance. Une fois qu'il est monté dessus et qu'il a mis le moteur en route, Sony nous donne le signal qu'on peut partir. Dès que je borde la voile le dériveur prend une belle vitesse. C'est grisant. Je m'accroche pour faire du rappel et me voici au-dessus de l'eau, les bouts d'un côté et la barre de l'autre. J'accélère encore et je zigzague entre les débutants qui sont à la peine avec les Optimistes. Je m'éloigne un peu pour les laisser tranquilles. Je croise le regard approbateur de Sony. Il me fait signe d'aller plus loin et de me lâcher. Je remonte contre le vent vers la Pointe de Vieux-Fort, en quelques bords j'ai fait la moitié du trajet. Je vois Fred et Laurent dans leur 420 qui me suivent pas très loin. Ils ont plus de mal à bien prendre le vent.

Quand Sony nous fait signe de rentrer, j'ai mis deux longueurs à mes poursuivants. Je fais un dernier bord pour être bien positionné pour le retour en vent arrière. La plage s'est vidée et le soleil commence à être bien bas sur l'horizon. Je vois les nuages habituels au-dessus de La Soufrière. Je fais la manœuvre, je lâche ma voile et je me mets maximum du rappel possible. Je sens que le 420 accélère de plus en plus, il se lève un peu sur l'avant. Banzai ! Je fonce sur la base nautique. Quel pied. Je vois Sony qui est obligé de remorquer Fred et Laurent qui ont été trop loin pour revenir à temps. Joss m'aide à sortir mon dériveur. Je le rince au jet d'eau. Je descends la voile et la plie. Le temps d'un petit coca avant de partir. Fred me félicite pour ma sortie. Sony aussi à sa manière.

Maman est venue me chercher pour qu'on aille prendre l'apéro chez Marguerite. Mon père n'est pas encore rentré. Il viendra directement. Pendant le trajet en voiture, j'ai encore la sensation d'être sur l'eau. Une bonne fatigue m'envahit. Pendant l'apéro, je me sens flotter, je n'écoute pas vraiment les conversations. Toute la bande habituelle est là. Mon père arrive en cours de route, lui aussi il a l'air bien fatigué. Il passe près de moi et m'ébouriffe les cheveux. Il me raconte un peu sa pêche et je lui dis que j'ai barré seul le 420. Il fait une moue admirative. Comme 3 fois sur 4, l'apéro se termine finalement en repas car Marguerite avait un Migan de fruit à pain sur le feu, l'odeur nous a alléchés pendant le repas. J'aurais préféré rentrer pour finir ma BD et regarder un film avant maman, d'autant qu'on a emprunté *Rocky* au vidéoclub. Cela sera pour demain matin. En plus Jean-Bernard n'est pas là et je ne me sens pas toujours à ma place au milieu de tous ces adultes. Après le dessert, je me cale devant *Champs-Élysées* pour écouter les différents chanteurs invités. Je pique du nez plusieurs fois avant que papa décide de rentrer pour mettre son poisson au congélateur. Je rentre avec lui. J'ai le temps de finir Luc Orient avant d'éteindre la lumière. (50)

27 septembre 1980

Je vais bientôt avoir mon deuxième enfant. J'en suis impatiente, je suis sûre que ce sera un garçon, qu'il ressemblera à son père mais pas en tous points !!! Toujours trajets Avignon-Montpellier pour le travail universitaire. La 2CV s'élance, arrive à l'heure mais au retour en cas de mistral, dur dur de tenir le volant et d'avancer, temps de faire le point sur la journée et d'organiser celle qui va suivre, courses, ah oui il n'y a plus de pommes de terre, de fruits et de vin ! Les lessives à mettre en route, ensuite lecture, je vais relire *Madame Bovary* ! Ce qui se passe en ce moment en France et à l'international me passe un peu au-dessus de la tête. Sûrement un repli protecteur. Avons dîné hier avec de bons amis, ceux qui refont le monde, tempêtent contre les petits-bourgeois en ne mesurant pas que d'une certaine façon nous en faisons partie ! (79)

Années 70

1979

Jeudi 27 septembre 1979

Lundi, Claudius est tombé dans la cage d'escalier. Claudius c'est le plus grand de l'école. Je n'y étais pas quand c'est arrivé, mais on a entendu du bruit, on est sortis de la classe et on l'a vu d'en haut, étendu par terre avec les bras et les jambes en étoile. Il y avait du sang qui sortait de son nez. Monsieur Dumas nous a dit de ne pas nous approcher, que les pompiers allaient venir pour emmener Claudius à l'hôpital. Il est resté absent trois jours, il est revenu aujourd'hui avec le bras en écharpe. C'est la star de l'école maintenant. (19)

27 septembre 1979

Quatre jours maintenant que je suis dans cette nouvelle école, dans la classe de mon papa je ne sais pas bien pourquoi j'aimais bien madame Ambert que l'on appelait madame camembert, c'est drôle madame camembert je l'aimais bien même si elle avait l'air sévère, elle avait une banane sur la tête madame Ambert c'est sa coupe de cheveux qui faisait cela, une banane sur un camembert, on s'amusait bien franchement. Je ne sais pas pourquoi je ne suis plus dans sa classe.

Je vais avoir beaucoup de choses à raconter à Maud à Valérie à Joël et Denis quand je reviendrai dans mon école. Mais je me demande quand ce sera, j'espère bientôt.

Je pense à eux et je ne les oublie pas je me dis tiens je vais pouvoir leur raconter ça et ça et ça.

Je vais pouvoir leur dire qu'ici les adultes sont tous très gentils avec moi que quand ils me voient dans les couloirs ils ne me demandent pas ce que je fais là ils ne me grondent pas non au contraire c'est des sourires et juste ils me demandent comment je vais et même ils plaisantent avec moi.

Je vais leur raconter que même monsieur Tavier le directeur qui est le plus petit de tous les instituteurs que j'ai vus de ma vie, même si je n'en ai pas encore vu beaucoup il est très souriant avec moi mais les autres élèves il faut pas rigoler avec lui et les autres élèves ont un peu peur de lui parce que quand il se met en colère cela ne rigole pas mais pas avec moi, moi j'ai le droit à des sourires.

Mais je leur dirai, bah après tout c'est normal je suis quand même dans la classe de mon papa je suis la fille de monsieur L. tout de même c'est quelqu'un mon papa.

Par contre il faudra aussi que je leur dise que ce qui est moins bien dans l'école c'est la cour de récréation elle est toute petite. Comme si il n'y avait pas de place dans cette ville pour construire des cours de récréation de correctes dimensions, pourtant Paris est tout de même plus grand que Joinville !

ce qui est drôle, il faudra que je leur dise c'est que comme la cour est petite et que presque tout autour il y a des murs avec plein de vitres celles du préau en particulier les garçons ne peuvent même pas jouer avec un vrai ballon et sont obligés d'en fabriquer avec du papier avec du scotch et sans arrêt leurs ballons se défont comme des rouleaux de papier toilette, c'est drôle cela ils font la tête ils ne sont pas contents qui a du scotch il est nul ton ballon bon on arrête j'en ai marre...

il faudra aussi que je leur dise pour les toilettes les garçons en ont dans la cour de récréation c'est très bizarre avec de l'eau qui coule et des fois ils vont y boire c'est vraiment dégoûtant.

Il faudra que je leur dise aussi il y a des grands arbres des grands marronniers avec des grilles autour comme à la maternelle de Ménilmontant il y avait les mêmes pas comme dans notre école de Joinville avec que des saules pleureurs comme ceux de ma résidence et encore tout au fond de notre grande cour.

il faudra que je leur raconte aussi que j'ai appris à jouer au ping-pong même si je ne joue pas encore très bien, c'est monsieur Robali l'instituteur des CM1 qui m'apprend c'est vraiment marrant.

ah évidemment il faudra que leur parle de pioupiou le poussin que mon papa a amené dans la classe pour nous montrer comment c'est un poussin même si évidemment moi les poussins je sais ce que c'est quand je vais en vacances à la campagne avec mes cousins chez ma grand mère il y en a plein. Mais les autres élèves c'est des parisiens ils connaissent rien à tout ça c'est normal il n'y a pas de poussins de poules et de coqs ni de vaches ou de moutons à Paris, même pas de quoi faire des cours de récréation dignes de ce nom alors forcément des basses-cours pour les poules il ne faut pas y penser, et donc sûrement qu'ils n'en ont jamais vu.

Il faudra que je n'oublie pas de leur dire, mais je suis sûre qu'ils se souviennent de toute façon du jour où mon papa m'avait permis d'amener à l'école un serpent dans sa bouteille, mon papa aime bien apporter des animaux dans les écoles.

je voulais me souvenir d'autre chose mais j'ai oublié. (25)

27 septembre 1979

L'angoisse du huitième

mois n'est pas un vain mot,

une certaine continuité de l'existence et des formes

commence à poindre, quoique encore fragile. (38)

1978

27 septembre 1978 – matin frais – résultats à midi – quelle idée. Je tourne en rond jusqu'à midi, je tourne en rond au soleil, je marche lentement, le plus lentement possible jusqu'au boulevard de la Croix-Rousse – midi – rien – retard – tout le monde s'énervé – 12 h 20 – 109 filles reçues et 20 garçons – dans liste : oui – vers la fin – ordre alphabétique ou rang ? Il faut revenir demain, apporter tout un tas de papiers et venir signer / et décider pour la fac – 14 h – je bois un café et regarde le marc au fond de la tasse – je le laisse couler le long des parois – je choisis : je dirai oui et je serai payée – et j'en aurai fini avec les parents – 22 h – je pense à la danse, la danse de l'épreuve orale, je m'étais entraînée sur l'album de Patti Smith, avec ma robe René Dhéry porte-bonheur, à tournoyer sur les cris déchirants de Patti, les traits de guitare et mon corps en tout sens, pour l'épreuve j'ai à peine écouté la musique – genre Lac des

Cygnés – et me suis élancée, ma robe tourne, les profs rient de ma folie passagère, ils commentent mon « tempérament » – ce qui m’attend sera comme cette danse, une folie tournoyante, sinon j’y mettrai fin – la journée se termine – sur l’avenir qui s’écrit dans la transe de Patti Smith. (11)

Lundi 27 septembre 1978

Bastille Richard-Lenoir Pasteur Wagner Beaumarchais Turenne elle refait par hasard une bribe du trajet pas de rentrée cette année à trente mètres devant elle une fille se retourne croise son regard une prostituée à cause du rouge à lèvres rouge vif ce n’était pas son genre Camille à treize ans naturelle et vive marxiste ou trotskiste en devenir blonde dorée avec une frange qu’elle coupait elle-même souvent une mèche dans la bouche un tic jamais de robe ou de jupe c’est bien elle qui se retourne ses petits yeux ronds un homme à un pas derrière elle qui franchit la même porte la porte où elles se séparaient en rentrant du lycée avec moulures en surnombre laquées en vert anglais son regard trop loin pour en saisir l’expression ralentissant la marche stupéfiée par l’apparition une fourrure blanche sur ses épaules nues clairement un vêtement de circonstances ce devenir impossible pas Camille l’ancienne rebelle en minidress en talons en pute les regards se reconnaissent après cinq années passées un centième de seconde ces cinq années qui métamorphosent des gamines en femmes elle ouvre la porte verte à heurtoir doré suivie par l’homme en complet je connais la chambre où elle le mène dans l’appartement à couloirs et parquets chez ses parents la pièce du fond où nous avons expérimenté discuté rêvé attendu d’être femmes mais femme comme cela n’était pas prévu elle aimait les garçons sans fourrures ni épaules dénudées d’être pute il n’a jamais été question vivre et non exister oui être ou ne pas être oui pute non de la distance dans son regard nos mondes séparés un écart infranchissable trente mètres d’impossibilité elle s’engouffre dans le couloir sans doute pressée de se débarrasser de l’affaire et toucher son argent dans un glissement inéluctable une salve d’énergie lancée à douze ans qu’elle n’a pas pu arrêter ou n’a pas voulu ou n’a pas su a manqué d’aide on incriminera les dealers. (27)

27 septembre 1978

Ma fille a six mois, aujourd’hui pour la première fois elle s’est assise sur une toute petite chaise en bois et paille devant sa petite table en rotin et essaie de tourner les pages d’un livre en tissu. Poules, moutons, crocodiles et perroquets, le zoo vient d’arriver à la maison, la maison tout près d’Avignon. Comme presque chaque jour nous ferons une promenade dans la campagne où les vignobles côtoient les cerisiers. Au retour je prends mon thé et écoute les Doors. D. m’appelle, nous allons marcher puis il prépare un tajine de poulet aux amandes et aux raisins. Les températures sont encore douces nous dînerons sur la terrasse et un voile de tendresse nous enveloppera sous le ciel étoilé. (79)

1977

Les dates aléatoires, des jours de gestes automatiques, des regards en arrière, des souvenirs émergeant, brusques presque violents, quand on s’y attend le moins. Une contemplation du chemin parcouru et de celui encombré, inconnu qu’il reste à faire.

Un 27 septembre de basculement, 77, date disruptive.

La mer était grise, couleur de mer du nord.

Une petite usine recyclée en salle de concert. Nous étions quelques centaines à attendre à portée de main du port d'Anvers, piétinant sous le crachin, presque le pogo à venir. J'avais encore les signes du garçon propre sur lui, du fils, du gendre idéal, du père de famille responsable de deux petits garçons.

La mer était grise, couleur de mer du nord.

Les portes s'étaient ouvertes. Un bar sur la droite, la bière était fraîche, une scène encore vide, batterie installée, guitare, et basse, réglage du son. Un public chamarré, cheveux, bleus, rouges, roses, sauf moi. Je regardais tout avec avidité. La salle s'est éteinte, des cris de joie, d'impatience, la scène s'est éclairée et tout est allé très vite au rythme effréné des morceaux bruts des Sex Pistols. Ça sautait dans tous les sens, mannequins stroboscopiques, jusqu'au dernier *God save the queen*. Aucun rappel. Tout était dit.

La mer était grise, couleur de mer du nord.

Des photos qui commencent à jaunir. Un anniversaire celui de mes trente ans. C'était dans l'Oise, forêts et brouillard, tristesse et langueur d'un fleuve, une maison Phénix, sans âme avec jardin et tout ce qui va avec. Je m'étais verni les ongles en noir, gothique, bande son Batcave, un bandeau japonais que portait les kamikazes, et mon gant clouté, perdu dans un concert quelques temps après. Des noms sur des visages... Des êtres météores. Elles s'appelaient, Nathalie, Brigitte, Frédérique, Marie-Thérèse, Liliane, Corinne. Ils s'appelaient, Denis, François, Philippe, Bruno, Alain, Karim. Karim, un souvenir de parc à minuit près d'une grotte artificielle, des étreintes en silence et son prénom, comme s'il s'excusait. Nous nous étions donné rendez-vous par politesse et l'autre n'était jamais venu. Je l'avais attendu près d'un mois toujours à la même heure près de la grotte artificielle, un filament d'espoir. Ce sentiment d'attente m'avait rendu à moitié fou. J'étais capable de plaquer une soirée, un concert, partir au milieu d'un film, pour me retrouver à rôder autour de cette grotte, comme si elle contenait des éléments magiques qu'il fallait protéger. J'étais devenu, une ombre de la nuit, fantôme, loup garou, vampire, cocher la mention inutile. Se dissocier c'est déjà commencer à recoller les morceaux. La fête avait été réussie, c'est-à-dire une bonne biture pour tout le monde, des déclarations d'à jamais et de toujours et tout le monde était rentré dans son garage mental. J'étais resté seul avec ma trentaine encombrante.

Les Orphelins du déluge, premier livre. Ça tombait bien avec le ciel qui se déversait. Le carton venait juste d'être livré, un peu mouillé sur les bords. Je l'avais installé sur la table basse en pierre, en plein milieu. Avant de l'ouvrir, j'avais rôdé autour, une émotion du premier cri sur papier avec mon nom inscrit. La grande pièce aux fenêtres hautes semblait s'être rétrécie à la taille du carton. Le canapé beige, la table et les livres. J'étais allé chercher un cutter dans l'atelier de mon compagnon disparu six mois avant. Tout était encore en place, je m'étais dit que je ferais le vide quand ces livres arriveraient. Une sorte de grigri, de conjuration de l'inéluctable. Le moment était venu. J'avais posé le cutter sur la table, et mis un disque, celui qui apparaît dans le recueil : *London Calling* des Clash. Même s'il était tôt dans la journée, je m'étais servi un verre de Jack Daniels et c'est sur Jimmy Jazz que j'avais enfin découpé le ruban marron qui fermait la boîte. Les 50 exemplaires étaient là enveloppés dans du papier à bulle. Dans la main, un livre blanc de petite taille, mon nom inscrit en haut en noir léger, le titre en marron et en gras, et deux lignes en dessous, *Haïkus et autres poésies*, en bas de la couverture le logo de la maison d'édition, La Tchika, un buste stylisé en noir et blanc d'une danseuse de flamenco. Sur le quatrième de couverture trois haïkus : Formuler le rien/ c'est se pencher au-delà/du bord du monde, Dis-moi les couples/les doubles des très souples/les yeux en boucles, Cris sauts roulades/orphelins du déluge/ les enfants se noient.

Sur la première page, une dédicace : à Jean, ce sera toujours la même dans les livres qui suivront. J'avais tout déballé et avais tout rangé soigneusement dans mon bureau chambre, à portée de main, à portée de nostalgie, à portée d'espoir. Le carton inutile désormais avait fini dans le container poubelle, j'étais trempé, de larmes aussi, mais les mots s'étaient mis à vivre : Sans un mot de plus/tu es parti dans

l'ombre/des éphèbes blancs. La musique avait changé, Christian Death/Roméo distress, la lumière était crépusculaire/j'ai ouvert la porte de l'atelier. (8)

1962/1977 – Des 27 de septembre collectifs (n'ai pas compté les 27 fériés). Tout juste le début d'une année – scolaire, dit-on. Du dedans vers le dehors puis retour. Une main vous conduit. Plus tard une voix dit de se couvrir, de ne pas oublier son cahier. Dira ensuite de ne pas s'attarder. Demandera – À quelle heure rentres-tu ? Premiers jours des jours qui se répètent. Lever entre 6 et 7. Habillage, on tire sur les chaussettes. Chocolat tartines puis thé puis petit noir au café. Premières peurs d'être en retard. Premiers retards. Les 27 de septembre d'une rue de Colombes au petit jour. De la rue du faubourg poissonnière. De la station Alésia. De la rue Bobillot. Des pins noirs verts du Chambon-sur-Lignon. Pages blanches, spirales, carreaux. Cartable, puis sac à dos. Qui de Paul, de Marie ? Quoi de dessin, de calcul, de géométrie ou de géographie, de philo ? Boucle d'or. Karénine. Les Rêveries ou Voyelles. Les retours avec gouter, les détours avec clopes, les escapades avec clopes et baisers. On prend ses marques. C'est le début d'un début.

27 septembre premiers frimas ? On est doucement sorti de l'été. La peau s'en souvient.

27 septembre 1977 tu t'es inscrite à la fac, en lettres. Tu hésites. Les cours n'ont pas commencé. Ton amie en prépa elle bosse. Tu te balades dans Paris. Le 27 septembre 1977 est un mardi. Est le deuxième jour de la dernière semaine de septembre. Tu récites comme un mantra les mots de Phèdre à Hyppolyte. Rêve furtif de monter sur les planches. La nuit tu dessines. Tu lis des poèmes de Baudelaire et le journal de Nijinski. Tu écoutes Joplin ou bien *La nuit transfigurée*. Tu avales des cafés avec du lait. Tu manges pour cinq un jour sur quatre et ce jour-là tu ne manges pas. Est-ce un 27 septembre de l'année 1977 que tu écris au crayon gras sur le carrelage de la douche cette phrase de Nietzsche : la pensée du suicide est une puissante consolation elle nous aide à passer maintes mauvaises nuits. Le 27 septembre 1977 tu as 18 ans depuis sept mois et 16 jours. (43)

soixante-dix-sept – mardi, à nouveau – remonte dans le temps, regarde les yeux de ce type, il est en uniforme, c'est un militaire trois barrettes, « faites attention, vous n'aurez plus de possibilité ensuite de prendre de journée, durant toute votre incorporation, est-ce que c'est vraiment nécessaire, posez-vous cette question, et revenez me voir dans une heure, réfléchissez » faites attention montrez-vous un homme, un vrai un dur – j'étais effaré devant cette attitude – souvent je ne comprends pas tout de suite ce que veulent dire les gens, cette fois-là, je n'avais rien à dire sinon « bien mon capitaine » salut demi-tour réglementaire – il y a toujours eu quelque chose avec les adultes, c'est à ne pas croire, je suis sorti – le camp était assez désert il devait être sept heures du soir, c'est l'heure où le ciel s'assombrit – je ne sais pas comment j'ai appris l'accident, je ne me souviens plus mais je me souviens du fourrier et du vaguemestre, du rabbin du curé du sergent-chef et des bruits de suicide qui accompagnaient cette fameuse incorporation – premier août comme les étudiants d'alors – il était plus tard, on avait dîné soupé comment dit-on pour le soir, ça a une importance ? c'était assez presque la nuit – des nuits de garde devant le camp des nuits de garde de la prison des nuits de garde et des nuits d'infirmerie je me souviens, mais de celle-là je ne sais plus, je suis revenu était-il huit heures, j'avais en effet bien réfléchi, fait bien attention, mais ça ne faisait rien non, pour les permissions exceptionnelles je n'en aurais plus pour les dix mois qui viennent, non, je sais bien mais je dois aller le voir et l'embrasser, c'est mon oncle – j'avais des amis, le coiffeur qui faisait du vélo dans le nord, le prof de maths dont la femme était laborantine – le train arrivait à la gare du Nord – départ six heures trois – on se lève quand on veut on est libre – en perm – sans doute un sauf-conduit une autorisation un papier signé – le regard du type

trois barrettes devant ma détermination « tant pis pour vous » il avait signé le truc – le matin du lendemain, il était là, mon oncle, dans sa chambre immense les rideaux tirés faisait-il beau dehors, le matin, ce matin-là – cet appartement-là – comment survivre ? il était allongé dans la pénombre, je l'ai embrassé, pris dans mes bras, cette terreur – la vie c'est donc ainsi – je ne sais plus s'il y avait là son chien, ses chiens je ne sais plus – il devait être né au début des années vingt, cinquante-sept ou huit ans, toute sa famille détruite, deux petits enfants et une femme, un camion fou, une panne de voiture, nationale treize un soir de septembre (« ce fut un soir en septembre/vous étiez venu m'attendre/ici même vous en souvenez-vous ? » chantait Monique Cerf, dite Barbara – [une chanson](#), laisse aller) – des circonstances dramatiques, tragiques, comment vivre après ça – septembre je ne sais pas – il s'est relevé, il a recommencé travaillé ri courtisé – des années et encore d'autres, on le voit un jour sur un film, sur son balcon qui domine la place, son foulard de soie noué au cou (« si je porte à mon cou/en souvenir de toi/cette écharpe de soie... »), il sourit mais peu, ses cheveux sont frisés gris peignés son teint mat il sourit un peu – et puis avant que le siècle ne se termine il s'en est allé (65)

1976

Le lundi 27 septembre 1976, il y a eu 48 tremblements de terre. Ce n'est absolument pas notable. Mais quand je tape aujourd'hui la date dans un moteur de recherche, je tombe sur le site sismologue.com et la place du site dans la liste de résultats me fait alors croire que c'est un fait saillant, le nombre de tremblements de terre, ce jour-là. Le nombre de tremblements de terre varie en fait, chaque année de 500 000 à 1 million soit plus de 2 700 séismes par jour. Le monde me semble pourtant bien stable ce jour-là, maintenant que je tiens bien debout dessus. Les poules Pâlotte, Piquette et Charles Trenet rentrent dans la cuisine, maman les chasse de la main. Elle mixe du jambon, me prépare à manger. Il fait encore chaud dehors après l'été brûlant qui a roussi la campagne. Mon impétigo sur la joue est en train de guérir, la plaie rétrécit. La chienne gobe les mouches. Le nombre de chômeurs en France est sur le point de dépasser le million. (9 bis)

1975

27 septembre 1975

Exécution en Espagne des cinq militants condamnés à mort. Le monde s'indigne. Trois membres du Front révolutionnaire antifasciste et deux de l'ETA sont exécutés. Des amis régionalistes catalans et occitans dînent à la maison. Nous sommes effondrés et inquiets (79)

Maman me donne le sein. Je m'endors dessus, elle me repose dans le lit à barreaux. Je me réveille en gazouillant et c'est l'heure de têter. C'est comme ça tout le temps, m'a-t-on raconté. Donc le 27 septembre aussi. Et pour le bain, c'est dans une de ces anciennes lessiveuses qui servaient à faire bouillir le linge, que tonton Ben a remisee dans le hangar, parmi une foule d'autres objets, et des noms aussi (ah... le *feussinet*), d'un autre âge. Elle est toujours, un voile de toile d'araignée et de poussière recouvrant sa robe de suie.

Maman vient d'avoir vingt-et-un ans. Je ne sais pas ce qu'elle fait. Que pouvait-elle bien faire, si jeune, sans emploi (aider aux champs, quelques coupes de cheveux ici ou là), sans véhicule ni permis, au fond de sa Haute Saintonge, avec cet enfant en bas âge maintenant ? Et seule peut-être. Papa, à l'époque, avant de déposer le bilan, partait moissonner je ne sais où et rentrait tard (s'il le pouvait). Le blé l'été, les tournesols en septembre, avec l'automne le maïs. On change de coupe, mais avec la moissonneuse sans cabine, c'est toujours la même saison dans ce nuage de poussière qu'on absorbe avec par tous les pores de la peau, quand ce n'est pas lui qui vous absorbe et vous rappelle à chaque quinte de toux, le soir et la nuit, ce qui est certainement la plus célèbre maxime de la Genèse. (1)

Des petits calendriers publicitaires prennent le relai, une lettre et un livre.

1974 V 27 septembre s. Vin. De Paul *Du 16 au 30/09 STATIONNEMENT CÔTÉ PAIR BOUCHERIE-CHARCUTERIE CHAPUIS GRANDE-RUE 38940 ROYBON Téléphone : 31*

Lettre de famille datée du 27/09/1973 Jeudi 27 septembre 1973 Chère Mamie J'aurais dû t'écrire plus tôt pour te dire que nous étions bien rentrés. Mais j'ai eu bien à faire pour préparer la rentrée et surtout pour enlever les 2 mois de poussière dans la maison – laver les vitres, les rideaux et finir d'écouler le lavage des draps. Les enfants ont fait leur rentrée – sans histoire. M. a le même maître que l'année dernière, il est passé directeur également, après le départ de M. Ch. L. a un nouveau maître qui sort de l'école, il ne fait pas plus vieux que son frère. C. [moi] aussi a une nouvelle maîtresse qui doit se marier samedi à la Chapelle des Capucins. Elle apprend à lire avec la même méthode que sa sœur, mais elle est plus avantagée car elle connaît déjà toutes ses lettres et sait un peu écrire. P. a beaucoup plus d'heures de cours que l'année dernière. Il est même pris le mercredi matin de 10 h à 12 h, ce qui nous empêchera de partir le mercredi pour la journée si un jour on en a envie [ce qui ne s'est jamais produit]. La température s'est bien rafraîchie, mais il fait encore de belles journées. Mon époux a trouvé le moyen de s'enrhumer. Hier on a rencontré M. et Mme Th. qui se promenaient sur le quai. Ils commençaient à trouver le temps long à Chalamont et ils avaient froid dans leur grande maison. Ils sont rentrés à Lyon plus tôt que d'habitude. M. Th. s'est bien remis de son opération, il a très bonne mine bien qu'il approche des 80 ans. Mme Th. ne change guère non plus. [...] J'espère que ta querelle épistolaire avec ta voisine est terminée. Sais-tu quand tu pourras partir en maison de repos ? Il ne faudrait pas tarder pour profiter encore de quelques beaux jours. Hier j'ai fait vacciner C. [moi] pour le BCG obligatoire à 6 ans. Maintenant il va falloir s'occuper du dentiste. On n'en finit pas. Dimanche on est allé à Crépieux [...] On a ramené des prunes du jardin, des raisins de Pommiers et des noix de leur jardin aussi. Elles sont petites mais bien pleines. Pas grand-chose de neuf à te raconter. Tu as dû t'apercevoir que j'avais oublié de reprendre mon saucisson que j'avais mis dans ton frigo. J'espère que tu l'auras trouvé et mangé ou donné au chien de ta femme de ménage... Il devait venir de Prisunic. (30)

27 septembre 1974

Je suis en CP depuis une semaine. Pour l'occasion maman a coupé mes cheveux au CARRÉ bien propre gentille petite fille qui ne mâchouille pas ses tresses. Résultat : j'ai l'air d'une lune avec une perruque. Chasuble bleue qui gratte sur sous-pull jaune collant je suis serrée comme tout. Ma maîtresse s'appelle madame L., blonde très grande CARRÉ aussi et un drôle d'accent, alsacien me dit maman. Le deuxième jour j'ai renversé mon encrier **TACHE** madame L. m'a appelé son petit cochon **TACHE** m'a donné un stylo bille, ça valait pas le coup de me mettre les cheveux au CARRÉ je suis une lune **TACHE**tée dans un CARRÉ. Je sais déjà lire et j'adore mais écrire, c'est difficile. Ce matin on a fait une ligne de aaaaa, de bbbbbb, de babababa, papapapa, lalalala lalala dans ma tête la chanson de mon cousin *Qu'est-ce qu'y fait qu'est-ce qu'il a qu'est-ce que c'mec là touttoutton-toutoutoutou* □ □ □ □ □ La maîtresse me demande si je suis chinoise parce que j'ai écrit de haut en bas, je regarde et oui

les l e t t R e s se t o r t i n e n t
et et

la ligne

dérape rape

en travers de

la feuille, alors je recommence en pensant à May Linh la petite chinoise de mon livre avec ses belles nattes, toujours si appliquée. Je ne veux pas être un petit cochon chinois avec une perruque. J'ai un peu peur de ne jamais réussir à écrire pourtant j'ai plein d'idées, ce qui se passe c'est que ma tête va plus vite que ma main **TACHE** Est-ce qu'un jour j'irai en Chine ? (39)

27 septembre 1974

Dans le courrier de ce matin, une lettre de ma mère. Elle vient de loin. Je me réjouis d'avance, en ouvrant l'enveloppe. Mais elle m'annonce le décès de ma grand-mère. Je suis surprise et choquée par cette triste nouvelle. Je ne la savais pas malade. J'ai du chagrin, atténué un peu par la distance. Comme je suis loin, je peux toujours nier la réalité, je peux me l'imaginer papotant avec ma mère ou avec ma sœur comme autrefois quand j'habitais encore là-bas. Je me souviens de ma grand-mère, un peu naïve, mais gentille, toujours prête à rendre service. Je me souviens de ses visites hebdomadaires, racontant les films qu'elle avait vus dans son cinéma de quartier, m'apportant les programmes pleins d'images de stars, sortant de son sac des livres qu'elle avait empruntés à la bibliothèque et me vantant les romans d'Agatha Christie que je dévorais ensuite dans la semaine, je me souviens de mon séjour de convalescence chez elle, dans son petit appartement une pièce-cuisine, dix jours, durant lesquels elle me gâtait, me faisait des petits plats pour me remplumer. Je vois encore devant moi les petits flans à la vanille arrosés de sirop de framboise et surmontés d'une touche de crème Chantilly. J'entends sa voix

un peu fluette, sensible, mais parfois susceptible, vite aigrie par un détail, une expression. Un jour, dépitée par un mot déplacé, elle éclata en sanglots, c'est parce que je ne suis pas votre vraie grand-mère que vous ne m'aimez pas, elle n'était pas la mère de ma mère, on ne le savait pas, elle nous l'apprenait d'une voix plaintive, et je comprenais mieux cette peur qu'elle avait de ne pas être considérée, de rester en dehors de notre vie. Pour nous, ça ne posait pas de problème, elle était de la famille depuis toujours. Ce n'était pas discutable. Je prépare une carte et l'enveloppe pour répondre à ma mère. Mais je suis secouée, émue. Plus que je n'aurais cru. J'écirai demain. (53)

1973

27 septembre 1973. Ce matin je suis réveillée par la petite dernière. C'est l'heure de la tétée et très vite ensuite les plus grands se lèvent. On déjeune ensemble. On a eu le temps de parler des nouvelles entendues à la télé, du Chili surtout et avec les enfants de leur devoirs leurs découvertes de la journée des réunions à venir. Quand André se lève pour aller aux toilettes, je sais que c'est bon, il aime, mais pas trop longtemps. Je ne vois pas passer le temps et grappille 10 minutes par ci, 10 minutes par là pour lire, lire, lire tous les romans que je n'ai pas lus étant jeune, *Témoignage Chrétien* et *Le Monde* pris à la bibliothèque. Par bribes, je reconstitue ce qui se passe au Chili : la mort d'Allende, les pressions de Kissinger, les arrestations, les tortures et les enjeux. C'est surtout T.C. qui a été pour beaucoup dans ma compréhension du monde, le lien entre chez nous et ailleurs. C'est par lui que j'ai su les combats en Amérique du Sud contre les dictatures, connu la Théologie de la libération, avec entr'autres Léonardo Boff et Don Helder Camara, évêque, mais du côté des jeunes et des révoltés. J'ai lu ce qui concerne Vatican II et aussi le P.S.U. avec Rocard, l'autogestion, le combat de LIP, fabricant de montres, racheté par les employés. On habite à La Ricamarie, ville tout près de Saint-Étienne. Et là, je vois de près ce qui se passe, on va aux réunions de parents d'élève, à la messe, des prêtres ouvriers arrivent, des communistes nombreux à « La Ric » viennent avec nous aux réunions. Les prêtres ne laissent pas dormir leurs paroissiens, les poussent à s'engager dans le mouvement social, à ne pas rester entre eux, à participer à la vie de la commune. On a un maire communiste qui fera du bon travail. Dans 5 jours, je vais avoir 33 ans et suis intensément ce qui se passe... en restant à la maison, un peu beaucoup coincée, mais j'arrive à participer à l'alphabétisation, au conseil municipal, réunion d'école et caté. Le film *Septembre chilien* de Bruno Muel sort le 2 octobre à venir, j'essaierai d'y aller. Je serais contente d'être ce militant, entré à la J.E.C. il a suivi toutes les étapes, se retrouve très vite à la tête nationale du mouvement, il repère et comprend tout. Et je serais contente d'avoir continué à travailler, je vois des femmes comme moi qui ont 4 enfants et mènent les deux de front, travail et enfants. Mais c'est un choix, je préfère accompagner les enfants en étant disponible surtout que André part plusieurs jours pour son travail. Ce soir, journée finie, on lit, pendant que les enfants jouent à côté de nous. André lit *Je communique avec les défunts* d'Alain Joseph Bellet, pour le moment c'est son choix. On m'a prêté *Tropismes* de Nathalie Sarraute, mais j'ai du mal à comprendre. Ces veillées avec André et les enfants sont du bonheur. (2)

Jeudi 27 septembre 1973

Ce matin, j'ai cours de math, c'est une révélation. J'adore, surtout la géométrie. C'est d'autant plus surprenant que l'an passé, mes résultats pouvaient être lamentables. Mais depuis la rentrée, je me sens

de mieux en mieux dans ce lycée. Je crois bien que le collège finissait par me déprimer. Le français, me convient également, je lis énormément, plusieurs romans par semaine, tout et n'importe quoi... En ce moment, je relis *La Peste*. J'ai envie de faire un exposé sur Camus, on doit proposer des sujets au prof. Ce soir on a une petite réunion avec le groupe, j'ai vu l'ODJ, cotisations, vente de calendriers pour améliorer nos finances, actions à envisager. Ma sœur me saoule avec Maxime Le Forestier, elle passe le 33 tours en boucle : *toi le frère que je n'ai jamais eu...* (16)

Ex 2 : 27 sept 73 (âge 5 ans ½) J'ai arrêté de faire pipi au lit depuis exactement 26 jours, c'est-à-dire depuis mon entrée à la grande école. Sentiment de victoire de la mère qui devait laver les draps et le lit quotidiennement. Dans ce souvenir rapporté par la mère il y a quelque chose de profondément humiliant. (65 bis)

1972

Mercredi 27 septembre 1972

Rien écrit ici depuis la rentrée. Je rentre épuisée du stage de formation, me sens pas à ma place. Je suis la plus jeune, il y en a qui ont dix ans de plus que moi ! La journée au fond de la classe de madame Vincent m'a fait peur. Comment est-ce que je pourrai tout gérer quand je serai seule face à une classe. Je repense à l'année dernière où j'étais élève et voilà que je suis de l'autre côté du bureau. Et les échanges dans la cour de récréation entre les maîtres m'emmerdent profondément : ils ne parlent que de leurs gamins, des courses à faire, de ce qu'ils vont manger le soir. Moi je voudrais parler de cinéma, de livres, de questions philosophiques... Plus le temps de voir les copines, sais pas si vais tenir le coup (4)

mercredi 27 septembre 1972

traversée du boulevard un sac noir en bandoulière chargé de livres et de cahiers estampillés en leurs pages secrètes du signe de l'infini le yin le yang un papier crème froissé déplacé au sol par un vent hésitant déposant les feuilles ourlées de roux les reprenant pour les mêler à d'autres avec des grains de terre ou de poussière venus du pied des marronniers au centre du boulevard séparant les deux voies une longue bande d'arbres et de fragments de jardins haies squares et bancs un mercredi alors que l'année précédente le jour de fermeture des écoles était encore le jeudi des bureaucrates ayant vaguement enseigné avaient changé le jour de pause pour le bien-être des enfants recherche d'une harmonie entre rythme biologique et apprentissages mais finalement dans ce qui s'appelait lycée de la sixième à la terminale on se levait le mercredi et le jeudi en jupe noire et sabots le noir toujours de mise à l'adolescence comme une non-couleur un refus un rappel de la mort on commençait à comprendre qu'il faudrait bien s'y frotter en tous cas pas la couleur d'un nourrisson ni d'un bambin le noir témoignant de la fracture d'avec l'enfance et du non-retour possible de là un deuil encore ignoré son blouson de laine noire et ses cheveux rouges une clope roulée avec un tabac blond rapporté d'Irlande prête à tout pour ce gars en attendant une autre au portail à midi tous les mercredis leur lycée dans un ancien hôtel particulier rue de Sévigné lycée Victor Hugo ça sonnait bien mais on ne le savait pas elle emprunte la rue du Pasteur Wagner débouche au coin du boulevard Beaumarchais le vent rabat ses cheveux elle écrase

sa clope ralentit devant la *boulangerie pâtisserie* lettres dorées en italique au milieu d'une mosaïque verte et d'effluves de viennoiseries franchit ce boulevard d'un seul trait pas d'espace de verdure ici ni témoignage de saison descend la rue du Pas de la Mule et se souvient devant la bijouterie *Monique* du mois de novembre précédent quand quelqu'un se guidant sur un plan l'accompagnait à son nouveau lycée en pleine année scolaire débarquant seule à Paris chez ce quelqu'un après l'explosion de la famille et l'accident de voiture rue du Pas de la Mule un nom très sûr témoignant d'un ancrage ancien passage d'animal transportant des marchandises dans deux paniers de poids égal battant ses flancs rue en pente descendante avec ses petites boutiques où sans doute la mule avait peiné pour ne pas glisser toute chargée qu'elle était correspondant tout à fait au plan on était calé une nouvelle histoire commençait on le savait place des Vosges abris des arcades rue des Francs-Bourgeois et ce lycée où cette fois elle avait fait la rentrée dans sa vraie classe entre-temps devenue parisienne passée au noir et au tabac préoccupée par ce gars très préoccupée large d'épaules et yeux noisette plus vieux qu'elle au moins seize ans voire plus et libre d'attendre à n'importe quelle heure devant le portail une fille de troisième qu'elle finirait bien par détrôner les cheveux rouges ça se remarque. (27)

Le 27 septembre 1972, je n'existais pas, j'étais divisé, une part en formation depuis bientôt deux mois et demi, une autre part dans la file d'attente durant l'entretien d'embauche de l'ovule précédent. Oh cette génitalité ! Où ils en étaient ce jeune couple, déjà deux enfants, le dernier occupe encore probablement des jours et des nuits ? 1 an, 1 mois, 24 jours, il marche à présent. Il a tout le temps faim. L'aîné a dû rentrer à l'école. Les fruits sont beaux en cette saison. C'est déjà le printemps. C'est vrai, je ne m'y habituerai jamais ! Un voyage un peu avant la Toussaint, rien que tous les deux, retrouver un moment pour nous, on confiera les enfants aux nounous. Le désert. J'ai toujours rêvé du désert. La belle étoile. Le 22 ce sera la pleine lune. Il y a Guillaume qui pleure, c'est toi qui te lèves ? Je suis fatiguée. (44)

27 septembre 1972

Dans quatre jours, j'aurai sept ans. L'âge de raison, disent mes parents. Je ne sais pas ce que cela veut dire et je ne le leur demande pas. Je n'ai pas envie de savoir, cela ne m'intéresse pas. J'aime quand c'est mon anniversaire. Ma maman achète un gâteau et je reçois des cadeaux. Je viens d'entrer en deuxième primaire. Je sais déjà lire. Peut-être vais-je recevoir un livre ? Que demander de plus ? (67)

1971

Lundi 27 septembre 1971

Ce matin, la prof de philo nous a indiqué les trois livres que l'on étudierait plus à fond dans son cours. Je suis allée regarder à la bibliothèque à quoi ils ressemblaient : Spinoza, *Traité de la réforme de l'entendement*, *Le manifeste du parti communiste*, de Marx et *Le nouvel esprit scientifique*, de Gaston Bachelard. C'est pas triste ! Je sais pas trop si je vais arriver à suivre, il y a des filles qui sont plus vieilles et plus intelligentes que moi. Mais la prof est super, bien mieux que l'autre du lycée (vieille et triste), elle

souhaite que les élèves la tutoient et l'appellent par son prénom !!! Après les premiers cours, j'ai l'impression d'être entrée dans un nouveau monde. Il me semble que le reste n'a plus d'importance. Demain elle nous donne notre premier sujet de dissertation (hâte et peur en même temps), je sais me débrouiller en français mais en philo ? (4)

27 septembre 1971 – Je suis enceinte, prête à accoucher. Je me baigne en bikini sur la plage des Lèques. Je mange des oursins au bord de l'eau. J'arrache la tapisserie aux murs de notre appartement, rue Paradis.

Déjà la guerre et les attentats. (77)

1970

Hypothèse 3 : Céline en Nymiji : 1970

Tu te souviens Nymiji de ce train en partance pour Paris qui s'accrochait aux rails en tirs de mitraillette – je tremble il réveille ma peur wagon vide juste Céline et moi alors la bravoure se partage, les forces s'additionnent au combat – Céline m'accompagnait tandis qu'elle se détachait lentement sournoisement sans le dire, qu'en réalité elle commençait à fuir à se prévoir une vie un futur qu'elle ne me proposerait pas – c'est maman qui l'affirme *Vous n'êtes pas siamoises* – un jour du mois de septembre, le 27 je crois, le jour serait banal si je ne t'engendrerais pas – c'est bien souvent le cas, rien de spécial, ce qu'on fait tous les jours, et ce jour qui précède les neuf mois – première fois dans un train assise dans un wagon, vide – et je m'endors, des désirs de Paris-l'inconnu assaillent mon sommeil mais le songe se dérègle tu t'installas Nymiji dans un bruit de saccades de cavale de cascade j'étouffe Céline lâche ma main enfonce ma tête sous l'eau je ne joue pas je meurs je me noie je m'ébroue elle est là je m'agrippe à elle mais elle détache mes doigts un à un de son bras je glisse je me noie je hurle je ressuscite elle est là m'attire loin de l'eau sur une berge je tousse je crache je vis je respire elle s'en va ne se retourne pas je crie mais elle ne répond pas elle grimpe entre les arbres elle est loin toute petite au flanc désert d'une colline le soleil tombe dru le mur de la maison s'écroule sous les tirs je suis nue sous l'armoire seule je tremble de froid comment faire sans toi Céline ô ma sœur je ne sais pas – tu te tais Nymiji, rappelle-toi, tu n'es qu'un embryon ce jour-là – j'entends *Tu ne fais pas tout bien tu vois, allez, recommence* c'est Céline qui le dit, bientôt ce sera toi Nymiji – mon juge, ma sœur, sa conscience. (5)

27 septembre 1970 – réveil pour l'école – et dans la tête, la nouvelle – on déménage – pouvaient pas juste s'amuser à Paris et nous oublier un peu – ici on a eu trois jours de folie dans la maison du Roucas-Blanc : Suzanne et ses déshabillés de dentelle, son fume-cigarette à la Garbo, les locataires, Céline et Maurice – à qui on était confié, le pastis et le rami sous la tonnelle, leurs chiens, leurs histoires, Suzanne, la maison et ses clients, et eux deux, Céline et Maurice, photographes-colporteurs, les portraits qu'ils fourguent en sonnant aux portes, Céline au baratin et Maurice au déclencheur, trois jours où eux et nous trois, on rigole de leurs blagues, de nos réponses, ils s'esclaffent, trois jours à rire et les bonbons. Hier soir, retour à l'appartement, vers 8 heures les parents arrivent, on attend les cadeaux de Paris, ils entrent, ils râlent – pour les bonbons, et ils disent – on déménage / ce matin petit-déjeuner rapide –

trajet jusqu'au collège dans la voiture du père de Christine Thuille – cours de math trop marrant, le prof nous raconte son voyage en Afghanistan – des papillons partout, une journée passée à les regarder, lui et ses amis – pour les maths, il dessine la fonction 'INCLUSION', des ronds les uns dans les autres et des croix par-ci par-là – la cantine n'est pas bonne et la chorale me bouleverse – anglais, encore raté : j'ai répondu I WHITE au lieu de I WRITE – la prof a dit Tu ne travailles pas – c'est trop pareil WHITE et WRITE, quoi faire pour ne plus les confondre, je n'y arrive pas / pour le déménagement ce sera début décembre – vers la Suisse, jusqu'à Fribourg – on connaît cette ville, on y retourne après dix ans – ne rien dire à personne, surtout pas à Christine. (11)

27/09/70

Drôle de journée. Tromper l'attente des résultats. Sus au sud de Paris, les malades pour passer leur bac. Malade en bonne voie de guérison du corps mais du reste ? Parlé avec M. et attrapé à son contact une furieuse envie de guérir et se taire. Vu H. Je ne sais pas si le message qu'il m'a curieusement formulé a pris forme dans mon cerveau embrumé. Que faire d'une telle évidence ? D'une telle charge d'une telle évidence, tournée, retournée, éloignée, enfouie. Rapetisser les portes de l'univers à sa taille ça n'existe pas. Point tremblotant à venir au loin dans l'espace. Lui ai rien dit. Juste tournicoté mon mouchoir en regardant débarquer dans le salon une horde d'années juchées tant bien que mal sur des vaisseaux spatiaux à la P.K. Dick, aussi sur de grands animaux défilant en poussant des cris. Pas l'ombre d'une image intacte et rassurante. En vrai, je me demandais si l'araignée cavalcant entre les lattes de parquet et visiblement perdue allait parvenir à rejoindre ses amis suspendus. Suspense. Tandis que me parvenait le son de sa voix aggravée pour la circonstance, retenue, avec plein d'allers-retours ponctués de rajouts, de *quoi* et de p'tits rires, l'air gêné pas tant par la gravité de la mission qu'il s'était imposé que par l'absence d'assurance de ma puissance d'action pour sa réalisation je suppose. Je l'aime bien. Mais on écoute sagement avec l'intérieur qui déborde de la foi qu'on peut dans son absolue solitude. Après ça, j'ai fait une balade impasse sous-bois histoire de me calmer et me remémorer toutes ces fins d'après midi à vélo sans penser. Et ça fait quoi de pédaler dans le vide ? Mais non ! Dans la chair de la vie qu'est là, toute là faisant mine de se donner sans explication. Non, se donnant tout court. Du point de vue de l'être qui attend. Qui n'attend que ça. Où aller ? J'ai traversé un mur fleuri resplendissant qui m'a laissé sans voix, sans capacité d'exécution au-delà, médusée. Ignorante de tout surtout du poétique en mouvement. Et il eût fallu que je m'en reparte aussitôt. Quel vaisseau, quel radeau plutôt. Contaminée et trop faible pour cette nouvelle traversée, la seule la vraie bien sûr. Quoi ? De quel bois, de quel rêve impossible. Oh règne araigne araignée du monde, velue, pauvre grotesque. D'avoir pas envie de Leur ressembler en atterrissant. Avancer les deux pieds assurés à la surface de toute cette glace, il n'y a que ça de la banquise. (35)

Dimanche 27 Septembre 1970 (année de la rencontre. Extrait du Journal 1970.). Avec eux, qui souffrent de handicaps mentaux. Notre local : Mille-clubs, à Gif. Vingt-cinq degrés à l'ombre et de nouveaux arrivants. Deux filles dont l'une travaille dans le même atelier que Cyril, maigre et mangé de boutons, à Créteil. Elle tisse de la laine tendue sur un morceau de carton, son fil de chaîne est très rouge, vert et bleu obsédants en guise de trame. Elle veut offrir son ouvrage à Cyril dont elle parle sans cesse ; ses mains tremblent et transpirent, elle a des fous rires monstrueux qui l'étranglent presque. Elle dit à Olivier assis au bout du banc et qui nous regarde : « Tu ressembles à un mur » puis m'enlace violemment. Son tissage, c'est la mer, par bandes obstinées. – C'est la mer, mais c'est abstrait. Tu comprends ? – Non, c'est à pied ! Nouveau rire qui fait saigner ses lèvres gercées. Elle s'appelle

Micheline, elle a vingt ans. J'achève pour elle le petit travail qu'elle a délaissé. Elle veut l'offrir sans délai à Cyril qui peint tranquillement dans l'autre salle un navire et sa chaloupe, les nuages, un oiseau. La vingtaine aussi pour Cyril. Accompagne-moi, supplie-t-elle en se tordant les mains, en gloussant. Cyril très ému, très correct très appliqué prend le cadeau, tout un cérémonial au cours duquel les sourires sont presque atroces, gorgés d'une souffrance inconsciente, brutale, inouïe. Micheline s'agite, veut danser, encore et encore. Entre deux élans, elle me parle de l'autre nouvelle : « Je la connais, c'est la fille de M. ; elle ne parle pas, elle bave. ». Toute la journée, elle se colle contre moi, se greffe sur ma vie, le plus directement possible ; elle enfouit ses rires dans ma poitrine, me caresse, prend ma taille, coiffe fiévreusement mes cheveux. Je suis imprégnée, vidée aussi. Pour ce qui est de Jean-Jacques, un disciple de l'émission *Salut les copains*, le speaker untel, et la chanteuse Sylvie Vartan dansent une ronde infernale dans son cerveau ; nous cherchons à chaque fois comment lui éviter l'échauffement soudain du délire au cours duquel il se dresse, marchant de long en large en se balançant de toutes ses forces, suant à grosses gouttes et parlant de ses idoles. Jacquot, dix ans, visage difforme, sourire de vampire (ô les baisers qu'il vient chercher) joue avec le micro du magnétophone ; il sait qu'on l'enregistre et sort sans interruption d'incroyables chaînes de mots – à commencer par tous nos prénoms qui ont suscité une sorte de déclic en lui – rires, petits cris, le tout très bien rythmé sur divers registres : vocabulaire soudain riche, fragmenté de souvenirs entrant en rythme, bourdonnements, parodie d'animateur-radio. Je suis fascinée, confondue – on croirait sentir la trépidation d'une intelligence sans brides qui se donne à l'espace enregistreur. Et Louis, atteint de trisomie a trouvé, grâce à « quelqu'un », une place de balayeur au jardin des Plantes. C'est très sérieux et il se fait paternel pour me demander si mes vacances ont été réussies. Je lui promets une visite sur son lieu de travail dans le courant de la semaine. Il est si courageux, tellement attentif. François a un merveilleux visage, très pur. Il y a dans le front une courbure déjà étrange, comme si une maladie était tapie là juste derrière. Le regard si bleu dit le reste ; il est comme éteint, vague, dépoli. C'est par les yeux que le « normal » s'échappe, qu'il y a des fuites, le ruissellement de la folie. On joue au baby-foot ; il traîne les pieds dans toutes les salles, indique qu'il m'adopte en posant sur mon bras son pull-over. Gilbert. Entend-il ? S'il entend, c'est de façon si lente, si lointaine ; bon nombre d'écorces s'interposent entre lui et nous. Ses yeux à lui sont complètement éteints ; il faut lui répéter plusieurs fois la même question pour les voir bouger, comme une vase bleue, sans lueur – même pas un feu follet. Neutres, presque vides ; le soleil y est absorbé, non reflété. Il reste immobile, plongé dans une morne extase devant l'électrophone où il écoute des dizaines de fois, comme pour être rassuré, les chansons de Babar. Il reste assis, absorbé par la rotation du disque. Philippe vient lui proposer d'apprendre une chanson mimée. Aucun résultat. Philippe s'éloigne, sans insister. Je m'agenouille près du fauteuil où Gilbert est englouti et doucement, en commençant par tenter de le rejoindre là où il est, en répétant les mêmes mots simples – ça tourne, tu es content, quand ça tourne, tu voudrais que ça ne s'arrête jamais – j'ai l'impression que je suis en train de desserrer l'étau, d'entrer dans ce cristal de folie, de le saisir, de remonter après l'avoir détaché, et enfin de le ramener à la surface – oui, refaire surface, crever l'écran de l'absence. Tout est interminable, étouffant mais je ne lâche pas prise et enfin, merveille, SES YEUX SE POSENT SUR MOI. Il arrête lui-même l'électrophone, se lève, tire la porte coulissante, part à l'autre bout de la pièce en me REGARDANT. Je m'assieds en pleurant de joie, épuisée mais triomphante. Naissance. (54)

Années 60

De 1969 à 1960

1969

Samedi 27 septembre 1969

J'ai enfin ma chambre ! Avec une porte et la vue plongeante sur la ville. Ai rangé tous mes livres sur l'étagère du cosy, ça fait super bien ; je crois que je vais passer la journée ici sans sortir tellement je suis contente. L'appartement est grand avec plein de portes, la tapisserie est super jolie avec ses petites fleurs. Ma chambre à moi et le passage en seconde il me semble que je viens de vieillir d'un coup, que je vois les choses différemment... Il faut que je m'habitue à regarder du haut d'un cinquième étage mais à part ça, tout est bien. (4)

27 septembre 1969

Début d'un roman parmi d'autres en cette rentrée : « Avoir 18 ans à la rentrée 69 ? C'est mon cœur qui a battu tout cet été pour cette musique à Woodstock comme si j'étais allée nager dans ses eaux et pourrai la vivre maintenant pour toujours ! En revanche, pas-de-loup que ceux de Armstrong sur la Lune, je manque de cet imaginaire-là. En tous cas, fin des années-famille ! Et inscription à la fac pour aller y voir chez Duras, Beckett, Char ! Et après, chercher un travail pour un studio ! Et aux orties la menace fille-mère ! bien plutôt l'amour fou à la Breton ! Alors écrire à l'Écureuil, en face de Jussieu, parmi ces gens qui parlent, qui vivent, à boire un café amer pour être plus jolie, plus légère, et commencer. » (12)

1968

Dix ans plus tard, le 27 septembre 1968, je suis allée voir *2001, l'Odyssée de l'espace*. Je n'étais pas loin de me considérer moi-même comme une extra-terrestre, décalée en tout... Mais j'avais dix-sept ans, je n'avais pas l'âge des Grands Anciens, et j'espérais que d'ici 2001, je serais satisfaite de ma vie, ce qui avait été le cas le 27 septembre 1977 au moment de la naissance de mon premier enfant, j'étais optimiste et pleine d'enthousiasme !... (47)

Hypothèse 1 Mémoire personnelle reconstituée à partir des souvenirs d'autrui

Ex : 27 sept 68 (âge 6 mois) Je pleure quand la mère me dépose à la crèche communale. Le soir, venant me recherchant, elle apprend des puéricultrices que sitôt elle avait tourné le coin, j'avais arrêté de pleurer. Mais reste chez elle un vague sentiment de culpabilité dont elle me parlera souvent. **(65 bis)**

27 septembre 1968

Un oiseau chante, perché sur le tilleul tout près de la fenêtre. Je vais prendre mon petit-déjeuner sur la terrasse. La fatigue est là, après tous les événements de mai, les enthousiasmes et les déceptions, les épreuves universitaires à rattraper, je n'ai jamais autant travaillé que cet été-là. Curieuse préparation avec une bonne sœur espiègle et anticonformiste à souhait. Nous avons vaincu l'adversaire universitaire académique encore abasourdi ! Maintenant je me prélasse tout en me posant beaucoup de questions sur le plan personnel et sur l'état du monde. 68, toute son atmosphère m'a donné des ailes sentimentales et une ouverture d'esprit que je trouve fort enthousiasmantes. Il me paraît possible d'être bien avec deux hommes en les respectant, en parfaite clarté... mais que le poids des préjugés est lourdingue, que les familles sont conservatrices, que le regard des autres est destructeur, après l'euphorie, le retour au calme conventionnel qui ne dérange plus personne. À la fac, on ressent la même chose, l'euphorie en berne. On revient dans les rangs, mais il reste une petite flamme à l'intérieur de nous. En ferons-nous quelque chose ? **(79)**

1967

Mercredi 27 septembre 1967

Déjà trois cours d'italien et dire que je ne pourrai jamais parler avec Pépé, il aurait pu m'aider pour l'accent, et puis on aurait eu quelque chose à partager. Trois morts dans la famille en peu de temps. Pourquoi ? Et puis cette fille qui redouble sa quatrième, elle a l'air bizarre mais elle me plaît bien, elle déchire des petits bouts de papier de ses cahiers et elle les mange ! Peut-être bien une copine... un jour. Lu *Antigone* d'Anouilh hier soir, j'ai souligné cette phrase: *J'ai cru au jour la première aujourd'hui*. Si un jour je fais du théâtre, je voudrais être Antigone. **(4)**

1967 M (mercredi) 27 septembre S. Côme 5 h 07 à 18 h 33 année de naissance placée sous le signe de l'écureuil mon animal fétiche **1967 VOTRE ARGENT A L'ABRI MAIS TOUJOURS DISPONIBLE... A LA CAISSE D'ÉPARGNE DE VALENCE** **(30)**

1966

27 septembre 1966, un mardi

Je viens d'avoir dix ans. En train de pédaler sur une route de campagne pour rejoindre l'école – environ trois kilomètres. Je dois pédaler fort parce qu'il y a du vent de la mer et je ne veux pas arriver en retard. Je ne sais pas grand-chose du monde en dehors du village et de l'école, je ne sais rien de la tempête Inez en train de ravager la Guadeloupe. Des rumeurs nous parviennent parfois par la radio et je regarde des films pour enfants chez les voisins, c'est à peu près tout. Je sais pourtant qu'il y a des guerres et des gens malheureux. Annick l'institutrice nous a expliqué que les Américains envoyaient des troupes au Viêt Nam et bombardaient massivement le Nord. C'est un conflit très grave mais j'ignore où se trouve ce pays. Comme Annick me fait les gros yeux sitôt que je m'agite ou tarde à regagner ma place, je ne pose pas de questions, enfin j'aimerais quand même savoir. J'arrive essoufflée sous le préau de l'école, range mon vélo, entre dans la classe. Ne pas faire de bruit. Dire bonjour avec la tête, prendre l'ouvrage de couture (un alphabet au point de croix) dans le carton sur l'estrade et aller s'asseoir gentiment en attendant l'heure. Rester à sa place d'élève. Ronger son frein, se taire, refouler sa soif. Jimi performera ce soir à Londres au Scotch of St James club pour la première fois. Il dira : Je m'appelle Jimi Hendrix. On commence par *Summertime Blues* et on voit comment ça se passe ? (18)

27 septembre 1966 – J'ai raté le baccalauréat et je ne me présente pas à la convocation de rattrapage. On parle encore de saint Vincent de Paul, c'est lui la vedette et ses sœurs égaillent le territoire de leurs cornettes amidonnées. Je vis seule, je flotte. Il tape à la porte, je suis derrière et je n'ouvre pas. (77)

1964

En septembre 1964, peut-être bien le 27 car c'était peu de temps après la rentrée des classes qui avait eu lieu le 16, je me souviens de ma perplexité devant le sujet de rédaction : « Comment imaginez-vous l'an 2000 ? »... Une sorte d'effroi devant le cours du temps qui se dévide me saisit aujourd'hui, 27 septembre 2019, à la pensée que le 27 septembre 2000, huit mois pourtant avant la date fatidique de mon anniversaire, je me suis trouvée plongée dans une perplexité presque identique à celle que j'avais éprouvée autrefois devant la page blanche, en m'étonnant d'avoir bientôt cinquante ans... Je n'avais rien maîtrisé, sauf la naissance de mes enfants, mais j'observais quelques constantes au cours de ces cinq décennies de ma vie, dont une sensibilité très forte aux questions sociales et environnementales. Enfant, quand j'accompagnais mon frère pour l'aider à ramasser des douilles qu'il échangeait avec d'autres bouts de ferraille contre de la menue monnaie pour acheter des bonbons, le sol grouillait de vers de terre... leur disparition, selon Hubert Reeves, est un phénomène aussi inquiétant que la fonte des glaces ! En écrivant ces lignes, je participe de loin, grâce aux réseaux sociaux, à l'énorme manifestation qui se déroule à Montréal pour clore la semaine de grève générale et mondiale qui a été organisée, du 20 au 27 septembre, dans le sillage de Greta Thunberg, pour que cesse l'inaction des responsables politiques contre le dérèglement climatique... (47)

1963

Vendredi 27 septembre 1963

La veille, je suis allé au bois avec Grand-Mère et mes cousins. Nous avons certainement cueilli les dernières mûres, couru dans les allées, oublié nos soucis d'écoliers, puis mangé des tartines beurrées. Le matin, je n'ai rien pu avaler. À l'approche de l'école, je me souviens que j'ai le cœur serré. Dans la classe, tout est sombre et je tremble devant le vieil homme qui nous dirige avec sa longue baguette de bambou. Je ne comprends rien. Le maître non plus. L'après-midi, il y a eu l'affaire de la marge. Il paraît qu'elle est à lui. Je ne sais pas ce qu'est la marge. J'ai écrit dedans, je n'aurai pas dû. Je vois bien que c'est grave. Le vieil homme s'est vraiment fâché. Toute la classe a eu peur. Le soir, mes parents ont été convoqués. Ce jour-là, j'ai su que je ne saurai jamais lire, ni même écrire. Il m'a renvoyé chez les petits. Mais, pour moi, ce n'est pas vraiment important, car je veux être peintre pour colorier les maisons comme dans les albums que m'achète ma tante quand je suis sage. J'aime l'odeur de la peinture, les couleurs, les pinceaux et surtout les gros rouleaux. Je l'ai déjà dit à mon père, il ne m'a pas cru. J'ai bien vu qu'il était inquiet. (16)

1962

Hypothèse 1 : Le kidnapping des exilés : 1962

Étions-nous si affairés, papa maman Céline et moi, alors que nous prenions le petit-déjeuner – un biscuit de guerre que maman venait de nous distribuer (elle ronchonnait *Il faut tout finir, tout, ne rien laisser*), biscuit carré, épais, ferme sous la dent sans être craquant, j'ai dû m'interroger *On le fabrique pour les jours d'affamement, qui d'autre que nous en mangerait ?* – que nous rangions paisiblement – mes jambes seulement flageolaient d'impatience – la vaisselle lavée, essuyée, bien propre, dans le buffet – maman ne laissait jamais rien traîner – que nos lits étaient faits – pièces aérées, le soleil commençait à crépiter dedans – que nous, les enfants, étions habillées de robes légères en coton fleuri rose et bleu (maman assénait en se taisant – elle ne parlait pas quand elle découpait et cousait les tissus qu'elle avait achetés pour nous vêtir, à cause des épingles qu'elle gardait dans la bouche et dont les pointes surgissaient hors de ses lèvres serrées – *Ce sont les couleurs des petites filles*) – que la maison était prête à vivre sa journée – sans dire qu'elle serait belle, qui de nous l'aurait su ? – et nous tous aussi, puisque, aujourd'hui vingt-sept septembre, nous partions en vacances (voilà exactement ce que maman avait dit *Nous partons tous les quatre quinze jours en vacances*) – partir ! que voulait dire partir ? nous en frémissions, Céline et moi, de toute notre ignorance – tandis que papa annonçait *C'est l'heure*, qu'il nous fallait nous saisir de quelques paquets préparés à l'avance, d'une petite valise (les plus belles, les plus grandes que papa avait confectionnées, mystérieusement n'étaient plus là, dans la pièce à tout faire, il avait dit *Elles sont du voyage je vous tranquillise* mais j'avais bien vu que c'était à maman seule qu'il s'adressait) et quitter la maison – la porte était-elle bien fermée à clé ? je n'avais pas tourné la tête pour le savoir, j'étais pressée, j'allais le regretter – marcher vivement jusqu'à l'arrêt du bus – maman avait grondé Céline *Ne traîne pas les pieds !* Pourquoi l'aurait-elle fait, n'étions-nous pas heureuses de partir ? Partir ! – à son arrivée monter précipitamment dans le bus et se serrer Céline et moi sur la banquette étroite – papa et maman avaient glissé nos affaires dessous en l'absence de place, et s'agrippaient au milieu d'autres, et d'autres et

d'autres encore, aux poignées en cuir qui se balançaient le long d'une fine barre, de l'avant à l'arrière du bus – atteindre l'aéroport – là encore, comme dans le bus, rien que des cris muets – je refuse d'entendre – des visages affolés, de silencieuses bousculades – grimper au pas de course sur la passerelle de l'avion qui bientôt, à toute force, percerait le ciel – je pars enfin je pars, mon cœur bat très fort, la journée sera belle même si ce n'est plus une certitude depuis que sur le mur, le mur donnant sur la terrasse, le mur à l'ombre du grand néflier, des balles ont ricoché (mon poing d'enfant pourrait loger dans chaque trou, j'ai regardé sans oser vérifier) depuis que ma maison a subi – elle parmi d'autres du quartier – les ravages des tirs (tout ce temps, stupéfiée de frayeur, tout ce temps j'ai été allongée sous l'armoire en bois noir de la chambre, et Céline, contre moi, tout ce temps a pleuré, tout ce temps, à grands hoquets) – étions-nous si affairés ce matin-là que personne n'a songé à détacher la feuille du calendrier qui resterait accrochée à son bloc pour clamer, sans bruit, *Le lendemain, vingt-sept septembre, fut le jour de leur départ, ils quittèrent leur maison et à jamais ils furent perdus.* (5)

1960

soixante (c'est un mardi) (j'aimais tant ce « un vingt-deux septembre au diable vous partîtes » mais c'est après) (j'aime tant cette musique – même si elle est triste « mais c'est triste de n'être plus triste sans vous » cette merveille de simplicité) (Georges je l'adore) (il y avait quelques-uns de ses disques à la maison de ceux qu'ornaient des guitares en train de se faire) (c'est cette époque-là, elle commence) deux mois ont passé au pays (on disait rapatriés mais pourquoi donc ?), l'école a commencé – ça prenait vers le quinze si je ne m'abuse – c'était horriblement brutal ces changements, au début d'autorité on allait à la cantine, le midi, je crois que j'étais mûr en moi-même, il y avait un chemin qui menait de cette école-là à une cité scolaire éloignée, qu'on parcourait jusqu'en son fond des fonds – une demi-heure de marche peut-être – il y avait eu une dictée – une dictée, en français – j'avais aux yeux, je me souviens, ce cahier qu'on ouvrait par la fin, on apprenait à écrire en arabe, je me souviens qu'on allait à la plage par un chemin qui descendait sec, derrière le lycée de là-bas, je me souviens de cette descente – la rue d'ici est grise, l'entrée de la cité scolaire de béton, grille verte, marcher en rang, deux par deux, probablement portions-nous des blouses, grises bleues n'importe – la dictée d'entrée en neuvième, traîtres ces mots, les diverses fautes d'orthographe me valurent une relégation en dixième (sans doute une bonne dizaine – ça ne va pas tellement mieux remarque) le type qui faisait le prof n'était pas désagréable mais brutal – dans l'après-midi, septembre perd son astre, sa chaleur, dans l'après-midi, il va se coucher, se terrer, la peur à tous les étages – l'école, la rue, le retour, j'avais alors des sœurs, un frère, j'avais alors le statut du dernier – on se ligue, on parle à maman on lui demande, on se ligue, on lui demande – cette femme dont l'une des utopies les plus achevées était justement d'aller à la cantine (elle en avait aussi une autre, c'était de nettoyer balayer la neige devant sa porte – malheureuse femme si drôle et gentille), elle ne comprit pas tout de suite le malheur indicible dont nous souffrions « essayez encore les enfants » – un jour on nous servit du bœuf en daube – tu vois je m'en souviens soixante ans plus tard – une semelle en sauce marron accompagnée de lentilles – on dirait du Maupassant ou du Zola hein – sur la table il y avait une bouteille de bière Valstar pour six – verte – l'après midi de septembre avait quelque chose d'un peu enfiévré puis endormi, puis les choses avancèrent – on revenait le ventre plein et quelque chose d'un peu bizarre se passait dans notre inconscient ou notre métabolisme aussi bien, quelque chose qui avait un goût et pétillait comme de la limonade (on aimait le fanta, le coca, mais la bière ? j'en avais un goût parce que mon grand-père en buvait et m'en offrait la mousse – mais c'était tellement ailleurs) – on revenait, je ne me souviens pas qu'il ait plu mais seulement au cœur, oui, des amis – il y avait une certaine Bergounioux qui trop forte passa directement en huitième, une autre, une brunette

qui souffrait d'une espèce de mouvement impossible à maîtriser, je ne sais plus, il y avait les jeux de billes, il y avait les rouleaux de réglisse à la sortie de cinq heures – à d'autres moments, vers quatre heures une petite bouteille de lait – et puis ma mère comprit, elle nous accueillit alors le midi, avait-ce duré un trimestre ou deux mois, qui peut le dire, qu'en savoir comment s'en souvenir ? Il y eut alors une espèce de joie de revenir à midi, on se pressait, on revenait en bande, avec notre mère ensemble, et elle et nous, nous avions gagné – on se dépêchait, on rentrait on repartait – parfois la voilà qui s'en allait à Paris dès le matin si tôt – on allait en groupe, on revenait en groupe, on repartait, elle était là le soir, ramenait des sandwiches qui nous rappelaient ceux qu'on mangeait parfois dans la rue (variantes, thon, olives, pommes de terre, purée d'aubergine et harissa dans petit pain à l'italienne) – vingt sept septembre soixante (65)

196...

196... La rentrée

LES CAHIERS sentent le papier neuf, ils sont gras de belles pages luisantes, lourds, nombreux, beaux. Bien fait attention à former mes lettres pour écrire nom prénom classe, 6^{ème} A2, cahier d'histoire et de géographie, cahier de français, cahier de latin, bien souligné les lettres pour qu'elles tiennent, bien épongé au buvard, l'encre bleu royal du stylo plume tout neuf j'en ai plein les doigts, bien couvert tous mes livres, plein, des gros, des lourds des par matières, appétissants, des neufs aux pages odorantes et glissantes, des vieux un peu déchirés annotés, touchés par d'autres comme s'ils étaient un peu là pour encourager la petite lycéenne puisque petit lycée à l'ombre du lycée grand, une semaine déjà de neuf, neuf neuf, tout est neuf. Le trajet en autobus ne pas oublier ses tickets, les bâtiments préfabriqués, trois là où sont les arbres et où se cacher, le grand bâtiment central, vieux, ancienne usine avec salle de permanence immense, un seul surveillant intimidant pour protéger quatre-vingt silences entonnés en chœur, dans le murmure des cahiers neufs et le chuchotis des révisions, on y voisine avec les quatrièmes et les troisièmes les garçons à grosse voix et ombres de moustache les filles à la mode et soutien-gorge on s'y sent petit et pas bien dégourdi, inexistant pas important mais ivre de liberté. Ivre de *rosa rosa rosam*, ivre de la théorie des ensembles inclusion intersection, ivre de *do you speak english yes a little bit and I'm going to the blackboard*, ivre de sonorités d'ailleurs de loin, ivre de la mixité. Et minuscule sous le regard lointain hautain de nombreux professeurs dont certains sont agrégés à quoi on ne sait pas, ivre de parcourir incessamment les longs couloirs, géo salle 2 bâtiment B, mathématiques salle 23 bâtiment A, on cherche encore son chemin ivre de liberté et de crainte de se tromper. Loin de l'ennui gris de la petite école, sous le ciel gris et la pluie menaçante, l'avenir est en bourgeon, on va se construire un futur lequel on ne sait pas mais *I shall*, oh oui, *I shall*... ça ne pouvait pas durer... (22)

Années 50

De 1959 à 1950

1959

Le 27 septembre 1959 un typhon dans l'île japonaise de Honshu fait plus de 5 000 morts, Khrouchtchev revient des États-Unis après avoir parlé de Berlin, Allemagne, désarmement avec le président Eisenhower. C'est la première fois qu'un chef de l'état soviétique se rend en Amérique. Khrouchtchev déclare qu'un tournant est advenu dans la guerre froide. Il fait peut-être déjà une timide amorce d'humide et de frais dans la maison nichée à flanc de butte, sera bientôt chauffée par l'unique poêle à charbon dressé dans le couloir d'entrée. (Au-dessus le cylindre annelé, brillant, du ver gras repus rongeur de mur.) Les saisons étaient plus rudes, plus marquées à cette époque. Bien sûr l'hiver est encore loin, ne va pas si tôt maquiller les prés, combler de neige le chemin en toboggan et la ruelle étroite et dépeuplée. Silencieuse elle cicatrice son sillon tortueux entre les arbres et les hauts talus de broussailles, plonge vers les premières habitations du bourg échouées sur ses bords : voilà l'intersection de la grand'rue. Viennent l'alignement de façades basses et tristes, les postes de garde vitrés aux entrées des usines, leur barrière bicolore blanc et rouge, les hommes en képi bleu, les longues cheminées de brique. Tôt ce matin papa a dû partir avec la 4 chevaux ronde et vert pâle (les drôles de portières à l'avant qui s'ouvrent à l'envers, à moins qu'il n'ait utilisé le solex à la selle aux ressorts pince-doigts ?) On entend la frappe régulière et imperturbable du pilon derrière les murs de la Compagnie des Ateliers et Forges de la Loire. J'ai exactement 206 jours de naissance – (vie à l'air dit libre) 4 944 heures environ entièrement consacrées à vagir, brailler, têter, 296 640 minutes à dormir gigoter salir les « pointes » en tissu vaguement molletonné, pendues sur le fil sous deux oreilles d'épingles, ou posées à sécher sur les radiateurs en caressant chaudement le ventre doux des chats. (Non, bien sûr ! – ce sont celles de François, plus tard venu le confort du chauffage central et de la chaudière à coke immobilisée sur son socle de ciment dans la cave. Papa en agite, baisse et relève avec fracas le bras squelettique peint au minium. Déclenche un vomi de poussière âcre et étouffante, cendres braises et scories mêlées derrière les quatre dents en fonte de la petite bouche quadrangulaire au ras du sol. Enfin gavage de la gueule rougeoyante du haut, visser l'entonnoir du seau à charbon, matin, soir, plus ? Un bandit manchot insatiable.) 17 798 400 secondes à entrechoquer avaler bouillasser barbouiller des bribes de ce monde (dont j'ai quasiment tout ignoré et pour le reste oublié) commencer peu à peu à construire des formes et figures identifiables par immuable routine. Le chaos exténuant est progressivement devenu familier et rassurant, c'est reconnaissable à mes gloussements de rire. Le tout en gigotant criant cognant jetant des petites cuillères infiniment ramassées, *ah ça suffit maintenant*, babillant, jouant avec des ombres des éclats des rumeurs des vibrations des ondes des sensations inédites et leurs remous ; (*et bien*, on m'a dit quatre décennies plus tard, *vous n'allez quand même pas épuiser le réel !* – non jamais même si c'est pas l'envie qui

m'en manquerait). Et depuis hauts, bas, anticyclone – dépression la météo ordinaire de mes soixante saisons. (61)

1959/1962 Quatre 27 de septembre comme la plupart des jours de ces mois-là, succion, déglutition miction et plus. Rots, babils, comptines, chaleur des bras, douceur des baisers, émerveillements sans questions. Premiers pas et premiers mots de Pa à Ma de Oh à Ah. Expériences à hauteur de plancher. Miettes, poussières, jouets divers. Les yeux gobent le monde. Premières feuilles mortes, ballon jaune et manège. Premières morsures à petites dents. Larmes et rires. Une petite couverture de plus ? (43)

1956

27 septembre 1956. La rentrée en première vient de se mettre en place. Je me réveille un peu tendue. En déjeunant, je pense à cet été, deux mois de vacances dans un village très vivant, ça m'a tellement plu. Le contraire de ce qui se passe à la maison, une vie en vase clos où on ne parle jamais des choses importantes. Ce matin je voudrais bien une aide, des conseils, parce que j'ai décidé de provoquer une réunion en fin d'après-midi à l'école. On est étudiante, donc ce sera la J.E.C. Cet été dans les villages, ils préparaient la fête des moissons. Ils, c'est la J.A.C. jeunesse agricole chrétienne, je rencontre deux jeunes de 18 ans, à peine deux ans de plus que moi, c'est avec eux que je commencerai à découvrir le monde et les enjeux : la crise de Suez, Nasser vient de nationaliser le canal de Suez et va financer un grand barrage, Assouan. On est en plein dans la guerre froide. Je suis émerveillée de leur vivacité entrain et leur façon d'aider les ados. Exactement ce que je cherche, partager, donner, inventer. La fête a eu lieu, j'y étais mais ça m'agace de ne pas y avoir été vraiment. Une réserve m'empêche d'être tout à fait présente. Ce début septembre, je suis allée chez un oncle et une tante, avec une cousine on prépare le jeudi, c'est patronage. Son père vient un moment à coté de nous, très attentif puis il va écouter la radio : la Pologne bouge, étudiants et intellectuels veulent la déstalinisation du pays, bientôt rejoints par les Hongrois, il y a des manifestations à Budapest. Tous les enfants écoutent et je n'en perds pas une miette, on parle de tout dans cette maison. Donc j'ai préparé cette réunion pour ce soir, 18 heures. Parti-ci-per, ne pas être spectatrice, réfléchir au monde comme il va. Je commence à lire *Témoignage chrétien*, je suis contente de cette découverte, même si je suis loin de tout comprendre. C'est chez eux que je trouve des articles sur la J.E.C. et je commence à voir ce qu'ils font. A midi, je retrouve mes parents et frères et sœurs, je n'arriverai pas à en parler, comme si rien, comme si on ne comprenait rien. Le temps est long jusqu'à 18 heures et 8 filles arrivent, c'est un début. On partage ce qu'on a vu ou compris ces vacances. C'est un peu guindé, timide, mais on échange et on fixe la prochaine date. Ce soir, il est tard déjà, j'avais une dissertation à finir et des maths pour demain. Il est déjà 23 heures quand j'arrive à écrire ces quelques mots. Je sais que la réunion a été fadasse, et je suis triste et démunie. Comment préparer la prochaine ? (2)

Hypothèse 2 : Les origines espagnoles : 1956

Elle l'entend ce cri ¡Ven aquí! qui sort de derrière la fenêtre donnant sur la terrasse – l'espagnolette maintient fermement entrebâillée la croisée – pour rassembler la troupe (deux cousins, deux cousines), cri d'une minuscule femme ramassée sur sa chaise, coque noire qui ne laisserait pas voir ce qu'elle

contient d'alarmes et de secrets – et le plaisir lui revient à la bouche de ce chant espagnol des mots qu'elle n'a jamais appris peut-être jamais compris, chant qui roulait guttural sans être caillouteux, bruyant parce que toujours, mais toujours aboyé, même au-dessus des berceaux, chant qui éteignait jusqu'au silence, chant qui tenait de l'enfance – le langage était simple à en être pauvre, le plus souvent le français l'entrechoquait – figé à la neuvième année d'une toute petite fille venue de Vieille Castille pour suivre ses patrons aux colonies – avec la bénédiction des siens qu'elle ne reverra plus jamais plus jamais – elle comprend qu'en ce jour ordinaire, trouant le calme de la pièce, ce chant va l'assaillir (elle, recroquevillée, en peine sur le clavier) claquant la langue, lançant des ordres qu'humblement elle transcrira sur la page blanche de l'écran ¡Ven! ¡Sube! ¡Abre! ¡Coge! parce qu'un ballon dégonflé a roulé dans la rue tandis que, devant elle, la croisée est ouverte et que l'espagnolette qui résiste au poignet pend le long du battant, bêtement relâchée. (5)

27 septembre 1956

Je ne le sais pas encore mais je verrai pour la première fois des flocons venir du ciel dans deux mois. D'où ? Qui les a fabriqués ? Mes parents apparemment n'y sont pour rien – sinon ils se vanteraient – et ils n'ont pas l'air étonné. Comme il fait anormalement froid, je porte un pantalon sous ma jupe et je n'aime pas, à l'école de Levallois-Perret seuls les très pauvres se protègent ainsi. – Mais je dois dire, Levallois-Clichy prononcé de plus en plus vite donne ce frisson de dire une énormité. J'ai beau observer l'origine de la pierre qui fond, il y en a toujours une boule au-dessus. C'est un miracle de Noël mais païen, je le devine, au-delà du Père à barbe blanche et de l'enfant Jésus, quelque chose de différent et qui n'arrive pas toujours. Mais personne ne s'exclame. Ce double silence, des grands et de l'objet qui tombe, chemine dans l'air et se fond, et estompe les pas, assourdit les bruits, donne une ambiance colorée toute nouvelle, rougit les joues et excite, ces silences sont, peut-être, le plus fascinant. (12)

(1956)

Je respire depuis dix jours à peine, c'est du tout neuf. Hier ou avant-hier on m'a ramenée à la maison dans un panier ou dans les bras sans rien m'expliquer et on m'a déposée dans un petit lit en fer, celui qui a déjà servi à ma sœur. Maintenant je suis couchée dans cette chambre, la plus petite des deux, celle avec le sol en béton brut dépourvu d'habillage – juste des chevrons réalisés avec un rouleau métallique à motifs passé avant le durcissement pour éviter de glisser. Je ne distingue pas les contours de la pièce, seulement des éléments flous, et j'entends les voix de ma mère, de ma tante venue pour aider, les petits cris de joie de ma sœur. J'ai envie de réclamer le biberon qui ne vient pas assez vite. En fait je trouve la réalité beaucoup moins paisible que les limbes tièdes originels – la naissance serait-elle rédemption ? Jambes contenues dans un lange, j'ai pleuré toute la nuit, tant gigoté que je m'en suis dé faite. Le docteur a pensé que c'était à cause d'un mal au ventre. Il n'y est pas du tout, c'est de solitude que j'ai hurlé. À présent ma grande sœur veille sur moi comme un ange. Elle sourit, tend la main, défroisse ma brassière tricotée, voudrait me prendre contre elle, tout ce qui se cache et vibre dans son corps de fillette – qui ne grandit pas tout à fait comme les autres – la porte vers moi, bébé, petite sœur aux odeurs de lait et de miel, être minuscule et étrange avec qui elle pourrait se lier intimement si on lui en laissait le temps et la possibilité. Il y a dans l'espace de ses gestes comme une zone blanche qui préfigure l'affection, une possible aventure. Mais quelqu'un l'écarte du berceau tandis que de l'autre côté de l'Atlantique, l'avion expérimental américain Bell X-2 se crashe après avoir atteint la vitesse de 3 370 km à l'heure avec Mel Apt à son bord. Le pilote a perdu le contrôle et vu sa mort venir. À cette époque-là, on croyait que les

enfants étaient pareils à de petits animaux, qu'ils n'étaient pas finis, qu'ils ne pouvaient pas ressentir les situations. À cette époque-là, on ne parlait pas aux enfants – encore moins aux nourrissons. (18)

Chez Sylvia Plath et Flannery O'Connor, je n'ai pas trouvé de 27 septembre, il faut se contenter de dates approchées.

Sylvia Plath

« *Septembre 1956*

Withens (Yorkshire) le lieu qui aurait inspiré la description d'Hurlevent dans le roman d'Emily Brontë (1847)

La plupart des gens ne vont jamais jusque-là, mais s'arrêtent en ville prendre le thé, avec des gâteaux au glaçage rose, et acheter des souvenirs et photographies en couleurs de ce lieu qui est trop éloigné pour s'y rendre à pied. Ils visitent l'église de Saint-Michel et tous les anges, les salles du presbytère remplies de précieux souvenirs : berceau de bois, couronne de mariée de Charlotte en chèvrefeuille et dentelle héritée de sa famille, le lit de mort d'Emily, de petites aquarelles et de petits livres lumineux, un rond de serviette perlé, et l'armoire de l'apôtre. Elles ont touché ceci, porté cela, écrit ici ou là dans une maison fleurant le fantôme. Il y a deux chemins pour se rendre à la maison de pierres, tous deux rebutants. »

Flannery O'Connor

À « A »

22 septembre 1956

La limousine que vous me décrivez me paraît un parfait échantillon du goût clérical. Moi, je n'ai jamais vu ces chapelles ambulantes, mais on m'a dit qu'il y en avait un, du nom de Notre-Dame-des-Montagnes, qui se baladait dans le nord de la Georgie. Elle est peinte en bleu azur, de cette nuance dont les curés raffolent. Peut-être que le seigneur pense seulement que c'est comique. Oui, ça l'est si vous pouvez le supporter...

À propos des problèmes féministes, je vous avoue que je n'y réfléchis guère, c'est-à-dire que je me soucie peu de répartir les qualités humaines en celles qui sont spécifiquement féminines ou masculines. Il me semble que je divise les gens en deux catégories : les Ennuyeux et les autres, sans que le sexe intervienne. Mais il y a aussi les Demi-Ennuyeux et les Ennuyeux Définitifs.

... À notre époque, il n'est pas facile d'être un écrivain. Qui veut créer une œuvre doit renoncer à des tas de choses ou accepter d'en être dépourvu. Au fond, il n'y a pas que la prêtrise qui vous impose le célibat... »

J'aime leur regard acéré sur le monde et les gens, les détails qu'elles retiennent, les conversations qu'elles notent, leur écriture relâchée qui n'est pas celle de leurs œuvres, suffisamment maîtrisée cependant (habitude ou certitude qu'elles seront lues)... et cette constante préoccupation de l'œuvre.

J'aime lire les journaux des autres et toutes les tentatives pour faire retracer à des écrivains une même journée à travers le monde m'ont toujours fascinée. Celle de Gorki dans les années 30, celle qui a fait démarrer Christa Wolf dans les années 60, celle du numéro spécial du *Nouvel Observateur* réalisé pour ses 30 ans « 240 écrivains racontent une journée du monde », le 29 juin 1994, celle bancale (entre autobiographie et enquête littéraire) à laquelle je participe aujourd'hui.

A 25 ans de distance, un 29 juin vaut bien un 27 septembre (Christa Wolf, quant à elle, a écrit aux deux dates 29 juin et 27 septembre 1994, de longs textes à chaque fois) et c'est de ces 27 septembre – 29 juin que je veux parler. (46)

27 septembre 1956 – j'ai dix ans. Dans mon petit monde, je joue à la marelle sur le trottoir du boulevard Jean Casse, à saint Barthélemy.

Nous regardons la télévision derrière la vitre du bar du quartier. Dassault vend déjà des armes aux pays lointains. Déjà, il y a grève du pain à Rabat. (77)

Avant les années 50

27 septembre 1946 – A Londres, un funambule traverse la Tamise sur un fil. Je ne m'en souviens pas. Je n'étais pas née mais j'existais déjà. (77)

1938 M (mardi) S^e Delphine (30)

leurs 27 septembre (1922-1956)

J'ai près de mon lit trois journaux d'écrivaines : Sylvia Plath, Virginia Wolf, Flannery O'Connor et maintenant un quatrième celui de Christa Wolf. J'aime savoir comment les gens vivent, ce qu'ils font de leurs journées, ce qui les préoccupe, comment ils appréhendent le temps qui passe.

Chez Virginia Wolf dont le journal court de 1915 à 1941, trois 27 septembre seulement dont je ne cite que le début (sauf 1939 en entier) :

Virginia Wolf

Mercredi 27 septembre 1939

*Non, je ne suis pas certaine de la date. Vita vient déjeuner. Je compte arrêter Roger à midi. Après quoi, je lirai quelque chose de bien réel. Je n'ai aucunement l'intention de laisser mon esprit se gâter. Quelques petites notes à l'emporte-pièce. Car, en tout état de cause, mon cerveau n'est plus très gaillard à la fin d'un livre, bien que je me sente tout à fait capable de me lancer allègrement dans de la fiction ou dans un article. Alors, pourquoi ne pas le souligner ? Ne serait-ce pas mon acharnement à accomplir consciencieusement *Les Années* qui a eu raison de lui ? Je vais donc me précipiter sur Stevenson – *Jekyll et Hyde* – qui n'est guère à mon goût. Très beau temps de septembre, bien dégagé ; il fait du vent, mais la lumière est superbe. Et je suis incapable de former mes lettres.*

dimanche 27 septembre 1931

Lyn et les Kingsley sont à la maison. Je me suis faufilée jusqu'ici sous prétexte d'écrire des lettres. Mais suivre la conversation me met en pelote les nerfs de la nuque. Nous avons eu aussi les Eastdale. "Mr Easdale était un de ces messieurs jaloux comme il en existe; alors il m'a quittée." Silence de ma part. "J'étais très jeune et j'aurais dû montrer moins de légèreté." "C'est terrible qu'une amitié comme celle-là ait été brisée!" dit Joan. et nous allâmes faire le tout du jardin. »

mercredi 27 septembre 1922

Une conversation qui fera date se déroule en ce moment à portée de mes oreilles. Je crois que les Dedman vont s'en aller et que Dedman est en train de le dire à L. Mais pour en revenir à nos moutons, pendant que Tom et moi discutons au salon, Morgan écrivait un article en haut, ou bien passait furtivement, humble, se confondant en excuses, grassouillet comme un enfant, mais l'œil très pénétrant. Tom a une tête tout en largeur et tout en os comparée à celle de Morgan. Il conserve encore un je-ne-sais-quoi du directeur de collège, mais je ne jurerais pas qu'il n'use pas de rouge à lèvres. » (46)

27 septembre 1935

Ils se sont donné rendez-vous au parc de la Pépinière. La bague qu'elle porte à l'annulaire droit est en argent mais le diamant est conséquent (comment a-t-il trouvé l'argent pour un tel bijou ?). La mère de la fiancée regarde cette union d'un mauvais œil : un militaire sans fortune avec une mère épicière dans un village de montagne, épouser sa fille... il a beau être officier, il a beau avoir fait l'école de santé de

Lyon, être voué à une brillante carrière de médecin militaire, ce petit capitaine catholique lui fera des enfants à tire-larigot. Adieu la fortune familiale accumulée petit à petit dans le commerce de grains : elle s'éparpillera entre de multiples héritiers.

Ils se promènent dans l'allée centrale du parc ; de chaque côté, les massifs sont bordés de petits arceaux de métal, les camélias en fleurs embaument. Elle porte une robe blanche ceinturée à la taille et des chaussures à brides, blanches également ; elle est légèrement plus grande que lui. L'ossature fine de son visage aux pommettes hautes, aux yeux bleu clair dessine un visage typiquement lorrain. On lui a déjà présenté un prétendant, un certain Henry Miller. Elle n'en veut pas. Elle est amoureuse de ce vosgien, râblais orphelin de père, pupille de la nation, à qui l'uniforme fait une belle carrure. Il loge chez Madame Art, un peu plus loin dans la rue où elle habite avec ses parents. Il travaille beaucoup, rapporte Madame Art à sa mère, lorsqu'elles se rencontrent en voisines. La rue se réjouit de la romance.

Je ne suis pas encore dans les c... de mon futur père, ni d'ailleurs dans les ovaires de ma future mère. Avant moi, il y aura du monde : la grand-mère avait raison ; je serai la dernière de leur ribambelle d'enfants. (56)

1897 L. S. Côme *LIBRAIRIE-PAPETERIE FOURNITURES DE BUREAUX J. ROMAN CREST* On peut lire dans le roman d'Hélène Gaudy *Un monde sans rivage* Actes Sud 2019 p. 279 que le 27 septembre trois hommes flottent sur *une plaque de glace plus stable que les autres dont régulièrement ils mesurent l'épaisseur – 1,10 mètre dans ses parties les plus fines* (30)

Belgique, 27 septembre (1830)

Trop tard. Je m'y étais mise trop tard. J'avais commencé ce projet beaucoup trop tard. Et il était voué à l'échec. Avant que d'être né. Oui. Avant même que ça démarre il était mort. Alors quoi. A quoi bon ? A quoi bon démarrer. Oui. Puisque c'était plus possible de le réaliser. Non. Surtout plus maintenant. Qu'on était en novembre. Parce que bon. Même pour cette année c'était raté. Ce 27 septembre-ci il était déjà loin. Pourtant. Ça faisait sens à mes yeux. De parler des 27 septembre. De raconter tous les 27 septembre de mon existence. Les uns après les autres. Raconter les petits faits. Insignifiants. Qui les avaient jalonnés. Pas que j'étais particulièrement chauvine. Non. Ni vraiment politisée. Pourtant militante ça oui. Militante féministe. Mais le féminisme quel rapport ? Parce qu'on ne peut pas dire que le 27 septembre, le 27 septembre initial, celui de 1830, les femmes aient été particulièrement présentes. Quoi que. Sait-on jamais avec l'histoire. Parce que l'histoire elle ne le raconte pas. Non. Elle ne le raconte jamais vraiment le rôle des femmes dans la grande histoire. Alors comment savoir. Comment savoir combien de femmes étaient dans les rues de Bruxelles le 27 septembre 1830. Hein ? Comment savoir combien de femmes avaient pris part au combat. A la révolution pour l'indépendance. A la création de la Belgique. Combien de femmes avaient été là pour bouter Frédéric d'Orange hors de Bruxelles. Le colon hollandais. Un magistral coup de pied au cul. A Frédéric, fils de Guillaume 1^{er} d'Orange. Parce qu'avant de Belgique y en avait pas. Non. Même si Jules César avait dit « De tous les peuples de la Gaule, les Belges sont les plus braves ». De Belgique *nunc* avant ce 27 septembre. Un peuple peut-être, une identité sans doute. Mais un pays... Sauf qu'au final le 27 septembre symboliquement ça s'est avéré compliqué. C'était pas sûr que des Flamands avaient pris part à la bataille. Alors on l'a pas gardée. La date. Non. On l'a changée. On a mis le 21 juillet à la place. Mais même si le 27 septembre c'est plus la fête nationale en Belgique. Ben y en a eu plein des 27 septembre. Des 27 septembre importants. Et même mémorables. Ben oui. Genre 27 septembre 1996 prise de Kaboul par les Talibans. Ça compte. 27 septembre 1940 formation de l'axe Rome-Berlin-Tokyo ça

compte aussi. Et 27 septembre 1821, la fin de la guerre d'indépendance du Mexique. Et l'assemblée constituante de 1791 qui a voté l'émancipation des Juifs. Vous voyez. Des histoires sur le 27 septembre. Même si j'ai raté la mienne. Il y en a plein d'autres qui peuvent se raconter. Mais bon. Ça m'aide pas. Je veux dire pour mon projet. D'écrire sur les 27 septembre de ma vie. Ben non. Ça m'aide juste pas. (65 bis)

27 septembre 1822. Champollion. Hiéroglyphes. La merveilleuse Rosette. La Rosette. La pierre aux trois écritures et la conversion à même la pierre, de savoir comment basculer d'une ligne à l'autre. Champollion exsangue après ses recherches, trop ému il s'effondre inconscient. 1822, je pensais, petite fille d'école, que c'était si loin. Et puis je vois, comme on avance, ma naissance projetée d'un siècle à l'autre, de la fin des 1900 aux 2000 très avancés de déjà 2019 et bientôt 2020. La Rosette. *Rosebud*. Petite luge. Grande pierre devant qui longtemps réfléchir. Bien sûr, que je veux mourir, ou comme, si tant je pense au temps, et aux 27 septembre passés sur terre parmi l'univers. Et l'univers est seul. (6)

27 septembre 1748. Abolition des galères. Galères c'est pour toujours Molière et le « il », « qu'allait-il faire dans cette galère », la troisième personne étrange, du singulier mais surtout d'effarement, et puis l'imparfait mais de « aller », le mouvement que ça met, d'à la fois dire le passé et du présent, celui au moins d'un père accablé. (6)

52 avant J.-C.

Google d'abîme. Le 27 septembre, Google officiellement se lance, m'a répondu Google, quand je lui avais demandé quoi, le 27 septembre, Google ?

Vercingétorix. D'à dire à haute voix. Vercingétorix. La grande statue du ciel, derrière. Vercingétorix tire son épée, moustaches figées parmi l'oiseau libre des siècles. Chevelure, Neptune en liasses. Monument à Vercingétorix, Alésia. L'an 52 avant JC, un 27 septembre, Vercingétorix se rend. Rends-toi, rends-toi comme Vercingétorix même se rend. Rends-toi, pendant ta vie. Rends-toi, comme ciel s'affaisse et Vercingétorix un 27 septembre s'agenouille, tout cède et toi aussi, tu peux, cesser de tant serrer ton crâne. (6)

